MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI:

A Paris, chez PICQUET, quai Conti, n° 17;

LEVRAULT, rue de la Harpe, n° 81;

Et à Strasbourg, même maison de commerce.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N°

MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO;

PAR

LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR.

TOME PREMIER.

CAMPAGNES DE 1792 ET 1793

PARIS.

ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 9.

18[illegible]

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE

AVIS AU RELIEUR,

POUR LE PLACEMENT DES CARTES ANNEXÉES A CE VOLUME.

AVANT-PROPOS.

Le moyen le plus propre à développer les rapports intimes de la théorie avec la pratique, est de puiser les leçons de l'expérience dans l'histoire de nos temps.

(*Campagne de* 1799, *généralement attribuée à l'archiduc Charles.*)

La France est environnée de nations belliqueuses; elles doivent à l'esprit militaire, que de nobles encouragements ont fait prospérer chez elles, et aux progrès qu'elles ont faits dans l'art de la guerre, leurs forces, leur agrandissement et leur élévation au rang de puissances du premier ordre. Elles n'ignorent pas que les causes qui ont établi leur prépondérance peuvent seules la maintenir; aussi la paix est pour elles un moyen de perfectionner leurs institutions militaires, en profitant de l'expérience acquise pendant la guerre.

Nous avons vu un guerrier célèbre, membre d'une auguste dynastie, appeler les officiers de sa nation, qu'il a long-temps

conduits sur les champs de bataille, à méditer sur les guerres de notre temps, pour y trouver l'instruction et la transmettre à leurs successeurs. Il a été le premier de nos jours qui, joignant le précepte à l'exemple, a su fixer l'attention par la publication de plusieurs ouvrages relatifs à ses campagnes, où l'on reconnaît le fruit de ses hautes méditations.

Si un pareil exemple ne peut être donné chez nous par un personnage d'un rang aussi éminent et d'un mérite aussi rare, d'autres peuvent chercher à l'imiter selon leurs forces. Il se trouve en France du patriotisme et des lumières; il faudrait les mettre à profit pour ne pas voir se renouveler l'humiliant spectacle que nous avons eu sous les yeux au commencement du règne de Louis XVI. A cette époque l'art de la guerre était tellement oublié et l'esprit militaire si éteint, que ce prince, empressé de relever par tous les moyens l'honneur national, se crut obligé d'envoyer en Prusse des officiers français pour y pren-

dre des leçons sur la manière de former et d'instruire les troupes.

Qui croirait que pendant le seul règne de Louis XV, la France militaire eût perdu ce qu'elle avait acquis sous le règne brillant de Louis XIV ; que les armées qui succédèrent à celles du grand roi, que la nation qui avait produit des généraux tels que Turenne, Luxembourg, Villars, et tant d'autres, aient eu besoin des leçons des généraux allemands ; que l'antique monarchie française ait dû emprunter quelque chose à la monarchie récente des Prussiens, elle qui depuis tant de siècles était accoutumée à fournir des modèles aux nations de l'Europe les plus belliqueuses !

Sans examiner les causes de la décadence de l'esprit militaire et de l'art de la guerre en France à cette époque, je me borne à faire des vœux pour que l'expérience acquise dans ces derniers temps ne se perde pas de nouveau, et que l'on profite des loisirs de la paix pour méditer chez nous, comme on le fait en Allemagne, sur les

importants événements qui se sont succédé en Europe depuis trente ans ; je regarde même comme un devoir pour chaque officier de contribuer, en raison de ses lumières et de son expérience, au perfectionnement de l'art et au maintien de l'esprit militaire, qu'une nation ne peut abandonner aujourd'hui sans un danger imminent, comme l'Italie méridionale et l'Espagne en offriraient la preuve au besoin. De tous les moyens qui sont à la disposition d'un individu, aucun ne me paraît plus propre à remplir ce double but que des mémoires raisonnés sur les opérations auxquelles il a participé. C'est un moyen faible encore en comparaison de ceux qu'un gouvernement ami de la gloire et de l'indépendance nationale pourrait employer; mais ce n'est pas un motif pour le négliger.

Je ne voudrais pas cependant qu'on attachât trop d'importance à la discussion d'opinions systématiques, ni qu'on renouvelât de ces questions d'école semblables à celles qu'on a tant agitées dans le siècle

dernier. Ces dissertations interminables, et déjà si volumineuses, sur l'ordre profond et l'ordre mince, sur l'ordre oblique ou parallèle, me semblent fort inutiles; car tous ces ordres sont bons ou mauvais selon les circonstances, qui seules décident du mode convenable. Il en faut dire autant des autres questions traitées par ces auteurs, et qui portent la plupart sur la formation ou l'instruction des corps : les troupes de l'Europe sont aujourd'hui assez bien formées et instruites pour qu'un général expérimenté ou doué du génie de la guerre puisse employer avec succès, quand il le juge convenable, l'un ou l'autre mode ou tous les deux ensemble. La plus grande difficulté de l'art n'est plus là. — Quelques écrivains ont aussi cru découvrir une science qui soumettrait la guerre à des règles fixes, et en quelque sorte à des calculs géométriques. Suivant eux, les plus grands généraux des siècles passés n'auraient fait qu'obéir, à leur insu, aux principes de cette science dont la découverte est si

récente. Le grand nombre d'expressions techniques qu'ils ont dû créer pour exprimer ces idées nouvelles, ne contribue pas peu à rendre difficile la lecture de leurs ouvrages; et je crois, au contraire, qu'on ne saurait exposer trop simplement les préceptes relatifs à l'art militaire, préceptes qui n'ont rien d'absolu ni d'invariable, parce qu'une foule de causes font varier à l'infini les circonstances de la guerre, et ne permettent pas d'y introduire aucune théorie systématique.

La guerre me paraît pouvoir se diviser en trois parties bien distinctes; la première que j'appelle *le métier*, la seconde *la science*, et la troisième *l'art*. On commence à apprendre la première dans les places d'armes et dans les manéges; mais cette instruction ne se complète que devant l'ennemi, en manœuvrant sur une grande variété de terrains. L'instruction pour la seconde s'acquiert dans les écoles spéciales; elle a pour principal objet l'attaque et la défense des places, et se termine dans la

pratique des siéges. La troisième, que je nomme l'art de la guerre, est la partie la plus élevée et la plus nécessaire au commandant en chef, mais ne le dispense pas de connaître au moins superficiellement les autres. Presque tout le monde peut acquérir les connaissances du métier; beaucoup d'hommes intelligents et studieux peuvent se distinguer dans la science; très-peu connaîtront l'art, car celui-ci a peu de principes et de règles fixes; il ne peut s'apprendre dans les manœuvres de parades ni dans les écoles : il est dans l'instruction supérieure qu'exige le commandement en chef, et surtout dans les qualités que la nature seule peut donner au général. Je puis me dispenser de les détailler, car tant d'autres l'ont fait; j'insiste seulement sur la nécessité d'une forte constitution, d'un grand caractère et d'un courage de tous les jours : on conçoit qu'il n'est pas question seulement de celui du soldat, si variable et si journalier, mais si commun dans les armées; je parle du courage qui

constitue le chef, celui de la tête, si rare parmi les hommes de tous les états.

Avec la pratique et une médiocre intelligence, on apprend à bien conduire un régiment, une brigade; on devient un bon militaire. Avec des connaissances plus grandes on parvient à conduire passablement une division, à attaquer ou défendre une place, une position; c'est déjà beaucoup, et pourtant ce n'est encore rien, lorsqu'il s'agit du commandement d'une armée : car outre ces connaissances déjà rares, il en faut de plus étendues et le secours du génie; sans cela, un médiocre général peut bien gagner une bataille (on sait le rôle que joue le hasard dans ces actions de la guerre), mais le succès sera toujours éphémère; des revers suivront bientôt, qui détruiront l'armée et amèneront rapidement la perte d'une province, et peut-être celle de l'État.

Si l'on me demande où les généraux en chef trouveront le complément de l'instruction qui leur est nécessaire, et que ne

pourrait suppléer le génie même dont ils seraient pourvus, je répondrai qu'après avoir acquis les connaissances qui constituent les deux premières parties de la guerre, c'est-à-dire le métier et la science, ils ne pourront trouver ce qui leur manque encore, que dans l'étude approfondie de l'histoire des guerres anciennes et modernes, mais particulièrement de ces dernières. Celles du règne de Louis XIV et surtout celles de Frédéric ont été assez bien décrites pour avoir servi à l'instruction de la génération qui s'éteint; celles de la république et de l'empire doivent servir à former la génération qui lui succèdera, car chaque guerre emprunte quelque chose du caractère de celles qui l'ont précédée.

Mais pour que l'histoire militaire produise tous les avantages qu'on a droit d'en attendre, il faut avant tout, qu'elle soit vraie, non-seulement dans le récit des faits qu'elle a à retracer, mais aussi dans l'exposé des causes qui ont eu sur eux plus ou moins d'influence; sans cela l'histoire est

stérile pour l'instruction, ou pour mieux dire, ce n'est qu'une fausse lueur propre seulement à égarer celui qui la prendrait pour guide. Malheureusement c'est surtout dans ces matières que la recherche de la vérité devient une tâche difficile, et qui ne peut s'accomplir qu'avec le secours du temps. L'histoire ne doit pas être écrite trop loin des événements, mais elle ne doit pas l'être trop près. L'auteur contemporain est trop gêné par l'extrême susceptibilité des militaires, et il ne peut connaître assez les événements. On n'a d'abord que les rapports des généraux à leurs gouvernements; mais étant destinés à la publicité, ils ne contiennent pour la plupart qu'une faible partie de la vérité. L'intérêt particulier des chefs porte à exagérer les succès ou à diminuer les revers. Cet intérêt conspire d'ordinaire avec celui des gouvernements, et la politique du moment; le besoin de se montrer plus fort aux yeux des ennemis, et de les tromper sur la situation

des choses, sont autant de motifs de dénaturer les faits.

Le public, d'abord induit en erreur, ne demeure pas long-temps complétement dupe. Quelques rayons de vérité parviennent à percer au travers du voile plus ou moins bien tissu dont on s'est efforcé de la couvrir. Bientôt des écrivains, empressés de satisfaire la curiosité générale, s'emparent de ces rapports, les comparent avec ceux des ennemis qui, de leur côté, et par des motifs semblables, y ont mis la même exagération; et à l'aide de quelques renseignements fournis plus ou moins consciencieusement, par des témoins oculaires qui ont parfois assez bien aperçu une partie des faits, mais sans en avoir pu saisir l'ensemble, paraissent sous le titre d'*histoires*, des ouvrages dans lesquels on trouve de la méthode, de l'esprit, du talent et même des systèmes plus ou moins ingénieux. Un semblable travail plaira toujours au plus grand nombre de lecteurs, à ceux qui préfèrent l'amusement à l'instruction, et les

charmes du style à la vérité historique; mais on n'y trouvera pas ce qui est le plus essentiel aux militaires, la connaissance approfondie des causes et de la manière dont elles ont amené les événements.

Il est évident qu'il est impossible de rien construire sans avoir les matériaux nécessaires; ceux dont on ne peut se passer pour écrire une histoire militaire instructive, ne sont pas les rapports, mais les mémoires des généraux qni ont commandé les armées ou des fractions d'armées; qui ont eu connaissance des ordres donnés, de leurs motifs, et qui ont contribué à leur exécution.

Malgré l'extrême fécondité de notre époque en mémoires de tout genre, ceux dont je viens de parler seront rares; beaucoup de généraux ont disparu par les événements de la guerre. Dans le nombre de ceux qui survivent, plusieurs, pour une raison ou pour une autre, ne voudront pas en faire. Les histoires provisoires et contemporaines que nous avons déjà, ne pour-

ront pas être assez complétement redressées dans ce qu'elles contiennent d'erroné; et quand le moment sera venu d'écrire la véritable histoire des guerres de notre temps, l'écrivain qui s'en chargera pourra se trouver encore embarrassé par le petit nombre des matériaux. C'est pour y suppléer en partie que j'offre ces mémoires : je souhaite qu'ils puissent être utiles. Ils ne contiennent peut-être pas autant de vérités qu'on en pourrait désirer; je n'ai pas tout vu des événements dont je parle; quoiqu'ils se soient passés bien près de moi, et que je les aie appris, pour ainsi dire sur-le-champ, des hommes mêmes qui ont agi; j'ai pu encore me tromper dans ce que j'ai vu de mes yeux; mais je les donne pour ce que je crois vrai. Il existe d'ailleurs un assez grand nombre d'officiers qui ont figuré dans les événements que je décris; leur témoignage pourra aider à rectifier les erreurs que j'aurai pu commettre; mais j'ai l'espoir que pour l'exposé des faits, il ne s'en trouvera pas de graves.

Comme je me suis proposé pour but de contribuer à l'instruction des militaires, on doit s'attendre à trouver dans mon ouvrage plus de critiques que d'éloges. En général, les succès frappent les yeux de tout le monde, et sont toujours promptement remarqués; mais la plupart des fautes ne peuvent l'être que par un observateur attentif, instruit du fond des événements, et pourvu d'assez d'expérience pour démêler ce qui est dû au hasard, d'avec ce qui provient des bonnes ou mauvaises dispositions. Il m'a semblé que nous ne manquions pas d'ouvrages, où l'on a relevé par la pompe du style ce qu'il y a de brillant dans nos faits d'armes; et qu'il y aurait maintenant plus de profit pour l'instruction, à étudier des fautes dont un grand nombre sont restées inaperçues. Néanmoins on appréciera sans peine les motifs de convenance, qui ont dû me porter souvent à mettre dans l'énoncé de mes observations plus de réserve qu'on n'en exigerait d'un auteur étranger aux personnes dont il parle, et aux

événements qu'il raconte. J'ai dû surtout user de circonspection à l'égard de ceux de mes anciens camarades qui ont servi avec moi, et éviter de faire soupçonner à la malveillance une rivalité qui n'exista jamais avec aucun d'eux. Quant aux opérations des généraux en chef, j'en parlerai avec plus de liberté ; aussi bien ce sont leurs fautes qui ont les conséquences les plus graves, et qui exercent sur la suite des événements de la guerre la plus grande influence.

Le sujet que je traite ici, appartient à une époque qui doit intéresser le plus grand nombre des Français. La guerre dont j'essaie de décrire une partie, est celle à laquelle je m'honore le plus d'avoir pris part, parce qu'en même temps qu'elle est une des plus justes de celles que la France ait eues à soutenir, elle est aussi celle où le peuple français a déployé le plus d'énergie, de courage et de persévérance. Le but de ses efforts était difficile à atteindre, car il s'agissait de défendre l'intégrité du terri-

toire et l'indépendance nationale contre les armées de l'Europe coalisée. Aussi, selon moi, ce fut dans cette guerre qu'il acquit le plus de gloire, si elle s'acquiert en raison des difficultés vaincues, et de la justice de la cause.

Depuis nous avons vu d'autres guerres, dont le souvenir est encore tout récent, et qui, par de prodigieux succès ou d'épouvantables désastres, doivent frapper plus puissamment l'imagination et captiver l'attention du plus grand nombre. Le public en a été souvent entretenu dans ces derniers temps; on pourrait craindre que son goût ne fût comme blasé maintenant par des émotions trop vives, et qu'une narration de nos premières campagnes, moins fécondes en événements extraordinaires, ne fût pas de nature à exciter son intérêt. Beaucoup de gens n'attachent d'importance aux événements militaires qu'en proportion du nombre d'hommes qu'ils ont coûté : pour eux la bataille la plus sanglante sera la plus belle; ils mettront la gloire d'être entré à

Vienne et à Moscou, fort au-dessus de celle d'avoir défendu l'indépendance de la France et résisté à l'Europe coalisée contre elle, avec des armées levées à la hâte, commandées par des officiers et des généraux improvisés. Au reste, cela fût-il vrai pour le public en général, c'est aux militaires que ces mémoires sont plus particulièrement adressés. On y a joint, sous le titre d'*additions*, quelques fragments historiques qui m'ont été fournis, et des pièces justificatives, dont la plupart sont des lettres extraites de la correspondance des généraux. Selon moi, dans ces lettres écrites au moment des événements, et qui n'étaient point destinées à la publicité, on aperçoit la vérité en même temps qu'on se fait une idée du caractère et de la capacité militaire de leurs auteurs. C'est dans la correspondance des généraux, si l'on pouvait l'avoir entière, que je voudrais étudier une campagne; je me flatte que je la connaîtrais bien mieux par ce moyen que par leurs bulletins ou par les récits des his-

toriens. Quelques-unes de ces lettres sembleront peut-être peu signifiantes, mais ce n'est qu'à défaut d'autres plus importantes qu'on les donne, et souvent pour prouver la vérité d'une phrase qui pourrait paraître hasardée. Le public a été si souvent trompé, qu'on ne peut lui fournir trop de moyens de connaître la vérité; il a sur les événements et sur les hommes de ces derniers temps des opinions souvent erronées, que peut-être on ne parviendra pas à changer, et qui exigent plus de preuves de la part de ceux qui lui présentent les choses sous un aspect différent de celui auquel il est habitué.

Je n'ai plus que quelques mots à dire sur l'opportunité de la publication de ces mémoires : j'aurais pu, comme tant d'autres, les laisser dans le porte-feuille pour ne paraître qu'après moi; mais, comme tant d'autres, ils pouvaient être altérés, changés même : qui pourrait alors rectifier les erreurs que j'ai pu commettre involontairement, ou celles plus graves que l'on aurait

pu y introduire? J'ai préféré les publier moi-même. Je pense que l'autre manière est plus commode; mais comme elle entraîne aussi de graves inconvénients, je ne l'ai point adoptée.

INTRODUCTION.

Vers la fin du dernier siècle, l'état où la civilisation était parvenue avait préparé pour l'Europe un nouvel ordre de choses. Depuis long-temps l'attention était fixée sur le système de gouvernement que s'était donné la nation anglaise, et sur le haut degré de prospérité auquel cette nation s'était élevée depuis sa dernière révolution. La part que prit la France a celle d'Amérique, le spectacle d'un peuple qui, par l'austérité de ses mœurs et la liberté de ses institutions, semblait destiné à faire revivre l'esprit des temps antiques, contribuèrent, non moins que les écrits de quelques hommes célèbres, à réveiller chez les Français les idées de liberté. Chacun, dans les classes éclairées, pressentait des innovations, et voyait la nécessité de rajeunir des institutions vieillies. La noblesse, les parlements, le clergé, voulaient des réformes. Les plus puissants monarques s'étaient montrés les plus empressés à courtiser les opinions novatrices. Le grand Frédéric, et surtout Joseph II, avaient tenté, avec plus ou moins de bonheur, d'introduire de grandes réformes dans leurs États. Louis XVI, que n'animait point

le désir d'une vaine renommée, mais celui de procurer le bien de ses peuples, était allé au devant des améliorations les plus urgentes; il avait prêté son appui aux républicains d'Amérique; et il ne lui manqua, pour accomplir sans secousses et sans calamités la régénération de la France, que des temps moins contraires, des ministres plus capables d'apprécier ses généreuses inspirations, et un caractère plus ferme.

On n'attendra pas de moi que j'entre dans le détail des causes de la révolution française, ni que je la suive dans sa marche; beaucoup d'écrivains ont embrassé ce vaste sujet, et l'ont traité sous des faces différentes. Nombre de mémoires ont paru, rédigés par des personnes qui ont pris part à ces grands événements; d'autres paraîtront encore, et il s'écoulera sans doute bien du temps avant qu'un homme de génie, coordonnant tous ces matériaux, et écrivant hors de l'influence des partis, puisse retracer dignement l'histoire d'une période qui intéressera toujours vivement la postérité. Je n'ai à m'occuper ici que de ce qui a rapport aux opérations militaires.

Quand l'ancien régime fut renversé, la noblesse de France vit qu'elle était trop faible pour le rétablir, même avec l'appui du haut clergé : elle aurait pu défendre la monarchie constitutionnelle

et la dynastie des Bourbons; mais, élevée dans les principes du gouvernement absolu, regrettant ses priviléges, le nouveau régime lui fit horreur; elle abandonna la France et la personne du roi pour courir aux armes et solliciter le secours de l'étranger.

Cette révolution blessait tous les cabinets de l'Europe; les ministres, et particulièrement les souverains, furent frappés de crainte : elle coïncidait avec celle de la Belgique et celle qui était près d'éclater en Pologne, quoique les principes en fussent différents. Dans le premier moment les souverains n'eurent qu'une pensée, celle de la combattre; mais la division qui régnait entre eux fut long-temps un obstacle à leurs desseins, et donna à la France le temps de préparer des moyens de résister à leurs agressions.

Catherine II était en guerre avec la Suède et la Turquie, Joseph II avec cette dernière puissance. Leurs conquêtes donnaient de la jalousie a la Prusse et a l'Angleterre; ce qui avait porté Frédéric-Guillaume a conclure un traité d'alliance avec la Turquie, et a favoriser les troubles des Pays-Bas. Le roi d'Espagne et les princes d'Italie haïssaient la révolution française, mais n'avaient pas les moyens de lutter contre elle sans l'appui des grandes puissances. Le pape Pie VI

était le moins redoutable sous les rapports militaires; mais il pressait les souverains d'Allemagne, de Russie et d'Angleterre, d'envoyer leurs armées contre la France : plus tard il fit lui-même des armements et entra dans la coalition. Georges III, quoique imbu des mêmes sentiments, était retenu par l'opinion publique de la nation anglaise, qui portait alors un grand intérêt à cette révolution. La Prusse était la seule puissance qui, n'ayant point d'embarras, et possédant une bonne armée, aurait pu la combattre dès le principe. Son jeune roi, plein d'ardeur pour venger la cause des souverains, en était bien tenté; mais il ne tarda pas à reconnaître que seul il n'était pas en mesure de la réduire, et qu'on ne pouvait pas arranger les affaires de France comme celles de la Hollande. Il sentit qu'il fallait, pour tenter avec succès une telle entreprise, être appuyé par une ligue de toutes les puissances qui environnaient la France.

L'empereur Joseph II étant mort le 20 février 1790, son frère Léopold lui succéda; frère de la reine de France, souverain d'une grande monarchie, et à la veille d'être couronné empereur d'Allemagne, ce prince, éclairé dans l'art de gouverner les peuples, doué des plus belles qualités, fut bientôt reconnu comme le chef le plus

capable de former et de diriger la coalition des souverains de l'Europe ; mais il avait chez lui de grands embarras : la monarchie autrichienne était ébranlée, le Brabant était en insurrection, la Bohême, la Basse-Autriche, et surtout la Hongrie, étaient en fermentation ; une puissance voisine et rivale semblait exciter et entretenir la discorde au milieu de ses États. Ayant déjà la guerre avec la Turquie, il voyait la Prusse en armes sur ses frontières du nord : celle-ci venait de contracter une étroite alliance avec l'Angleterre. Le prétexte de ces armements était de forcer l'Autriche et la Russie à faire la paix avec les Turcs, en abandonnant les conquêtes qu'elles avaient faites sur eux.

Dans cet état de choses on ne peut douter qu'il eût été facile au gouvernement français de prévenir la formation d'une coalition dangereuse ; mais les ministres du roi, ne respirant que la contre-révolution, réclamaient au contraire l'union des puissances étrangères, et leur intervention dans les affaires de France. Malgré leurs efforts, les instances des émigrés et la haine que tous les souverains portaient à la révolution française, on fut long-temps à former cette coalition, et surtout à la mettre d'accord pour agir ; tant il y avait de motifs de division entre eux !

Le premier soin de Léopold fut de se réconcilier avec la Prusse, qui rassemblait une armée considérable en Silésie; Frédéric-Guillaume était a sa tête; il établit son quartier-général à Reichenbach. Léopold s'en approcha en disposant aussi d'une armée, mais avec l'intention de négocier. Un congrès fut ouvert; les souverains y tombèrent bientôt d'accord; les préliminaires, déjà convenus, furent signés le 27 juillet 1790. Léopold s'engagea à faire la paix avec les Turcs, et Frédéric-Guillaume promit de l'aider à soumettre la Belgique, et de favoriser son élection à l'empire germanique, qui eut lieu le 30 septembre de la même année. Trente mille Autrichiens furent dirigés sur le Brabant : les Belges étant divisés en partis acharnés l'un contre l'autre, cette opération fut courte et facile. Le traité de Reichenbach et la paix avec les Turcs, qui ne tarda pas à s'opérer, donnèrent à Leopold les moyens de s'occuper de la révolution française; il saisit vivement le prétexte d'intervention que lui donnaient les réclamations des princes d'Allemagne possessionés en France. A la suite de la convention de Reichenbach la Suède fit la paix avec Catherine : Gustave, se montrant plus jaloux de combattre pour la cause des rois que pour les intérêts de la Suède, précipita la signature du

traité de Verela. Ce prince qui, peu d'années auparavant, avait changé l'ordre de choses établi dans son royaume, en y détruisant une partie des priviléges de la noblesse, voulait combattre à la tête de celle de France, pour la rétablir dans les siens. Il avait formé le projet d'une descente sur nos côtes du nord avec une armée combinée de Suédois et de Russes : projet que sa mort fit échouer.

Jamais la politique n'a déployé plus de moyens et d'intrigues : l'étude des négociations qui eurent lieu à cette époque doit faire connaître les divers intérêts des puissances de l'Europe, et servir à l'instruction des diplomates, comme les guerres qui ont suivi serviront à l'instruction des militaires qui voudront les étudier *.

L'assemblée constituante s'est long-temps bercée de l'espoir que la France pourrait éviter la guerre; elle avait porté toute son attention sur les affaires civiles : mais la conférence de Mantoue du 20 mai 1791, la déclaration de Padoue du 6 juillet, et surtout celle de Pilnitz du 27 août, la décidèrent à s'occuper de préparatifs militaires et à organiser des moyens de défense. Le départ

* Lire les *Mémoires* de Bertrand de Molleville, le *Tableau politique de l'Europe* par M. de Ségur, et les *Mémoires tirés du porte-feuille d'un homme d'État*

du roi n'avait pas peu contribué non plus à la faire sortir de l'état de sécurité où elle était restée si long-temps. Elle rendit des décrets pour la réparation et l'armement des places fortes, le recrutement de l'armée de ligne, la création de deux cents bataillons de volontaires et d'un certain nombre de compagnies d'artillerie a cheval. L'assemblée législative, qui lui succéda, continua ces préparatifs, et en fit, pour ainsi dire, sa principale occupation. La France se sentait humiliée des menaces de la coalition, de ses prétentions d'intervenir dans ses affaires, et surtout des provocations des émigrés rassemblés en corps d'armée sur ses frontières, sous la protection des puissances. L'assemblée nationale pressa le gouvernement d'exiger de l'électeur de Trèves l'éloignement de ses États des corps d'émigrés : l'empereur le soutint; sa lettre du 3 décembre et la déclaration du 21 parurent encore plus hostiles que celles de Padoue et de Pilnitz. On détermina Louis XVI a exiger des explications promptes et catégoriques; Léopold fut obligé de quitter le système de temporisation qu'il avait adopté. L'impératrice de Russie venait de signer la paix avec les Turcs, et de calmer ses inquiétudes sur les conquêtes qu'elle pouvait faire en Turquie. Il s'occupa de rapprocher ses troupes de la France,

en même temps qu'il concluait définitivement son alliance avec la Prusse, commencée par le traité préliminaire du 25 juillet; en un mot, il paraissait pleinement déterminé à la guerre; mais, selon la politique du cabinet autrichien, il ne voulait pas la déclarer, bien sûr que les menaces qu'il avait faites forceraient le gouvernement français à se donner, ce qu'il croyait un désavantage de plus. Il paraît aussi qu'il comptait bien voir éclater au sein de la France une guerre intestine qui lui faciliterait l'exécution de ses projets hostiles.

Léopold avait bien jugé de l'état de la France. Si l'Autriche eût pu persévérer dans le système qu'elle fut forcée d'abandonner, la guerre civile se serait établie dans tous les départements; et l'on peut juger, par les résultats de celle de la Vendée, de ce qui serait arrivé si elle se fût étendue : la France aurait succombé et serait devenue la proie des étrangers *. Ce fut cette crainte de la guerre civile qui détermina un assez grand nombre de députés constitutionnels

* On a vanté le désintéressement des puissances, qui en faisaient parade dans leurs actes diplomatiques; mais les spoliateurs de la Pologne avaient mauvaise grâce à assurer qu'il n'entrait dans leurs projets aucune vue d'intérêt ni d'agrandissement aux dépens de la France.

à voter avec le parti qui voulait la guerre, pour un tout autre motif, c'est-à-dire pour s'emparer du pouvoir.

L'état de guerre était contraire aux intérêts de Louis XVI; il ne l'ignorait pas; mais, après les événements de Varennes et l'acceptation de la constitution, il crut devoir céder sur ce point a l'opinion du moment, excitée par les pamphlets et les journaux des jacobins, qui jouaient ainsi vis-à-vis du peuple le même rôle que les émigrés auprès des souverains. Ces deux partis étaient les seuls intéressés a la guerre et les seuls qui l'appelassent de tous leurs vœux, l'un pour conquérir le pouvoir, l'autre pour regagner les priviléges dont la révolution l'avait dépossédé.

Louis XVI avait changé ses ministres et presque tous ses ambassadeurs; il les avait remplacés par des hommes pris dans le parti constitutionnel. Dumouriez faisait partie du nouveau ministère, dans lequel il ne tarda pas a avoir une grande influence. On engagea la Prusse à faire cesser l'armement des émigrés; on devait essayer même de la détacher de la coalition. M. de Ségur fut chargé de cette mission délicate, qui aurait eu peut-être un plein succès un an plus tôt. On a assuré que Frédéric-Guillaume, dans un moment de mécontentement contre Léopold, avait lui-

même offert son alliance à Louis XVI; mais alors il était trop tard, soit que le roi de Prusse se souvînt du refus qu'il avait éprouvé, soit qu'il tînt aux engagements qu'il avait définitivement pris avec Léopold, ou peut-être qu'il n'accordât pas aux paroles de M. de Ségur assez de confiance; car il y avait plusieurs personnages qui lui expliquaient les intentions de Louis XVI de différentes manières *. M. de Ségur, abreuvé de dégoûts, et n'obtenant que des promesses vagues sur le premier objet de sa mission, demanda son rappel. MM. de Talleyrand et de Biron furent aussi chargés d'une mission pacifique auprès du gouvernement anglais. Pendant les mois de février et de mars, on pressait l'empereur de s'expliquer d'une manière catégorique sur ses intentions; on lui annonçait qu'à défaut d'une réponse prompte et satisfaisante on était décidé à rompre avec lui. La réponse fut comme les précédentes, évasive et menaçante.

Louis XVI, alors sous la funeste influence de l'ambitieux Dumouriez, répondit le 20 avril 1792

* D'abord le baron de Breteuil qui possédait toute la confiance de Louis XVI, et était secrètement accrédité auprès des puissances, de plus, M. de Caraman à Berlin, et le baron de Roll, ministre accrédité par les princes français.

aux menaces de la coalition, en déclarant la guerre au jeune roi de Bohême et de Hongrie, François Ier, qui avait succédé à son père Léopold, mort le 1er mars précédent. Bientôt les hostilités commencèrent contre les Autrichiens.

Je dois donner quelques détails sur l'état des armées françaises de cette époque. L'infanterie se composait de cent cinq régiments de ligne formés chacun de deux bataillons, de quatorze bataillons de chasseurs à pied, et de deux cents bataillons de volontaires créés par un décret de l'assemblée constituante. Les régiments de ligne ne manquaient pas absolument d'instruction; mais ils n'avaient que celle nécessaire à la parade et dans les évolutions de paix : ils étaient extrêmement faibles, ayant beaucoup perdu par la désertion. Le recrutement ne pouvait les compléter; les jeunes gens préféraient d'entrer dans les bataillons de volontaires.

En général la troupe de ligne était favorable à la révolution, qui l'avait soustraite à la discipline allemande, introduite si impolitiquement sous le ministère de M. de Saint-Germain : cet esprit était soutenu par les sous-officiers devenus officiers : cependant quelques corps, surtout ceux qui étaient composés d'étrangers, laissaient apercevoir des dispositions moins favorables qui dimi-

nuaient la confiance qu'on aurait dû avoir sur l'ensemble. Cette troupe était d'un physique faible, comme le seront toujours celles qui auront long-temps habité les casernes. Le soldat n'y reçoit qu'une nourriture insuffisante; les vices qu'il y contracte à la suite de l'oisiveté, et les maladies graves qu'ils amènent, ont bientôt détruit la santé du plus robuste, et le mettent hors d'état de supporter les fatigues de la guerre. Il n'en était pas de même des deux cents bataillons de volontaires: sous les rapports du complet, de la vigueur et de l'esprit patriotique, ils ne laissaient rien à désirer, et pouvaient être cités pour modèles.

Il existait sept régiments d'artillerie, de deux bataillons, trop faibles pour le besoin du moment, mais d'une instruction parfaite, et animés du meilleur esprit. On sait qu'il n'était pas besoin de faire preuve de noblesse pour entrer officier dans cette arme; aussi l'émigration y fit peu de prosélytes, et par conséquent il y eut moins de désorganisation. On venait de former neuf compagnies d'artillerie à cheval, à l'imitation de celles qui existaient dans les armées allemandes. Cette innovation eut chez nous un plein succès, et dans la suite on a successivement augmenté le nombre de ces compagnies, au point qu'on a pu en former

des régiments qui ont rendu les services les plus signalés.

La cavalerie se composait de cinquante-neuf régiments de différentes armes, savoir : vingt-quatre de grosse cavalerie, bien instruits et disciplinés, montés sur de bons chevaux bien dressés, peut-être même un peu usés par l'abus des exercices du manége. On soupçonnait, je ne sais trop pourquoi, ces régiments d'être moins partisans de la révolution que les autres troupes. On comptait dix-huit régiments de dragons, douze de chasseurs a cheval et cinq de hussards, bien montés, instruits, et d'un très-bon esprit. Cette cavalerie légère n'était point non plus en rapport avec les besoins du moment : on fut obligé d'y suppléer dans la suite par la création d'un assez grand nombre de nouveaux corps. On aurait mieux fait d'augmenter la force des anciens, car dans cette arme les corps nouveaux sont très-difficiles et très-lents a former. Ceux-ci occasionèrent une grande dépense, une grande perte de chevaux, avant d'être à même de rendre des services *.

* Je n'ai point distingué dans cette énumeration les régiments étrangers, allemands, irlandais et suisses, au service de France. On avait changé leur ancienne organisation, en leur donnant des numéros par rang d'ancien-

Ces forces étaient suffisantes pour soutenir la guerre contre une des grandes puissances de l'Europe; mais elles ne l'étaient pas contre la coalition qui menaçait la France, et il fallut bientôt s'occuper de trouver les moyens de les augmenter. Cette armée manquait d'ailleurs d'officiers; car ce fut à l'approche de la guerre que leur émigration devint une mode : au moment de la rupture avec l'Autriche, on comptait qu'il en manquait douze mille.

Les troupes que nous avions sous les armes ne constituaient point encore une armée : une réunion d'hommes, quel qu'en soit le nombre, n'est rien sans la discipline. Celle des troupes de ligne avait été détruite par l'effet de la révolution; celle des volontaires était encore bien faible : il fallait du temps pour rétablir l'une et consolider l'autre. Afin d'obtenir les succès qu'on était en droit d'en

neté de leur formation. Le régiment suisse d'Ernest avait pris le n° 63, Salis-Samnade 64, Sonnenberg 65, etc. : les autres régiments étrangers furent traités de même, et compris dans les cent cinq régiments dont j'ai parlé. Les gardes françaises avaient été reorganisees, elles formèrent deux régiments sous les n°s 102 et 103, et deux bataillons d'infanterie légère portant les n°s 13 et 14. Le régiment du Roi, depuis son insurrection, qui amena l'affaire de Nancy, avait perdu son rang d'ancienneté, et fut formé en deux régiments sous les n°s 104 et 105.

attendre, il ne fallait pas qu'elle fût excessive, mais ferme et adaptée au caractère du peuple français, en ne perdant pas de vue son origine, et qu'il descend de ces Gaulois, dont il a conservé, malgré l'effet d'une haute civilisation, les principales qualités et les défauts. Cette antique nation, la plus guerrière de toutes celles qui ont paru sur le globe, et qui a fourni tant de belles pages à l'histoire, aurait subjugué les Romains et le monde entier, si elle avait pu être disciplinée comme ces derniers, et conserver en même temps cette valeur audacieuse, souvent irrésistible, qui inspirait à Rome des craintes si fondées.

La civilisation a changé les mœurs, créé un art de la guerre, qui suppose à la fois la valeur et la discipline. La perfection pour une armée consisterait à réunir au plus haut degré ces deux qualités. L'antiquité en a offert un exemple; on le verra peut-être un jour se renouveler chez les nations modernes. Jusqu'ici celles du nord ont fondé plus d'espoir sur la discipline que sur la valeur; elles l'ont poussée jusqu'à l'excès; elles l'ont rendue minutieuse et quelquefois dégradante : celles du midi (dans lesquelles je compte la nôtre) qui, par leur caractère, sont moins disciplinables, ont fait plus de cas de la valeur.

Si celle-ci est plus journalière, l'autre se relâche par l'usage que l'on en fait : les armées les plus disciplinées la perdent quand la guerre se prolonge, les autres à la fin d'une campagne.

Nos premières assemblées législatives avaient sous les yeux l'effet du mécontentement produit dans l'armée par l'introduction de la discipline allemande, qui fut la cause de sa défection, et qui priva le trône de ses moyens de défense. Les lois qu'elles firent étaient en rapport avec le gouvernement républicain, sévères, on pourrait dire sanguinaires, mais seulement sur les points les plus essentiels de la discipline. D'ailleurs, comme celle qu'elles établirent n'était point minutieuse ni tracassière, et qu'elle n'était faite que pour le temps de guerre, elle fut supportée, et atteignit pleinement son but.

Après avoir parlé des forces dont la France disposait, il me reste a indiquer les généraux qui devaient les commander. Le maréchal Rochambeau était chargé du commandement de l'armée du nord; Lafayette avait celui de l'armée du centre; l'Allemand Luckner, que le gouvernement français avait employé depuis la guerre de Hanovre, et qui venait d'être élevé a la dignité de maréchal, était chargé du commandement de celle du Rhin.

Le personnel de l'administration était satisfaisant : les chefs des différents services étaient des hommes de choix, qui avaient conservé de bonnes traditions, tirées de l'expérience des dernières guerres.

Le matériel de l'armée était bon, mais insuffisant. Les places fortes avaient été pour la plupart fort négligées, et quelques-unes se trouvaient dans le plus mauvais état, ainsi qu'il arrive presque toujours après une longue paix, par l'imprévoyance ordinaire des gouvernements. Quant à ce qui est, selon l'axiome connu, le nerf de la guerre, je pourrais me dispenser de dire qu'il manquait à peu près entièrement, et qu'il n'y avait guère dans le trésor que des assignats, dont la valeur devait bientôt devenir nulle. C'était pourtant là-dessus qu'il fallait compter, pour payer la solde et entretenir toute espèce de services. On avait donc lieu de craindre une dissolution prochaine de l'armée; mais il n'en fut pas ainsi : le patriotisme suppléa à tout; lui seul nous a donné la victoire, et celle-ci a pourvu aux plus indispensables besoins.

Depuis trente ans la France n'avait fait d'autre guerre que celle de la révolution d'Amérique, qui n'avait employé que quelques régiments : ainsi presque personne n'ayant d'expérience, on

devait s'attendre à des revers dès le commencement des hostilités, si les troupes n'étaient d'abord conduites avec une extrême prudence.

J'ai dit que ce qui manquait aux troupes françaises n'était point l'instruction qu'on leur donne en temps de paix, mais celle qui ne s'acquiert qu'en campagne et sous les yeux de l'ennemi. La première n'étant qu'une instruction primaire, qui n'a de rapport qu'avec le service de paix, finit même, par l'abus que l'on en fait trop souvent, par rendre les hommes moins propres à la guerre; tandis que celle qu'ils reçoivent en face de l'ennemi, élève leur courage et développe leur intelligence. L'infanterie avait été exercée d'après l'ordonnance de 1791, qui est encore en vigueur aujourd'hui, malgré les défauts que son application à la guerre a fait reconnaître. Cette ordonnance a été rédigée par des hommes instruits, mais qui pour la plupart n'avaient que peu ou point fait la guerre; elle est plus propre a faire briller les troupes dans les manœuvres d'apparat qu'elle n'est applicable devant l'ennemi : car, comment exécuter une manœuvre, en sa présence, avec le retard que le placement des guides apporte nécessairement? Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit des feux qu'on reconnaît le plus grand vice de cette ordonnance. Ce n'est pas exagérer de dire

que le troisième rang met hors de combat le quart des hommes qui sont blessés dans une affaire : cette évaluation n'est point portée assez haut s'il s'agit d'une troupe composée de recrues *. On dit à cela : le premier rang doit mettre un genou en terre dans les feux sur trois rangs, et dans les feux de file le troisième rang ne tire pas, et doit passer son arme chargée aux hommes du second : tout cela n'est exécutable qu'à l'exercice; mais à la guerre les soldats tirent comme ils se trouvent, sans passer leurs fusils a leurs camarades, et sans mettre genou en terre. Qu'ils soient sur trois, quatre, ou six rangs, ils tirent tous ensemble dès que les balles de l'ennemi

* Comme celles qui ont combattu à Lutzen et Bautzen. Napoléon fut si étonné de l'immense quantité d'hommes blessés depuis la main jusqu'au coude, qu'il s'imagina qu'un grand nombre de conscrits s'étaient blessés eux-mêmes pour s'exempter du service. Il se proposait de faire un exemple sévère de quelques-uns d'entre eux; mais il ne tarda pas à se convaincre qu'un très-grand nombre avaient été blessés par les hommes du troisième rang, soit en bourrant leurs fusils ou pendant qu'ils tournaient la baguette. Il prit alors la résolution de ne faire combattre les troupes que sur deux rangs; et en attendant que la paix lui laissât le temps de changer l'ordonnance, il adopta provisoirement cette mesure à la bataille de Leipzig et pendant la campagne de France.

sifflent à leurs oreilles; même sans le commandement du chef, s'il tarde trop. L'impossibilité d'exécuter avec célérité les dispositions de cette ordonnance, a forcé de la regarder comme non avenue. Voyant qu'on ne pouvait manœuvrer devant l'ennemi de la manière qu'elle le prescrit, souvent on n'a pas manœuvré du tout. Pendant les premières campagnes on n'a presque fait qu'une guerre de tirailleurs : la nouveauté de ce système a donné quelques succès; plus tard des officiers ont acquis de l'expérience, et ont senti qu'il fallait quelque chose de plus; ils ont formé leurs troupes et sont parvenus à les faire donner avec plus d'ensemble, en se rapprochant de ce qu'il y avait dans l'ordonnance de moins vicieux et d'exécutable devant l'ennemi. Celle qui avait servi à l'instruction de la cavalerie n'avait pas des inconvénients aussi graves; mais on pensait qu'elle était propre à faire des hommes de manége, des écuyers plutôt que des cavaliers.

Avant de faire commencer à nos troupes des opérations militaires compliquées, il fallait les exercer aux opérations les plus simples, faire avec elles la guerre de postes, en choisissant toujours un terrain coupé ou boisé, et évitant les plaines découvertes; en employant même des moyens surabondants jusqu'au moment où les

officiers et les soldats se trouveraient assez aguerris pour entreprendre des choses plus difficiles. Ces principes ne furent pas suivis dans ce moment; on n'y recourut que long-temps après, lorsqu'on fut éclairé par les revers multipliés qui furent la conséquence de leur oubli. Dans le courant de ces mémoires j'aurai souvent à relever les mêmes fautes, car on persista long-temps dans le système funeste qu'avait adopté le gouvernement français dès le commencement des opérations militaires.

On s'occupa d'abord d'un plan de campagne conçu par Dumouriez *, alors ministre des affaires étrangères, et auquel le ministre de la guerre, de Grave, était à peu près subordonné. Il fut communiqué aux généraux Rochambeau, Lafayette et Luckner ** : Lafayette était chargé du

* Ce plan n'avait d'autre but que l'invasion de la Belgique. Dumouriez a toujours été domine par l'idée de cette conquête. On a même assuré qu'il était entré dans ses projets de se faire nommer duc de Brabant, et qu'il y avait été encouragé par quelques puissances qui, prévoyant que cette province devait tomber à la France, auraient preféré la voir dans ses mains.

** Dumouriez a dit dans ses Memoires que Rochambeau partit de Paris pour rejoindre son armée, sans donner son avis; mais dans ceux de ce maréchal on voit au contraire qu'il combattit avec vigueur et l'autorité

rôle principal avec son armée, Rochambeau devait l'appuyer. Il détacha, le 29 avril, Biron avec un corps de troupes destiné à l'attaque de Mons, tandis que Théobald-Dillon ferait une diversion par une fausse attaque vers Tournay, et que M. d'Albeck, avec douze cents hommes, partis de Dunkerque, se porterait sur Furnes. Dans le même temps Lafayette devait se porter de Metz par Givet sur Namur. Biron avait beaucoup d'esprit, des connaissances étendues de la guerre; mais il n'avait que très-peu d'expérience. L'opération dont il était chargé manqua; ses troupes furent mises en déroute avant d'avoir combattu : il perdit du monde et beaucoup d'équipages : le

que lui donnait sa longue expérience, le plan conçu par le ministre; qu'il en fit adopter un autre qui, à mon avis, reposait sur des bases raisonnables, analogues aux circonstances du moment, et parfaitement en rapport avec le peu d'instruction de nos troupes de cette époque. Il assure qu'on lui promit que rien n'y serait changé sans son consentement; mais qu'aussitôt qu'il fut arrivé à son armée, il reçut des ordres pour exécuter les dispositions qu'il avait combattues dans le conseil. Il se plaint même que des ordres directs ont été adressés sous son couvert à MM. de Biron, d'Aumont et d'Albeck. On lui annonçait que ces ordres avaient été adoptés dans le conseil à l'unanimité : il ne vit pas de moyens de se refuser à leur exécution. (*Voir* tome Ier de ses Mémoires, page 405.)

maréchal Rochambeau lui amena des secours qui lui permirent de rallier ses troupes. Dillon fut plus malheureux encore; ses soldats s'enfuirent au premier coup de canon et le massacrèrent, ainsi que le directeur du génie Berthou. En raison de ces événements, Lafayette reçut a Givet l'ordre de cesser le mouvement qu'il avait dû faire sur Namur; mais son avant-garde, forte de trois mille hommes, sous les ordres de Gouvion, avait été attaquée près de Bouvines par un corps supérieur. Cette avant-garde, bien conduite, se battit courageusement et fit sa retraite en bon ordre sur Philippeville, sans être entamée. Quelques jours après ce même général soutint un nouveau combat aussi glorieux pour lui et ses troupes, près du village de Grisouelle; mais il fut tué, et l'armée perdit un bon officier, qui venait de prouver ce qu'on pouvait attendre de nos jeunes soldats, plus aguerris et commandés par des chefs qui auraient l'expérience de la guerre.

Vers la même époque (fin d'avril), le gouvernement français, craignant que les Autrichiens ne tournassent notre position du Rhin par les gorges de Porentruy (qu'ils occupaient sur la demande du prince évêque de Basle), surtout si la Suisse était forcée de quitter la neutralité qu'elle paraissait avoir adoptée, avait donné ordre

à Custine de s'emparer de ces gorges; ce qu'il exécuta sans difficulté, les Autrichiens s'étant retirés à son approche. Cette partie de nos frontières était en effet la plus négligée et la plus faible; elle donnait un accès facile aux Allemands pour pénétrer dans les départements du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges. Cette grande trouée n'était défendue que par les deux petits forts de Landskroon et de Blamont, qui ne pouvaient contenir que quelques centaines d'hommes, et qui tombaient de vétusté. Cette négligence provenait de la confiance que le gouvernement avait placée dans l'alliance des Suisses *. Mais la révolution française avait été considérée par les gouvernements aristocratiques des cantons, comme ne leur étant point favorable; ils voyaient avec peine la démocratie s'établir à leurs portes. Cela pouvait porter atteinte aux relations de voisinage

* Pendant l'hiver de 1813 à 1814, la France eut à souffrir de la même negligence, produite encore par l'excès de confiance que Napoléon avait dans les gouvernements suisses. On sait que c'est par cette frontière que pénétra le prince de Schwartzenberg, à la tête de la grande armée autrichienne. Aujourd'hui, nous avons encore, malgré cette expérience, la même confiance et la même négligence; et cependant cette partie de nos frontières se trouve bien plus faible qu'à cette époque, par la démolition d'Huningue que la Suisse a provoquée.

qui avaient existé jusqu'alors, et il était convenable de prendre des précautions pour le cas où arriverait ce changement dans la politique des gouvernements suisses.

Les déroutes de Mons et de Tournay firent, dans l'étranger, un effet extraordinaire; on ne concevait pas que des troupes façonnées à la prussienne, tinssent une semblable conduite. Dans des mémoires récemment publiés, on nous a révélé ce que les Prussiens en pensaient à Magdebourg, où se rassemblait l'armée destinée à combattre la France : « On était tenté de ne plus considérer « les troupes de France que comme un ramas de « milices indisciplinables. N'achetez pas trop de « chevaux, disait le ministre Bischoffswerder a « plusieurs officiers de marque; la comédie ne « durera pas long-temps; l'armée des avocats « sera bientôt anéantie en Belgique, et nous « serons de retour dans nos foyers vers l'au- « tomne *. »

En France on prit ces premiers revers d'une tout autre manière; on soupçonna les généraux

* *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, etc., tome Ier, page 357. Cet ouvrage, attribué à un personnage d'un rang éminent, qui a joué un grand rôle dans la diplomatie de l'Europe, nous a plusieurs fois été utile dans cette introduction.

de trahison : ils étaient de la classe de la noblesse, contre les priviléges de laquelle se dirigeait principalement la révolution. On ne leur sut point gré du patriotisme qu'ils avaient montré. On supposa qu'ils n'étaient restés a leur poste que pour servir d'une autre manière la cause de l'émigration. Les plaintes et les soupçons remontèrent plus haut ; la position de Louis XVI devint extrêmement pénible ; elle ne pouvait tarder de devenir désespérée. Ces derniers événements ne dessillèrent point les yeux, et ne portèrent point a adopter un meilleur système de guerre, qui permît d'aguerrir les troupes et les officiers. Cependant le moment était favorable ; les Prussiens étaient encore éloignés de nos frontières, et pour quelque temps on ne devait avoir affaire qu'à l'armée du duc Albert de Saxe-Teschen, qui occupait la Belgique avec des forces inférieures à celles dont on aurait pu disposer : il était chargé de défendre un pays nouvellement rentré sous la domination de l'Autriche, où se trouvaient encore les ferments d'une nouvelle révolution. Les Belges attendaient avec la plus vive impatience l'entrée d'une armée française ; un succès, quelque peu marquant qu'il fût, y eût opéré un soulèvement général contre les Autrichiens.

Le maréchal Rochambeau, déjà vieux et souf-

frant, fatigué des intrigues de Dumouriez, qui avait fait changer les dispositions du plan de campagne arrêté avec lui, pour y substituer celles qui venaient d'échouer, donna sa démission : c'était le seul général de cette époque qui eût bien jugé la manière dont on pouvait tirer le meilleur parti de nos jeunes troupes. Biron fut nommé pour le remplacer; mais on ne put le déterminer à accepter. Ce commandement fut offert à Luckner qui l'accepta aussitôt; Biron eut celui de l'armée du Rhin. Dumouriez avait fait donner à Luckner le titre de généralissime, et le présentait comme l'homme le plus propre à réparer nos premiers désastres en Flandre, et a faire la conquête de la Belgique *. En effet, il ne tarda pas à la tenter; il s'empara de Courtray et de quelques villages environnants; mais il fut bientôt obligé de se retirer et de replacer son armée dans les camps de Maubeuge, Famard, Meaulde, etc.

Après la mort de Léopold, le roi de Prusse avait obtenu de son successeur la direction de la

* On ne donnait tant d'éloges à Luckner que pour atténuer les plaintes de Rochambeau, et diminuer l'effet que produisait dans le public la retraite de ce maréchal. Dumouriez, dans ses Mémoires, présente presque toujours Luckner sous un aspect défavorable, et le tourne souvent en ridicule.

guerre; elle était commencée depuis six semaines, et il n'avait point encore de plan de campagne arrêté. La plus grande partie de son armée était réunie à la fin de mai aux environs de Magdebourg, où l'on s'occupait de grandes revues. Le roi fit écrire à un émigré français (le marquis de Bouillé) de se rendre auprès de lui, pour lui communiquer ses vues et lui donner des renseignements sur le plan à suivre par les armées combinées. Celui-ci ne se fit pas attendre; il eut, dès son arrivée, plusieurs conférences avec le duc de Brunswick en présence du roi, dans lesquelles il indiqua la Champagne comme la partie la plus faible de la frontière, qui n'était défendue que par les places de Sedan, Longwy et Verdun, toutes trois en très-mauvais état, après la prise desquelles il n'y avait plus d'obstacles pour marcher sur Paris, par Rethel et Rheims, en traversant des plaines fertiles. Pour ne laisser rien a désirer au roi de Prusse, M. de Bouillé lui indiqua même les positions qu'il devrait prendre en cas d'échecs ou de non-réussite; il avait aussi désigné la Haute-Alsace comme un point très-faible des frontières de France; mais le roi se décida pour l'attaque des frontières de la Champagne, moyennant quoi, il ne resterait en Flandre et sur le haut Rhin que des corps d'observation.

Il restait à décider une question embarrassante, c'était de savoir quel rôle devaient jouer les émigrés : ils avaient la prétention de marcher en tête de l'armée. Les deux souverains, frères de la reine de France (l'électeur de Cologne et Léopold), n'avaient jamais voulu leur permettre d'exister en corps armés dans leurs états. On en augurait que Louis XVI n'approuvait pas leurs démarches; on en fut convaincu lorsque M. de Breteuil, que l'on regardait comme son ministre a l'extérieur, demanda qu'on évitât, surtout à l'ouverture de la campagne, que la noblesse française n'acquît de l'influence sur les opérations, ajoutant que sa seule présence soulèverait la nation : des motifs aussi graves ébranlèrent le roi de Prusse, qui leur accordait cependant le plus vif intérêt. Les deux cours avaient arrêté que les émigrés seraient placés sur la rive droite du Rhin; mais M. de Bouillé, qui avait une grande influence sur Frédéric-Guillaume, fit décider, contre l'avis du duc de Brunswick, qu'un corps de dix mille hommes serait employé à la grande armée, en seconde ligne et comme auxiliaire, afin d'attirer les déserteurs français, et même des corps entiers sur lesquels on pouvait compter, tels que des régiments de cavalerie français et des régiments d'infanterie étrangers.

Le jeune Custine, que Dumouriez avait envoyé à Berlin, dans l'intention de porter le roi de Prusse a changer de système politique, et de le détourner au moins de faire une invasion en France, ce qui mettrait le pouvoir et la personne de Louis XVI dans le plus grand danger, n'eut pas plus de succès dans sa mission que M. de Ségur son prédécesseur : les coalisés ne firent aucune attention à la situation dans laquelle ils allaient placer le monarque français et sa famille. Vers cette époque ils reçurent de Catherine II son adhésion au projet qu'ils avaient formé, et l'avis de ce qu'elle allait tenter sur la Pologne.

Le concert étant bien établi entre les trois grandes puissances, leurs troupes furent mises en mouvement pour entrer en Pologne ou s'approcher du Rhin; mais l'esprit qui dirigeait ces trois cours avait inspiré de la méfiance aux puissances secondaires, et particulièrement aux princes de l'empire germanique, qui avaient été les premiers a solliciter leur protection. Ils ne se montraient plus disposés à la guerre; mais leur repentir venait trop tard, et ils se virent bientôt forcés de rassembler leurs contingents. Le plan de la coalition ne devait être public qu'après le couronnement de l'empereur François, dont l'élec-

tion avait eu lieu le 5 juillet, et qui fit son entrée a Francfort le 11, pour y être couronné.

Les Autrichiens, les Prussiens et les émigrés français parurent en Lorraine et en Champagne dans le courant du mois d'août 1792; plusieurs places fortes sur leur passage ne firent que peu ou point de défense : leur confiance s'en accrut; et, si l'on en excepte leur généralissime, duc de Brunswick, trop éclairé pour partager cette erreur, tous espérèrent se rendre maîtres de Paris presque sans coup férir. Ils furent trompés dans leur attente, comme le seront toujours ceux qui jugeront de l'état d'un pays par les rapports des transfuges. On n'accourut point sur leur passage pour se réunir à eux, ainsi qu'ils s'en étaient flattés; l'armée de ligne et les bataillons de volontaires ne se débandèrent point, mais firent aussi bonne contenance qu'on pouvait l'espérer de troupes de si récente formation.

Les membres du conseil exécutif profitèrent, avec assez d'habileté, de l'envahissement du territoire pour compléter les cadres de la ligne et augmenter considérablement le nombre des bataillons de volontaires. Du moment que l'ennemi se fut emparé de Longwy et eut investi Verdun, l'assemblée nationale avait déclaré la patrie en danger. De toutes parts on courut aux armes;

tout ce qui était en état de supporter les fatigues de la guerre se porta dans les camps. Un jeune homme aurait rougi de rester dans ses foyers, quand l'indépendance nationale paraissait menacée. Chacun abandonna ses études, sa profession, et des armées se formèrent, qui assurèrent le triomphe de la France. Ce noble et grand exemple a été imité par d'autres peuples, il a aussi été parodié; mais il vivra dans la mémoire des hommes aussi long-temps que les nations conserveront le sentiment de leur dignité, et que le nom de patrie ne sera pas un vain mot.

Les Français ne devaient pas tarder d'acquérir l'avantage du nombre sur leurs ennemis; il faut convenir aussi que le gouvernement fut bien servi par la promulgation du manifeste du duc de Brunswick, au nom de la coalition. Beaucoup de personnes se rappellent encore aujourd'hui l'indignation générale qu'il produisit. Il donna à la France plus de cent bataillons qui, en moins de trois semaines, furent levés, armés et mis en route. Personne n'y reconnaissait la politique de la Prusse, et encore moins celle de l'Autriche. On soupçonna bientôt qu'il n'émanait point de ces puissances, et qu'on ne pouvait les accuser que d'imprudence en le laissant publier en leur nom. Plus tard des révélations historiques ont fait con-

naître les véritables auteurs de cet acte impolitique qui influa sur la journée du 10 août et ses suites. Ce manifeste fut publié le 25 juillet à Coblentz, et connu à Paris le 2 août.

L'armée prussienne devait pénétrer en Champagne, ayant à sa tête Frédéric-Guillaume et le duc de Brunswick; c'était en effet le point le plus vulnérable de la France, surtout d'après le mauvais état dans lequel on avait laissé les places de Longwy et Verdun. C'était aussi dans les plaines de Champagne que nous pouvions faire le moins de résistance avec des troupes dont la discipline était faible, point aguerries, et en partie de nouvelle levée. Il était certain que dans ces vastes plaines elles ne pourraient résister au choc d'une cavalerie manœuvrière, ardente et aussi supérieure que celle de l'armée prussienne.

Mais la guerre méthodique, la seule que les Allemands pouvaient nous faire avec avantage, ne leur permettait pas de pénétrer en France pour se porter sur Paris, sans avoir préalablement gagné une bataille qui aurait aplani les plus grandes difficultés. Leur supériorité numérique * ne pouvait laisser aucun doute sur le

* M. de Narbonne, pendant son ministère, avait voulu porter le roi à déclarer la guerre : il avait fait à l'assemblée

résultat, si le général français avait la témérité de s'exposer à la recevoir, en venant se placer devant eux.

L'invasion du territoire d'un grand état est toujours une opération très-hasardeuse; elle ne peut être tentée que par une armée fort supérieure en nombre. Il n'est jamais prudent, pour celle qui se trouve chargée de sa défense, de lui résister de front, dans la crainte d'être entraînée à recevoir aussitôt une bataille que l'ennemi a tant d'intérêt de lui livrer au début de son invasion, dont une victoire est en quelque sorte le préliminaire indispensable. Mais elle peut, avec avantages, l'attaquer par ses ailes et ses derrières, surtout quand on a une frontière aussi respectable que celle de France, entourée d'un grand nombre de places fortes, près desquelles on peut trouver d'excellents appuis. Si nos généraux de cette époque avaient eu plus d'expérience et des troupes plus aguerries, ils auraient pu regarder le projet d'invasion en Champagne comme une

nationale un rapport où il exagerait les moyens militaires de la France. Le mauvais état de nos places fortes et le manque d'approvisionnements etaient dissimulés. Il parlait d'organiser trois armees de cinquante mille hommes chacune; mais son successeur, M. de Grave, ne laissa pas ignorer l'erreur où il etait tombé.

de ces bonnes fortunes qui s'offrent si rarement; ils se seraient bien gardés de présenter aux ennemis des obstacles sur leur front.

Il aurait fallu ne pas perdre de vue que nous n'étions pas en état de faire une guerre régulière, et que non-seulement elle n'était pas nécessaire, mais qu'elle ne pouvait nous conduire au but que l'on devait se proposer. Les souverains ne s'étaient point coalisés contre le roi, mais contre la nation qui avait osé réclamer des institutions libres, et qui les avait conquises. C'était une guerre contre le peuple français qu'ils entreprenaient, qui devait être cruelle, sanglante, enfin une guerre à mort, telle que leur manifeste l'annonçait. Ce n'était point une agression ordinaire ; il s'agissait de savoir si la France retomberait sous le joug du privilége qu'elle avait brisé, joug que la victoire de ses ennemis eût rendu bien plus dur. L'armée était trop faible pour décider une question si grave sans le secours de la nation, qui ne pouvait se transporter aux frontières et par conséquent concourir à ses efforts que dans le cas où l'ennemi pénètrerait dans l'intérieur. Selon moi, non-seulement il eût fallu le laisser entrer en Champagne; mais il aurait été désirable qu'il passât la Marne. Ce n'est qu'aprés cette opération qu'il eût fallu diriger autour de lui toutes ses forces, évi-

ter d'abord les affaires importantes, en s'attachant surtout à lui enlever ses vivres et ses fourrages. Si l'on eût pris ce parti, la destruction des coalisés aurait été complète et la guerre terminée dans cette campagne.

Il est a remarquer que les armées françaises se trouvaient convenablement placées pour exécuter les dispositions dont je viens de parler. L'ennemi s'avançait, ayant sur son flanc gauche Luckner placé aux environs de Metz, et sur son flanc droit Lafayette qui occupait les environs de Mézières et de Stenay ; ainsi ces deux généraux n'avaient aucun mouvement à faire. Biron, avec la droite de l'armée du Rhin, observait les troupes du général Esterhazy et celles du prince de Condé ; sa gauche sous Custine se trouvait sur la Lauter, observant le corps du prince de Hohenlohe-Kirberg. C'était ce corps d'armée qui aurait dû se porter sur les derrières de la grande armée des alliés, lorsqu'elle rappela le prince de Hohenlohe, et ensuite les troupes qu'il avait laissées au comte d'Erbach. Une réserve était nécessaire à Châlons sur la gauche de la Marne ; là pouvaient se rassembler pour couvrir Paris, comme cela a eu lieu, cette foule de bataillons que l'approche des coalisés et le fameux manifeste donnaient la facilité de lever.

Ces dispositions étaient si faciles à exécuter, d'après la position que nos armées occupaient, que l'on peut croire qu'elles avaient été dans la pensée du ministre de la guerre Servan. Nous verrons plus bas que l'extrême ambition d'un de nos généraux les fit avorter, pour attirer à lui la presque totalité de nos forces, et jouer un rôle plus important.

Il me reste à dire quelques mots sur la composition de la grande armée de la coalition; son aile droite était couverte par un corps de quinze mille hommes, sous les ordres de Clerfayt, détaché de l'armée autrichienne qui occupait la Belgique; son aile gauche, par le corps du prince de Hohenlohe-Kirberg, placé entre le Rhin et la Moselle, de manière à menacer Landau ou Sarre-Louis; de plus le général Esterhazy occupait la rive gauche du Rhin, depuis Basle à Philippsbourg, avec un corps de troupes autrichiennes et celui de Condé. Le corps principal des émigrés, fort d'environ douze mille hommes, se trouvait en seconde ligne derrière les Prussiens : le maréchal de Broglie commandait l'infanterie, et le maréchal de Castries la cavalerie. Le 30 juillet, l'armée prussienne s'était mise en marche de Coblentz; elle remonta la rive gauche de la Moselle, arriva à Trèves

le 5 août, et vint camper à Kons, près le confluent de la Sarre. Le 12 elle pénétra sur le territoire français, et occupa les villages de Rodemack et Sierck, où elle fut reçue à coups de fusil par les habitants : les Prussiens s'en vengèrent par une exécution militaire; tel fut leur début, conforme aux menaces de leur manifeste.

Nous venons de voir qu'on avait formé à la droite de l'armée de Lafayette, qui occupait les Ardennes, une autre armée qui opérait sur la Moselle, et dont on avait donné le commandement à Luckner, en le remplaçant au nord par Dumouriez. Après le 10 août, lorsque Lafayette eut été contraint de s'expatrier, son armée fut réunie à celle du Nord, sous le commandement de Dumouriez; et enfin Luckner fut rappelé a Paris * et remplacé par Kellermann, que l'on renforça au moyen d'un détachement tiré de l'armée du Rhin.

La prise de Longwy et l'investissement de Verdun ne laissant aucun doute sur le projet du

* Le ministre ne savait que faire de lui; il l'envoya commander le camp de Châlons, où se rassemblait une réserve formée de nouveaux bataillons, et destinée à couvrir Paris; mais comme il devenait l'objet des sarcasmes des troupes, il fut rappelé de nouveau et remplacé par Labourdonnais.

roi de Prusse, de pénétrer en Champagne, Dumouriez quitta la position avantageuse qu'il occupait sur le flanc droit de l'ennemi pour venir se placer en face de lui, et s'emparer des défilés de l'Argonne, si on lui en laissait le temps.

C'est ici que, selon moi, il fit une grande faute; qu'il compromit l'existence de son armée et l'indépendance de la France. Il était trop faible pour espérer combattre le duc de Brunswick de front; il eût arrêté plus sûrement son mouvement offensif, s'il fût resté sur son flanc droit et Kellermann sur son flanc gauche. On pouvait dans cette invasion tirer un grand parti des défilés de l'Argonne, mais non en essayant de les défendre avec un faible corps d'environ vingt mille hommes; il eût mieux fait de laisser sa petite armée à portée et sous la protection des places de Mézières, Stenay et Montmédy, d'attirer à lui des renforts de l'armée du Nord, autant qu'il pourrait le faire sans compromettre cette frontière, et de ne commencer son attaque qu'après que l'ennemi aurait franchi les défilés de l'Argonne, pour s'en emparer alors, et couper ses communications avec Luxembourg, en opérant en arrière de sa droite, tandis que Kellermann opèrerait en arrière de sa gauche, pour les lui couper avec le pays de Trèves: car ces deux points étaient les seuls d'où il pût

tirer ses vivres et ses fourrages, sur lesquels il pût évacuer ses malades, etc. Au premier coup d'œil, il semble qu'il est facile à une petite armée placée dans des défilés de les défendre contre des forces supérieures; c'est une erreur dans laquelle on tombe trop souvent. Cela pourrait être vrai, s'il ne s'agissait que de défendre un seul défilé; mais la forêt d'Argonne a seize lieues d'étendue; elle est traversée par cinq grandes routes bien connues (et probablement par autant de chemins qui ne le sont que des gens du pays). On est obligé de les garder toutes, et alors on se trouve trop disséminé pour faire une bonne défense nulle part. L'ennemi n'a besoin que de forcer un seul point, ce qui lui est toujours facile, aussitôt la position est prise à revers et perdue; ses défenseurs n'ont de salut que dans une retraite précipitée. Non-seulement les vingt mille hommes de Dumouriez ne pouvaient défendre une aussi grande étendue de terrain; mais ils auraient été hors d'état de défendre le défilé du Rhin, sur une longueur de seize lieues, contre les forces dont disposait le roi de Prusse.

Dumouriez avait étudié la guerre; à la vérité il n'avait jamais commandé en chef, mais on ne saurait lui contester des connaissances militaires étendues. J'ai toujours pensé qu'une ambition

désordonnée avait pu seule lui faire adopter un plan aussi vicieux, susceptible d'entraîner la défaite de sa petite armée; qu'il voulait attirer à lui toutes les troupes, sûr qu'on ne lui refuserait rien sitôt qu'on le verrait en présence d'une armée formidable.

Dumouriez partit des environs de Mézières le 1er septembre; le 4 il prit position au camp de Grand-Pré. Il y reçut la confirmation de la nouvelle déjà répandue, de la reddition de Verdun, et ne crut pas qu'elle dût avoir d'influence sur sa nouvelle position; car il écrivit le même jour au ministre de la guerre : «Verdun est pris; j'attends les Prus-« siens. Le camp de Grand-Pré et celui des Ilettes « sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux « que Léonidas *. » On va voir que cette jactante promesse sera bientôt démentie, et que s'il n'y a pas perdu son armée, c'est parce que le duc de Brunswick ne l'a pas voulu.

Le 5 il était en position dans toute la longueur de la forêt d'Argonne, sa droite occupant en avant de Sainte-Menehould, les postes des *Ilettes* et celui de la *Chalade*, gardant les routes de Verdun par Clermont, et celle de Varennes. Son centre occupait la position de Grand-Pré, et sa

* *Mémoires de Dumouriez,* tome III, page 2, édition de 1823

gauche gardait les défilés de la *Croix-aux-Bois* et du *Chêne-Populeux*. Dumouriez n'avait probablement pas eu le temps de s'assurer de l'importance plus ou moins grande de chacun de ces défilés, puisqu'il négligea d'occuper en forces un des plus essentiels, celui de la Croix-aux-Bois. Il ne s'y trouvait qu'un poste d'observation de cent hommes, lorsque le prince de Ligne, de l'armée de Clerfayt, s'en empara le 13. Dumouriez y fit marcher le général Chazot qui le reprit le 15, mais ne put le conserver que deux heures, parce que Clerfayt, ayant senti toute l'importance de ce poste, y conduisit assez de forces pour le reprendre et en rester maître. Aussitôt que les troupes françaises, placées sous les ordres du général Dubouquet, sur la position du Chêne-Populeux, apprirent cet événement, elles se retirèrent sur Châlons; le poste qu'elles venaient de quitter fut occupé par le corps des émigrés. Dès-lors Dumouriez avait perdu la position, selon lui, si importante, des défilés de l'Argonne, quoiqu'il l'occupât encore avec son extrême droite par les cinq mille hommes du général Dillon, placés aux Ilettes; et il l'avait perdue, parce qu'un seul des défilés qu'il gardait avait été forcé.

Cependant il faut remarquer que l'affaire de la Croix-aux-Bois ne provenait pas d'une combi-

naison d'armée, qu'elle n'était que le résultat de l'ardeur d'un jeune prince qui l'avait engagée, aussitôt qu'il aperçut le petit nombre d'hommes qu'il avait devant lui. Si les généraux ennemis avaient eu l'intention de profiter de la trouée de la Croix-aux-Bois pour attaquer l'armée française, ils auraient pu le faire le 13 après s'en être emparés, ou du moins le 14, puisqu'ils avaient eu vingt-quatre heures pour combiner leur attaque; ils l'auraient fait encore avec plus de succès le 15, après qu'ils eurent mis en déroute la division Chazot. Cela prouve qu'ils n'avaient encore arrêté aucun projet pour déposter l'armée française de sa position. D'ailleurs ils avaient perdu le temps ou l'occasion de le faire avec le plus d'avantage, quand Dumouriez était resté pendant dix jours devant eux avec seulement vingt mille hommes; mais le 15 septembre tout était changé pour eux : Beurnonville était arrivé la veille à Rethel, a dix lieues du camp de Grand-Pré, avec quinze à dix-huit mille hommes de l'armée du Nord, et Kellermann devait arriver le 18 à Bar. Telle était la situation des choses lorsque Dumouriez jugea à propos d'abandonner le système de Léonidas, et les défilés de l'Argonne, qu'il avait gardés lorsqu'il avait si peu de moyens de les défendre, et qu'il quit-

tait lorsque des renforts considérables lui arrivaient de toutes parts. Long-temps après cet événement Dumouriez a écrit : « *Jamais armée ne « s'est trouvée dans une position plus désespérée, « et jamais général ne s'en est tiré plus promptement, plus vigoureusement et avec plus de bonheur**. » On sait qu'une armée n'est pas dans une position désespérée quand elle a des chemins de retraite libres; quant à la vigueur, si elle est indispensable dans une attaque, elle n'est pas nécessaire quand on se retire sous la protection de la nuit.

Dumouriez, dans celle du 15 au 16 septembre, s'empressa de quitter son camp de Grand-Pré pour se réunir à Dillon : il aurait encore trouvé d'assez grandes difficultés, si Clerfayt et Kalkreuth avaient débordé ses flancs, et même gagné ses derrières, comme cela leur était possible après le succès de la Croix-aux-Bois, ou si les Prussiens eussent seulement suivi son mouvement rétrograde avec plus de monde.

Dumouriez avait vu une telle nécessité de se retirer, qu'il se décida à le faire dans la nuit; mais il ne put commencer son mouvement qu'à trois heures du matin, par un temps affreux et

* Tome III de ses Mémoires, page 23.

des chemins défoncés. Les troupes sont plus fatiguées pour faire deux lieues la nuit dans de mauvais chemins que dix en plein jour. Une bonne division que l'ennemi eût fait partir à la pointe du jour, marchant sans embarras d'équipages et de grosse artillerie, aurait bientôt regagné le peu d'avance que les Français s'étaient donnée; il est probable qu'elle aurait joint l'armée de Dumouriez au milieu de sa première marche, dans un état de désordre et de confusion, inséparable des marches de nuit, et qui ne lui aurait pas permis de faire la moindre défense : heureusement il ne fut suivi que par des hussards.

Sa retraite fut pénible et l'exposa a de grands dangers : on peut en voir les détails dans ses Mémoires *. La division Chazot, détachée sur sa gauche et qui devait suivre son mouvement, donna pendant sa marche de nuit sur les hussards prussiens qui poursuivaient l'arrière-garde de Dumouriez ; frappée d'une terreur panique a cette rencontre imprévue, elle se mit en déroute : plus de deux mille hommes se sauvèrent dans toutes les directions a trente lieues du champ de bataille et au-delà. Dumouriez eut de la peine a relever le courage de ses troupes. Il repoussa

* Tome III, page 28 et suivantes.

enfin les hussards prussiens qui avaient causé tant de désordre; mais à six heures du soir, après avoir pris sa position près de Dammartin, ses troupes éprouvèrent une nouvelle terreur panique *; cependant l'ennemi ne l'ayant pas suivi, il se trouva pour ce jour hors de danger. Le lendemain 17, il prit position à une lieue de Sainte-Menehould, sa droite appuyée à l'Aisne, sa gauche à des prairies marécageuses. Là, il feignit d'être rassuré sur les dangers qu'il venait de courir, et dans lesquels il devait se retrouver le lendemain, si

* « Tout le monde se mit à crier et à fuir; l'artillerie « attela et voulut gagner une hauteur de l'autre côté de « la petite rivière de Bionne, qui était derrière son « camp. Toutes les troupes se mêlèrent, le désordre « augmenta...... Il monta à cheval avec son état-major, « ses aides-de-camp et son escorte de dragons. Il tomba « à coups de sabre sur les fuyards, et par cette sévérité il « les rallia. Mais tout était mêlé; il fit allumer de grands « feux, et il ordonna qu'on passât la nuit comme on se « trouvait. » (Tome III, page 30 de ses Mémoires.)

Il semble que Dumouriez avait autre chose à faire que de distribuer des coups de sabre aux fuyards; il eût rassuré ses troupes en cédant à leur désir de repasser la Bionne; elles avaient jugé qu'elles seraient mieux placées, ayant le défilé devant elles que de l'avoir en arrière : elles avaient raison. Dans plus d'une occasion l'intelligence bien connue du soldat français a donné des leçons aux généraux.

le duc de Brunswick l'eût seulement suivi de plus près : il annonça à la Convention qu'il répondait de tout. Il attendait Beurnonville avec la plus grande partie de l'armée du Nord, et Kellermann avec celle de la Moselle. Peut-être savait-il qu'il ne serait point attaqué ; car à cette époque avait commencé, entre le duc de Brunswick et Dumouriez, une négociation secrète, dont on ne connaît probablement pas encore le véritable objet. Le caractère intrigant de ce dernier, bien connu de toute l'Europe, et ses machinations en Belgique au commencement de la campagne de 1793, qui ont fini par une trahison manifeste, pourraient faire croire que cette correspondance mystérieuse et si active était plutôt dans ses intérêts personnels que dans ceux de la France.

Tant que Dumouriez n'a eu que peu de forces à sa disposition, il a occupé une grande étendue de terrain; nous allons le voir bientôt tomber dans l'excès contraire, se pelotonner avec des forces considérables autour de Sainte-Menehould, et, par le peu d'étendue qu'il occupera, perdre ses communications avec la France, en ne conservant que le seul chemin de Vitry. Cette agglomération de troupes (car il y aura près de quatre-vingt mille hommes) ne sera point exé-

cutée pour prendre l'offensive, comme on pourrait le croire, mais pour rester sur la défensive.

L'armée prussienne, qui était entrée le 16 a Grand-Pré, en avait débouché le 17 sur Vouziers et Autry. Le 18, le duc de Brunswick fit avancer en échelons une de ses ailes, indiquant l'intention d'envelopper Dumouriez, de le couper de ses magasins et des renforts qu'il attendait. Le lendemain 19, les hussards de Kohler attaquèrent des avant-postes français. Dans ce moment Kellermann arrivant des environs de Metz, se plaçait à la gauche de Dumouriez : Beurnonville arrivait par la route de Châlons *. La réunion de ces forces mettait dans les mains de nos généraux cinquante et quelques mille hommes, et d'autres étaient attendues sous peu.

Le roi de Prusse, qui depuis plusieurs jours voulait livrer bataille à l'armée française, et qui l'avait vue avec regret échapper de Grand-Pré, mit, le 20 septembre de grand matin, son armée en marche pour s'en approcher. Il montrait une si grande ardeur, qu'il dirigea lui-

* Il aurait pu faire sa jonction dès la veille, au moment où les troupes de Dumouriez arrivaient à la position de Sainte-Menehould, mais les ayant pris pour des troupes ennemies, il s'était aussitôt retiré sur Châlons, où Dumouriez lui envoya l'ordre de le rejoindre.

même le mouvement de plusieurs régiments et de son artillerie à cheval. A sept heures du matin, il fit marcher une colonne d'attaque pour s'emparer des hauteurs de Valmy, occupées par les troupes de Kellermann, qui formait dans ce moment sa ligne de bataille; pendant que le duc de Brunswick manœuvrait pour s'emparer des hauteurs de Gizaucourt et de la Lune, afin de couper la grande route de Sainte-Menehould a Châlons. Il plaça sur le front de ses troupes environ soixante bouches à feu, auxquelles Kellermann ne put en opposer que quarante : la canonnade s'engagea aussitôt. Quelques caissons ayant sauté près du moulin de Valmy, il y eut un peu de désordre dans les troupes françaises, mais qui fut bientôt réparé. A dix heures on vit l'infanterie prussienne se former en colonne d'attaque et avancer ensuite, soutenue par la cavalerie, pour emporter les hauteurs occupées et défendues par les troupes que commandait le duc de Chartres. Tout annonçait un choc entre les deux armées, lorsque le duc de Brunswick arriva, et voulut retarder ce mouvement jusqu'à l'arrivée de Clerfayt qui devait attaquer le flanc gauche des Français. Les colonnes d'attaque durent se replier pour reprendre leur première position; le feu de l'artillerie se soutint de part et d'autre

jusqu'à quatre heures du soir. Clerfayt arrivait dans ce moment : le roi fit de nouveau former ses colonnes d'attaque et les mit en marche; mais le duc lui persuada qu'étant maître des hauteurs de Gizaucourt et de la Lune, et se trouvant à cheval sur la route de Châlons, les Français seraient forcés de quitter leur position, et de donner plus de prise pour leur livrer bataille. L'ordre fut donné de se replier et de cesser le feu : les Prussiens passèrent la nuit au bivouac; et Kellermann qui se trouvait tourné par sa gauche, craignant d'être enveloppé le lendemain, repassa la petite rivière d'Auve, dont il couvrit le front de son armée. Dumouriez avait placé des troupes * pour soutenir celles de Kellermann; mais pendant toute la journée le gros de son armée n'avait bougé de sa position, pour faire une diversion en faveur de son collègue.

Pendant la retraite de Dumouriez sur Sainte-

* Dumouriez en fait une longue énumération; mais elles n'ont pas donné contre l'ennemi. Il regarde comme un malheur que son collègue l'eût fait prier d'aller le trouver, sans quoi il aurait dirigé lui-même le mouvement de sa droite; ce qui aurait complété le succès. Il resta près de Kellermann une partie de la journée, et retourna, dit-il, à son armée lorsqu'il vit que cette affaire se réduirait à une canonnade inutile. (Tom. III, p. 42.)

Menehould, la consternation régnait dans Paris; l'affaire de Valmy y rassura un peu les esprits. Toutefois le ministre de la guerre, qui jugeait bien la fâcheuse position de Dumouriez, le sollicitait de prendre position sur la rive gauche de la Marne; mais il n'était plus à temps d'opérer ce mouvement. Il pouvait bien encore disposer du chemin de Vitry, si le duc de Brunswick le lui laissait; mais cela était peu probable; il se vit forcé de rester dans la position qu'il occupait pour éviter les événements fâcheux que son mouvement rétrograde occasionerait; car le duc étant plus près de Châlons que lui, on ne peut douter qu'il y eût été prévenu par les coalisés, après leur avoir prêté le flanc pendant sa marche sur Vitry.

Nos troupes de cette époque n'étaient point assez manœuvrières ni assez aguerries pour donner ou recevoir une bataille dans des plaines aussi découvertes que celles où Dumouriez fit placer son armée. Il leur aurait fallu un terrain plus favorable, et une grande supériorité numérique, comme celle qu'elles ont eue à Jemmapes. Je ne doute pas que dans l'affaire de Valmy, si le duc de Brunswick eût laissé déployer les colonnes d'attaque que le roi de Prusse avait mises en mouvement, il serait survenu un grand désastre. Heureusement le projet du roi n'avait

abouti qu'à engager une canonnade que nous pouvions soutenir, malgré l'infériorité numérique de notre artillerie; parce que cette arme n'ayant pas été désorganisée comme les autres, par l'effet de l'émigration, avait conservé cette instruction qui l'a rendue si long-temps supérieure à celle de toutes les autres puissances.

Cette affaire de Valmy, quoiqu'elle n'eût été qu'une canonnade, comme tant d'autres dont on n'a pas parlé, a fait à Kellermann une réputation militaire qu'on peut dire bien méritée; car il était plus difficile à cette époque, et dans la circonstance où il se trouvait, de la soutenir avec succès que de gagner une grande bataille quelques années après, lorsque nos officiers et nos soldats furent également instruits et aguerris. Elle eut l'important résultat d'inspirer à nos troupes la confiance dont elles avaient un si grand besoin *.

Dumouriez ayant été obligé de tirer de l'armée

* J'ai eu plusieurs fois l'occasion de traverser le terrain que l'on fit occuper à Kellermann. Me rappelant alors ce qu'étaient nos troupes à cette époque, je ne concevais pas qu'on eût pu les exposer sur un terrain aussi défavorable. A aucune époque l'indépendance de la France n'a couru autant de dangers; et si l'on n'a pas vu la répétition de la déroute de Mons, c'est que l'ennemi n'a tiré aucun parti de l'habileté de ses généraux ni de la qualité de ses troupes.

du Nord un assez grand nombre de troupes, cette frontière resta découverte et exposée aux insultes du corps d'armée qui occupait la Belgique. Le duc de Saxe-Teschen s'approcha de Lille et incendia à peu près le quart de la ville. Cet atroce bombardement, au lieu d'intimider les habitants, ne fit qu'enflammer leur courage et les porter à défendre leurs remparts, plutôt que de songer a sauver leurs maisons. Malgré la faiblesse de la garnison, son courage et celui des habitants conservèrent cette place à la France.

Après l'affaire de Valmy, la correspondance entre Dumouriez et le duc de Brunswick devint plus active et peut-être un peu moins mystérieuse. Cependant ce dernier eut un moment l'air de vouloir la rompre, et d'être décidé à livrer une bataille *. Il remit un troisième manifeste qui rappelait les termes offensants des autres; mais ceci ressemblait à ces démonstrations que les Allemands font toujours au moment où ils veulent

* On avait tenu un grand conseil de guerre en présence du roi de Prusse; le parti des émigrés, des Autrichiens et des Russes, y avait fait décider qu'on livrerait le 29 septembre une bataille aux Français, et qu'ensuite on marcherait sur Paris. On assure que le duc de Brunswick, qui n'avait pu empêcher l'adoption de ce dessein dans le conseil, parvint ensuite à en détourner le roi de Prusse

se retirer. Le duc faisait déjà ses préparatifs pour opérer sa retraite, et cependant il faut convenir qu'aucun événement militaire n'avait pu le forcer à prendre ce parti. Ses ennemis s'étaient à la vérité renforcés; ils pouvaient alors opposer soixante-seize mille hommes aux soixante-dix mille dont il disposait; mais aussi dans quelles misérables positions se trouvaient-ils placés! Ils étaient entourés par son armée, acculés à Sainte-Menehould, coupés de Châlons, de Paris, et n'ayant toujours pour communication que le mauvais chemin de Vitry. Eût-il été bon, un seul ne suffisait pas pour une armée de soixante-seize mille hommes; et d'ailleurs il était facile de le leur ôter, puisque les Prussiens étaient maîtres de la route de Châlons, qui en est si voisine. Alors Dumouriez et Kellermann eussent été entièrement enfermés, sans pouvoir tirer d'aucun côté des vivres, des fourrages, ni des renforts. Les deux armées françaises se trouvaient dans cette position fâcheuse quand les Prussiens se décidèrent à la retraite. Chacun a fait des conjectures sur cet événement inattendu; voici les miennes:

Les Prussiens et les Autrichiens ont depuis long-temps des intérêts si opposés, qu'on pourrait dire qu'ils sont les uns pour les autres des ennemis naturels. Ils ne pouvaient alors ignorer

les projets ambitieux de l'Autriche sur la France, puisqu'elle les a entièrement démasqués dès le commencement de la campagne suivante, lorsqu'elle se crut assez forte pour le faire, en plaçant ses armes et ses couleurs sur les portes et les monuments publics des places et des pays qui tombèrent alors en son pouvoir, en Flandre et en Alsace. Les Prussiens ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils versaient leur sang pour les intérêts seuls de la puissance dont ils devaient le plus craindre l'agrandissement, aux dépens de celle avec laquelle ils pouvaient espérer une alliance naturelle, basée sur des intérêts communs aux deux nations. A toutes les époques de cette guerre, on a vu les généraux prussiens regretter qu'on les y eût engagés, la jugeant contraire aux intérêts de leur pays; et dans les conseils tenus en présence du roi, au moment dont je parle, on a pu s'apercevoir que cette idée était dominante chez eux, comme elle le serait chez nous, si notre gouvernement nous engageait dans une guerre où nous serions unis avec les Anglais contre un de nos alliés naturels.

Le projet de Frédéric-Guillaume, en entrant en campagne, avait été de se porter rapidement sur Paris, là de se concerter avec Louis XVI pour l'établissement d'un ordre de choses qui ins-

pirât moins d'alarmes aux puissances; mais le manifeste de Brunswick avait produit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. La commune de Paris, qui avait le plus à craindre la contre-révolution, avait profité de l'effervescence causée par ce manifeste, pour faire la journée du 10 août, qui renversa le trône et réduisit Louis XVI et sa famille en état de captivité. Cet événement, que plusieurs partis s'attribuèrent dans ce temps, anéantit l'espoir des Prussiens, et leur fit envisager que leur marche sur Paris ne pourrait plus avoir lieu sans précipiter la perte de l'infortuné monarque. Dès-lors leur but principal se trouvant manqué, ils se familiarisèrent avec l'idée d'une retraite. Les renforts reçus par Dumouriez, les maladies qui règnent toujours plus ou moins dans une armée, à la suite des privations et des fatigues, étaient des prétextes pour la justifier. Le roi de Prusse voyant qu'il ne s'agissait plus seulement, selon le dire des émigrés, de paraître aux frontières de France pour y rétablir l'ordre, que tous les Français n'accouraient point se joindre a eux, ainsi qu'ils en avaient donné l'assurance, et que tôt ou tard une belle armée allait se trouver compromise, n'écouta plus que la voix des vieux amis de sa monarchie, de ses serviteurs les plus dévoués. Après

avoir reproché aux émigrés de l'avoir aussi complétement trompé, il se décida à quitter le territoire français, sans insister même pour que ces derniers fussent compris dans le cartel d'échange des prisonniers de guerre, que l'on venait de conclure. Alors autant il avait été leur idole, autant il fut l'objet de leurs sarcasmes et de leur haine.

Aux motifs que je viens d'indiquer comme ayant puissamment agi sur l'esprit des Prussiens, il faut en ajouter d'autres qui ont eu aussi une grande influence; savoir, la facilité avec laquelle on leva de si nombreux bataillons et des régiments de cavalerie, qui étaient aussitôt mis en marche pour les frontières; ensuite l'avis donné secrètement aux Prussiens, par un général au service de France, de l'expédition dont Custine était chargé, et dont il sera parlé bientôt.

Dans l'état où les choses se trouvaient au moment où les Prussiens commencèrent leur retraite, on peut dire qu'ils ne l'auraient pas exécutée sans éprouver de grandes pertes, s'il se fût trouvé à la tête des armées françaises un homme doué d'assez d'expérience de la guerre, et jouissant d'une réputation militaire assez bien établie pour se faire obéir. Dumouriez et Kellermann commandaient en chef pour la première fois : le

premier était suspect à beaucoup de monde ; on doutait de ses opinions, quoiqu'il se fût affilié aux jacobins, et peut-être même en raison de ce qu'il s'y était fait affilier. Les meneurs de cette société fameuse lui avaient fait obtenir le commandement sur Kellermann qui, pour beaucoup de raisons, ne devait pas voir ce choix avec plaisir : aussi n'y eut-il point d'accord entre eux. On peut voir, dans les Mémoires de Dumouriez, les plaintes qu'il fait à Kellermann, ainsi que les accusations graves dont il l'a chargé.

Lors de la retraite du duc de Brunswick, non-seulement on les dénonça de toutes parts, pour ne l'avoir pas suivi avec la réunion de toutes leurs forces, mais ils se dénoncèrent entre eux. Dumouriez, alors le plus influent des généraux français, a cru se justifier en disant qu'il avait laissé a Kellermann plus de cinquante mille hommes, et des instructions qu'il suffisait de suivre pour que la retraite des Prussiens fût entièrement coupée; et qu'il avait séparé son armée de celle de Kellermann, afin de la mener a la conquête de la Belgique, qui était pour la France du plus haut intérêt *. Néanmoins il ne me paraît pas douteux

* Si Kellermann avait véritablement cinquante mille hommes, et qu'il eût été à même de couper la retraite des Prussiens, comme l'a assuré Dumouriez (tome III, p. 82

qu'il valait mieux ajourner l'invasion de la Belgique et marcher réuni à Kellermann sur les traces de l'armée prussienne, dont on aurait d'abord retardé la marche par des combats journaliers, qu'elle n'eût pu éviter sans perdre la plus grande partie de son artillerie dans les mauvais chemins qu'elle avait à parcourir, et par suite éprouver bientôt des pertes plus sensibles. Ce n'était qu'après en avoir rejeté les débris sur la rive droite du Rhin, que Dumouriez devait détacher son armée de celle de Kellermann pour aller prendre à revers les troupes autrichiennes qui occupaient la Belgique, et s'établir ensuite dans la position

de ses Mémoires), que serait-il donc arrivé s'il fût resté joint à son collègue, et qu'il fût tombé, avec les quatre-vingt mille hommes qu'il aurait eus alors, sur l'armée des coalisés? On ne peut douter qu'il l'eût détruite en grande partie : l'opération de la Belgique, quoique un peu différée, n'en aurait été que plus assurée, et eût coûté moins de monde. Chacun le sentait; on se reportait à la correspondance mystérieuse; cela fit naître de violents soupçons sur les intentions de Dumouriez, lui attira des dénonciations au club des jacobins, et fut cause qu'il éprouva de nombreuses défections dans le parti qu'il avait au sein de cette société. La victoire de Jemmapes, qu'il remporta peu de temps après, le rétablit dans l'opinion, car chez les Français la victoire fait tout pardonner.

défensive la plus favorable à la France dès qu'elle est en guerre avec l'Allemagne; c'est-à-dire sur la rive gauche du Rhin.

On a aussi reproché à Custine de n'avoir pas marché sur Coblentz : il dénonça Kellermann, sans le concours duquel son entreprise n'eût été qu'un acte de témérité. Celui-ci, dans sa défense, ne manqua pas de bonnes raisons : elles s'appuyaient sur le départ de Dumouriez pour la Belgique, qui le réduisait à des forces trop inférieures pour entamer l'armée prussienne.

Il paraît en effet qu'une ou même deux de nos armées étaient insuffisantes, en raison de l'inexpérience des troupes, pour opérer la destruction des Prussiens, et qu'on n'eût pu réussir complétement sans le concours des trois armées. Mais en même temps on doit convenir que si Kellermann, comme il le pouvait, même sans la coopération de Dumouriez, eût seulement suivi les Prussiens jusqu'à Coblentz, et eût pris position sur la rive gauche du Rhin en face d'eux, ceux-ci, voyant leur flanc menacé par Custine, placé alors sur la rive droite de ce fleuve, seraient vraisemblablement rentrés dans leur pays, ou du moins n'auraient pas abandonné les environs de Coblentz pour venir, comme ils l'ont fait plus tard, se rejeter sur Custine. En même temps

Kellermann aurait soutenu par sa position sur le Rhin, mieux que des frontières de France où il est resté, les opérations de Dumouriez en Belgique, en menaçant les Autrichiens d'être coupés du Rhin et pris à revers. Ainsi l'on doit reconnaître qu'il y a eu une complication de fautes graves; mais qu'elles proviennent surtout du conseil exécutif, auquel seul il appartenait de prescrire les mesures d'ensemble nécessaires en pareil cas. Cependant on ne peut se dispenser de tenir compte à ce dernier de l'anarchie qui existait alors dans les affaires concernant la direction de la guerre, comme dans les affaires civiles.

La levée, l'armement et l'équipement d'un grand nombre de bataillons de volontaires qui, vers la fin de septembre, pendant le mois d'octobre et une partie de novembre, s'acheminèrent vers les frontières, causèrent au conseil exécutif de grands embarras. Pour éviter les lenteurs de leur formation, autant que par des motifs puisés dans l'esprit du temps, le gouvernement se dispensa de nommer les officiers; il s'en remit au choix des soldats; et ce qui pourra surprendre bien du monde, c'est que la plupart de ces choix furent très-bons : les soldats ont toujours recherché les sujets qu'ils croyaient les plus capables de commander et de maintenir une bonne disci-

pline. Ceux qui pourraient en douter, n'ont qu'a consulter la liste de tant de généraux en chef, de division ou de brigade, qu'on a vus à la tête de nos armées pendant vingt ans. Ils ne furent pas d'abord à la hauteur de leurs fonctions; mais ils trouvèrent, dans le patriotisme qui les animait, les moyens d'acquérir bientôt l'expérience et l'instruction qui leur manquaient. D'ailleurs, il ne faut pas croire qu'il soit besoin de tant de préliminaires pour former de bons officiers : des hommes intelligents et courageux, mus par le sentiment du devoir et l'amour de la patrie, ont bientôt acquis la capacité nécessaire. De tels hommes ne sont pas rares dans toutes les classes, chez une nation aussi éclairée que l'était alors la nation française. Aussi ont-ils abondé dans nos armées; et tout ce qui peut s'apprendre par la pratique est devenu le partage d'un grand nombre d'officiers de tous grades.

On devait craindre, avec plus d'apparence de raison, de ne point trouver parmi des citoyens appelés si subitement à la profession des armes, des hommes qu'on pût mettre a la tête des armées, et opposer à ces généraux ennemis consommés dans ce qu'on appelle l'art de la guerre. Eh bien! ils ne nous ont point manqué; il a fallu plus de temps pour les former; mais enfin nous

avons eu des généraux en chef qui ont rivalisé dans la conduite de nos armées avec ces derniers : s'ils leur ont été quelquefois inférieurs en tactique, ils leur ont été supérieurs sous d'autres rapports; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est moins l'instruction qui fait la plupart des généraux que les qualités qu'ils tiennent de la nature. La guerre est certainement un art d'une grande importance; mais ce n'est pas un grimoire où seulement quelques adeptes puissent lire. L'histoire contemporaine a donné à ces vérités un éclat qu'elles ne pouvaient avoir auparavant; elle a révélé aux nations éclairées le sentiment de leur force. Le temps n'est plus où, pour opprimer les peuples, il suffisait de gagner l'esprit des soldats ou des chefs : la force, en un mot, est tenue de s'appuyer sur la justice, sous peine de n'avoir qu'une existence éphémère.

La formation de tant de bataillons donna une telle sécurité au gouvernement français, que, malgré le nombre d'ennemis qu'il avait déjà sur les bras, il ordonna l'envahissement de la Savoie et du comté de Nice.

Après avoir mis sous les yeux du lecteur l'esquisse des mouvements qui se sont opérés en Flandre et en Champagne par les armées du Nord et du Centre, il me reste à parler de ceux

que Custine exécuta sur le bas Rhin au moment où les coalisés commençaient leur retraite des environs de Sainte-Menehould. Dumouriez, qui les avait suivis pendant quelques jours, marchait sur la Belgique avec les armées du Nord et des Ardennes, commandées par Labourdonnais et Valence. Kellermann, pour donner du repos à l'armée de la Moselle, prenait position sur les frontières de France, vers le confluent de la Sarre et de la Moselle. C'est ici que commencent les opérations de l'armée du Rhin, qui sont l'objet de ces mémoires.

On doit se rappeler que cette armée avait d'abord été commandée par Luckner. Le général Biron le remplaça; il gagna bientôt la confiance de l'armée, malgré l'échec qu'il avait éprouvé devant Mons, et qui ne fut attribué qu'au défaut d'instruction et de discipline des troupes. L'expérience qu'il en avait faite fut profitable à l'armée du Rhin, car il mit tous ses soins à l'instruire et à la préparer à obtenir des succès : il fut parfaitement secondé par son chef d'état-major Victor Broglie, officier d'un grand mérite, dont l'armée ne devait pas tarder à regretter la perte.

Biron s'était réservé la tâche la moins brillante, celle d'observer sur le haut Rhin le corps d'Esterhazy. Il avait donné à Custine, placé sur la

Lauter, la majeure partie de son armée, et presque toute sa cavalerie, pour s'opposer aux tentatives que les Autrichiens pourraient faire sur Landau, où commandait Martignac. Celui-ci, fortement soupçonné d'intelligence avec le prince de Condé, attirait l'attention de Custine; mais il se déroba à sa surveillance en prenant le parti d'émigrer. L'ennemi ayant appris par lui le mauvais état dans lequel se trouvait cette place, s'en était approché : Custine y entra, et le força bientôt de s'éloigner *.

J'ai dit plus haut que lors de l'invasion des Prussiens, le prince de Hohenlohe-Kirberg avait pris position à la hauteur de Spire, depuis le Rhin jusqu'à la Moselle; mais il fut bientôt appelé à la grande armée avec une partie de ses troupes, et chargé du siége de Thionville, où commandait le général Wimpfen, qui fit échouer ses tentatives. Le comte d'Erbach, laissé dans le Palatinat, fut appelé à son tour sur la Moselle, de sorte qu'il ne resta plus devant Custine qu'un faible corps qui occupait Spire. Le moment était

* On m'a assuré dans le temps que, sous prétexte de reparer un point qui en avait besoin, on y avait fait une véritable brèche, par laquelle Custine était entré à cheval dans la place

favorable; Biron s'empressa d'en profiter, en ordonnant à Custine d'entrer dans le Palatinat. Il avait concerté avec ce dernier divers plans de passages du Rhin et d'invasion en Allemagne; mais Dumouriez était, par ses liaisons avec les ministres influents et la société des jacobins, en position de ne laisser adopter que les siens.

MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES

DU RHIN ET DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO.



ARMÉE DU RHIN.

CAMPAGNE DE 1792.

Le 28 septembre 1792, le corps de l'armée du Rhin, commandé par le général Custine, se trouvait derrière la Lauter, appuyant sa droite à Lauterbourg, sa gauche sur Weissembourg, ayant son avant-garde à Schaidt et Nieder-Otterbach avec quelques chasseurs à pied et à cheval à Bergzabern. A huit heures du soir, l'avant-garde eut ordre de partir pour se rendre aux environs de Landau; elle cantonna en avant de cette place le 29 de très grand matin. Elle était composée des chasseurs de ligne, de huit compagnies tirées de quatre régi-

ments différents, du quatrième bataillon des Vosges, des deuxième et septième régiments de chasseurs à cheval et commandée par Houchard, chef alors du deuxième régiment de chasseurs à cheval.

L'armée quitta ses cantonnements le 29 au soir et marcha sur Spire où les diverses colonnes arrivèrent successivement dans la matinée du 30.

Le général Custine avait partagé les treize mille hommes dont était composée sa petite armée en plusieurs colonnes. Le général de Blou commandait celle de droite; il devait attaquer par la petite Hollande; Houchard agissait à sa gauche, Meunier sur la gauche de celui-ci, et Custine ayant avec lui les généraux Neuvinger et la Farelle, avait tourné Spire par les bois et la cense de Ringenbergerhoff, pour se présenter devant Spire, par la route de Worms, et intercepter tout ce qui chercherait à s'en échapper

La marche ne fut point assez secrète pour que la cavalerie autrichienne, qu'on évaluait à quelques cents hommes, n'eût le temps de sortir et de se porter en arrière de la Reebach, vers la Rehutte, pour pouvoir de là se replier vers Mannheim ou sur Worms suivant les circonstances. Vers midi, le général eut la certitude que toutes les colonnes étaient en état de former l'attaque de Spire; il ordonna au général de l'artillerie de faire avancer ses pièces; il les fit appuyer par l'infanterie de son

avant-garde et certain que Spire contenait trois mille cinq cents hommes dont treize cents Hongrois et un régiment Mayençais, il approcha de la ville et finit par la cerner entièrement.

Le peu d'artillerie qu'avait l'ennemi fut bientôt réduite au silence, les troupes en dehors de la ville y rentrèrent; alors Custine ordonna d'en enfoncer la porte à coups de canon; mais ce moyen lui paraissant trop long, il la fit abattre a coups de hache, et le général Neuvinger entra avec la brigade de Bourbonnais; il n'eut qu'une seule décharge a essuyer de la part de l'ennemi qui se retira vers une île, du côté de la petite Hollande, où, cerné de toutes parts, il fut obligé de se rendre prisonnier. C'était la première affaire de la guerre sur cette frontière; les troupes y montrèrent de l'énergie et du sang-froid.

Custine resta tranquille à Spire les 1er et 2 octobre; le 3 au soir, il détacha à Worms le général Neuvinger avec les deuxième et septième régiments de chasseurs à cheval, les chasseurs de ligne, le premier bataillon du Jura et la première brigade des grenadiers, commandée par Ruttemberg, pour y lever un million quatre cent mille livres de contributions et s'emparer des magasins que les émigrés y avaient laissés. Le 7, Neuvinger se replia sur Spire, l'avant-garde resta derrière la Reebach

occupant la Rehutte et Schifferstadt sous les ordres de Houchard.

Pendant que Neuvinger exécutait sa mission à Worms, Custine avait fait passer le Rhin à quelques troupes et s'était emparé de Philippsbourg qu'on eut le tort d'abandonner, au lieu d'y établir un pont et de remettre la place en état de défense.

On a dit que le général Biron, qui se trouvait à Strasbourg, et sous les ordres duquel Custine était alors, lui avait fait expédier celui de se replier sur Landau; mais la vérité est que Custine fut trompé par le bruit répandu dans ce moment de l'approche d'une armée autrichienne. En conséquence il occupa le 10 octobre le camp d'Edesheim; mais ayant promptement reconnu son erreur, dès le 16 il fit reprendre des vivres à l'armée, et le 17 au soir, partit pour se porter sur Mayence. Persuadé que c'était de la célérité de l'exécution que dépendait la prise de cette place importante, il fit faire une marche forcée à toute son armée. Houchard qui commandait l'avant-garde se porta le 18 à Westhofen, Osthofen et Rhein-Dürckheim. Il donna ordre le même soir au bataillon de chasseurs de ligne et à un escadron de chasseurs à cheval du septième régiment de partir dans la nuit pour aller s'emparer du pont volant d'Oppenheim, ce qui s'exécuta, et le 19 au soir, les mêmes chas-

seurs de ligne et le deuxième régiment de chasseurs à cheval furent se loger à Weisenau, aux portes de Mayence. Le lendemain 20, l'armée y arriva et sans moyens de prendre cette place, Custine eut le bonheur, après quelques volées de coups de canon tirés par l'artillerie légère, de voir son commandant demander à capituler.

Les troupes y entrèrent le 21, et dès le même jour Houchard passa le Rhin sur le pont pour se diriger sur Francfort le lendemain 22; tandis que le général Neuvinger passa ce fleuve à Oppenheim sur le pont volant avec une brigade de grenadiers et se porta sur le même point. Ils arrivèrent à Francfort le 23 et y entrèrent sans obstacle avec deux brigades d'infanterie et deux régiments de chasseurs à cheval.

Le bataillon des chasseurs de ligne reçut ordre d'aller s'emparer du fort de Konigstein, ce qu'il exécuta. Les conditions de la capitulation furent les mêmes que pour Mayence.

Sérieusement décidé à garder ce pays, Custine fit former des magasins considérables à Worms et dans le Palatinat; on y travailla pendant le courant de novembre. Vers la fin de ce mois Custine vit clairement que les projets des ennemis étaient de nous forcer a quitter la rive droite du Rhin; il fit ses dispositions pour s'y opposer, mais

quoiqu'il retirât de la rive gauche la deuxième brigade de grenadiers et le septième régiment de chasseurs à cheval; qu'il laissât à peine de quoi garder les portes de Mayence, et rien entre Landau et cette place que le quatrième bataillon des Vosges; qu'il retirât même tout ce qui était disponible dans les départements du Rhin, il ne put jamais rassembler plus de dix huit à vingt mille hommes. Ainsi il ne pouvait prétendre à conserver ses conquêtes sur la droite du Rhin; il aurait dû évacuer par le moyen du Rhin et du Mayn toutes les subsistances pour les hommes et les chevaux, de manière que l'ennemi ne pût y subsister pendant l'hiver.

Ce fut vers cette époque que pour le récompenser de ses succès, le gouvernement le nomma général en chef de l'armée du Rhin, et qu'il cessa de dépendre du général Biron, qui reçut une autre destination et partit de Strasbourg.

Le bataillon dont je faisais partie, levé, organisé et armé à Paris en troupe légère, fut dirigé sur l'armée du Rhin; nous arrivâmes à Mayence vers le milieu de novembre. Après un séjour de quarante-huit heures, nécessaire pour changer notre armement qui était défectueux; sans égard pour notre manque d'instruction, nous fûmes en qualité de chasseurs à pied, placés à l'avant-garde de l'armée, commandée par le colonel Houchard; nous

le joignîmes sur la rive droite du Rhin à Ussingen, dans le pays de Nassau.

Nous avions vu à Mayence le général Custine qui, le premier, avait fait goûter aux Français le plaisir de la victoire. Au début de la campagne, il avait sauvé la place de Landau menacée d'une surprise par le prince de Condé qui s'y était ménagé des intelligences; plus tard son affaire de Spire où il avait fait trois mille prisonniers, et la prise d'une ville sur le Rhin, aussi forte et aussi importante que Mayence, étaient de grands avantages, si cette conquête se trouvait appuyée par les armées de la Moselle et du Nord; elles lui avaient valu la confiance entière des troupes. Sa manière de les haranguer, sa familiarité, sa tournure militaire, quoiqu'un peu grotesque, en raison des énormes moustaches qu'il portait, ne contribuaient pas peu à exciter l'enthousiasme des soldats pour sa personne. Je n'ai point vu de généraux qui en fussent aussi aimés. Il était brave, actif, un jour d'affaire on le voyait partout. C'était aussi le général qui faisait les plus grands efforts pour établir parmi les troupes, une bonne discipline; et sous ce rapport, l'armée du Rhin s'est ressentie long-temps de l'avoir eu pour chef.

Il possédait de grandes qualités militaires qui promettaient un bon général à la république, s'il

n'eût été si rapidement enlevé aux armées françaises, en devenant la victime de la faction jacobine. Il fit cependant des fautes graves, qu'il est impossible de dissimuler; mais quel est le capitaine qui n'en a pas fait?

La plus grave et qui lui a été reprochée avec raison, c'est son excursion sur la rive droite du Rhin après la prise de Mayence, quand tout lui faisait un devoir d'opérer sur la rive gauche, par le Hundsruck, afin de gêner la retraite des Prussiens sur Coblentz, ou tout au moins d'observer de plus près les mouvements de leur armée qui côtoyait la Moselle . celle-ci n'étant point suivie par les armées de Dumouriez et de Kellermann, pouvait être tentée de se porter de Trèves sur Mayence, avant que cette dernière place pût être approvisionnée, ce qui eût forcé de l'abandonner de suite.

L'expédition de Custine sur Francfort était en outre impolitique, ainsi que tout le monde l'a remarqué; elle ne pouvait avoir d'autre but, que celui de lever quelques millions; mais il y avait tant d'injustice à le faire que personne ne douta que cette action ne dût contribuer à nous attirer de nouveaux ennemis . c'est la première faute de ce genre où le gouvernement de la république s'est laissé entraîner. Le tort qu'elle lui a fait n'a point été une leçon pour l'avenir, et nous verrons

dans la suite ce mauvais exemple se renouveler et amener un système qui a contribué à le renverser.

On avait laissé les Prussiens exécuter tranquillement leur mouvement rétrograde, et traverser le Rhin; Custine voulut les attaquer lorsqu'ils étaient réunis sur la rive droite, avec des forces disproportionnées aux siennes. Pour cette attaque si inconsidérée, il ne put disposer que de huit mille hommes, avec lesquels il arriva vers le milieu de novembre à Ussingen : à la vérité il attendait de nouvelles levées qui devaient, avant quinze jours, porter sa petite armée à vingt mille hommes. Il lança le colonel Houchard sur Limburg avec une faible avant-garde; celui-ci y trouva les troupes de la brigade Wittingshof, qui faisait partie de l'avant-garde prussienne. Après un faible engagement, les Français s'emparèrent de la ville et y firent quelques prisonniers : Custine se vanta de ce léger avantage, mais il ne tarda pas à se retirer parce-qu'il apprit que l'armée ennemie levait les quartiers de rafraîchissement qu'elle avait pris, pour marcher à lui. On devait croire qu'elle viendrait aborder franchement les positions que Custine avait prises dans les montagnes, et qu'il était hors d'état de défendre, vu la supériorité de l'ennemi; mais le duc de Brunswick ne voulut pas exécuter cette attaque de front. Il préféra faire par sa gauche un

assez grand mouvement, pour tourner entièrement la droite du général Custine, et éviter une affaire dans les montagnes; conséquemment celui-ci se décida à faire exécuter un changement de front à son armée et à prendre une nouvelle position, dont la droite appuyait au Mayn à Höchst, et la gauche aux montagnes près d'Ober-Ursel; ce mouvement se fit avec un peu de précipitation. L'arrière-garde, commandée par le colonel Houchard eut à se retirer d'Ussingen par des chemins effroyables qui, à l'époque du 20 novembre, ne sont presque plus praticables dans ce pays. Cette arrière-garde marcha donc toute la nuit, quatorze à quinze heures, pour arriver à Hombourg, c'est-à-dire, pour faire quelques lieues. Houchard était arrivé avant elle, et ne savait à quoi attribuer ce retard; il alla à sa rencontre et la trouva dans un état déplorable, en dispersion presque totale, toutes les armes mêlées, et formant une queue de près de deux lieues. Malgré son impatience et son empressement, il fallut la journée entière pour la rallier et la mettre ensemble; si dans la matinée elle eût été rencontrée par deux escadrons ennemis, je ne sais ce qui en serait arrivé

On a dit avec grande raison, que les premières impressions que nous recevons sont les plus durables, et j'attribue à ce que j'ai vu cette nuit et dans la matinée qui l'a suivie, l'horreur que m'ont

toujours inspirée les marches de nuit, quand on ne peut les exécuter sur une grande route : en effet, pendant le cours de ma carrière militaire je les ai évitées autant qu'il a dépendu de moi, ayant toujours présentes à l'esprit les impressions que j'avais reçues.

Par la nouvelle position que l'armée avait prise, la ville de Francfort se trouvait en avant de notre ligne et abandonnée à ses propres moyens qui consistaient en quatre bataillons, un de ligne du régiment de Saintonge et trois de volontaires des dernières levées, c'est-à-dire, environ deux mille hommes. C'était à peu près la huitième partie de ce qui était nécessaire pour la défense de cette place, dont la nombreuse population était aigrie contre les Français au sujet des contributions levées par le général Custine.

L'ennemi avait fait une grande faute, en laissant si peu de monde à Spire et à Mayence; il en avait été puni par Custine, et cependant celui-ci en commet une semblable à Francfort. Il nous fournit une nouvelle occasion d'observer le peu de cas que les hommes font des leçons de l'expérience.

Le 25 novembre, des fourrageurs furent enlevés entre Hombourg et Francfort. Quelques hommes qui échappèrent vinrent porter l'alarme dans cette

première ville, où se trouvait le quartier général de Houchard, qui fit battre sur le champ la générale, pour rassembler son avant-garde, ne doutant pas qu'il allait être attaqué aussitôt; mais il n'en fut rien. L'ennemi ne chercha pas à profiter du désordre qu'il avait mis parmi nos fourrageurs; il avait perdu la présomption qu'il avait montrée en Champagne; il était devenu incertain et timide à l'excès. Cependant le lendemain, l'avant-garde partit de Hombourg pour se réunir sur un plateau situé en avant et à gauche d'Ober-Ursel où elle bivouaqua, la droite à ce dernier endroit et la gauche aux montagnes : les Prussiens ont dit dans leur rapport que cette position était retranchée; ils ont sûrement voulu parler des trois redoutes que l'on avait commencées sur le front de cette position et qui n'ont pas été continuées. Elles ressemblaient à des batteries à barbette, si peu avancées qu'elles n'ont pu servir que pour y placer les grand-gardes d'infanterie; elles étaient situées à peu près à mi-côte du plateau; un ravin les séparait de la position qui était en face et qu'on supposait que l'ennemi occuperait pour nous attaquer. Notre avant-garde se composait de deux bataillons, le premier du Jura et celui des chasseurs de Paris, du deuxième de chasseurs à cheval, et de trois ou quatre autres escadrons appar-

tenant à divers régiments. Elle avait en outre une compagnie d'artillerie à cheval et une demi-compagnie à pied de la même arme au village d'Ober-Ursel.

Après quelques jours d'hésitation l'ennemi parut devant Francfort le 2 décembre. Au premier coup de canon que les Hessois tirèrent sur cette ville, des habitants, avec lesquels les ennemis étaient d'intelligence, se trouvèrent rassemblés et armés en assez grand nombre pour attaquer nos troupes et ouvrir l'entrée de leur ville aux Hessois et aux Prussiens. La valeur du peu de soldats que nous avions dans cette place fut inutile; il fallut céder au nombre, favorisé encore par l'insurrection d'une partie de la population et le défaut de surveillance de l'autorité. Cinq à six cents hommes de la garnison s'échappèrent de cette ville, et rejoignirent le premier bataillon de la deuxième brigade de grenadiers, que Custine avait placé au poste de la potence, en arrière de Francfort.

Dans la matinée du 2 décembre, le général prussien, prince de Hohenlohe qui, depuis quelques jours, s'occupait de chercher un chemin par lequel il pût parvenir à tourner la position du colonel Houchard, qu'il ne voulait, je ne sais par quelle raison, attaquer de front, déboucha enfin entre neuf et dix heures sur la gauche de la position de notre avant-garde, tandis qu'une autre colonne prussienne

tentait de se porter sur sa droite, par le village d'Ober-Ursel, qu'elle essaya vainement d'enlever. Mais après l'échange de quelques coups de canon avec les troupes du prince de Hohenlohe, le colonel Houchard ordonna la retraite de son artillerie et de son infanterie, qu'il protégea avec sa cavalerie, la faisant manœuvrer avec beaucoup de justesse; il montra du sang-froid et de l'intrépidité : personne d'ailleurs ne manœuvrait mieux que lui devant l'ennemi, quand il n'avait qu'un corps de troupes proportionné à ses moyens. Il se retira sans perte sur la rive droite de la Nidda, et prit position à la gauche de la division du général Neuvinger près du village de Eschborn. En arrivant on aperçut le général Custine qui ne pouvait dissimuler le chagrin et la colère que lui causait la perte de la garnison de Francfort. Il la rejetait, selon l'usage, sur son subordonné le général Vanhelden qui commandait dans cette place; mais il eût mieux fait, dès l'instant où les mouvements du général ennemi pour tourner sa droite le forçaient à changer sa position et à se reporter en arrière de Francfort, de retirer de cette place une garnison beaucoup trop faible, et qu'il ne pouvait renforcer suffisamment sans trop s'affaiblir sur la Nidda, et compromettre le sort de sa petite armée. Car ainsi que nous l'avons dit, ses forces ne s'élevaient pas à vingt mille hommes, la

plupart de nouvelle levée, et il avait en tête, par la réunion des Hessois et des Prussiens, cinquante mille hommes des meilleures troupes qu'il y eut en Europe.

Custine s'avança jusqu'à Bockenheim, avec quelques bataillons, dix escadrons de grosse cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère, pour soutenir le troisième bataillon des Vosges et le septième régiment de chasseurs à cheval qu'il y avait placés la veille. Il y eut sur ce point une vive canonnade et qui fut très meurtrière pour l'ennemi, qui se trouva arrêté et ne put déployer ses colonnes. Ce mouvement de Custine avait été fait trop tardivement, pour pouvoir contribuer à sauver Francfort. Plus tard il eut envie de le reprendre et de se porter en avant de sa position avec toute son armée, pour attaquer le duc de Brunswick. C'eût été le comble de l'imprudence; mais il finit par céder aux sages conseils d'un officier général qui venait d'arriver près de lui, et que l'on nous a dit être le général Biron, qui le décida au contraire à préparer sa retraite sur Mayence. En effet il la commença pendant la nuit qui suivit cette journée; trop heureux d'avoir trouvé dans le général Biron, son chef peu de temps auparavant, des conseils aussi éclairés, et qui le firent sortir, ainsi que son armée, de la mauvaise position où il s'était engagé.

Sa retraite s'exécuta avec lenteur et beaucoup d'ordre, l'ennemi ne jugeant pas à propos de le presser, et se contentant de le suivre à quelque distance. Le général se montrait souvent aux troupes; quelque fois il les arrêtait dans leurs marches, et les faisait former en carré pour les haranguer à la manière des anciens, ce qui arriva une fois à notre bataillon. Il nous vanta beaucoup son expérience, acquise en Amérique, et appuya surtout sur ses trois campagnes, ce qui était quelque chose, car dans l'armée française, il ne se trouvait personne qui en eût fait une. Il n'insista pas moins sur son entier dévouement à la cause de la liberté, enfin sur tout ce qu'il croyait propre, je ne dirai pas à lui gagner la confiance du soldat, car il l'avait entièrement, mais à la lui conserver. Nous remarquions qu'en opposition à la conduite de Dumouriez qui a toujours cherché à captiver principalement les officiers de son armée, Custine était dur avec ces derniers; j'ai même entendu dire qu'il était quelquefois grossier avec eux devant les soldats, pour lesquels il réservait toutes ses cajoleries.

L'armée repassa sur la rive gauche du Rhin, sans qu'il survint d'accident, mais on fit plusieurs fautes. l'une fut de laisser sans raison suffisante dans le fort de Königstein, une garnison de quatre cents hommes sous les ordres du capitaine Meynier, qui repoussa

une attaque du duc de Brunswick, mais qui ayant bientôt épuisé ses vivres, finit par le rendre; l'autre fut de placer mal à propos une petite arrière-garde à Hochheim, car on ne voit pas de quelle utilité pouvait être ce détachement, qui aurait été enlevé avant qu'aucun secours pût lui parvenir. Des troupes aussi exposées, aussi en l'air, étaient presque jour et nuit sous les armes. On était obligé de les relever souvent; autrement elles n'auraient pu tenir à la fatigue excessive qu'elles étaient obligées de supporter pour s'éclairer et se garder, se trouvant au milieu d'une plaine, ayant un long défilé en arrière, et pouvant, d'un instant à l'autre, être débordées par leur gauche et coupées de Cassel, aussitôt qu'attaquées à Hochheim. Le reste des troupes fut placé dans des cantonnements le long de la rive gauche, et la retraite de Francfort fut le dernier évènement de cette campagne pour l'armée du Rhin.

Les armées des Alpes s'étaient emparées du comte de Nice et de la Savoie. Dumouriez avait terminé la conquête de la Belgique et placé ses troupes en quartiers d'hiver, laissant l'ennemi prendre les siens sur la Roër et la rive gauche du Rhin; comme s'il eut craint de manquer d'occupation l'année suivante, en repoussant sur la rive droite du fleuve cette armée si inférieure à la sienne; ou comme s'il eut

appréhendé de trop favoriser celle de Custine et celle de la Moselle qui, dans ce moment, essayait de débusquer des environs de Trèves le général autrichien prince de Hohenlohe-Kirberg.

Cette armée, selon les rapports de son chef le général Beurnonville, s'était avancée sur l'ennemi, lui avait livré une douzaine de combats, dans lesquels elle avait fait des prodiges de valeur, tué beaucoup de monde et perdu presque personne. En effet, dans l'un des principaux de ces rapports, celui du 20 décembre, ce général a écrit sérieusement qu'elle ne perdit que *le petit doigt d'un chasseur*. Cependant malgré ses prodigieux efforts, malgré la faiblesse de ses pertes et la supériorité du nombre qu'elle avait sur le corps commandé par le prince Hohenlohe-Kirberg, elle ne put parvenir à Trèves, qu'il eut été si important d'occuper alors, pour faciliter la prise de Coblentz, sans laquelle la possession de Mayence n'était qu'un avantage précaire

Ainsi l'armée de la Moselle ayant fait sa retraite sur la Sarre, où elle prit ses cantonnements d'hiver, le général Custine, dont l'armée s'étendait le long de la rive gauche du Rhin jusqu'à Bingen, avait tout son flanc gauche à découvert et sans appui, tandis qu'il avait sur ses derrières le corps d'armée du prince Hohenlohe qui occupait les environs de Trèves. Il était facile de prévoir com

bien sa position allait devenir fâcheuse aussitôt que la cessation des grands froids et quelques mois de repos, permettraient aux Prussiens de se remettre en campagne. Tout bien considéré, vu le manque d'instruction de nos troupes, l'inexpérience de nos généraux et la faiblesse du gouvernement, le résultat obtenu dans cette campagne était encore satisfaisant; mais il n'était pas difficile de prévoir que, dans celle qui devait suivre, la coalition ferait de plus grands efforts, et qu'elle serait soutenue par d'autres puissances formidables sur terre et sur mer, telles que l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande et le Portugal, qui n'avaient pas pris une part active aux premières opérations, parcequ'elles partageaient l'erreur des Prussiens et des Autrichiens sur la faiblesse des partisans que la révolution avait en France. Les hommes un peu clairvoyants apperçurent facilement les dangers qui menaçaient la République, et ne concevaient pas l'imprudence, ou plutôt la folie de la Convention qui, au lieu de chercher à diminuer le nombre de ses ennemis, paraissait vouloir encore l'augmenter par ses provocations successives, je ne dirai pas contre tous les rois, mais contre tous les gouvernements existants. Une confiance déraisonnable et aveugle s'était emparée d'elle; elle croyait abattre tous les trônes avec des décrets, ne s'occupait

plus des armées, qu'elle laissait dans le dénuement le plus complet, perdait un temps précieux que la rigueur de la saison lui laissait, dans des discussions horribles qui devaient lui aliéner tous les esprits en France et à l'étranger. Elle s'acharnait contre un roi malheureux, dont la vie, loin d'être un obstacle pour elle, devait au contraire lui être utile, ne fut-ce qu'en paralysant l'action des successeurs légitimes qui s'étaient montrés à la tête des armées ennemies, ou des ambitieux subalternes qui se trouvent toujours à la suite des révolutions.

La Convention méconnaissant ses intérêts ainsi que ceux du peuple français, tenait cette conduite pendant que les souverains de l'Europe faisaient les plus grands préparatifs pour la destruction du pouvoir qu'elle avait usurpé je dis usurpé, parcequ'en effet la Convention n'avait pas le droit de changer, comme elle l'a fait, la nature et la forme du gouvernement en substituant, de sa seule autorité, le gouvernement républicain au gouvernement monarchique établi depuis tant de siècles et reconnu par l'immense majorité de la nation, le seul dont le principe pût convenir à la France.

On peut dire que cette assemblée servait les projets de la coalition, en attisant les brandons de discorde que celle-ci avait lancés, pour allumer en France la guerre civile, qu'elle regardait

comme le plus utile et le plus puissant de ses auxiliaires.

De leur côté les puissances qui s'armaient pour nous faire la guerre, n'avaient pas toutes en vue le seul intérêt de la dignité des couronnes. Dans les motifs de plusieurs d'entr'elles se mêlaient d'autres intérêts : d'anciennes rivalités de famille qui ont des siècles d'existence ne peuvent finir tout-à-coup à l'apparence d'un nouveau danger.

La Sardaigne ne servait pas gratuitement les intérêts de la couronne de France; on sait ce qui lui fut promis en dédommagement de ses efforts. L'Autriche mit les siens à plus haut prix; nous la verrons bientôt prendre en son nom la province d'Alsace, placer ses couleurs et ses aigles sur la porte des villes et des places fortes du Nord qui devaient agrandir la Belgique. L'Angleterre avait à venger la protection accordée par Louis XVI à l'Amérique, la création d'une marine déjà supérieure à la sienne, et qui pouvait mettre des bornes à son ambition démesurée.

Ces dispositions dans l'intérieur et à l'extérieur de la France faisaient entrevoir l'orage qui allait éclater sur elle, et les malheurs dont elle devait être accablée dès le début de la campagne, qui ne pouvait tarder à s'ouvrir.

CAMPAGNE DE 1793.

CHAPITRE PREMIER.

Fortification de Cassel. — Attaque de Hochheim.

PENDANT l'hiver, le général Custine s'occupait avec activité de fortifier le village de Cassel, pour mettre le pont de Mayence à l'abri de toute insulte; il fut secondé au-delà de ses espérances par l'activité du chef de bataillon Vernon, officier du génie d'un mérite rare, sous les ordres duquel les fortifications, que l'on avait projetées dès l'arrivée des Français à Mayence, s'élevaient avec rapidité; mais ces travaux ne pouvaient être d'une grande utilité, tant que l'armée de la Moselle ne serait pas à la hauteur de celle du Rhin, pour appuyer sa gauche. Il était évident que la première opération des Prussiens serait de passer le Rhin au-dessous de Mayence, pour tourner la gauche de l'armée de Custine qui, vu son infériorité, n'aurait d'autre parti à prendre que d'abandonner cette forteresse à ses propres moyens, et de se retirer derrière la Queich ou la Lauter, pour se trouver à la hauteur des positions

qu'occuperait l'armée de la Moselle : c'était une nécessité impérieuse de lier les mouvements de l'armée du Rhin aux siens, et de ne pas perdre un moment les facilités de communiquer avec elle. Nous verrons plus tard les inconvénients qui sont résultés de l'oubli de ce principe, et qui amenèrent enfin la réunion des deux armées sous le commandement d'un seul chef. Par le mouvement rétrograde que commandait la position éloignée de l'armée de la Moselle, Custine allait se trouver affaibli des troupes qui étaient nécessaires pour la défense de Mayence; encore ne pouvait-il se flatter d'empêcher par là que cette plaoe ne succombât un peu plus tôt ou un peu plus tard, et qu'alors elle ne devînt, entre les mains de l'ennemi, un boulevard inexpugnable, qui paralyserait pour long-temps les opérations des armées du Rhin et de la Moselle.

On avait pu élever les fortifications de Cassel, et les garder pour avoir dans cette partie une bonne tête de pont sur le Rhin ; dans tous les cas ces fortifications se trouvant sur la droite du fleuve, si l'ennemi s'en rendait maître, elles ne pouvaient servir contre nous, tant que nos opérations auraient lieu sur la rive gauche. Mais il n'en était pas de même de Mayence; quelques personnes pensaient dès lors que les remparts de cette ville devaient être rasés; car en tombant entre les mains de l'en-

nemi, elle devenait la meilleure de ses têtes de pont sur le Rhin, en même temps qu'elle était pour lui, vu les nombreux et vastes édifices qu'elle contenait, et sa position à l'embouchure du Mayn, une grande place de dépôts, susceptible d'un long siége, que l'on ne pourrait entreprendre sans la bloquer sur les deux rives du Rhin. Il y avait alors peu d'apparence que l'on fut de long-temps en mesure de porter la guerre sur la rive droite de ce fleuve. On pourrait objecter que l'armée prussienne a été pendant quatre mois employée au siége de Mayence, ce qui a donné le temps à Custine de reformer son armée sur la Lauter et d'y attendre les recrues envoyées de l'intérieur. On ne peut nier que ce ne fut un avantage momentané; mais on observe que si Custine avait conservé les vingt-trois mille hommes qu'il a laissés à Mayence, son armée réunie à celle de la Moselle, eut été assez forte pour combattre les forces que les alliés avaient entre le Rhin et la Moselle, et qu'après qu'il aurait reçu ses renforts, il eut été en mesure de reprendre l'offensive avec un grand avantage. Aussi la faute d'avoir laissé une garnison dans Mayence, plutôt que d'en raser les fortifications, peut-elle être regardée comme une des plus graves que les Français aient commises dans cette guerre.

Custine avait pu éviter l'embarras où il se trou-

vait. Lors de son entrée dans le Palatinat, il avait fait occuper Philippsbourg, par le partisan Chevardin; il pouvait en tirer un meilleur parti que de Cassel. Cette place avait ses fortifications toutes construites; étant moins éloignée de Strasbourg, près de Landau et des frontières de France, il fallait moins de monde pour la défendre; elle était plus facile à secourir, à approvisionner; elle eut fait pour ainsi dire partie de nos frontières, et l'armée du Rhin se fut ainsi trouvée en ligne avec celle de la Moselle. Je ne crois pas nécessaire de donner le détail de tous les avantages que le choix de ce point nous aurait procurés, si on eut voulu y placer le pont qui fut établi à Mayence.

Dans les premiers jours de janvier, les ouvrages de Cassel étaient déjà assez avancés, pour que l'on n'eût plus l'inquiétude de les voir enlever d'un coup de main. Le froid était devenu vif, le Rhin charriait et peu de jours après il fallut rompre le pont et interrompre la communication avec les troupes placées sur la rive droite, qui défendaient les travaux de la tête de pont de Mayence. Qui croirait qu'il ait pu venir dans la tête du général en chef de choisir un moment si peu opportun, pour occuper de nouveau le poste de Hochheim, qu'il avait été obligé d'évacuer par la difficulté de le conserver, quand la libre communication avec la rive droite

lui permettait d'y porter des renforts ! C'est au moment où l'on ne pouvait plus communiquer avec ce poste, que l'on a pensé à l'occuper avec un corps de troupes assez fort pour donner de l'inquiétude à l'ennemi, et cependant trop faible pour résister une heure au nombre de troupes qui pouvaient l'investir.

Le général Houchard avait sous ses ordres douze bataillons; six étaient placés en réserve dans le village de Costheim où il avait son quartier-général; les six autres occupaient la petite ville de Hochheim, sous le commandement du général Sedillot.

Le 6 janvier, jour des rois, avait paru aux ennemis un jour de bon augure pour attaquer les troupes républicaines. En effet leurs troupes, après avoir marché une partie de la nuit, avaient enveloppé avant le jour le poste de Hochheim et coupé entièrement sa communication avec les troupes placées à Costheim. La canonnade indiqua à Houchard que son avant-garde était sérieusement attaquée; il s'y transporta aussitôt et dut passer au travers des ennemis. Il rejoignit le général Sedillot au moment où celui-ci venait de s'ouvrir un passage en enfonçant la ligne qui, après avoir pris la ville de Hochheim à revers, s'était établie sur ses communications. Les Français avaient eté surpris, ce qui augmenta le danger de leur position; mais dans tous

les cas, si l'une des colonnes de l'ennemi ne s'était pas égarée pendant leur marche de nuit, les six bataillons placés si imprudemment à Hochheim eussent été perdus, et ceux de Costheim n'auraient pu réjoindre Cassel qu'en éprouvant une perte considérable. Houchard ne dut son salut qu'au défaut d'ensemble dans l'opération des Prussiens et à leur manque de décision. Sa perte ne fut pas très considérable en hommes, mais comme on avait négligé de faire ferrer les chevaux à glace, l'artillerie placée à Hochheim resta pour la plus grande partie au pouvoir de l'ennemi. Nos troupes, quoique surprises, se battirent; quelques unes se comportèrent faiblement, d'autres très mal, surtout un régiment de grenadiers.

Houchard ramena sans autre accident ses troupes dans Cassel; le général Custine qui s'y était rendu au commencement de l'affaire, les reçut et leur donna beaucoup d'éloges sur la bravoure qu'elles venaient de montrer, quoiqu'il sut déjà à quoi s'en tenir sur la conduite d'une partie d'entr'elles; mais à cette époque il se croyait obligé, sinon de flatter, au moins de ménager les troupes.

Dans son rapport, il se plaignait seulement de quelques chefs de corps qui, dit-il, ne se trouvèrent pas à leur poste. Quelques jours plus tard il fit remplacer plusieurs officiers du deuxième régi-

ment de grenadiers et les dénonça à la Convention, comme ne s'étant pas trouvés à leur corps au moment du combat. Dans l'organisation de son armée, le général en chef avait partagé l'idée de ceux qui croyent que la réunion des hommes d'élite, pour en former un corps particulier, est une combinaison heureuse. Il avait en conséquence tiré des bataillons de son armée les compagnies de grenadiers dont il avait formé deux régiments, en leur donnant des officiers supérieurs de son choix.

Le deuxième régiment se trouvait le 6 à Hochheim Custine avait fondé sur sa présence, en ce poste périlleux, un espoir qui fut complètement déçu. Ces compagnies qui avaient été braves à la tête de leurs bataillons respectifs et qui, après leur retour à leurs corps, redevinrent des modèles de bravoure et de discipline, ne montrèrent ni l'une ni l'autre de ces vertus guerrières, pendant leur formation en régiments, ou brigades, comme on les appelait quelquefois.

C'est le premier exemple que j'ai vu du mauvais effet que produit à la guerre, la création des corps d'élite, par la réunion des compagnies de grenadiers, qui en outre a l'inconvénient d'énerver les bataillons d'où on les tire, pour en former de médiocres régiments, qu'il est toujours difficile de soumettre à une exacte discipline.

tion étaient généralement assez faibles; ils ont acquis depuis; mais pour le moment où l'on se trouvait, le petit nombre de ces officiers et leur inexpérience ajoutaient encore un embarras de plus. Néanmoins tels qu'ils étaient, Custine ne pouvant en obtenir assez pour les besoins de l'armée, il se décida à créer des adjoints, et à défaut d'expérience de ce service, si peu connu jusqu'alors dans l'armée française, il chercha au moins des dispositions. Il demanda aux différents chefs de corps de lui désigner les officiers les plus capables de remplir ces fonctions, pris dans ceux qui pourraient avoir quelques connaissances dans les arts graphiques. Il choisit parmi les officiers qu'on lui désigna, un certain nombre de capitaines que, sous le nom d'adjoints, il attacha au peu d'adjudans-généraux qu'il avait déjà. Ces choix furent pour cette fois assez heureux; en peu de temps des officiers généraux sont sortis de cette classe, tels que Kleber, Desaix, Gouvion Saint-Cyr, Barthélemy et d'autres.

Custine, pendant les mois de janvier et février, mit la plus grande activité dans ses préparatifs militaires, et donna tant de soins à l'administration de son armée, qu'elle fut pourvue à peu près de ce qui lui était nécessaire. L'ordre et la discipline y étaient parfaitement établis; un seul corps lui donna sujet de le traiter avec sévérité : ce fut la brigade

de gendarmerie cantonnée à Ogersheim. C'était encore un corps d'élite; il témoignait du mécontentement, et demandait en mauvais termes, une augmentation de solde · il le licencia.

Je l'ai déjà dit, Custine avait la confiance de l'armée. Il était visible pour tous les individus qui la composaient, que ses efforts tendaient tous à son bien-être. Ce n'était point sa faute si elle était numériquement trop faible pour conserver la position qu'elle occupait devant des forces aussi supérieures; isolée comme elle l'était des autres armées, et notamment de celle de la Moselle dont la position sur la Sarre, laissait tellement la gauche et les derrières de celle du Rhin à découvert, que les détachements prussiens, partant de Coblentz, venaient continuellement fourrager aux environs de Simmern; tandis que des patrouilles partant de Trèves, arrivaient sur les derrières de la même armée jusque sur la Glan, aux environs de Cusel, Ober-Moschel et Lauterecken.

La position de l'armée du Rhin était fausse; et il y avait tout lieu de croire qu'elle resterait telle. Le gouvernement, qui pouvait seul y remédier, en ordonnant à l'armée de la Moselle de prendre position à la hauteur de la gauche de celle du Rhin, partageait si peu cette idée, que la Convention, à la fin de la dernière campagne, avait approuvé l'inac-

tivité reprochée à Kellermann lors de la retraite des Prussiens; et qu'après l'opération tentée sur Trèves en décembre, elle alla plus loin, en nommant Beurnonville, ministre de la guerre, et lui conservant, par un nouvel excès de faveur, le commandement de cette armée que le général Ligneville exerçait en son nom. Ainsi il était évident que le gouvernement resterait dans un aveuglement aussi complet jusqu'au moment où des revers inévitables viendraient l'éclairer.

CHAPITRE SECOND.

Passage du Rhin par l'armée du roi de Prusse. — Invasion du Hundsruch et du Palatinat. — Retraite de Custine.

Dès le mois de février, les hostilités avaient recommencé sur la Meuse; la levée du siége ou blocus de Liége, par l'armée du Nord, avait été le premier fruit des fautes de Dumouriez, à la fin de la campagne précédente . il l'avait terminée avant d'avoir fait repasser le Rhin à la totalité de l'armée autrichienne, malgré la supériorité énorme qu'il avait sur des ennemis dont le moral était ébranlé par la retraite du roi de Prusse, et la perte de la bataille de Jemmapes. Cette opération lui eut donné la seule position assez forte pour être défendue par des troupes aussi peu instruites et aguerries que l'étaient celles de la république à cette époque. A la levée du blocus de Liége, il devait succéder, et il succéda en effet beaucoup d'autres revers, tellement que vers le milieu de mars, les troupes de Dumouriez se trouvaient à peu près désorganisées et acculées sur notre frontière du Nord c'est alors que les attaques des Prussiens sur l'armée du Rhin commencèrent. Custine avait placé une division de ses trou-

pes aux environs de Frankenthal, Worms et Spire, pour observer le général Wurmser qui commandait l'armée autrichienne, cantonnée sur la rive droite du Rhin. Cette division devait couvrir la place de Landau dans le cas où l'armée ennemie exécuterait le passage de ce fleuve, comme elle semblait en faire la menace. L'avant-garde, sous les ordres de Houchard, se trouvait depuis quelque temps sur la rive gauche de la Nahe, en avant de Creutznach; plus tard, la division de Neuvinger vint se placer à sa droite, de manière à couvrir Bingen. Tous deux prirent des positions insignifiantes, décousues et faibles, faute d'avoir su en choisir de meilleures et qui étaient à leur proximité.

La plus forte partie de l'armée occupait la ville de Mayence, la tête de pont de Cassel et les postes extérieurs qui en dépendaient. Ainsi les dispositions de Custine étaient aussi raisonnables qu'elles pouvaient l'être en supposant, comme je le fais, qu'il n'a pas dépendu de lui de faire sauter les fortifications de Mayence, et qu'il aurait rectifié les positions prises par Neuvinger et par Houchard.

On a assuré que Custine avait proposé au gouvernement un tout autre projet, qui consistait à faire une grande invasion en Allemagne, en portant son armée fort en avant du Rhin. Je n'ai pas les moyens de prouver qu'il n'en a jamais été question;

mais je suis convaincu que si ce projet a été agité, il était insensé et inexécutable avec des troupes aussi peu nombreuses, qui n'avaient à leur tête que des généraux d'une grande faiblesse de caractère, de peu de savoir et tout à fait dépourvus d'expérience de la grande guerre. Custine était sans doute le meilleur, mais il lui manquait cette habitude des grandes opérations militaires; il n'avait fait la guerre d'Amérique que dans le grade de colonel; il n'avait participé qu'à des affaires de postes, exécutées par des détachements plus ou moins faibles. Il y a loin des connaissances qu'on peut acquérir dans ces sortes d'affaires, avec celles qui sont nécessaires à un général d'armée chargé d'opérations aussi grandes que celles qu'on a supposé qu'il voulait tenter. Enfin s'il les avait eues, ces connaissances indispensables, il n'aurait pu s'en servir à cette époque, avec des instruments aussi faibles que ceux qui étaient alors à sa disposition; car il n'avait que des hommes propres à faire un jour des soldats, des officiers et des généraux; et il fallait du temps pour les former.

Nos auteurs théoriciens s'imaginent quelquefois que des recrues habillées en soldats et passablement alignées à la parade, sont déjà des militaires avec lesquels, pourvu qu'on suive leur système, on peut faire toutes les opérations de la guerre Ils jugent les généraux sur le nombre qu'ils ont d'hommes

de cette espèce et tombent ainsi dans les plus graves erreurs. On nous observera peut-être que Bonaparte a fait de très grandes choses, gagné de grandes batailles avec des conscrits; j'en conviendrai, tout en faisant observer qu'il ne peut point y avoir de parallèle entre les armées de ce conquérant et celles de la république, à l'époque de 1793. Dans les premières, quand il y avait beaucoup de conscrits, ils étaient répartis dans des cadres excellents, où tous les officiers et sous-officiers, jusqu'au dernier caporal, étaient aussi instruits qu'aguerris. Les sept huitièmes des généraux, sans parler du généralissime, étaient tous d'une grande expérience, et leurs preuves n'étaient pas à faire; mais dans les autres au contraire, depuis le général jusqu'au caporal, tout était neuf. Il eut été de la dernière imprudence d'engager celles-ci dans ce qu'on appelle une bataille rangée, à moins d'avoir, comme à Jemmapes, une grande supériorité numérique, et encore moins dans une retraite, pour peu qu'elle eût dû se prolonger.

Les troupes de la république, à l'époque dont nous parlons, étaient très propres, quand elles étaient bien conduites, à la défense des places, des rivières, des défilés, des postes et des pays très accidentés, à ce qu'on appelle enfin la petite guerre. Mais, pour long-temps encore, les invasions qui

exigent toujours la réunion des masses, amènent des batailles et souvent des retraites en pays ennemi (opération la plus difficile et la plus dangereuse de la guerre avec des troupes de nouvelle formation); enfin ce qu'on peut appeller la grande guerre, celle des pays ouverts, leur étaient interdites. Ces raisons peuvent ne pas paraître suffisantes; mais ajoutez-y l'expérience des funestes évènements de la retraite de la Belgique, où l'on se croyait en état de tenter le sort des batailles rangées Nervinde en dira plus que moi, quoique la suite de ce mémoire, ne doive, je l'espère, laisser aucun doute à cet égard.

Si Dumouriez eut mieux jugé la capacité de son armée sous les rapports que je viens d'indiquer; il est presque certain que par une conduite différente, il lui eut épargné les malheurs qu'elle a éprouvés, et n'eut pas donné lieu à tous les soupçons dont il a été environné; soupçons qui l'ont fait passer pour un traître dans l'esprit de bien des gens, et qui l'ont forcé, pour éviter l'échafaud, à s'expatrier.

Sans l'aveuglement du gouvernement français, le champ de bataille, ou pour parler plus juste, le théâtre des opérations des armées de la Moselle et du Rhin, était le pays montueux situé entre le Rhin et la Moselle, le Hundsruck, où l'on eut trouvé des montagnes, des bois, de profonds ravins, des défi-

lés, en un mot tout ce qui convenait au peu d'instruction de nos troupes à cette époque. On pouvait les aguerrir par des combats multipliés, en évitant les hasards et les chances d'une bataille que l'ennemi n'eut osé livrer, puisque sa belle et nombreuse cavalerie eut été paralysée.

Custine le sentait si bien alors qu'il avait envoyé des officiers de son état-major pour y faire des reconnaissances : les adjoints Barthélemy et St. Cyr avaient reconnu le cours de la Glan et l'importante position de Kaiserslautern. En jetant les yeux sur la carte générale qui est en tête de l'Atlas, il faudrait être bien peu militaire, pour ne pas appercevoir de suite que la chaîne de montagnes qui traverse ce pays, depuis la Moselle jusqu'au Rhin et qui se continue au delà de ce fleuve, qui parait s'être ouvert un passage au travers, était la position qu'il convenait aux Français d'occuper; mais pour cela il eut fallu que l'armée de la Moselle occupât la partie dite le Hohewald, tandis que celle du Rhin eut occupé le Sohnwald.

Tout au contraire le général en chef de la première ne voulait pas s'approcher de Trèves, occupé par le général Autrichien prince de Hohenlohe-Kirberg, et prétendait, malgré les hostilités imminentes sur les troupes françaises placées en avant de la Nahe, rester tranquillement sur la Sarre. Il

croyait faire beaucoup en détachant momentanément la division Destourmel à S^{t}.-Wendel, pour faciliter les communications avec l'armée du Rhin; mais ce détachement se trouvait trop éloigné d'elle pour lui être d'une grande utilité; et d'ailleurs il fut encore replié, aussitôt après le commencement des hostilités, ce qui amena de justes plaintes de Custine et la destitution du général Ligneville, qui assurait dans le temps, n'avoir fait qu'exécuter les ordres de Beurnonville. Cette destitution au reste ne pouvait remédier au mal qui était déjà fait.

Si donc Custine ne prit pas avec les troupes de Houchard et Neuvinger la position importante et si forte du Sohnwald, c'est qu'il avait tout à craindre pour son flanc gauche et ses derrières menacés par des troupes prêtes à se diriger sur lui, comme elles ne tardèrent pas à le faire sous la conduite du général prussien Kalkreuth.

Telles étaient les dispositions générales des deux armées Françaises; lorsque le partisan Zéculi, après avoir passé le Rhin à Rhensfeld, lancé comme un ballon de direction, vint attaquer les avant-postes que Houchard avait dans les environs de Stromberg, avec à peu près douze cents hommes dont sa troupe se composait : il était soutenu dans cette entreprise, d'assez loin cependant, par le général Romberg parti de Coblentz. Les avant-postes qu'il avait

attaqués le 14, s'étaient repliés sur les troupes dont ils dépendaient et qui occupaient les positions assez insignifiantes en avant de Creutznach, dont j'ai déjà parlé. Houchard ne voyant pas donner suite à cette première action, se décida à faire une reconnaissance le 17, avec une partie de ses troupes. Zéculi fut chassé de Stromberg et nos avant-postes reprirent leur première position.

Houchard s'était convaincu que la première attaque n'était qu'une pointe de ce partisan, qui n'était point encore suivi de l'armée prussienne; qu'elle méritait peu d'attention, et que ne voulant pas avec sa division s'avancer plus avant dans le Hundsruck, il était inutile de fatiguer une partie de ses troupes à jouer aux barres avec lui.

Custine, précédé de Neuvinger, arriva sur la Nahe, amenant avec lui tout ce qu'il avait de disponible, après avoir laissé à Mayence et à Cassel ce qu'il croyait nécessaire pour leur défense, et pour contenir les troupes que le roi de Prusse ne pouvait manquer de laisser devant ces places pendant qu'il opérerait sur la rive gauche du Rhin Le 20, il fit attaquer de nouveau les troupes de Zéculi qui était revenu occuper Stromberg; il employa plus de monde qu'il n'en fallait pour cette opération; aussi le partisan, ayant fait plus de résistance qu'il ne convenait à la faiblesse de son corps, fut battu et

éprouva une perte assez forte. C'était dans des affaires de ce genre, que l'on devait multiplier autant que possible, que l'on pouvait instruire et aguerrir les nouvelles troupes dont se composaient nos armées : celle-ci fournit au premier bataillon de la Corrèze et à son chef, le citoyen Delmas, depuis général de division distingué, l'occasion de s'essayer et de déployer de la vigueur et de l'intelligence dans l'attaque d'un vieux château, qui couronnait une hauteur escarpée.

Custine ne jugea pas à propos de poursuivre très loin Zéculi; il laissa ses troupes dans les positions dont nous avons parlé, c'est-à-dire : celles de Neuvinger en avant de Bingen, à la hauteur de Waldalgesheim, et celles de Houchard en avant de Creutznach. Il ne doutait pas que le projet du duc de Brunswick ne fut de passer à Rhensfeld ou à Bacharach; mais il pensait probablement que quand même il parviendrait à empêcher son passage sur ces points rapprochés de lui, il n'y pourrait mettre obstacle un peu plus loin. En effet il lui était impossible de s'enferrer au fond du Hundsruck, quand il était déjà si menacé sur ses derrières, par les troupes placées dans les environs de Trèves, sous les ordres du prince Hohenlohe-Kirberg et de Kalkreuth. Le général Ligneville aurait pu les contenir s'il se fut avancé, avec l'armée de la Moselle, sur Bircken-

feld et Lauterecken, comme Custine l'en avait sollicité : je pense que l'espoir qu'il conçut de le voir déférer à sa demande fut le motif qui le décida à rester dans la position qu'il avait prise en ayant de la Nahe, et à y attendre les Prussiens; quoiqu'elle eut l'inconvénient d'avoir à dos cette rivière qui pouvait nous causer de grands malheurs, s'il s'y trouvait forcé; elle était d'ailleurs intenable au premier mouvement que feraient sur la Glan, les troupes qui devaient partir de Trèves sous la conduite de Kalkreuth. On peut s'étonner que Custine n'ait pas dès lors préparé sa retraite, par l'évacuation de ses magasins du Palatinat et de tout ce qu'il jugeait inutile à la défense de Mayence; mais on doit supposer qu'il n'avait pas encore perdu l'espoir que le général Ligneville viendrait appuyer sa gauche.

Le 25 mars, le roi de Prusse, après avoir laissé devant Cassel le général Schönfelden avec quatorze à quinze bataillons prussiens, saxons et hessois, et placé une réserve aux environs de Wisbaden, s'était avancé jusqu'à Bacharach où il avait fait jeter un pont. Il y fit passer le fleuve à son avant-garde, composée de la division du prince Hohenlohe-Ingelfingen et d'une brigade de Hessois, qu'il dirigea sur Simmern où elles se réunirent au corps de Romberg et de Zéculi; il suivit ensuite, avec le reste de son armée, son avant-garde, et le lendemain il vint re-

connaître les positions occupées par les Français. Custine, ne se méfiant pas assez de la qualité de ses troupes et surtout de l'inexpérience de ses généraux, ne changea rien à ses dispositions qui pouvaient cependant l'amener à recevoir une bataille qu'il devait éviter, en raison de son infériorité numérique et de la mauvaises position qu'il occupait en avant de la Nahe.

Le 27, l'armée prusienne se porta en grande partie sur la droite de notre armée. Le Prince de Hohenlohe chercha à tourner et attaqua la droite de Neuvinger, tandis que le prince de Würtemberg, avec le corps de Zéculi, se disposait à l'attaquer par sa gauche. Custine a dit qu'étant arrivé sur ce point avec quelque renfort, apercevant les dispositions de l'ennemi et jugeant que Neuvinger n'était pas assez fort pour résister, il l'avait engagé à se retirer; mais que cet officier général, confiant jusqu'à la témérité dans sa position et dans ses troupes, et encouragé par une première attaque, qu'il avait repoussée, refusa d'y obtempérer. Les troupes furent loin de répondre à l'idée qu'il en avait, car, excepté le premier bataillon de la Corrèze qui montra une grande bravoure, le reste se battit faiblement; et cette fois encore, les grenadiers réunis qui se trouvaient dans la division de Neuvinger, c'est-à-dire le second régiment, abandonnèrent leurs canons pour

fuir avec la plus grande précipitation vers Mayence. Le village de Waldalgesheim ainsi que les positions environnantes furent enlevées; le général Neuvinger qui, jusqu'à la fin, et malgré la fuite d'une grande partie de ses troupes, s'obstinait à vouloir les conserver, fut pris avec quelques centaines d'hommes qui lui restaient. La division de Houchard ne fut point attaquée; les troupes montraient quelque étonnement de ce qu'on ne les avait pas fait marcher au secours de la droite. Ceux qui, par leur rapprochement des généraux, pouvaient les questionner, assuraient que des renforts avaient été offerts à Neuvinger qui les avait refusés.

Custine a dit aussi qu'il avait été tenté de reprendre les hauteurs enlevées par l'ennemi, mais qu'il en avait été empêché par l'abandon que l'armée de la Moselle avait fait des revers des Vosges, et la crainte de voir arriver sur ses derrières le général Kalkreuth, ce qui était effectivement à redouter; cependant le danger n'existait pas pour le moment ni pour les deux journées suivantes; ainsi rien ne l'empêchait d'effectuer cette résolution, s'il eut entrevu la possibilité de réussir, car le succès qu'il eut obtenu aurait rendu sa retraite plus facile. J'ai toujours pensé que la raison qui l'a empêché de tenter un nouvel effort, et qui l'a décidé à une retraite précipitée, c'est qu'il acquit dans cette jour-

née la connaissance de la faiblesse de ses troupes et surtout du peu de capacité et d'expérience de ses généraux.

Le lendemain 28, l'ennemi s'empara de Bingen après une faible résistance. La retraite étant ordonnée, la division Houchard repassa dans la matinée sur la rive droite de la Nahe, sans être inquiétée par l'ennemi; elle fut ensuite bivouaquer aux environs d'Alzey, d'où elle partit le 29, pour prendre la direction de Worms. On avait cru pouvoir s'arrêter quelques jours à Alzey pour couvrir le mouvement des troupes et de l'artillerie que Custine ne jugeait pas nécessaire à la défense de Mayence; mais ce général qui, trois jours auparavant, ne craignait rien, quoi qu'il fut dans une fâcheuse position, craignait tout, depuis l'échec arrivé à Neuvinger. Ses principales craintes étaient que Wurmser ne passât le Rhin entre Mannheim et Spire; il ne redoutait pas moins et avec plus de raison, l'approche du duc de Brunswick, ce qui l'avait décidé a ne pas s'arrêter à Alzey et à donner des ordres pour faire brûler de suite ses magasins de fourrages et de vivres réunis dans Worms, Frankenthal et Spire. Il en résulta une grande perte pour l'armée, qu'il eût évitée s'il eût plus tôt jugé les dangers de sa position.

Le mouvement de l'armée sur Pfeddersheim était

couvert par une arrière-garde que commandait Houchard; elle fut jointe par l'ennemi à la hauteur d'Oberflersheim et harcelée par les corps légers de Zéculi et du général Eben. Mais Houchard entendait très bien cette guerre d'avant-garde, sa troupe était bien placée, et il n'eût pas de peine à repousser les troupes légères qui l'avaient attaqué. Cependant le duc de Brunswick leur amena des renforts assez considérables, surtout en cavalerie, et le terrain était très favorable au développement et aux manœuvres de cette arme, ce qui donna à Houchard une inquiétude vive et très fondée. Il avait fait part de son embarras au général en chef qui, étonné de tant de célérité de la part des Allemands, refusait de croire au récit de son général d'avant-garde; cependant comme c'était l'homme de l'armée en qui il avait une confiance entière, il arriva sur les plateaux où l'on se battait; il amenait des renforts qu'à l'instant il dirigea sur l'ennemi avec intelligence et bravoure. Son artillerie fit merveille, et le duc de Brunswick fut obligé de s'éloigner, abandonnant à Custine le champ de bataille, et emportant une idée assez avantageuse de l'armée française, pour la laisser exécuter tranquillement sa retraite.

Le prince Hohenlohe avait fait un mouvement par sa gauche et s'était porté, après avoir été renforcé de plus de mille hussards, sur la route directe

de Mayence à Worms; il avait joint cette route près du village d'Alsheim. Le premier fruit de cette opération bien dirigée, qu'avait encore facilitée la retraite précipitée des troupes d'abord concentrées à Alzey, fut le retour sur Mayence du général Schaal avec une colonne de six mille hommes et un grand parc d'artillerie que Custine avait fait sortir de cette ville pour les réunir à son armée et qui ne purent dépasser Oppenheim. Un second évènement aggrava l'effet du premier; ce fut la prise du quatrième bataillon des Vosges à Guntersblum, après une défense que l'on peut appeler héroïque, vu le nombre d'hommes par lequel il fut attaqué, et en considérant d'ailleurs que c'était un corps de nouvelle formation. Presque aussitôt un bataillon allemand de troupes de ligne (du régiment de Nassau), que l'on citait pour modèle, pourvu de tout ce qui était nécessaire pour faire une bonne défense, se rendit à l'ennemi, sans tirer un coup de fusil. Le bruit se répandit quelques jours après dans l'armée, que les corps d'officiers de ces deux bataillons ayant été présentés au roi de Prusse, ce souverain n'avait pas dit un mot à ceux de Nassau , qu'il avait complimenté ceux des Vosges et les avait admis à l'honneur de dîner avec lui. Mais il circula bientôt des bruits contraires, car on assurait que les hussards prussiens avaient massacré une partie de ce der-

nier bataillon après qu'il se fut rendu, et ces derniers bruits prirent assez de consistance pour que Houchard se crût obligé d'en écrire au duc de Brunswick qui les démentit formellement.

Custine continua sa retraite jusqu'à Landau et ensuite jusqu'à Weissembourg, sans qu'il lui arriva aucun évènement digne d'être rapporté. Il aurait pu s'arrêter sur la Queich tout aussi bien que sur la Lauter; mais il n'y avait pas d'inconvénient dans le parti qu'il suivit, les ennemis ne pouvant pas bloquer Mayence et Landau tout à la fois. Il lui était toujours facile de communiquer avec cette dernière place, au moyen d'un détachement de son avant-garde placé en intermédiaire; et si les ennemis s'avançaient vers la Lauter, comme on verra plus tard qu'ils le firent, ils prêtaient le flanc à une attaque, donnaient les moyens de les battre, en leur faisant éprouver un échec considérable quien eût amené d'autres.

Une armée, composée principalement de troupes prussiennes, auxquelles s'adjoignirent un corps autrichien et des troupes de l'Empire, forma l'investissement de Mayence. Elle était commandée de fait par le général Kalkreuth, mais sous les yeux du roi de Prusse, dont on jugea sans doute la présence utile pour l'ensemble des opérations. Une autre armée prussienne, sous les ordres de Bruns-

wick, qui s'établit à Kaiserslautern, contint l'armée de la Moselle; elle détacha seulement le corps du prince Hohenlohe qui fut échelonné depuis Alzey, Dürckheim et Neustadt, de manière à observer la garnison de Landau, appuyer Wurmser qui avait passé le Rhin et pris position sur la Queich, et enfin former une armée d'observation pour couvrir les opérations qui allaient être faites sur Mayence.

La retraite de l'armée du Rhin, qu'il avait été cependant si facile de prévoir, étant arrivée immédiatement après les funestes évènements de la Belgique et la défection de Dumouriez, avait justement alarmé le gouvernement et l'avait éclairé sur ses fautes qu'il chercha à réparer. Il mit Houchard à la tête de l'armée de la Moselle et le plaça sous les ordres de Custine · ainsi dès ce moment, ce général fut responsable des fautes qui pourraient se commettre dans la direction des deux armées.

CHAPITRE TROISIÈME.

Affaire de Rilsheim. — Départ de Custine; son remplacement par Dietmann, auquel succède Beauharnais.

On fit les plus grands efforts pour presser l'arrivée des recrues, les habiller et les instruire. Le succès le plus complet répondit aux vues et au besoin du gouvernement, au point qu'à la fin d'avril les armées du Rhin et de la Moselle avaient reçu des renforts assez considérables pour reprendre l'offensive avec succès. Mais Custine n'était plus le général entreprenant de la campagne précédente; après avoir été trop confiant, il était devenu par trop circonspect. L'armée avait toujours la même confiance en lui, mais il n'en avait plus assez en elle; cependant elle était bien en état d'empêcher la prise de Mayence, en raison des renforts qu'elle avait reçus il est présumable qu'on eût réussi, en dirigeant ses efforts dans un système

de guerre analogue à sa capacité. Elle n'était pas en état de vaincre les armées prussienne ou autrichienne réunies, en bataille rangée, dans un pays aussi ouvert que le Palatinat, et cela par les raisons que j'ai déjà données; mais on pouvait arriver au même but par des combats partiels et répétés sur le terrain qui lui était propre, c'est-à-dire, dans les montagnes, les bois, les vignes, les défilés, etc... Les troupes ne désiraient que combattre, elles ne manquaient ni de bravoure ni de dévouement, mais seulement de l'instruction nécessaire pour exécuter ce qu'on appelle les grandes manœuvres. A cette époque nos soldats étaient individuellement supérieurs aux Allemands, et un bataillon ou un escadron, un régiment même, en aurait toujours battu un de nos ennemis de même force; une brigade eût encore conservé l'égalité sur toute espèce de terrain; mais avec des corps plus nombreux, de plus grandes fractions d'armée, les ennemis avaient un avantage incontestable sur nous en plaine, par la célérité et la précision qu'ils pouvaient mettre dans leurs manœuvres. Il y avait moyen de remédier à cet inconvénient dans ce moment nos forces étaient numériquement supérieures à celles que l'ennemi pouvait nous opposer; le corps de Wurmser, disséminé sur les deux rives de la Queich, pouvait être battu et rejeté sur la rive droite du Rhin. Custine le sentit

et voulut opérer en conséquence. nous verrons plus tard ce qui fit manquer son projet. Ce général était moralement affaibli; il était en outre tracassé, contrarié, dénoncé par les représentants du peuple; ce qui ralentit son zèle, le dégoûta même et finit par exciter en lui l'envie de donner sa démission.

Cependant les meneurs de la Convention étaient effrayés de la désorganisation de l'armée du Nord, et ils jugèrent que Custine, malgré les dénonciations dont il était l'objet, se trouvait encore le seul homme capable de la réorganiser et de ramener la victoire qui s'était éloignée de ses drapeaux. La frontière du Nord étant plus près de Paris que celle du Rhin, la peur fit son effet : Custine fut nommé général en chef de l'armée du Nord, et celle du Rhin fut donnée à Dietmann qui fut chargé de ce commandement sous le général Houchard, auquel on remit celui des deux armées. Le premier était un officier de cavalerie, brave homme, mais très âgé et sous tous les rapports extrêmement médiocre. Houchard était un excellent officier de cavalerie, bien propre au commandement d'une avant-garde qui n'eût pas dépassé la force de six à sept mille hommes

Du moment qu'on l'eut chargé du commandement en chef de l'armée de la Moselle, tous ceux qui le connaissaient l'ont regardé comme un homme perdu.

Dès qu'on le vit chargé des deux armées, on ne savait qui étaient les plus insensés de celui qui acceptait ou de ceux qui l'avaient nommé Custine lui-même, son ami et son protecteur, déclara au gouvernement son incapacité pour de telles fonctions, en assurant qu'il avait déjà trop du commandement d'une armée. Celle du Rhin fut très mécontente de ces nominations, mais dans la suite ce fut bien pis elle dut s'habituer à voir remplacer les généraux faibles qui la commandaient, par de plus faibles encore, en descendant jusqu'à la nullité la plus absolue.

Custine pensait qu'on pouvait aisément faire un coup de main et enlever un petit corps de troupes que Wurmser avait poussé un peu trop en avant, sur notre droite, vers Rheinzabern. Il supposait que cette troupe se laisserait entourer et qu'on la prendrait; ses calculs reposaient par conséquent sur des fautes de l'ennemi. Il croyait cependant la réussite si certaine qu'il ne voulut pas partir sans ajouter ce fleuron à sa gloire; il disposa pour cette opération de quarante bataillons et d'une trentaine d'escadrons de son armée c'était plus qu'il n'en fallait si elle eût été mieux combinée, et surtout mieux exécutée. Il prescrivit en outre des dispositions assez inutiles à l'armée de la Moselle pour l'appuyer, et mit en jeu sur plusieurs points la

garnison de Landau (1). Enfin il fixa la matinée du 17 mai pour l'exécution de son projet.

Les mouvements de l'armée de la Moselle étaient trop éloignés du terrain où il voulait opérer, pour que cette diversion pût faire le moindre effet; de plus l'ordre lui arriva trop tard et son attaque ne put avoir lieu que le lendemain 18. La dissémination qu'il ordonna d'une partie de la garnison de Landau en tant de postes autour de cette place, ne pouvait être utile à son attaque; elle devait au contraire servir d'avertissement aux Prussiens qui observaient Landau, que Custine méditait quelque chose sur les Autrichiens. Il fit marcher ses troupes la nuit; les bataillons, ainsi que la cavalerie et l'artillerie que l'on tirait des camps placés sur la rive droite de la Lauter, avaient pour premier rendez-vous le village de Steinfeld, où était le quartier-général de l'avant-garde commandée par le général Landremont. L'heure fixée pour le départ de ce dernier avait été si peu en rapport avec les mouvements des autres corps, que quand il dut l'effectuer, cela lui devint impossible par l'encombrement qu'occasionna dans ce village la réunion des troupes de toutes armes, des voitures d'artillerie et autres qui

(1) Voyez le rapport de Custine au ministre de la guerre, du 18 mai 1793, inséré dans le Moniteur du 23 du même mois.

devaient être employées dans cette expédition. Les efforts que faisaient les corps de l'avant-garde, pour se tirer de cet encombrement, furent long-temps inutiles, et augmentèrent la confusion qui existait déjà. Baraguay d'Hilliers, d'abord colonel, premier aide-de-camp de Custine, depuis peu de jours général de brigade et chef de son état-major, se trouva au milieu de cette mêlée de nuit, sans pouvoir avancer ni reculer, pressé dans la foule ainsi que tous ses officiers, par conséquent hors d'état de faire exécuter un mouvement. Custine qui voulait se trouver à la tête de ses troupes et arriver avec elles sur le terrain, pour pouvoir commencer son attaque à cinq heures du matin, ne put absolument pas déboucher de ce long village ; il fut obligé de marcher long-temps au milieu de cet encombrement.

Enfin après quelques heures de tourmente, qui fatiguèrent horriblement les troupes, le village se trouva passablement déblayé; chaque colonne put reprendre son ordre de marche, du moins autant que cela était praticable au milieu de la nuit; mais arrivées sur le terrain, les troupes avaient essuyé une telle fatigue que le nouveau général en chef Dietmann avait déjà ordonné la retraite quand Custine parut et fit changer cette disposition pour suivre son premier plan. Mais la direction qu'il donna à ses troupes, ou que celles-ci prirent sans lui, les

porta trop à droite près du ruisseau nommé Klingbach, tandis qu'elles auraient dû, en se jetant sur la gauche, s'approcher de son avant-garde qui défendait les débouchés de la forêt de Germersheim devant Knittelsheim et Bellheim. Cette avant-garde était faible et pouvait être repoussée; puisque les plus grandes forces des Autrichiens se trouvaient devant elle, ce qui aurait fait manquer l'opération.

Le désordre de la marche de nuit existait encore en partie; on courait à la recherche des différentes colonnes, notamment de celle où se trouvait le parc d'artillerie qui s'était égaré et qu'on chercha plus d'une heure avant de le trouver. Les troupes avaient dépassé le village de Herxheim, quand on annonça à Custine qu'une colonne ennemie arrivait par la grande route de Rheinzabern à Rilsheim et allait déboucher de ce dernier village. La cavalerie qui se trouvait sous sa main fut dirigée contre cette colonne pour la charger, au lieu d'être employée à la devancer et à lui couper la route de Germersheim, avant son arrivée à l'entrée de la forêt, non loin du pont de Spiegelbrück où elle devait passer. La charge de cette cavalerie, quoique trop précipitée, fut assez heureuse, elle enleva des pièces de canon; mais nos cavaliers ayant mal-à-propos sabré les chartiers, quand elle fut contrechargée par la cavalerie ennemie, elle ne put en emmener qu'une. Elle n'a-

vait pas attendu, pour commencer son attaque, que l'infanterie, qui était encore à quelque distance, eût passé de l'ordre de marche à l'ordre de bataille et fût assez rapprochée d'elle pour la soutenir. Elle fut vivement ramenée et tomba dans le plus grand désordre sur cette infanterie qui arrivait enfin, mais toujours dans l'ordre de marche, et dont une partie fut culbutée par elle. Cela ne contribua pas médiocrement à y jeter l'épouvante; d'ailleurs ceux qui la conduisaient avaient eu le tort de la faire marcher par des bas-fonds qui l'empêchaient de juger la présence de l'ennemi, dont elle ne fut instruite que par le désordre de notre cavalerie. Si elle l'eût aperçu, comme l'ennemi qu'on voit est moins effrayant que celui qu'on ne voit pas, surtout pour de jeunes troupes, d'un coup d'œil elle eût jugé sa supériorité sur lui et se fût déployée avec calme.

Custine chargea dans ce moment la cavalerie ennemie qui avait poursuivi la nôtre; il se retira ensuite sur son infanterie. Mais celle-ci qui venait de se former en bataille avec précipitation, prit ses troupes pour celles des Autrichiens et les accueillit par une décharge de mousqueterie exécutée sans le commandement de ses chefs et qui nous tua quelques cavaliers. Après cette décharge, l'infanterie tourna le dos et prit la fuite ; mais comme elle se trouvait encore dans les bas-fonds par lesquels on l'avait

fait marcher, l'ennemi ne pouvant l'apercevoir ne chercha pas à profiter de son désordre.

Les troupes que Custine avait fait charger, étaient celles qu'il s'était proposé d'enlever. Elles se composaient de trois ou quatre bataillons, de quelques escadrons de cavalerie avec quelques pièces de canon. Elles avaient été placées, comme nous l'avons dit plus haut, dans les environs de Rheinzabern, en face des troupes françaises commandées par le géneral Ferrière qui devait les attaquer de front aussitôt que les troupes, que conduisait Custine, seraient placées sur leurs derrières; mais le bruit du canon de l'avant-garde leur ayant donné l'éveil, elles quittèrent la position de Rheinzabern plus tôt qu'on ne l'avait supposé et débouchèrent de Rilsheim devant les troupes de Custine, avant que celles-ci n'eussent pris la position qu'elles devaient prendre pour les couper. Malheureusement le général Ferrière ne les suivit pas d'aussi près qu'il l'aurait dû, et quand Custine fit charger sa cavalerie, le premier s'en trouvait trop éloigné pour prendre part à ce combat; de plus notre infanterie ayant pris la fuite, comme nous l'avons observé plus haut, ce fut une affaire totalement manquée. Elle le fut par les fautes du général chef de l'état-major, dont le peu d'expérience amena l'encombrement de Steinfeld, la fatigue et le retard des diverses colonnes, ainsi que

par la précipitation de Custine qui fit charger sa cavalerie sur des troupes auxquelles il devait couper la retraite au lieu de les combattre, et qui forma cette attaque, avant que son infanterie fût en état de la soutenir. Les autres causes de non-réussite, doivent s'attribuer à la mauvaise conduite de l'infanterie et à la lenteur que Ferrière mit dans sa marche; car il lui était facile de suivre l'ennemi d'assez près pour le combattre, quand il parut devant les troupes de Custine. Celui-ci qui, pour la réussite de cette affaire, avait cru devoir mettre en mouvement une partie de l'armée de la Moselle et la garnison de Landau, ne jugea pas nécessaire de faire avancer la réserve de trois bataillons, et autant d'escadrons, qu'il avait placée entre Minfeld et Langenkandel, sous les ordres de l'adjudant-général Viennot-Vaublanc.

Notre avant-garde se trouvait très compromise par la retraite précipitée de notre infanterie. Le général Landremont fit la sienne avec beaucoup d'ordre et de bonheur, après s'être bien battu; il fut à peu près le seul qui, dans cette affaire, vit augmenter la considération dont il jouissait déjà, ce qui était alors l'avant-coureur d'une élévation rapide et d'une chute plus rapide encore. Le chef d'escadron Clarke, ayant eu son cheval tué, s'était rallié à un bataillon d'infanterie qu'il ne quitta plus pendant

la durée de l'affaire; il s'était muni du fusil d'un blessé ou d'un fuyard pour s'en servir au besoin. Les représentants auxquels on ne laissa pas ignorer ce fait, l'élevèrent sur le champ au grade de général de brigade, puis aux fonctions de chef de l'état-major général, qu'il ne conserva pas long-temps. L'affaire du 17 mai est la dernière, je crois, où ce général, devenu depuis duc de Feltre et maréchal, ait paru devant l'ennemi.

Custine partit pour aller prendre le commandement de l'armée du Nord. Malgré qu'il eût échoué dans l'affaire du 17, il emporta les regrets de celle qu'il quittait; elle savait apprécier ses qualités militaires et le regardait encore comme le meilleur des généraux en chef que la république possédait à cette époque : on n'attribuait sa non-réussite qu'aux fautes commises dans l'exécution de son plan d'attaque. Son successeur le général Dietmann ne fit ni bien ni mal, car il ne fit rien. Il fut remplacé dans son commandement environ un mois après, c'est-à-dire, vers le milieu du mois de juin, par le général Beauharnais, homme instruit, mais peu guerrier; il arrivait très jeune au commandement d'une armée et dans un moment fort important. Il n'y avait alors qu'un seul parti à prendre, celui de s'approcher de Mayence pour en faire lever le siége, afin de sauver cette place et la nombreuse garnison qui la défendait. Toute l'armée

en sentait l'importance et voulait atteindre ce but; elle murmurait ou plutôt elle s'indignait, comme l'a déclaré son nouveau général en chef, du repos dans lequel on la laissait. Son instruction, ainsi qu'il le reconnait dans la proclamation du 2 juillet (voir le *Moniteur* du 12), était suffisante; elle avait aussi le sentiment de sa force; vu les renforts considérables qu'elle avait reçus, elle s'élevait à soixante mille combattants; l'armée de la Moselle pouvait disposer de quarante mille; c'était donc cent mille hommes qu'on pouvait porter en moins de huit jours sur Mayence. La délivrance de cette place paraissait certaine, autant du moins que peut l'être une opération de cette nature; car si l'armée n'eût pas été aussi jeune et qu'elle eût eu des généraux d'une plus grande expérience, il eût fallu moins de monde pour être sûr de la réussite; mais il n'y avait pas de temps à perdre et on en avait déjà trop perdu. Cependant, malgré sa proclamation et ses promesses, Beauharnais perdit encore celui qui s'écoula entre le 2 juillet et le 19 qu'il commença son premier mouvement en avant dès lors, malgré les grands moyens dont il disposait et le concours de l'armée de la Moselle, on put douter qu'on arriverait à temps pour sauver Mayence.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Marche de l'armée du Rhin pour faire lever le siége de Mayence. — Capitulation de cette place. — Retour de l'armée sur la Lauter.

Le 19 juillet, le général Beauharnais quitta sa position de la Lauter pour s'approcher de la Queich. Le lendemain le général Ferrière, commandant la droite de l'armée, eut l'ordre de se porter sur Germersheim; le général en chef fit appuyer ce mouvement par la brigade d'infanterie de Mequillet, qui chassa l'ennemi du village de Bellheim et fit sa jonction avec Ferrière dans la forêt de Germersheim. Ces troupes réunies s'approchèrent du ruisseau appelé Forbach. Les Autrichiens avaient leur arrière-garde sur la rive gauche de ce ruisseau, et une batterie en arrière du pont que traverse la route de Germersheim, laquelle se trouvait enfilée par le feu de cette batterie. Ferrière disposa son artillerie pour lui riposter et une canonnade assez vive s'engagea; elle ne fut pas meurtrière, les troupes se trouvant toutes masquées par les bois. On engagea Ferrière

à faire passer de l'infanterie au dessus ou au dessous du pont, afin de tourner la position de l'artillerie autrichienne. Il donna l'ordre pour l'exécution de ce mouvement; mais dès qu'il apprit qu'un seul homme avait été tué, il fit rétrograder cette infanterie et ordonna ensuite la retraite de sa division en arrière de la forêt, et celle de la brigade Mequillet sur Bellheim. Pendant que cette attaque ridicule avait lieu sur la droite, le général en chef avec la plus grande partie de l'armée se trouvait dans les environs de Landau; il faisait repousser les avant-postes prussiens de la division de Thaden, et perdait un temps précieux, au lieu de marcher avec la confiance que devait lui inspirer la supériorité qu'il avait sur ses ennemis; car il faut se rappeler que leurs principales forces étaient occupées au siége de Mayence. Ils n'avaient en observation, devant l'armée de la Moselle, qu'un corps peu nombreux aux environs de Kaiserslautern sous les ordres du duc de Brunswick; et devant celle du Rhin, ils n'avaient aux environs de Landau, que la division de Thaden, dont nous avons déjà parlé, et dix mille hommes sous les ordres de Wurmser près de Germersheim.

J'ai dit qu'à l'époque du départ de l'armée des environs de Weissembourg, on pouvait douter qu'elle arrivât à temps pour faire lever le siége de Mayen-

ce; mais quand on vit que Beauharnais, au lieu de marcher aussi rapidement que les circonstances le voulaient, s'amusait à attaquer, et avec les précautions les plus minutieuses, les petits détachements que l'ennemi avait répandus dans les montagnes et dans la forêt de Germersheim, on fut persuadé qu'il n'atteindrait pas le but qu'il s'était proposé.

La garnison de Mayence manquait d'une partie des provisions de bouche qui lui étaient nécessaires; elle avait encore du pain, et à la rigueur elle pouvait se défendre quelque temps de plus. Il n'y a pas de doute qu'elle ne l'eût fait, pour peu qu'elle eût eu l'espoir d'être secourue; mais elle ne fut point prévenue de la marche des armées françaises pour la délivrer; elle craignit d'être obligée quelques jours plus tard de se rendre à discrétion. L'ennemi qui connaissait les mouvements des Français, en fut effrayé; il s'empressa d'accepter les conditions que la garnison lui proposa, dans la persuasion où elle était qu'elle ne serait jamais secourue, et la capitulation fut signée le 23 juillet (1).

(1) Ce serait peut-être ici le cas de donner la relation de ce siége mémorable. N'y ayant point assisté, et d'ailleurs étant instruit que des généraux français témoins oculaires, sont dans l'intention d'en écrire l'histoire, je ne crois pas devoir moi-même entreprendre cette tâche. J'avais eu le

Je ne puis m'empêcher ici d'observer que nos lois actuelles interdisent aux commandants des places de céder à de semblables considérations, et que la crainte de s'exposer à se rendre à discrétion ou seulement prisonniers de guerre, n'est plus pour eux un motif suffisant de capituler, tant qu'ils n'éprouvent pas le manque absolu de vivres ou de munitions. On a vu par un grand nombre d'exemples combien il était nécessaire d'imposer aux commandants ce devoir rigoureux, de la stricte observation duquel a dépendu souvent le sort d'une campagne.

L'armée du Rhin avait commencé ses opérations depuis cinq jours, et elle était encore occupée à disputer aux ennemis quelques mamelons aux environs de la montagne Sainte-Anne, près de Landau; tandis que si elle eût méprisé ces petits corps de troupes et qu'elle eût marché en avant, ils se seraient retirés avec la plus grande précipitation. Elle pouvait être arrivée le 20 à Dürckheim, le 21 à la hauteur de Grünstadt, et le 22 la garnison de

projet de donner le journal du général commandant la place, Doyré; mais il est si incomplet, que les auteurs de la collection des siéges, imprimée à Paris en 1806, se sont vus obligés de recourir à la relation d'un adjudant-général prussien. C'est cette relation originale dont je donne un extrait, en l'accompagnant de quelques notes, dans les *Additions* qui sont à la suite de cette campagne, N.° I.

Mayence eût pu entendre son canon, ce qui eût fait cesser les pour-parlers entamés avec l'ennemi.

L'armée de la Moselle qui avait commencé son mouvement avant celle du Rhin, ne fut pas plus heureuse dans ses opérations. Houchard avait envoyé un petit corps de troupes vers Leimen, et avec le reste de son armée il se dirigea par Cusel sur la Glan; par conséquent au lieu de se rapprocher de l'armée du Rhin, il s'en éloignait. Il se mit dans l'impossibilité de concerter ses opérations avec les siennes et de communiquer avec Beauharnais autrement que par un grand détour; car le duc de Brunswick avait concentré ses troupes aux environs de Kaiserslautern: il se trouvait entre les deux armées françaises. Son avant-garde, placée à Leimen, contint le corps des Vosges que Houchard avait dirigé sur ce point, et le prince de Hohenlohe-Ingelfingen posté à Ramstein, gardait les routes de Homburg et de Cusel. C'était bien évidemment Kaiserslautern que Houchard devait choisir pour son point d'attaque: d'abord l'ennemi s'y trouvait, c'était déjà une raison pour y marcher; en outre il se serait lié avec le corps dirigé sur Leimen et se serait trouvé aussi rapproché qu'il était nécessaire de l'armée du Rhin; et quand celle-ci eût été à la hauteur de Grünstadt, il eût pu se trouver à Gellheim et Kirchheim-Poland; il eût trouvé à Kaisers

lautern de beaux chemins pour s'avancer dans le Palatinat et s'approcher de Mayence, ce qu'il ne pouvait espérer sur la Glan.

Il est évident que Mayence a succombé, parce que le général Doyré, commandant la place, n'a pas connu la marche de nos armées pour la délivrer, et parce que les généraux Houchard et Beauharnais ont attendu trop tard pour marcher à son secours; car ils étaient aussi en mesure de commencer leur opération quinze jours plus tôt. Ils savaient jusqu'à quelle époque la garnison avait des vivres et sur cette connaissance ils ont fixé le moment de leur départ, sans considérer que dans une ville assiégée et bombardée, il pouvait survenir des événements qui abrégeraient la durée des vivres, ce qui arriva en effet.

La reddition de cette place que l'ennemi s'empressa de faire savoir à nos généraux, dans l'intention d'arrêter leurs mouvements, fut un coup de foudre pour eux. Ils furent atterrés de cette nouvelle et s'exagérant les dangers de leur position, ils perdirent la tête au point de croire qu'ils ne pourraient assez tôt rejoindre la position qu'ils venaient de quitter; ils eurent même la crainte d'y être prévenus par l'ennemi et la retraite fut précipitamment ordonnée.

Pendant le mouvement de la retraite, Beauharnais avait complété la garnison de Landau et rem-

placé son commandant (le général Gillot) par le général Laubadère. Il était indisposé contre Ferrière qui, depuis long-temps, commandait la droite de l'armée, où il s'était soutenu malgré sa faiblesse, en dénonçant les généraux en chef qui étaient mécontents de sa conduite; ce qu'il avait fait notamment à l'égard de Custine avec beaucoup d'acharnement. Il avait été dénoncé à son tour aux représentants du peuple par ses propres troupes qui l'accusèrent d'incapacité · il fut remplacé par le général Gillot. Le général en chef ne tarda pas lui-même à s'apercevoir du danger de sa position; il demanda à être déchargé de son commandement, en motivant sa demande sur ce qu'il avait le malheur de faire partie d'une classe ci-devant privilégiée et qui, par la conduite du plus grand nombre de ses membres, avait inspiré à l'opinion publique une méfiance légitime (1).

Il faut convenir en effet que les militaires de

(1) « J'ai le malheur de faire partie d'une classe ci-de- » vant privilégiée; et quand l'opinion publique a élevé sur » toute la caste une méfiance légitimée par un si grand » nombre de ceux qui en faisaient partie, je dois provoquer » moi-même l'ostracisme, et vous solliciter de me permettre » de prendre rang comme soldat, parmi les braves répu- » blicains de cette armée. » Lettre de Beauharnais a la Convention, du 13 Aout 1793, insérée dans le Moniteur du 18 du même mois.

cette classe pouvaient difficilement continuer à servir dans les armées de la république, par les attaques auxquelles ils étaient continuellement en but, et les persécutions des représentants aux armées, qui étaient alors choisis parmi les députés de la montagne, les fanatiques de cette époque. La plupart de ces officiers servaient cependant avec zèle et fidélité; et s'ils n'étaient pas plus instruits, ils ne l'étaient pas moins que les autres; le mérite de la fidélité était d'autant plus grand pour eux, qu'ils servaient la cause d'une révolution principalement dirigée contre leurs priviléges. Il n'était pas juste de punir les uns des torts qu'on avait à reprocher aux autres; et les expulser entièrement des armées, comme on les en menaçait, c'était amener sur elles une nouvelle désorganisation, peut-être plus complète que la première. Mais alors comme dans tous les temps de troubles et de factions, rien ne pouvait faire entendre raison aux fanatiques, soit qu'ils le fussent de bonne foi, soit que leur feint patriotisme ne fût qu'un masque hypocrite pour couvrir leur domination. Cette classe se trouvait dans la même position que les militaires de tous grades qui ont défendu le territoire français sous la république ou sous l'empire, et qui éprouvent des fanatiques du jour les mêmes soupçons, les mêmes attaques, en attendant qu'ils aient acquis assez de force, pour

leur faire subir les mêmes persécutions et venger les puissances qui n'ont pu profiter de nos troubles pour se partager la France.

Nous devons des actions de grâces à la providence qui nous a rendu des princes dont les vertus et la haute sagesse ont mis un frein à la déraison de ces modernes jacobins qui exploitent aujourd'hui la légitimité, comme leurs devanciers exploitaient la souveraineté du peuple. Espérons que malgré les modifications à la charte, qu'ils sont parvenus à obtenir, ils ne réussiront pas à altérer la confiance qu'on a dans ce principe salutaire.

Le général Beauharnais ne pouvait se dissimuler, qu'à tort ou à raison, il n'avait jamais eu la confiance de l'armée, même avant le commencement de ses tentatives timides autour de Landau et la forêt de Germersheim; mais à son retour ayant voulu haranguer les troupes, il en fut si mal accueilli qu'il lui fut impossible de douter que sa présence était désagréable à l'armée. Le gouvernement n'ayant pas répondu à ses offres de démission, il fit une dernière proclamation aux troupes pour finir comme il avait commencé, et se retira à Strasbourg laissant le commandement de son armée au général Landremont. C'était encore une perte qu'elle faisait, quoique cependant Beauharnais fût un général très faible; mais ayant de l'esprit, des connaissances

étendues et de la jeunesse, il eût gagné par l'expérience, s'il eût continué plus long-temps la carrière militaire. Son successeur était loin d'avoir autant de connaissances que lui : nous avons dit qu'il avait remplacé Houchard dans le commandement de l'avant-garde de l'armée du Rhin; il y acquit assez de réputation pour que son élévation au grade de général en chef fût accueillie des troupes qui l'avaient vu combattre. Mais sa tâche était devenue plus difficile que celle de ses devanciers, depuis la prise de Mayence, qui allait faire refluer sur lui plus de troupes qu'il n'en pouvait combattre, aussi il ne tarda pas à se repentir d'avoir accepté un commandement trop au-dessus de ses forces.

L'armée occupait les hauteurs de la rive droite de la Lauter; quelques points étaient assez forts, surtout les hauteurs du Geisberg en arrière de Weissembourg. Plusieurs parties des anciennes lignes avaient été réparées et mises en état de défense aux environs de Lauterbourg, où appuyait la droite de l'armée; au moulin de Bienwald on avait construit une redoute, et en se rapprochant de Weissembourg, le petit fortin, dit *St.-Remi*, avait été réparé et le village d'Altstadt retranché. On n'avait pas rétabli les retranchements qui appuyaient anciennement la gauche de cette position et qui cou-

ronnaient les hauteurs dites *la montagne du Pigeonnier.*

Ainsi la ville de Weissembourg formait l'extrême gauche de la position retranchée, l'étendue à défendre était grande, les postes éloignés les uns des autres; cette position avait en outre l'inconvénient d'avoir en face d'elle et très près des retranchements la forêt de Bienwald, occupée en grande partie par les Autrichiens qu'il était difficile d'en déloger, puisque cette forêt se liait, pour ainsi dire, à celle de Germersheim sur la Queich; cette circonstance forçait à avoir toujours une forte avant-garde vers le village de Steinfeld pour en découvrir le revers.

La défense de cette ligne déjà trop longue pour une armée si peu aguerrie et si peu manœuvrière, nécessitait en outre d'avoir dans les montagnes un corps de troupes, pour n'être pas tourné par les sources de la Lauter, et pour assurer la communication avec les troupes de l'armée de la Moselle, qui occupaient les revers des Vosges à Pirmasens Ainsi la ligne de défense de l'armée du Rhin était allongée et par conséquent affaiblie; cette position pouvait aussi être tournée par sa droite, au moyen de ce que l'ennemi avait la faculté d'effectuer le passage du Rhin sur ses derrières, pendant qu'il nous attaquerait sur son front, ce qui était un in-

convénient grave à ajouter à ceux dont nous venons de parler, et qu'on pouvait éviter en prenant position d'une tout autre manière; toutefois l'armée resta campée comme nous venons de le dire. Son avant-garde, sous les ordres du général Meynier, fut placée en avant de Weissembourg, la gauche appuyée aux montagnes près Bergzabern et la droite à Steinfeld, éclairant par des postes la route de Landau jusqu'à Barbelroth. Elle communiqua d'abord facilement avec cette place; quelques convois y furent jetés pour achever de complèter ses approvisionnements et son armement, au moyen d'escortes qui furent quelques fois attaquées par les Autrichiens, mais sans succès.

Depuis, les Prussiens s'étant approchés de Landau et ayant resserré sa garnison, les Autrichiens étendirent leur droite jusqu'aux montagnes vers Bergzabern et tâtèrent les différentes positions occupées par l'avant-garde des Français. Ils avaient espéré que ces troupes ne tiendraient pas; mais au contraire elles se défendirent avec bravoure et obtinrent quelques succès dans le voisinage des montagnes. L'ennemi fut donc obligé de développer plus de moyens; il appuya davantage sur la droite des Français où le terrain était plus favorable au développement, et à l'action de sa cavalerie. Nos généraux se crurent obligés, pour concentrer davantage les troupes de leur avant-

garde, d'abandonner Bergzabern et Steinfeld en appuyant leur droite à Cappweyer et leur gauche à Ober-Otterbach. Ce petit mouvement rétrograde fit l'effet qu'il devait produire; il encouragea l'ennemi à se porter plus en avant, et lui fit concevoir l'espérance qu'en appuyant les attaques de sa cavalerie, d'une artillerie nombreuse, l'avant-garde de l'armée française serait obligée de repasser en entier sur la rive droite de la Lauter; ce qui faciliterait l'attaque de front de la position de l'armée, ou donnerait les moyens de la tourner par les montagnes. Mais les Français ne s'en laissèrent pas imposer par l'artillerie ennemie; la leur, étant ce qu'ils avaient alors de plus instruit dans leur armée, riposta, sinon avec de grands avantages, du moins à succès égal. Toutes les canonnades qui eurent lieu sur notre front et qui furent si souvent répétées pendant la seconde quinzaine du mois d'août, n'aboutirent qu'à faire consommer une quantité de munitions de part et d'autre, sans faire gagner un pouce de terrain et sans autre résultat des deux côtés que des pièces démontées et la perte d'un petit nombre d'hommes. On pourrait comparer plusieurs d'entre elles à celle de Valmy : si celle-ci a acquis une célébrité si grande, quand les autres sont restées à peu près ignorées, c'est qu'elle était notre premier fait d'armes, et qu'il était bien plus glorieux à cette époque, où l'on au-

rait déjà dû s'estimer très heureux que des troupes de formation si récente pussent seulement tenir devant l'ennemi.

Notre aile gauche était fort tranquille dans les gorges de Lembach; mais à notre droite dans les environs de Lauterbourg, depuis le départ de Ferrière, nos troupes furent plus actives; le général Gillot y eut quelques affaires qui contribuèrent à les aguerrir, on s'y aperçut surtout de la présence de Desaix. C'est à cette époque qu'il prit un goût si vif pour la petite guerre, celles des avant-gardes, etc. Ces affaires furent, on pourrait dire, les préliminaires de celles qui lui valurent depuis une si belle réputation. C'est à la suite d'une d'entr'elles, où il fut blessé, qu'il acquit le grade de général de brigade.

En vertu de la capitulation de Mayence, les troupes qui formaient la garnison de cette place, montant encore à quinze mille hommes, ne pouvaient plus servir sur le Rhin. La Convention les dirigea, ainsi que celles qui formaient la garnison de Valenciennes, sur la Vendée, dont l'insurrection avait pris alors le caractère le plus alarmant. Ces puissants renforts étant encore insuffisants, elle les fit suivre dans le courant du mois d'août, par d'autres troupes tirées des armées du Rhin et de la Moselle, ce qui affaiblit beaucoup celles-ci. Ces troupes, ainsi que la garnison de Mayence, furent transportées à

grandes journées dans des charrettes de paysans, obtenues par la voie des réquisitions, et qu'on relayait plusieurs fois dans le jour. On fit beaucoup de bruit dans le temps, de ce moyen inusité jusqu'alors, de faire voyager des armées en poste; mais la vérité est qu'on s'en trouva mal, et qu'on fut peu tenté dans la suite d'imiter cet exemple. Les troupes arrivèrent un peu plus tôt, il est vrai, mais horriblement fatiguées; et leur armement ayant beaucoup souffert du cahot des charrettes, exigea de grandes réparations, qui firent perdre le temps qu'on avait gagné.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les armées prussiennes et autrichiennes renforcées des troupes qui avaient fait le siége de Mayence. — Projet de levée en masse; son peu de succès. — Prise du camp retranché de Nothweiler par le générel Piaskewitz.

L'ARMÉE de Wurmser s'était considérablement renforcée, au point qu'elle devint supérieure à celle que commandait le général Landremont. Des inquiétudes ne tardèrent pas à se faire sentir, et l'on conçut des craintes fondées de voir sous peu envahir une partie du territoire français.

Les représentants du peuple imaginèrent de répéter le mouvement qui s'était opéré à la fin de l'année précédente, lors de l'entrée des Prussiens et des Autrichiens en Champagne. Il ne tint pas à eux que les Français ne se persuadassent de nouveau que la patrie était en danger. Par leurs discours, prononcés dans les clubs et les places publiques des villes de l'Alsace et de la Lorraine, ils parvinrent à faire marcher une partie des habitants en état de porter les armes, et les dirigèrent sur l'armée; cette espèce de levée en masse n'était qu'une parodie du

grand mouvement qui avait eu lieu en 1792 : ces hommes enlevés à leur famille, sans volonté décidée, n'ayant pour toutes armes qu'une mauvaise pique, sans ordre, sans discipline et presque sans chefs, oublièrent bientôt les grands mots avec lesquels on les avait persuadés. La plupart n'était pas encore hors de la banlieue qu'ils retournèrent dans leurs foyers entraînés par leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui résistèrent à des sollicitations si pressantes et qui joignirent l'armée, étaient mécontents et en si mauvais état, qu'il parut impossible d'en tirer le moindre service; de sorte que, quand les plus éloignés arrivèrent, ils avaient déjà croisé en route les premiers qui avaient été renvoyés : on ne conserva que deux bataillons de Neufchâteau et de Mirecourt, du département des Vosges, qui étaient les mieux disposés, et formés en partie de jeunes gens non mariés, et un bataillon de Toul, composé presqu'en totalité d'anciens militaires. Ce bataillon, commandé par le citoyen Carez, était armé de fusils et avait même des canons; il était accompagné de deux officiers municipaux, et n'avait pas perdu en route le tiers de son effectif.

Ainsi ce mouvement, au lieu d'être utile à l'armée, lui causa un grand préjudice en ce qu'il consomma en pure perte une partie de ses vivres, dont elle était peu pourvue. Il n'occasiona pas la moin-

dre crainte aux ennemis, qui n'avaient encore envahi aucun point du territoire, et dont les derrières, cette partie si faible d'une armée, ne pouvaient être assaillis. Ils savaient bien que ce n'était pas avec de tels moyens que l'on pourrait combattre avantageusement de front des armées régulières, aguerries et expérimentées. Mais aussi à cette époque, ils sentirent qu'ils avaient mal jugé l'armée française, et qu'ils ne lui feraient pas abandonner sa position, tant qu'ils n'emploieraient contre elle que des affaires de canon, qui n'avaient eu jusqu'alors pour résultat, que d'aguerrir les jeunes troupes dont elle était composée.

Par suite d'un plan arrêté entre Wurmser et le duc de Brunswick, ce dernier avait chargé un corps de ses troupes du blocus de Landau, et s'était avancé de sa personne avec une autre partie vers Kaiserslautern; il avait passé ensuite l'Erbach, s'était emparé de Pirmasens et y avait pris position, en poussant son avant-garde vers Bitche, où elle s'empara du camp de Ketterich. La droite de l'armée de la Moselle qui, sous les ordres du général Moreaux (1), occupait le camp de Hornbach, tandis que le reste de cette armée se prolongeait le long de la Blies et de la Sarre, faisait face au corps prussien de Kal-

(1) Ce n'est pas le général Moreau devenu célèbre depuis.

kreuth et à celui de Knobelsdorf arrivé récemment de la Belgique.

Par ce mouvement du duc de Brunswick, les armées françaises du Rhin et de la Moselle se trouvaient isolées l'une de l'autre. Le duc n'avait plus qu'un pas à faire, et la position de Weissembourg, déjà tournée vers les sources de la Lauter, se fût trouvée absolument prise à revers, et l'on eût eu à peine le temps de l'évacuer. Le général Landremont, croyant que le mouvement du duc de Brunswick était plutôt dirigé contre l'armée de la Moselle que contre la sienne, parut peu s'en inquiéter. Il ne changea pas de résolution au sujet d'un plan de campagne qu'il avait adopté et qui consistait à opérer un passage du Rhin sous Brisach et devant Kehl C'était un projet déraisonnable, surtout depuis que le gouvernement avait jugé convenable d'affaiblir encore les deux armées du Rhin et de la Moselle, par les nouveaux détachements qu'il en avait tirés pour renforcer celles du Nord et des Ardennes après la prise de Mayence, c'est-à-dire, au moment où l'on ne pouvait plus douter que les premières auraient bientôt de plus grandes forces à combattre par l'arrivée de celles qui avaient été employées au siége de cette ville.

La tentative du passage du Rhin échoua complétement. On peut dire que ce défaut de succès dut être

regardé comme un bonheur dans la position où se trouvait l'armée du Rhin qui, le même jour, fut attaquée sur son extrême gauche par les troupes que Wurmser avait fait filer dans les montagnes sous les ordres du général Piaskewitz, composées d'Autrichiens et d'une partie du corps de Condé ([1]).

Les troupes françaises qui étaient chargées de défendre ce point si important de la position de la Lauter, avaient été, dans le principe, commandées par le général Falck, ensuite par le général Arlande qui avait déserté de ce poste quelques jours auparavant l'attaque. Cela fit croire au général en chef et à presque toute l'armée qu'Arlande avait décidé l'ennemi à tenter cette entreprise; plusieurs militaires de cette division ont cru le reconnaître parmi les morts. Je ne sais ce que cette assertion peut avoir de vrai; mais des personnes qui ont fait partie de l'armée de Condé m'ont assuré qu'elles avaient bien entendu parler de l'arrivée de cet officier général, mais que depuis ce jour on n'avait jamais su ce qu'il était devenu. Quoi qu'il en soit, cette disparition porta le dernier coup aux nobles qui occupaient des emplois dans l'armée; la plupart en furent renvoyés, quelques-uns purent cependant s'y

([1]) On trouvera des détails sur l'organisation de ce corps dans les *Additions* à cette campagne, N.° II.

maintenir; mais combien il leur fallut déployer de talents et d'adresse pour s'y conserver! Desaix fut du petit nombre de ces derniers.

Les commissaires de la Convention adoptèrent un système de remplacement absurde, en prenant pour base, non pas l'ancienneté de grade, ce qui eût amené peu d'inconvénients, mais l'ancienneté de service. Ils remplacèrent des officiers, dont quelques-uns étaient à la vérité douteux, par d'autres d'une incapacité absolue. Aujourd'hui par exemple, on avait besoin de choisir un caporal, le plus ancien soldat était nommé; c'était le plus souvent un blanchisseur de la compagnie ou du régiment. Le lendemain, il fallait un sergent, et ce même blanchisseur qui était encore le plus ancien de service, montait à ce grade; jusque là il n'y avait pas grand mal; mais il est arrivé quelquefois qu'au bout de huit à dix jours il était devenu le chef d'un bataillon d'infanterie, ou le chef de brigade d'un régiment de cavalerie, puisque le renvoi des officiers d'origine noble amenait de nombreuses mutations. A l'incapacité ou à l'ignorance de ces officiers, se joignait encore leur grand âge qui les mettait dans l'impossibilité, non-seulement de commander, mais de faire même aucune espèce de service. Je pourrais citer beaucoup d'exemples désastreux de l'application de ce faux principe; en voici un qui ne rentre

pas précisément dans le cas dont je viens de parler, mais qui peint également la désorganisation des armées, et que j'ai eu plus particulièrement sous les yeux. Le général Ferrey qui commandait la gauche de l'armée, et qui avait remplacé le général Arlande, qui était chargé par conséquent du poste le plus important de l'armée, venait d'être nommé général de brigade, sans avoir vu de sa vie un soldat ennemi. Pendant long-temps il avait été porté sur le contrôle d'un bataillon de milice de Franche-Comté; à la formation des nouveaux bataillons de la Haute-Saône, il fut nommé adjudant-major d'un de ces bataillons. Il lui vint dans l'idée de faire un mémoire sur la défense des lignes en général; il l'envoya aux commissaires de la Convention qui, sans prendre le temps de le lire, crurent l'auteur un militaire consommé. Il n'était pas noble, de plus il était très ancien de service, mais dans la milice, âgé et cassé : sur le champ un arrêté le nomme général et l'envoie commander la gauche de l'armée, sans s'inquiéter si ce choix pouvait convenir au général en chef.

On voit que ce système d'avancement était trop absurde pour pouvoir durer; aussi on l'abandonna bientôt pour se jeter dans un autre excès qui était moins dangereux, parceque le remède se trouvait à côté du mal. Je veux dire que, sans

consulter l'ancienneté de service ou de grade, les représentants nommèrent aux places d'officiers supérieurs dans les bataillons, les régiments et les états-majors, toutes les personnes qui leur parurent les plus propres à remplir ces fonctions; ils se trompèrent souvent, car les officiers qui se sentaient le plus de moyens, étaient presque toujours ceux qui redoutaient le plus leur choix et l'avancement; mais enfin quand ils s'étaient trompés, comme ils avaient aussi une responsabilité qui n'était point illusoire vis-à-vis du comité de salut public et des meneurs de la Convention, ils revenaient bien vîte sur leurs pas, par une destitution ou tout autre moyen; car quelquefois celui qui avait été nommé d'abord général de division, ils le replaçaient sans hésiter, quelques jours après, chef de brigade, ou chef de bataillon. Ainsi, comme je viens de le dire, le remède était bien près du mal, et ce nouveau mode fut préférable à l'ancien qui avait désorganisé les armées françaises, tandis qu'on peut dire que c'est de celui-ci que sont sortis les meilleurs généraux de la république. J'ai cru devoir entrer ici dans quelques détails qui m'ont paru nécessaires pour donner une connaissance plus exacte de l'état de nos armées de cette époque, afin que l'on pût mieux juger le mérite de leurs efforts et ce qu'elles étaient véritablement capables de faire.

Le 12 septembre, de très grand matin, le canon qui se tirait dans la vallée de la Lauter, annonçait que l'aile gauche était vivement attaquée, ce qui surprit et déconcerta le général en chef qui était si loin de s'y attendre, que ce jour était, comme nous l'avons dit, celui qu'il avait choisi pour faire exécuter le passage du Rhin à Brisach et à Kehl. Il avait la plus mauvaise opinion de la capacité du général Ferrey qui commandait dans cette partie, et il n'osait le changer, dans la crainte de mécontenter les commissaires de la Convention.

Les troupes de son armée étaient en mouvement pour passer sur la rive droite du Rhin, et il avait les plus grandes craintes d'être obligé, par suite de l'attaque qu'il entendait sur la gauche, d'évacuer promptement sa position des lignes, si le camp de Nothweiler était forcé. Dans la perplexité où il se trouvait, il prit à tout événement le parti d'envoyer sur Lembach quatre bataillons destinés à renforcer ceux qui défendaient la position attaquée, si, toutefois, il en était encore temps; mais dans le cas contraire à protéger leur retraite en ralentissant les attaques de l'ennemi, de manière à donner le temps de préparer et faciliter l'évacuation des lignes, si cela devenait nécessaire. Il chercha un officier pour commander cette réserve et prendre sur Ferrey l'ascendant nécessaire pour

le diriger; son état-major lui désigna le capitaine adjoint aux adjudants-généraux, Gouvion St.-Cyr. On pensait que cet officier était celui qui connaissait le mieux la position générale de l'armée et l'importance de celles que l'on occupait dans les montagnes; il était depuis le commencement de la campagne adjoint aux adjudants-généraux qui avaient été successivement chargés de la partie des reconnaissances militaires de l'armée. Landremont l'ayant fait appeler lui donna quelques mots d'instruction, et lui dit de ne point attendre ses troupes qui lui arriveraient plus tard, et de se porter de sa personne au lieu du combat, où il pourrait être utile par ses conseils avant leur arrivée. Cet officier étant parti de suite, se dirigea d'abord sur Lembach; l'on entendait encore la canonnade de temps en temps, mais il paraissait évident, à en juger par le rapprochement de ce bruit, que la position du camp de Nothweiler était forcée. On voyait déjà à Lembach, quartier-général de la division, des préparatifs qui annonçaient la plus prompte retraite : l'officier d'état-major les fit cesser et annonça le secours prêt à arriver de Weissembourg. Il continua sa route jusqu'à la rencontre qu'il fit de Ferrey au point appelé Dannbrück; ce général ramenait assez lestement sa troupe sur Lembach; mais St.-Cyr lui fit observer la nécessité de défen-

dre le terrain de ces gorges pied à pied, jusqu'à l'arrivée des renforts qui étaient en route pour le rejoindre; il lui fit part en même temps de la volonté du général en chef de reprendre la position qu'on venait de perdre, ajoutant qu'il lui paraissait convenable de s'établir sur les hauteurs boisées qui dominaient le chemin où ses troupes se trouvaient alors en colonne de marche, avec d'autant plus de raison, qu'elles étaient en effet très avantageuses. Le général adopta cet avis et y plaça ses troupes sur le champ, pendant que l'officier d'état-major se reporta en avant avec un détachement que lui donna Ferrey pour reconnaître la position de l'ennemi et pressentir sa marche ultérieure. Celui-ci n'avait pas suivi la colonne française au delà de la ferme de Litschoffen, où il avait établi un poste avec lequel s'engagèrent quelques tirailleurs, pendant que le reste des troupes ennemies s'occupait de prendre position sur les hauteurs au delà de Nothweiler; elles ne paraissaient pas vouloir donner pour le moment d'autre suite à leur victoire. Saint-Cyr revint alors au-devant de ses quatre bataillons, qu'il rejoignit près de Lembach où arrivait alors le général en chef près duquel il se rendit sur le champ, pour lui rendre compte de ce qu'il avait vu et prendre ses ordres, pendant que ses troupes se reposeraient. Il le trouva écoutant de fort mau-

vaise humeur le rapport que lui faisait Ferrey sur l'affaire qui venait de se passer. ce rapport fit à peu près connaître ce que l'on avait déjà soupçonné. que la position avait été assez mal occupée et plus mal défendue; que les troupes s'étant mal éclairées avaient été surprises pendant la nuit; que se trouvant presque sans direction au moment du combat, elles avaient fait quelques efforts partiels, dépourvus d'ensemble et qui n'avaient amené qu'une très faible défense, à la suite de laquelle le camp retranché, occupé par les troupes de cette division, était tombé au pouvoir de l'ennemi avec une partie de son artillerie. On trouva convenable, pour excuser les fautes qui avaient pu être commises, d'attribuer la plus grande part de cet échec à la trahison du général Arlande qui, peut-être, n'y fut pour rien, mais dont la désertion semblait autoriser ce soupçon.

Le général en chef était impatient de faire attaquer l'ennemi de suite; Ferrey objecta la grande fatigue de ses troupes; ensuite on perdit du temps à discuter la manière de faire cette attaque, et le général Landremont se décida à la remettre au lendemain. Il en laissa l'ordre formel au général Ferrey et se remit en route pour son quartier-général de Weissembourg : il vit en passant les quatre bataillons arrivés pour servir de renforts, leur parla et leur promit une affaire pour le lendemain. Quel-

ques hommes eurent l'air de douter qu'ils auraient ce plaisir; un d'eux dit même « ce sera peut-être » encore comme tant d'autres fois, où l'on nous a » promenés sur différents points sans jamais nous » faire donner. » Landremont leur engagea sa parole qu'ils donneraient cette fois et que l'adjoint qui était près de lui les commanderait. Ils ne parurent plus en douter et il leur échappa des paroles flatteuses pour cet officier, et qui exprimaient d'une manière énergique le désir qu'ils avaient de combattre l'ennemi.

Landremont emmena Saint-Cyr à Weissembourg, le présenta aux commissaires de la Convention, et le désigna comme celui de son armée en qui il avait le plus de confiance pour reprendre la position que l'on avait perdue. Il demanda sa nomination au grade d'adjudant-général, parceque n'étant que capitaine, les chefs de bataillons et même les chefs de brigade, qui se trouvaient dans cette division, pourraient croire leur amour-propre blessé s'ils se voyaient commandés par un officier d'un grade inférieur; Saint-Cyr acceptait la mission de commander les troupes, mais il refusait l'avancement, que tout le monde craignait à cette époque; il disait que pour ménager les amour-propres dont parlait le général en chef, il fallait envoyer l'adjudant-général Montrichard à la division des gorges; que naturel-

lement il l'y accompagnerait puisqu'il était son adjoint, qu'alors il ferait son possible pour diriger les troupes chargées de reprendre la position qu'on avait perdue; ce qui dispenserait de la nomination demandée par le général en chef, pour laquelle il avait une grande répugnance. Mais Landremont ayant insisté, les commissaires ne tinrent aucun compte des raisons de Saint-Cyr. A minuit il fut nommé adjudant-général chef de bataillon, et fut chargé d'aller de suite, à quelques lieues de Weissembourg, commander les troupes qui devaient attaquer les ennemis campés à Nothweiler, avant cinq heures du matin.

Il se rendit donc aussitôt à Lembach, quartier-général de cette division, pour prendre connaissance des ordres expédiés aux troupes, et s'assurer des points de leur réunion; il dut réveiller l'adjudant-général qui avait donné ces ordres. Ferrey les ignorait aussi complètement que s'il eut été étranger à ces mouvements; l'adjudant-général, ci-devant chef d'état-major du général Arlande, son ami, et qui était encore ce jour en fonctions, malgré l'esprit du temps, n'en était guère plus instruit que son général. On recourut à son livre d'ordres pour consulter les minutes, mais c'était un brouillon informe, dans lequel on vit seulement qu'il était impossible de se procurer par son moyen, le moindre renseignement sur

les mouvements opérés pendant la nuit. L'adjudant-général Saint-Cyr n'avait d'autre parti à prendre que d'aller se poster à la proximité de l'ennemi avec sa réserve qui n'avait pas bougé, et d'attendre les troupes qui pourraient arriver successivement, pour les diriger ensuite, en donnant à leur attaque l'ensemble qui fait la force, et l'ordre sans lequel il n'y a pas de succès à espérer. Il n'eut qu'à s'applaudir de cette mesure, car les bataillons arrivèrent en effet, mais à de grands intervalles l'un de l'autre; puisque les premiers étaient présents à cinq heures du matin, et que d'autres ne parurent qu'à cinq heures du soir, attirés par le bruit du canon. Les ordres avaient été si vagues et si confus, que la plupart s'égarèrent et ne rejoignirent la véritable direction que fort tard, et harassés de fatigues. A leur arrivée devant l'ennemi, ils s'engageaient avec lui sans s'inquiéter de ses forces et de la disproportion des leurs; mais Saint-Cyr, aussitôt qu'il entendait leur feu, seul moyen de se reconnaître dans un pays de montagnes aussi boisé, accourait ou envoyait à leur rencontre pour les rallier à ses troupes. Sur le midi, quand il en eut réuni un certain nombre, il fit un simulacre d'attaque, qui était nécessaire pour bien juger la manière avec laquelle l'ennemi occupait sa position, connaître ses forces et donner par le bruit du feu une direction certaine aux troupes qui étaient

encore égarées. Depuis midi, on était maître du château de Hauchenburg et d'une petite montagne escarpée qui se trouve en avant, qui nous séparait de la droite de l'ennemi, appuyée à ce que j'appelle le pic de gauche. A deux heures, l'adjudant-général Saint-Cyr dirigea vers ce pic élevé et couvert de bois, qui était devant notre gauche, le deuxième bataillon de Rhône-et-Loire et le premier de Lot-et-Garonne; ces deux bataillons qui s'échelonnaient, longèrent à mi-côte la lisière du bois qui couronne le grand plateau qui s'étend depuis la Fischbach jusqu'à la Lauter et sur lequel existent deux pics en forme de cônes (voir le plan N°. II), dont l'un est celui que l'on vient de citer. Aussitôt que les têtes de ces bataillons furent rapprochées de ce pic, il s'engagea une fusillade très vive avec l'ennemi qui était en forces sur ce point et couvert par le bois. Les émigrés qui, sous le commandement du général Béthisy, défendaient cette position, se battirent avec beaucoup de valeur; mais les troupes républicaines y montrèrent toute l'intrépidité qu'on pouvait désirer. Le commandant du deuxième bataillon de Rhône-et-Loire, Desgranges, s'y fit remarquer par des actes de bravoure soutenus; le citoyen Campagnol, chef du premier de Lot-et-Garonne, vieillard vénérable, excita l'admiration et l'enthousiasme de tous nos jeunes militaires; quand il indiquait avec

son chapeau aux volontaires, qu'il appelait ses enfants, les points où ils devaient diriger leurs feux, ses longs cheveux blancs faisaient sur sa troupe l'effet de ce panache dont on a raconté les merveilles. En gravissant les rochers boisés et embarrassés encore par les abatis qu'on y avait pratiqués, ses forces physiques l'abandonnèrent; mais ses grenadiers lui firent aussitôt, d'une espèce de brancard, un pavois sur lequel ils l'élevèrent et le portèrent à leur tête, jusqu'au moment où l'ennemi, cédant à tant d'intrépidité, se réunit sur la crête de la montagne, en se resserrant sur les autres troupes de sa division.

Ainsi l'espoir qu'on avait conçu de le voir descendre de sa belle position, pour tourner les troupes qui le pressaient si vivement sur ce point, ne se réalisa pas, bien que sa victoire de la veille eût dû l'encourager, et qu'on eût même fait céder à dessein un peu de terrain par les bataillons de Rhône-et-Loire et de Lot-et-Garonne. De son côté l'ennemi crut avoir résisté à une attaque réelle; sa confiance s'en augmenta tellement que Piaskewitz, d'après ce que m'ont assuré des officiers autrichiens, refusa les renforts que son général en chef lui offrait pour le lendemain, disant que les forces de l'armée française réunies ne le débusqueraient pas d'une si belle position. Toutefois Wurmser avait engagé le duc

de Brunswick qui était à Pirmasens, d'appuyer la division Piaskewitz. Celle-ci, par sa position avantageuse sur la rive droite de la Lauter, tournait entièrement celle de l'armée française qui eût été obligée d'évacuer les lignes de Weissembourg, si le mouvement de cette division eût été échelonné par une partie de l'armée autrichienne ou prussienne; mais Wurmser, se reposant sur le concours de celle-ci, peut-être aussi d'après la confiance de Piaskewitz, ne crut pas devoir se dégarnir pour le renforcer.

ARMÉE DU RHIN.

DIVISION DE GAUCHE,

En position dans les montagnes de Lembach, lors de la reprise du camp de Nothweiler.

Au 12 septembre 1793.

FERREY, *général de brigade*,
GOUVION ST.-CYR, *adjud.-génér.*, *chef de l'état-major*.

DÉSIGNATION des BATAILLONS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE ACTIVE
1er bataillon de l'Indre	1	»	600
7e id d'infanterie légère	1	»	568
1er id. de la Haute-Saône	1	»	828
10e id. des Vosges	1	»	695
1er id. du 27e	1	»	571
4e id. de Saône-et-Loire	1	»	661
3e id. du Haut-Rhin	1	»	682
2e id. grenadiers de Rhône et-Loire	1	»	613
1er id de Lot et-Garonne	1	»	705
1er id. du 46e	1	»	530
1er id. du 13e	1	»	733
1er id. des Vosges	1	»	782
4e id du Jura	1	»	610
2e id. du 13e	1	»	628
1er id. du Haut-Rhin	1	»	397
3e id. d'Indre-et Loire	1	»	701
TOTAL	16	.	10.350
Un détachement du 7e chasseurs à cheval	»	2	160
Id de gendarmerie	»		
TOTAL GÉNÉRAL	16	2	10.510

N. B. Les quatre bataillons de renfort, envoyés de Weissembourg,

CHAPITRE SIXIÈME.

Reprise du camp retranché de Nothweiler. — Destitution du général Landremont. — *Interim* du général Meunier. — Nomination du général en chef Carlin.

Le 14 septembre, Saint-Cyr avait réuni la majeure partie de la division à la lisière des bois situés en arrière de la ferme de Litschoffen, à peu de distance du village de Nothweiler : ces troupes qui devaient faire la principale attaque, puisque c'était par le centre de l'ennemi qu'on voulait l'enfoncer, étaient absolument masquées dans le bois. Une partie de cette division avait été portée sur sa gauche vers Fischbach pour observer et combattre les troupes prussiennes que l'on supposait devoir être détachées des environs de Pirmasens par le duc de Brunswick, afin d'appuyer les Autrichiens pendant l'attaque; on voulait rendre celle-ci la plus courte possible et la terminer avant l'arrivée des Prussiens. L'adjudant-général Mallet (depuis chef de la conspiration de 1812), avait été placé sur l'extrême droite de la division dans les bois situés entre Bobenthal et

Nothweiler, avec le premier bataillon de la Haute-Saône et le septième d'infanterie légère. Saint-Cyr lui avait donné l'ordre de se diriger sur la gauche de l'ennemi et d'en commencer l'attaque peu de temps après celle qu'il ferait faire sur la droite de Piaskewitz, et qui serait le prélude des autres.

Les Français étaient contrariés de ne pouvoir employer contre la position des ennemis, le secours si efficace de l'artillerie; cependant pour obtenir au moins un effet quelconque sur leur moral, ils avaient préparé la veille quelques rampes, au moyen desquelles on put dans la nuit, avec le secours des paysans et à force de bras, monter une pièce de quatre sur la pointe d'une montagne élevée qui plonge sur le village de Nothweiler, et dominait la position des Autrichiens: on fut dispensé de monter des caissons; car les femmes patriotes des environs et surtout celles du village de Wingen voulurent se charger de porter les munitions. Le bataillon de la garde nationale de Toul, dont le général en chef avait voulu renforcer cette division, fut laissé par l'adjudant-général Saint-Cyr leur compatriote, en réserve à Wingen, pour ne donner que dans un cas indispensable, attendu qu'il ne se composait que de gens mariés, la plupart pères de famille. Il résista aux instances du citoyen Carez, leur commandant, qui demandait à être employé plus activement. Les deux

bataillons de la levée en masse des Vosges, qui n'étaient armés que de piques, furent aussi tenus en réserve, mais assez rapprochés des troupes qui devaient donner, parce que le plus grand nombre des hommes qui les composaient étaient des jeunes gens non mariés; ils avaient pour chef un officier supérieur qui avait fait la guerre, le citoyen Raoul de Neufchâteau, depuis officier-général.

Entre sept et huit heures du matin, après la disparition d'un brouillard épais, Saint-Cyr donna le signal de l'attaque qui commença immédiatement par notre gauche (qui occupait le château de Fleckenstein) sur la droite de l'ennemi, formée des troupes du corps de Condé. Celles-ci occupaient les ruines des vieux châteaux de Hauchenburg et de Lindenschmidt, aux environs desquels on s'était battu dans la reconnaissance qui avait eu lieu la veille. Ces postes furent enlevés par les Français et repris par l'ennemi au moyen d'une réserve tirée de son centre. Mais à l'instant l'attaque de Mallet sur le Honberg, où appuyait la gauche des Autrichiens, ayant commencé, Piaskewitz rappela sur son centre cette réserve, et les troupes de notre gauche reprirent position dans les ruines du château de Hauchenburg et s'y maintinrent. L'attaque de Mallet gagnant du terrain, l'ennemi fut obligé de faire des efforts pour le repousser. Selon ses instructions, Mal-

let se retira pour attirer les Autrichiens dans la direction de Bobenthal, ce qu'ils ne pouvaient faire sans dégarnir leur centre; mais Piaskewitz mit trop peu de monde à sa poursuite pour que notre attaque projetée sur son centre pût avoir son exécution dans ce moment.

L'ennemi tenait toujours la plus grande partie de ses troupes concentrées à portée des deux pics dont on a déjà parlé; on fut obligé de ramener de nouveau l'adjudant-général Mallet avec ses deux bataillons sur la gauche de l'ennemi en le faisant soutenir d'un troisième. L'ennemi jugea que ces deux bataillons, partis de Bobenthal, n'avaient d'autre but que celui de faire une fausse attaque, et que la plus grande partie de nos forces étaient devant lui; il y donna peu d'attention et ne leur opposa qu'une partie de ses Valaques et des tirailleurs du corps franc de Szekler. Le bataillon du régiment de Bourbonnais, qui appuyait l'attaque de Mallet, l'occupa bien davantage; il gravissait le plateau sur lequel se trouve le pic de droite; le régiment Autrichien de Hoff, qui était placé à la droite de ce pic, effrayé de la rapidité avec laquelle nos tirailleurs escaladaient l'escarpement qui le séparait d'eux, se concentra en se serrant de manière à former à peu près un carré, faisant sur la ligne des tirailleurs un feu de file bien soutenu, mais qui était presque sans

effet, puisque ces derniers se trouvaient à couvert par la crête de l'escarpement dont on vient de parler; de plus le feu de l'ennemi était divergent, le nôtre concentrique et ayant pour point de mire une grande masse sur laquelle presque tous les coups devaient porter. Ce régiment ayant mal à propos prolongé sa résistance, placé dans une ordre de bataille aussi faux, fut presqu'entièrement détruit.

Jusque là, on avait espéré attirer l'ennemi hors de sa bonne position, par des attaques faites alternativement sur sa droite et sur sa gauche, dans le dessein de l'engager davantage et de l'amener s'il était possible à faire un mouvement offensif; mais alors on perdit tout à fait cette espérance. Le moral de l'ennemi était déjà ébranlé, à en juger par ses manœuvres; car lorsque des troupes se placent de la sorte, c'est presque un préliminaire de retraite, à moins qu'elles ne le fassent pour attendre du secours : ce qui pouvait être le cas de celles que nous combattions. L'adjudant-général Saint-Cyr qui commandait les nôtres, savait déjà bien que les affaires trop longues ne conviennent point aux Français ; il se décida à aborder promptement l'ennemi. Jusqu'alors on n'avait point encore répondu par du canon à celui de Piaskewitz ; Saint-Cyr, dans ce moment, démasqua la pièce de quatre montée avec tant de peine sur la montagne en face de Nothwei-

ler. Certainement quoiqu'elle tirât à belle portée, le feu d'une pièce de quatre est peu imposant ; mais l'ennemi était loin d'en attendre là, et ce qui surprend à la guerre, fait toujours un grand effet c'était sans doute un bien pauvre moyen, eh bien ! il agit grandement sur le moral de l'ennemi qui voyait en même temps déboucher les colonnes qui avaient été jusqu'alors masquées avec soin, et quelques pièces de canon ou obusiers qui accouraient au galop de derrière la ferme de Litschoffen, avec la cavalerie de la division, c'est-à-dire, une compagnie de chasseurs et quelques gendarmes. L'ennemi ne savait plus quelle contenance tenir, malheureusement son hésitation fut trop courte, et il prit le parti de la retraite. Il essaya de la faire en ordre et sembla vouloir défendre le terrain pied à pied, mais la nature de ce terrain s'y opposait. Nos troupes étaient alors parvenues sur la crête du plateau dont la pente jusqu'à Bontenthal est rapide et continue; de plus il avait fait prendre les devants à son artillerie, et la nôtre ayant gagné la tête de nos colonnes et mis en batterie, l'effet de la mitraille fut si grand que l'ennemi précipita sa marche rétrograde. Le général Vioménil voulut, avec ce qu'il avait de la légion de Mirabeau, opposer quelque résistance, mais ses troupes furent culbutées. L'instant d'après, ce n'était plus une retraite, mais une déroute complète,

une fuite à toutes jambes qui dura le reste de la journée, et une grande partie de la nuit qui la suivit. Les troupes de Piaskewitz n'avaient que trois heures de marche pour se rendre à Bergzabern où se trouvait la droite de leur armée, et de quatre à cinq heures, s'ils se retiraient par la gorge de Siltz sur Clingenmünster; mais ils firent un long détour par la vallée d'Anweiler, pour éviter les troupes que Mallet avait dirigées vers Siltz, ce qui les obligea à marcher l'espace de quinze heures.

Si la garnison de Landau avait pu être prévenue de cette attaque et qu'une partie eût marché à la rencontre des fuyards, il est à croire que presque personne de cette division n'eût échappé; mais le général en chef n'ayant fait aucune disposition à cet égard, les Autrichiens se réunirent dans la nuit, se rallièrent derrière l'armée de Wurmser et rentrèrent ensuite dans les divisions d'où ils avaient été tirés pour cette expédition qui les dégoûta de la guerre des montagnes; du moins ils n'y reparurent plus de toute la campagne.

Au moment où ils avaient repassé la Lauter avec tant de précipitation et de désordre, des troupes prussiennes détachées par le duc de Brunswick, arrivaient au secours de Piaskewitz; mais apercevant la déroute des Autrichiens, elles ne s'engagèrent point; et peu après, quand elles virent les dispositions

d'attaque dirigées contre elles, on les vit se préparer à la retraite qu'elles ne tardèrent pas à effectuer pour se rapprocher du corps dont elles avaient été détachées. Le duc de Brunswick fut ce même jour surpris et attaqué à Pirmasens par une partie de l'armée de la Moselle aux ordres du général Moreaux; il ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit, à sa grande expérience et aux fautes de son adversaire. Le secours qu'il envoya, quoique tardif, fut encore d'une grande utilité à la division Piaskewitz; il empêcha qu'elle ne fût poursuivie et qu'elle ne perdit son artillerie et ses bagages. Les Français ayant jugé qu'ils pouvaient avoir à soutenir un second combat, avaient cessé leur poursuite; leur perte fut légère, mais celle de l'ennemi, dans ces deux jours, a été de onze à douze cents hommes, parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'officiers; les émigrés y perdirent entr'autres M. Achille de Montmorency. Ce combat, où les troupes de l'armée du Rhin donnèrent avec l'ensemble et la décision qui assurent les succès, fit présager tout ce que l'on pouvait attendre d'elles dans la suite.

Les troupes furent rétablies dans la position qui leur avait été enlevée deux jours auparavant; on tâcha de la mieux occuper et d'en perfectionner les retranchements. Le général Landremont écrivit à Saint-Cyr une lettre dans laquelle il lui témoignait

toute sa satisfaction, et que je donne ici parce qu'elle peint assez bien l'esprit du temps (1). Il vint avec les représentants visiter le champ de bataille qui ressemblait à ceux que quelques années plus tard, le plus célèbre de nos généraux aimait tant à voir. Ils considérèrent avec plaisir les bataillons de Neufchâteau et de Mirecourt, qui avaient quitté leurs piques et s'étaient armés de fusils autrichiens trouvés près des morts ou abandonnés par les fuyards. Il envoya le lendemain le général de brigade Desaix pour être employé au camp de Nothweiler; ce général était lié d'amitié avec l'adjudant-général Saint-Cyr, et

(1) *Quartier-général de Weissembourg, le* 14 *septembre* 1793.

LANDREMONT, GÉNÉRAL,

A GOUVION SAINT-CYR.

Vive à jamais la République, honneur a nos braves troupes et à leurs chefs, haine aux tyrans; ça va! ça ira! je suis aux anges, mon cher Saint-Cyr, de vos succes; le jour où je vous donnai à cette division, est un de mes beaux jours. Je compte sur les dispositions que vous ferez pour soutenir votre position; l'attaque et la défense sont bien entre vos mains. Témoignez à vos braves troupes toute ma satisfaction. Vive la République!

Le Général en chef,

LANDREMONT.

Landremont se promettait de leur bon accord la conservation d'un poste dont il venait de sentir toute l'importance, et sur lequel il présumait que seraient faites de nouvelles tentatives. Il espérait qu'au moyen du succès qu'il venait d'obtenir, il pourrait conserver long-temps son commandement; mais cet espoir fut déçu, car il fut bientôt destitué et mis en état d'arrestation. Ce dont il fut accusé n'est jamais parvenu à ma connaissance.

Jusqu'ici on avait encore trouvé à remplacer les généraux en chef, mais personne dans l'armée ne voulut après Landremont accepter des fonctions aussi périlleuses. On persuada au général Meunier, qui était le plus vieux des généraux en même temps qu'il était le plus ancien général de division, qu'il ne pouvait refuser l'*interim*. Croyant que cela ne devait durer que quelques jours, il s'en chargea d'abord; mais ensuite il demandait à toutes les heures du jour à être remplacé; comme on ne le faisait pas, faute de trouver un sujet qui voulût se résigner à prendre ce fatal commandement, il crut se tirer d'embarras et forcer les représentants à faire une nomination quelconque, en prenant le parti, qu'il exécuta effectivement, de ne donner aucun ordre, fût-il de la plus faible comme de la plus grande importance, quelque évènement qui pût survenir. Le fait que je vais rapporter fera connaître suffisamment la tenacité de

caractère de ce vieil officier. Le général Wurmser ayant échoué dans sa première tentative pour tourner les lignes de Weissembourg par Nothweiler, parce qu'il n'y avait pas employé d'assez grands moyens, dut se concerter avec le duc de Brunswick pour une nouvelle attaque, où la coopération de ce dernier serait plus importante et plus efficace. Le général prussien avait battu la droite de l'armée de la Moselle le 14, à Pirmasens, et quelques jours plus tard, il l'avait forcée d'évacuer sa position de Hornbach et l'avait rejetée sur Bitche, où elle était venue appuyer sa droite. La gauche de l'armée du Rhin avait dû se lier à elle près de cette ville; mais le duc de Brunswick, avant de se rabattre sur l'armée du Rhin pour appuyer les opérations de Wurmser, avait voulu attaquer celle de la Moselle dans les environs de Bitche, et la rejeter en entier sur la rive gauche de la Sarre; ce qu'il exécuta. La circonstance parut assez grave à l'adjudant-général Saint-Cyr, pour l'engager à se rendre de suite à Weissembourg auprès du général en chef, à qui il dit: « Votre gauche ap- » puyait à la droite de l'armée de la Moselle près » de Bitche; cette armée a été attaquée et repoussée « au-delà de la Sarre, elle n'a même pu se faire sui- » vre de quelques bataillons qui formaient son ex- » trême droite, et qui s'appuyent maintenant sur la » gauche des troupes de votre armée; ainsi il n'y a

» pas un moment à perdre : les Prussiens peuvent » d'un moment à l'autre prendre votre armée à re- » vers; je viens savoir quelles sont les dispositions » que vous voulez adopter, afin d'ordonner les mou- » vements qu'elles nécessiteront ».

L'adjudant-général l'avait trouvé se promenant en long et en large dans son salon. Il s'était arrêté pour écouter le rapport qu'on lui faisait; puis il avait repris sa promenade. On avait cru qu'il méditait; on attendait sa réponse. Enfin comme elle n'arrivait pas et que le temps pressait, on lui fit une nouvelle interpellation pour connaître sa volonté. « Répétez, » dit-il, ce que vous m'avez dit. » L'adjudant-général le répéta en appuyant sur la nécessité de prendre un parti sur le champ, soit que l'on se décidât pour un mouvement de flanc, par lequel on se porterait sur les derrières du duc de Brunswick avec la division de l'armée qui occupait les montagnes, et les bataillons laissés par celle de la Moselle; soit aussi que l'on voulût prendre une position plus en rapport avec celle où se trouvait cette armée, ou seulement qu'on voulût faire faire à une partie des troupes de notre gauche le changement de front que l'évènement arrivé rendait indispensable, pour que l'armée ne se trouvât pas un matin tournée ou prise à revers dans sa position de la Lauter, et sans qu'elle s'en doutât. Il répondit. « Je ne donnerai point d'ordres sembla-

bles ». On insista encore sur la nécessité qu'il en donnât un, quel qu'il fût, et qu'on s'empresserait de l'exécuter; mais il assura qu'il n'en donnerait d'aucune espèce, qu'on pouvait s'en retourner et faire comme on voudrait; que c'était son dernier mot. Saint-Cyr fut donc obligé de s'en retourner et de faire faire aux troupes de la gauche un changement de front, la gauche en arrière, en les étendant davantage, pour éclairer les gorges par lesquelles on pouvait les tourner, et prendre l'armée à revers.

Les représentants du peuple firent de nouveaux efforts pour trouver quelqu'un qui voulût se charger du commandement en chef de l'armée, puisqu'ils ne pouvaient vaincre l'obstination de Meunier; mais ils ne furent pas plus heureux : tout le monde refusa. C'est à cette époque que l'on entendit parler de la nomination de Delmas, mais alors il se trouvait renfermé dans Landau. Le comité de salut public avait nommé sur la recommandation du général Goffard (chargé sous le ministre Müller de la direction de l'artillerie), le général Pichegru, que le même Goffard, autrefois son camarade de lit, venait de faire nommer général de brigade et employer dans le Haut-Rhin; mais Pichegru avait aussi refusé ce commandement en chef. Cependant le représentant Ruamps avait fait une découverte que l'on mit en œuvre il s'était adressé à un adjoint de l'état-major nommé

Borel qui sortait du onzième régiment de Dragons; Ruamps pria ce militaire de lui désigner quelques bons officiers propres à faire des généraux, dont le besoin se faisait sentir à un tel point, qu'il ne savait où en trouver. Borel répondit qu'il n'en connaissait qu'un,dont il répondait comme de lui-même pour le patriotisme, et qu'à l'égard des talents militaires, on ne pourrait trouver son pareil: il désigna le capitaine *Carlin* ou *Carlenc*, qui commandait alors le dépôt de son régiment sur les derrières de l'armée. La nomination de général de brigade lui est aussitôt expédiée; quelques jours après il est à l'armée et se trouve faire partie d'un conseil de généraux, assemblés par les représentants pour arrêter enfin la nomination d'un général en chef, dût-on employer les moyens les plus violents pour forcer à accepter celui que le plus grand nombre désignerait. Même refus de chacun; mais après que le général Ferino, l'un d'eux, eut déduit les raisons pour lesquelles on ne devait pas penser à lui, vu qu'il était étranger, il se retourna vers Carlin, qui était appuyé près de la cheminée et que personne ne connaissait, et lui dit: « Tenez, mon cher, il n'y a que vous ici à qui cette » place convienne; il n'y a vraiment que vous qui » puissiez être notre général en chef »; Carlin répondit: « Si l'on croit que je sois capable de rem» plir cette place et de sauver mon pays des dangers

» auxquels il est présentement exposé, je l'accepte ». Tous les généraux, pensant apparemment que ce choix pouvait en valoir un autre, se montrèrent empressés d'y adhérer. Les deux brevets de général de division et de général en chef furent signés de suite, et le lendemain la nomination de Carlin fut mise à l'ordre de l'armée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Attaque de l'armée française par les armées prussienne et autrichienne. — Le général Carlin abandonne sa position de la Lauter.

Les dix derniers jours de septembre se passèrent sans qu'il arrivât rien d'important sur tout le front occupé par l'armée du Rhin; seulement il y eut quelques escarmouches dans la forêt de Bienwald en avant de Lauterbourg, mais trop peu considérables pour en faire une mention particulière; cependant elles donnèrent l'idée aux commissaires de la Convention de faire brûler cette forêt, mais la tentative n'eut pas de succès. A l'avant-garde il y eut encore de fréquentes canonnades sans résultats; l'emplacement que les bouches à feu avaient occupé se transformait ensuite en batteries à barbette, et aussitôt après en redoutes, de sorte qu'il y en avait un nombre si considérable que c'était une confusion.

Depuis peu de jours on avait établi une batterie sur l'extrême droite de l'avant-garde près le petit Steinfeld, et pour ainsi dire sur l'alignement des

vedettes. D'abord elle ne dut contenir que deux pièces de 4; on l'allongea pour y placer des pièces de 8; on l'allongea encore pour y joindre du 12 et ensuite du 16. On ne s'en tint pas là, et trouvant que les pièces de ce dernier calibre ne portaient pas assez loin, on y plaça enfin du 24 : du 24 à l'avant-garde et de plus à l'extrémité des avant-postes! Est-il besoin d'autres preuves pour démontrer le peu d'instruction des généraux français de cette époque? On fut obligé de mettre un corps de cavalerie au bivouac, constamment sur le *qui-vive*, et les chevaux bridés, pour la soutenir et empêcher qu'elle ne fût tournée; car ce n'était qu'une grande batterie ouverte par derrière, un simple épaulement qui couvrait en partie les pièces et les canonniers contre une attaque de front et qui était improprement appelée *la grande redoute*. On disposa en outre pour sa défense d'un bataillon du régiment d'Enghien.

Nous avons déjà dit qu'avant l'arrivée du général en chef Carlin, les Prussiens avaient rejeté l'armée de la Moselle sur la rive gauche de la Sarre. Ce mouvement avait principalement pour but de joindre ensuite une partie de l'armée du duc de Brunswick à celle de Wurmser, afin d'accabler, par une telle réunion, l'armée du Rhin, ou au moins de la forcer a évacuer rapidement la position qu'elle occupait, en tournant sa gauche placée dans les montagnes. Cette

opération promettait un succès facile, si le général Schawenbourg s'en laissait imposer par les troupes placées devant lui, pour lui masquer le mouvement que l'armée prussienne allait effectuer sur celle du Rhin. Le duc de Brunswick le fit contenir dans sa position sur la rive gauche de la Sarre, par les troupes de Kalkreuth; et avec deux autres corps de son armée, l'un conduit par le prince de Hohenlohe et l'autre par lui-même, il s'approcha de la gauche de l'armée de Carlin, pour coopérer aux attaques que Wurmser méditait depuis long-temps, et qu'il n'avait pu exécuter seul un mois auparavant avec la division Piaskewitz. La réunion des deux corps sous les ordres du duc de Brunswick donnait aux ennemis une telle supériorité sur l'armée du Rhin qu'ils ne purent douter du plus entier succès (1).

On voyait le général en chef Carlin occupé; il était très peu communicatif; aucune des personnes qui l'approchaient n'avait pu pénétrer ses projets. Il disait seulement à ceux qui semblaient lui donner des conseils, qu'il ne voulait point de petits moyens, de mesures partielles ou mesquines; qu'il méditait un plan vaste dont le développement et l'ensemble pût

(1) Voyez les situations des armées à cette époque : Pièces justificatives, Nos 10 à 14. On n'a aucun renseignement assez positif sur la force des deux corps amenés par Brunswick sur l'armée du Rhin.

DIVISION DE GAUCHE,

En position dans les montagnes de Lembach.

Au 12 octobre 1793.

Le général FERREY, *commandant la division,*
GOUVION ST.-CYR, *adjud.-génér.*, *chef de l'état-major.*

GÉNÉRAUX de BRIGADES.	DESIGNATION des CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE ACTIVE.
	Ier bataillon du 13e régiment....	I	»	753
	7e id. d'infanterie légère.....	I	»	568
	Ie id. de la Haute-Saône......	I	»	828
	Ier id. des Vosges............	I	»	782
	2e id. de la Moselle...........	I	»	580
FERREY.	2e id du 13e régiment........	I	»	628
	Ier id de l'Indre.............	I	»	510
	3e id. d'Indre-et-Loire.......	I	»	701
	Ier id. du 33e régiment........	I	»	400
	Ier id. du Haut-Rhin..........	I	»	397
	3e id. du id.................	I	»	682
	2e id. du 33e régiment.........	I	»	610
	4e id. du Jura...............	I	»	[illegible]
	Ier id. de la Meuse...........	I	»	[illegible]
DESAIX.	Ier id. du 102e régiment........	I	»	538
	TOTAL......	15	...	9,151
	Un détachem. du 7e chass. à chev.	»	2	160
	Id. de gendarmerie............	»		
	TOTAL GÉNÉRAL.....	15	2	9,311

l'amener à porter aux Autrichiens un coup décisif qui terminerait la campagne d'une manière aussi éclatante qu'avantageuse : cette réserve donna à quelques personnes bonne opinion du général.

Le 11 octobre, le duc de Brunswick était arrivé sur le front de la division de l'armée du Rhin, qui occupait dans les montagnes plusieurs positions depuis Bobenthal sur la Lauter, où elle appuyait sa droite jusqu'à Ober-Steinbach sur la route de Weissembourg à Bitche, où elle avait sa gauche. Cette division était en outre flanquée d'un petit détachement commandé par le chef de bataillon Hofmann, placé à la tuilerie, dite la *Main-du-prince* ou *Ziegelscheer*, pour communiquer avec Bitche et éclairer par des postes volants et des patrouilles les gorges par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer sur les derrières de l'armée, c'est-à-dire les vallées de Dambach et Nieder-Bronn. Les postes principaux de cette division étaient, à la droite, le camp de Nothweiler; au centre, celui de Dannbrück et à la gauche celui de Nieder-Steinbach. Les postes avancés étaient placés dans les villages de Bondenthal, Rombach, Fischbach, Schönau, etc. [11] (1)

Le 12 octobre, les Prussiens se trouvaient très

(1) A l'avenir, nous indiquerons de cette manière abrégée les Nos des pièces qui éclaircissent ou justifient certains passages du texte.

rapprochés de nos troupes qu'ils menaçaient sur tous les points. L'adjudant-général Saint-Cyr en avait fait une reconnaissance assez exacte pour se convaincre qu'une attaque générale aurait lieu le lendemain 13. Le poste de Fischbach, commandé par le citoyen Cuneo, fut même forcé de se retirer sur le camp de Nothweiler; le chef de bataillon Hofmann se crut obligé de se retirer de Kobrett sur Dambach; Saint-Cyr le réprimanda au nom de Ferrey [1], et ces postes furent repris dans la soirée. Le général Clarke, chef de l'état-major du général Carlin, fut prévenu que nous serions attaqués le lendemain et probablement sur toute la ligne de l'armée [2].

Le soir, Saint-Cyr rentrant au quartier-général de Lembach, on lui remit un paquet du général en chef, qu'il s'empressa de décacheter, croyant qu'il contenait quelque chose en réponse à l'avis donné de l'approche des Prussiens, et qu'on y trouverait des instructions pour l'opération qui allait commencer; mais on y trouva seulement des ordres de route pour une partie des corps de la division des montagnes, qui devaient se rendre dans le Haut-Rhin, et être quelques jours après remplacés dans leur position par d'autres troupes tirées de ce département.

Le général en chef voulait, comme dispositions préliminaires, placer toutes les troupes de l'armée à ce qu'il appelait leur rang de bataille. Il prenait

pour base de ce travail les numéros portés par les régiments : par exemple, si le premier régiment d'infanterie était placé à la gauche de l'armée du Rhin et que le 100e fût à Huningue, le premier devait partir pour cette ville et le 100e venir prendre son rang à l'extrême gauche de l'armée. Il en résultait donc pour les deux corps une marche longue et inutile, qu'il était dans tous les cas impossible d'exécuter dans la situation des choses, c'est-à-dire, au moment d'une attaque générale de l'ennemi qu'on avait depuis long-temps en face et dont on pouvait à peine balancer les forces; surtout depuis qu'elles se trouvaient si considérablement augmentées, par la jonction des troupes tirées de devant l'armée de la Moselle et amenées par le duc de Brunswick.

Voilà cependant à quoi aboutirent les méditations du général en chef depuis sa nomination. Saint-Cyr qui employait toujours le nom du général Ferrey, quand il fallait résister à une mesure inopportune, parce que ce général était en grand crédit auprès des commissaires de la Convention, fit répondre par lui qu'on n'exécuterait pas cet ordre, vu qu'il y avait à peu près certitude que la division serait attaquée par des forces quadruples de celles qu'on pouvait opposer à l'ennemi.

On eut la douleur de voir partir Desaix qui com-

mandait le camp de Nothweiler, et qui, d'après le système du général en chef, avait reçu l'ordre de se rendre à Haguenau pour commander le dépôt établi dans cette ville, et remplacer le général Colle, qui devait à son tour le remplacer au camp de Nothweiler. Nous ne pûmes obtenir de Desaix de différer son départ; il avait laissé son commandement au plus ancien chef de bataillon, il craignait que sa qualité de noble qui le rendait alors un peu suspect aux représentants ne lui nuisît dans cette circonstance. Il préféra obéir à cet ordre bizarre qui l'envoyait commander un dépôt et qui le remplaçait, à une avant-garde dans les montagnes, par un vieillard cassé.

Les réclamations du général Ferrey firent cependant changer cet ordre avant son première exécution; Desaix put être de retour à son poste le 13 avant midi, et participa encore à l'affaire de ce jour; ce qui fit que Saint-Cyr, du moment de son arrivée à Nothweiler, put porter toute son attention sur la gauche de l'armée qui se trouvait le point le plus important et le plus faible.

Il y avait toute apparence que la division des montagnes serait forcée dans toutes ses positions, si elle n'était secourue; Saint-Cyr envoya l'ordre au commandant par *interim* du camp de Nothweiler de faire charger sur les voitures les couvertes et autres effets de campement, pour les faire rétro-

grader dans la nuit, vu que les chemins étaient extrêmement difficiles, et que si l'ennemi pénétrait par la route de Bitche, jusqu'à la Dannbrück, aucune espèce de voitures n'auraient pu se retirer [3].

Le 13, entre quatre et cinq heures du matin, les armées prussiennes et autrichiennes attaquèrent l'armée du Rhin sur tout le front qu'elle occupait, depuis le fort Vauban jusqu'à Bitche. Je crois devoir indiquer les mouvements des Autrichiens, avant de rendre compte des attaques des Prussiens sur la division française placée dans les montagnes.

Le prince de Waldeck passa le Rhin dans les environs de Seltz, dont il s'empara ensuite et qui fut dévasté par ses troupes. Le général français Dubois, qui commandait dans cette partie, intimidé par les simulacres d'attaque faits sur sa droite, s'était retiré et avait découvert le flanc droit de l'armée; mais le prince de Waldeck qui avait dû lier son opération avec les mouvements du général Jellatchich sur Lauterbourg, n'ayant pas entendu, dit-on, la vive canonnade qui se faisait sur ce point si rapproché de lui comme sur-tout le reste de la ligne, et de plus un brouillard l'ayant empêché de voir et de diriger des ordonnances ou des patrouilles, il finit par prendre le parti de repasser le Rhin. Alors le poste de Lauterbourg put contenir long-temps Jellatchich qui, pro-

bablement aussi par les raisons citées, ignorait la réussite du passage du Rhin par le prince de Waldeck, avec lequel ses mouvements devaient coïncider. La plus grande partie de l'armée française était alors campée en avant de la Lauter; la gauche aux montagnes vers Ober-Otterbach, le centre au château de Hafftel et la droite à Cappfweyer.

Pendant le commandement du général Custine, les Français occupaient en forces les hauteurs de Geisberg, sur la rive droite de la Lauter; mais à mesure que l'on augmentait le nombre des redoutes sur la rive gauche, on avait été obligé de tirer des troupes du camp de Geisberg, pour les occuper et les garder. De sorte que l'armée française, au lieu de se trouver dans sa position naturelle, en arrière de la Lauter, se trouvait dans une position fausse en avant de cette rivière et des anciens retranchements appelés lignes de Weissembourg, ayant un défilé à dos.

Wurmser avait commencé ses opérations sur ce front, par l'attaque d'un abatis près Steinfeld, qui flanquait la droite de la grande batterie dont j'ai parlé plus haut. Cet abatis était défendu par le bataillon d'Enghien, commandé par le citoyen Gramond, qui y fit une résistance héroïque; le régiment de Pellegrini, chargé de cette attaque, y perdit plus d'hommes que Gramond n'en avait à lui opposer; mais ce bataillon n'ayant pas été sou-

tenu à temps, finit par succomber, ce qui entraîna la perte de la grande batterie. Le général Meynier, commandant de l'avant-garde, fut blessé dès le commencement du combat.

Le général en chef accourut sur le champ de bataille; mais de quel secours pouvait-il y être? quel parti pouvait-il prendre ? savait-il ce que c'était qu'une armée ?... Il ordonna aussitôt la retraite en arrière de la Lauter; les troupes, chacune sous la direction de son général de brigade ou de division, se retirèrent assez en ordre, car l'ennemi les pressait peu; elles abandonnèrent cependant leurs tentes et des canons.

Elles sortirent enfin de cet amas de redoutes que l'on avait entassées sans discernement sur ce terrain étroit; les Autrichiens, pour avoir l'air de les prendre, les occupèrent successivement, à mesure qu'on les évacuait : dans un de leurs rapports ils en portèrent le nombre à vingt-sept et ils ne l'ont pas exagéré. Le passage de la Lauter par nos troupes commença à dix heures; à midi elles étaient en bataille sur les hauteurs en arrière. Si elles avaient été vivement attaquées au moment du passage, manquant d'un général en chef expérimenté pour régler leurs mouvements, il serait peut-être survenu une déroute. Les représentants pressaient Carlin de reprendre l'offensive et de livrer bataille; il s'y refusa tou-

jours, à moins qu'ils ne prissent un arrêté pour le lui ordonner, mais ils ne voulurent pas engager leur responsabilité.

Wurmser s'approcha de la rive gauche de la Lauter et déploya son armée en face des troupes du général Michaud qui occupait encore les hauteurs du Geisberg. Carlin ordonna au général Isambert d'évacuer le fortin de Saint-Remy; un moment après il lui ordonna de le reprendre; mais alors l'ennemi l'occupait et il ne put y parvenir. Il fit dire ensuite au général Meunier de retirer ses troupes de la redoute du moulin de Bienwald : ce général s'était laissé dépasser par les Autrichiens qui avaient débouché de la forêt à belle portée de son artillerie et qui allaient l'entourer; constant dans sa manie de ne vouloir donner aucun ordre, il n'avait pas même voulu donner à ses canonniers celui de tirer (1).

Vers trois heures et demie de l'après-midi, Wurm-

(1) Vers Lauterbourg, on remarqua plus de faiblesse encore : un des généraux ne sachant qu'ordonner et rencontrant le commissaire des guerres Martellière, le sollicite de lui dire ce qu'il doit faire, et sur son refus le somme, au nom de la loi, d'obtempérer à sa demande : à cette étrange sommation le commissaire s'éloigne au galop. Un autre ne prévient pas le général en chef que le prince de Waldeck a passé le Rhin, mais il en informe la société populaire de Strasbourg, à laquelle il demande sur quel point il doit opérer sa retraite : un représentant qui se

ser envoya un officier en parlementaire sommer le commandant de la place de Weissembourg de lui remettre cette ville, sinon qu'il allait la faire attaquer de vive force par huit bataillons; prévenant en outre que toute résistance était inutile, puisque le prince de Waldeck avait passé le Rhin avec dix mille hommes et qu'il opérait sur les derrières de l'armée. Le citoyen Hastrel, adjoint aux adjudants-généraux, qui se trouvait à la barrière, répondit d'abord au parlementaire que M. de Wurmser était libre de faire attaquer la ville; mais que les Français ne la rendraient pas sans un ordre du général en chef : le commandant de la place confirma cette réponse. Le général autrichien n'exécuta pas d'abord sa menace; mais une heure plus tard, Carlin ayant ordonné d'évacuer Weissembourg, la garnison, composée d'un bataillon du régiment d'Artois, sortit et rejoignit, sans être inquiétée, celles de nos troupes qui étaient encore sur les hauteurs de Geisberg et de Rott; le reste était déjà en retraite sur la route de Haguenau. Le comte

trouvait à cette séance, indigné de l'inconvenance de ce rapport, parla de le destituer ; mais il fut vivement rappelé à l'ordre. Je pourrais citer d'autres faits de cette nature, qui montreraient l'état de désorganisation causée à cette époque dans nos armées, par les absurdes systèmes adoptés par la Convention, et mis en pratique par le zèle aveugle de ses commissaires; mais je crois devoir m'arrêter.

de Wurmser prit ensuite Weissembourg après avoir fait tirer cinq ou six coups de canon contre une des portes de la ville, qu'il avait fait tourner du côté des montagnes par une autre colonne de ses troupes. Il pouvait alors s'apercevoir que l'armée française avait effectué sa retraite à l'exception de la division des montagnes dont il devait entendre le canon. S'il eût dirigé des troupes par la route de Bitche sur Lembach, seul point de retraite de cette division, elle eût été coupée, prise ou détruite en grande partie; elle avait été sans nouvelle de ce qui se passait à sa droite et ignorait complètement les mouvements qui s'y étaient opérés.

La brigade de droite était concentrée dans son camp de Nothweiler; celle de gauche, loin d'être concentrée comme la première, se trouvait disséminée sur une ligne très étendue depuis Dannbrück où était sa droite, jusqu'à la tuilerie, dite la *Main-du-prince*, où était placé un bataillon du 102e regiment qui flanquait la gauche. Le troisième d'Indre-et-Loire occupait l'abbaye de Stirzelbronn; le premier des Vosges était placé près de Kobrett; le premier de l'Indre gardait le village de Nieder-Steinbach; un bataillon du régiment de Touraine, un de Bourbonnais et quelques compagnies du bataillon d'*agricoles* de Mirecourt défendaient le poste retranché de Dannbrück; le capitaine Cuneo, avec une pe-

tite avant-garde, celui de Fischbach · telle était la position des troupes de cette division dans la matinée du 18 octobre (voir le plan, N.o II *bis*).

La supériorité de l'ennemi dans cette partie donnait de grandes inquiétudes. On craignait que pendant qu'il nous attaquerait de front, il ne dirigeât un corps de troupes pour tourner notre gauche et se porter sur nos derrières vers Malenthal ou Werdt. Nous pouvions bien éclairer ce mouvement, mais notre faiblesse ne nous eût pas permis de l'empêcher; d'un autre côté nous n'avions guère moins d'inquiètude pour le poste de Dannbrück : nous pensions que s'il venait à être forcé, les troupes qui occupaient le camp de Nothweiler, seraient coupées de la division et dans l'impossibilité d'exécuter leur retraite, sans se jeter dans les montagnes en abandonnant leur artillerie.

La brigade de gauche éclairait la droite du duc de Brunswick, par son poste de Fischbach, ce général pouvant déboucher sur le poste de Dannbrück par la vallée de Schönau qui lui offrait un bon chemin. Cette brigade avait en outre sur sa gauche le corps du prince Hohenlohe, qui pouvait déboucher par la grande route de Bitche sur Dannbrück, ce qui eût amené le même résultat.

Dès le matin, des troupes de ce corps avaient attaqué le bataillon du 102e régiment, à la *Main-du-*

prince ; après avoir momentanément défendu cette position, ce bataillon s'était retiré dans celle que lui avait indiquée l'adjudant-général Saint-Cyr, un moment avant l'attaque, c'est-à-dire, dans les environs de Neunhofen et Dambach. Cet officier, quoique chargé de l'ensemble des mouvements de la division Ferrey, dirigea plus particulièrement ceux de la brigade de gauche, qui avait à garder les points les plus difficiles et les plus importants.

Après la retraite du bataillon du 102e régiment, Saint-Cyr avait fait évacuer les postes de l'abbaye de Stirzelbronn et de Kobrett, dans le dessein de concentrer ses troupes. Il fit retirer le troisième d'Indre-et-Loire et le premier des Vosges sur les villages d'Ober-Steinbach et de Nieder-Steinbach.

L'ennemi avait suivi le mouvement du bataillon du 102e assez loin pour nous donner l'idée qu'il tournait notre gauche, et pourrait se porter sur nos derrières, comme on l'avait craint; mais il ne tarda pas à faire voir qu'il concentrait ses troupes sur la grande route de Bitche à Weissembourg. On le vit bientôt, attiré peut être par notre mouvement, déboucher sur le village d'Ober-Steinbach, qu'on lui céda encore après un engagement assez vif.

La marche du prince Hohenlohe dans cette direction avec la majeure partie de ses forces, nous persuada que son intention était de ne pas trop s'écarter

des opérations du duc de Brunswick et de lier son attaque avec celle que ce dernier faisait sur le camp de Nothweiler, ce qui dissipa l'inquiétude que nous avions conçue d'un grand mouvement des Prussiens sur nos derrières.

Les bataillons des Vosges et d'Indre-et-Loire étaient réunis à Nieder-Steinbach au premier bataillon de l'Indre et à un détachement de cavalerie d'environ cent chevaux; cette position était susceptible de défense. L'on y avait construit quelques retranchements; il y avait entr'autres une assez bonne redoute sur une hauteur qui commandait la vallée, sur la rive gauche du ruisseau qui traverse le village et qui longe la route de Bitche à Weissembourg. L'ennemi ne jugea pas à propos de sacrifier autant d'hommes qu'il eût été nécessaire pour enlever cette position; il manœuvra comme si son intention eût été de la tourner. Voyant que cela ne produisait aucun effet, il tenta quelques attaques qui furent repoussées, mais il n'osa l'aborder franchement, malgré la supériorité des forces dont il pouvait disposer; ce qui fit que l'adjudant-général Saint-Cyr resta maître de sa position et s'attendit à continuer le combat le lendemain sur le même terrain.

Le duc de Brunswick avait manœuvré toute la journée devant la brigade de droite, dans le sys-

tème que le prince de Hohenlohe avait suivi à l'égard de celle de gauche; il avait fait reployer les avant-postes du camp de Nothweiler et il canonnait un des ouvrages avancés, quand vers midi, Desaix, de retour de la course qu'on lui avait fait faire à Haguenau, arriva à son camp; il ne s'en laissa point imposer par les attaques nouvelles du duc de Brunswick; il les repoussa toutes et conserva sa position intacte.

Nous avons dit que pendant toute la journée, on n'avait reçu aucun avis de ce qui se passait à l'armée; nous ne doutions pas qu'elle n'eût conservé sa position. Cette absence de nouvelles semblait en être la preuve, quand, dans la nuit, nous reçûmes un billet du général Bourcier qui annonçait la retraite que l'armée avait effectuée, et nous transmettait l'ordre du général en chef de commencer la nôtre. Il excita de telles rumeurs parmi les troupes de la division qui étaient loin de s'y attendre, qu'elles nous firent craindre une espèce d'insurrection; cependant elles commencèrent leur retraite entre dix et onze heures du soir: n'étant point inquiétées, elles la firent en très bon ordre. Elles se dirigèrent par Werdt sur Bouxwiller, où on reçut l'ordre de jeter une garnison dans le fort de Lichtenberg, d'envoyer un détachement sur Saverne et de revenir ensuite sur Hochfelden prendre position sur la Zorn, à la gauche de l'armée qui occupait encore Brumpt le 14.

Carlin avait été le 13 au soir fort inquiet de la division des montagnes; l'adjudant-général Demont avait écrit à Saint-Cyr de la part du général en chef, pour qu'il lui transmît de suite, afin de le tirer d'inquiétude, quelques mots sur ce qui était arrivé a cette division, et sur sa situation présente. Dans la journée du 14, Saint-Cyr lui écrivit le rapport succint qui se trouve dans les pièces justificatives [4].

Les armées autrichienne et prussienne avaient fait un mouvement en avant; le duc de Brunswick s'était avancé à Werdt et Wurmser à Sultz, où selon les historiens de ces armées, les deux généraux eurent une assez longue entrevue, dans laquelle, avec une extrême politesse, ils s'attribuèrent l'un à l'autre l'honneur des succès obtenus dans ce que les Allemands crurent devoir appeler la grande bataille des lignes de Weissembourg. Suivant ces mêmes historiens, le duc de Brunswick aurait en l'embrassant, qualifié son collégue du titre de vainqueur de la Lauter, et celui-ci aurait répondu au duc, qu'il le regardait comme son sauveur et son libérateur. mais il devait être évident pour Wurmser, que le duc de Brunswick avait au contraire totalement manqué le but de son opération, en ne faisant, avec des forces aussi respectables, qu'une assez faible diversion.

Les négociations du général autrichien comte de

Féraris auprès du duc, avaient un objet plus important que celui de le faire arriver avec deux corps de son armée, seulement pour contenir la division des montagnes, pendant que les Autrichiens avaient à faire à tout le reste de l'armée française. Il est probable que les Prussiens avaient promis de détruire cette division, si elle osait opposer de la résistance à des forces aussi imposantes que celles du duc; et que dans tous les cas il arriverait sur les derrières de l'armée que Wurmser devait combattre de front; seul moyen de coopérer efficacement à l'attaque faite par les Autrichiens. Mais il n'en fut pas ainsi; les Prussiens en renouvelant l'attaque formée un mois auparavant, avec des moyens trop faibles, et l'exécutant avec des moyens surabondants, ne purent même se procurer les avantages qu'avait obtenus Piaskewitz. Celui-ci avec des forces inférieures à celles de son adversaire, avait déposté la division française en moins d'une heure de la position que le duc n'avait pu prendre pendant la journée du 13 octobre, malgré toutes les supériorités qu'il possédait.

Le duc ne put pas trouver le motif du plus petit bulletin à mettre à côté des fanfaronnades des Autrichiens que le hasard avait servis, plus que leurs bonnes dispositions et leur courage; puisque devant eux l'armée française, à l'exception de son avant-garde et du poste de Lauterbourg, n'avait pour ainsi dire point

combattu. Les prôneurs du duc de Brunswick, car il n'en manque jamais aux princes, furent obligés de se rejeter sur la marche savante qu'il avait faite au travers des Vosges et qu'ils comparaient à celle d'Annibal au travers des Alpes (1). Observons que cette marche tant vantée, qu'on mit treize jours à faire, n'est que d'environ douze lieues, depuis la Sarre jusqu'à Dahn; que de la Sarre à Pirmasens, elle s'effectuait dans un pays de plaine et de côteaux, et qu'on ne trouvait des montagnes que de Pirmasens à Dahn. Ecrivains courtisans, cela passe les bornes : ce prince dans sa longue et brillante carrière militaire, comme dans la guerre présente, a tant de beaux faits d'armes à citer, que vos flatteries ne peuvent ajouter à sa gloire; elles ne pourraient au contraire que la rabaisser. Les Allemands nous ont souvent reproché nos adulations envers nos princes, pour leurs succès à la guerre, attestés par tant de monuments que nous leur avons érigés, mais cette fois ils ne pourront nier qu'ils ne nous aient surpassés.

(1) Voyez l'ouvrage intitulé, *Guerre de la liberté française, sur le haut Rhin, la Sarre et la Moselle, etc.*, imprimé à Francfort, chez Behrens, Chap. XI.

CHAPITRE HUITIÈME.

Continuation de la retraite de l'armée. — Sa position aux environs de Strasbourg. — Combat de la Wantzenau. — Départ du général Carlin ; son remplacement par Pichegru. — Reddition du Fort Vauban.

Quand une armée est forcée de se retirer d'une position retranchée, qu'à tort ou à raison elle avait cru inexpugnable, son moral est frappé et il en résulte un grand découragement et par suite beaucoup de désordre : on en eut la preuve dans cette retraite, la mauvaise humeur des soldats se fit sentir même envers les commissaires de la Convention, qui furent plusieurs fois hués en passant devant les troupes. L'un d'eux, Ruamps, le plus fougueux de tous, vint se réfugier au milieu de la division Ferrey qui était restée dans le plus grand ordre, en raison de ce qu'elle n'avait point éprouvé de revers. Il s'humanisa à un tel point qu'il finit par nous paraître un bon-homme.

Le lendemain de notre arrivée à Hochfelden, l'ennemi s'avança par la route de Haguenau. On entendit une canonnade dans la direction du village de

Mommenheim où nous avions placé un bataillon; Desaix et Saint-Cyr y coururent, le représentant Ruamps voulut les y accompagner. En entrant dans le village on n'apercevait pas un Français; tous les paysans étaient renfermés dans leurs maisons. Depuis quelque temps on n'entendait plus tirer; on soupçonna qu'il pouvait être survenu un évènement qui aurait fait disparaître le bataillon. On engagea le représentant à se retirer, pendant qu'on se porterait à la tête du village pour savoir ce qu'il était devenu; il ne voulut pas et dit que s'il y avait des dangers, il les partagerait. Nous traversions le village au grand trot, et bientôt nous nous trouvâmes en face d'une colonne du corps de Condé qui venait d'y entrer. Une rue qui se trouvait sur notre droite, nous permit de changer brusquement de direction; mais en en traversant une autre parallèle à la première, nous passâmes devant un peloton de cavalerie de Mirabeau; ce qui nous obligea de tourner encore à droite, mais cette fois dans le direction de la Zorn, où nous soupçonnions que s'était retiré notre bataillon. L'ennemi ne reconnut pas d'abord que nous étions Français, malgré le panache du représentant; il ne s'en aperçut que lorsque nous fûmes assez loin de lui pour qu'il lui fut difficile de nous atteindre. A la sortie du village, nous essuyâmes quelques coups de carabine de nos avant-postes,

qui nous prenaient aussi pour des émigrés, mais qui ne tardèrent pas à nous reconnaître. On rectifia la position que ce bataillon avait effectivement prise après avoir évacué Mommenheim, sur la rive droite de la Zorn près du village de Waltenheim; l'ennemi s'établit en face de lui; les gardes des deux partis occupèrent les deux rives du ruisseau qui les séparait.

L'armée s'arrêta peu dans la position qu'elle avait prise; le général en chef la fit replier jusqu'aux environs de Strasbourg. Elle fut attaquée dans son mouvement sur sa droite par le prince de Waldeck, et sur son centre par le général autrichien Messaros, avec lequel on eut une affaire d'arrière-garde très vive à Brumpt.

L'ennemi n'avait plus les moyens de donner une extension plus grande à son offensive, vu que les Prussiens se trouvaient obligés de retourner sur l'armée de la Moselle, pour ne pas compromettre plus long-temps le corps de Kalkreuth qu'ils avaient laissé devant elle. Ils étaient en outre chargés du blocus de Landau, ce qui fit qu'ils laissèrent seulement la brigade du général Courbière à la droite des Autrichiens vers Nieder-Bronn. Wurmser allait être obligé de faire le siége du fort Vauban, ce qui devait pour quelque temps paralyser une partie de ses forces.

Tout le monde était convaincu que les succès des alliés étaient dûs, non à leurs forces réelles ni à leur habileté, mais à l'affaiblissement momentané de l'armée, causé par les détachements que le gouvernement en avait tirés pour les porter sur d'autres points, ainsi qu'à l'inactivité de l'armée de la Moselle qui s'était laissé dérober le mouvement du duc de Brunswick sur l'armée du Rhin. Il était aussi à peu près démontré que l'inexpérience absolue du général Carlin aurait suffi pour amener les revers qu'on venait d'éprouver; cependant il y avait moyen de les réparer. L'armée du Rhin profita du temps que l'ennemi était obligé de lui laisser : quelques changements eurent lieu dans son organisation. On donna le commandement de la droite à Desaix; elle s'appuyait au Rhin près de la Wantzenau; on la nomma l'avant-garde, dénomination qui plaisait à son général. A sa gauche était le centre sous les ordres du général Michaud, entre Soffelveyersheim et Lampertheim; l'aile gauche resta encore quelque temps sous ceux du général de brigade Ferrey, qui prit position sur la route de Saverne et campa sur les hauteurs de Kochersberg, sa droite à Schnersheim, et sa gauche à Wiltenheim. Cette division se liait tant bien que mal avec les troupes placées à Saverne, sous les ordres du général Sauter qui flanquait la gauche de l'armée du Rhin et communiquait par

des partis avec la droite de l'armée de la Moselle campée sur la haute Sarre. C'est dans cette position qu'on se prépara à reprendre l'offensive, pour débloquer Landau et chasser l'ennemi du territoire français.

Immédiatement après la perte de la position de la Lauter, plusieurs généraux avaient été éloignés de l'armée. Le chef de l'état-major Clarke avait été destitué; Dubois mis en jugement; Meunier arrêté et envoyé à Paris (1); Isambert, Tausia chef de brigade du douzième de cavalerie, quelques officiers et sous-officiers furent condamnés à mort. Dans ce temps Saint-Just et Lebas, commissaires extraordinaires de la Convention, établirent au quartier-général un tribunal qu'ils appelèrent révolutionnaire; mais qui

(1) Un gendarme le conduisait à Paris avec un chef d'escadron; celui-ci à son arrivée à Saverne, suborna le gendarme qui les escortait, et s'enfuit avec lui en Suisse. Meunier resté seul dans l'auberge pouvait les suivre ou enfin s'échapper; il revint à Strasbourg, se représenter aux commissaires de la Convention, auxquels il raconta comment son compagnon s'était évadé, et leur demanda ce qu'il devait faire. Ceux-ci le remirent à une escorte plus sûre qui le déposa dans les prisons de Paris, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Il dût son salut à ce qu'il ne réclama jamais sa liberté et qu'il fut oublié. Il fallut le mettre dehors; il doutait encore, quand on lui annonça qu'il pouvait sortir, si l'ordre était assez légal.

était tel qu'aucun nom ne pourrait le caractériser. Le dénonciateur n'était ni connu ni confronté; on n'y souffrait point de défenseurs, point d'écritures, pas même pour libeller le jugement, point d'instructions, mais un simple interrogatoire dont on ne prenait point note; le prévenu arrêté à huit heures, était jugé à neuf et fusillé à dix.

On envoyait des agens à tous les corps pour engager les soldats à dénoncer leurs chefs; ces invitations ne produisant aucun effet, on promit des récompenses pécuniaires aux délateurs que l'on cherchait, avec l'assurance de tenir toujours leurs noms cachés. C'est avec des moyens aussi infâmes qu'ils obtinrent enfin quelques victimes dont le sang ne pouvait assouvir la soif de ces cannibales.

Dans le même temps, ils avaient organisé sur les derrières dans le Haut-Rhin, ce qu'ils appelaient une armée révolutionnaire, composée de déserteurs, de tout ce qu'ils purent trouver de vagabonds et de mauvais sujets, sortis de la lie des sociétés populaires. Elle traînait à sa suite ce qu'elle appelait des juges et une guillotine, qu'elle transportait dans toutes les villes et villages du département où elle se proposait de faire des exécutions. Un scélérat nommé Schneider (prêtre du pays de Würtemberg) la commandait; il vint commettre des horreurs jusque dans Strasbourg, sous les yeux mêmes des re-

présentants qui furent enfin obligés de le destituer, et pour donner une satisfaction plus complète au public, ils le firent attacher à la guillotine pendant tout un jour et le laissèrent exposé aux huées et aux railleries de la multitude.

Je n'ai pas l'intention de rappeler toutes les cruautés auxquelles étaient en butte les malheureux habitants des départements du Haut et du Bas-Rhin, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser d'en donner une idée.

Le corps autrichien du général Hotze, qui occupait les environs de Bouxwiller, avait fait quelques tentatives infructueuses sur le poste de Saverne que défendait le général Sauter. L'arrivée du général Burcy sur ce point, avec une division tirée de l'armée de la Moselle, contraignit pendant les journées des 22 et 23 octobre l'ennemi à rester sur la défensive dans cette partie.

Le 27 du même mois, le prince de Waldeck à la tête d'environ dix mille hommes, se porta sur la division de Desaix; avant le jour il surprit le poste de la Wantzenau qu'il attaqua avec six cents grenadiers et deux bataillons hongrois qui s'étaient approchés de nos troupes à la faveur de la nuit · nos avant-postes furent surpris. Dans cette première affaire l'ennemi nous tua beaucoup de monde et prit plusieurs pièces d'artillerie. Le général Combès, qui commandait sur

ce point, rallia ses troupes en arrière de la Suffel qui offrait une bonne position; il occupa le *jardin d'Angleterre*, où il parvint à se maintenir. Le prince de Waldeck était appuyé par les divisions des généraux autrichiens Kospoth et Messaros, ce qui lui permit d'attaquer en même temps la brigade de gauche de Desaix, campée en arrière d'une ligne d'abatis, dans le bois de Reichstett; les troupes qui les défendaient furent obligées de se replier un peu en désordre; Desaix parvint à les rallier et les ramena sur l'ennemi. Un nouveau combat s'engagea; il fut vif et sanglant. Il fallut le répéter et ce ne fut qu'à la troisième charge que la victoire se décida pour nos troupes qui reprirent leur première position.

Enfin la modestie du général Pichegru fut vaincue; il se décida à venir prendre le commandement auquel il était appelé depuis long-temps par le comité de salut public. Il était alors sans expérience de la guerre; mais il avait de l'instruction et un bon jugement. L'on espérait qu il s'entourerait d'hommes capables de l'aider par leurs conseils; il était alors d'un républicanisme très-prononcé. Il avait fait ses preuves pendant le temps qu'il avait présidé la société populaire de Besançon qui l'avait fait nommer chef d'un bataillon de volontaires : aussi gagna-t-il de suite la confiance des représentants Saint-Just et

Lebas, avec lesquels il se trouva bientôt intimement lié. Après Custine, Beauharnais ou Landremont, l'armée eut vu avec peine l'arrivée d'un général aussi dépourvu d'expérience; succédant à Carlin, son avènement fut regardé comme un augure de succès. Sa première disposition fut de charger le général de division Ferino du commandement de l'aile gauche de son armée; Ferrey y conserva celui d'une brigade.

On avait persuadé à Wurmser, que l'armée française était dans une désorganisation complète et ne tirait des vivres que de la Lorraine; en conséquence que si Hotze parvenait à s'emparer de Saverne, elle se trouverait coupée non-seulement des places de Phalsbourg, la Petite-Pierre et Lichtenberg, mais des départements qui lui fournissaient des subsistances; qu'elle n'aurait pour ressource qu'une prompte fuite vers le Haut-Rhin : ce qui le rendrait maître de toute l'Alsace, où il pourrait prendre ses quartiers d'hiver. Il supposait aussi que Strasbourg n'étant point approvisionné, ne pouvait manquer de tomber à la suite d'un court blocus. Ceci explique son obstination à laisser la division Hotze à Bouxwiller, sur un point si éloigné de lui et si difficile à soutenir.

Dans les premiers jours de novembre, les armées françaises du Rhin et de la Moselle se disposaient à

reprendre l'offensive; la dernière venait de recevoir des renforts et un nouveau général en chef. Il n'était pas, comme celui de l'armée du Rhin, tout-à-fait sans expérience des grandes manœuvres de la guerre; mais il lui était bien inférieur en instruction. Il devait, assurait-on, son élévation aux grades supérieurs, à ses liaisons avec un homme trop fameux de cette époque, avec lequel, étant aide-de-camp, il avait assez fréquemment correspondu pendant les évènements de la retraite de Dumouriez en Belgique, en lui indiquant ce qu'il croyait être la cause de ce désastre. Le parti de la Montagne l'avait fait nommer général en chef. Il arriva à l'armée, imbu de ses principes et de toute son exagération. Ses manières, sa mise, le style de sa correspondance étaient d'accord et approchaient du cynisme. (On peut s'en convaincre dans les extraits de cette correspondance que son panégyriste Rousselin a joints à l'histoire de sa vie.) Il était jeune, actif et d'une confiance si grande dans ses moyens qu'il ne doutait de rien : on voit que c'est du général Hoche que je veux parler.

Pichegru ainsi que lui avaient le plus grand intérêt à bien concerter leurs opérations; le succès dépendait de l'ensemble de leurs efforts. Le but que l'on se proposait d'atteindre était connu et positif; il s'agissait de forcer l'ennemi à lever le siége du fort

Vauban et à débloquer Landau, ce qui amenait en même temps son expulsion du territoire français. En effet ses derniers succès n'avaient eu d'autre cause que le défaut d'ensemble dans les opérations des deux armées françaises et la faiblesse de leurs généraux.

La différence des caractères de Pichegru et de Hoche fit naître de véritables obstacles qui ne purent être surmontés d'abord; ils firent perdre beaucoup de temps et entraînèrent la prise du fort Vauban qu'il était si facile de sauver, si la droite de l'armée de la Moselle s'était réunie à temps à la gauche de celle du Rhin. Cette manœuvre était la plus prompte en même temps qu'elle était la plus facile et la plus sûre; elle eut été la répétition de celle que l'ennemi avait exécutée contre l'armée du Rhin un mois auparavant, et qui l'avait rendu maître d'une partie de l'Alsace; mais nous verrons bientôt l'armée de la Moselle faire tout le contraire de ce que l'on attendait. Emportée par l'ardeur peu réfléchie de son jeune chef, au lieu de s'approcher de l'armée de Pichegru, elle s'en éloignera pour se porter, en marchant par sa gauche et en descendant la rive gauche de la Sarre, sur l'extrême droite de l'armée prussienne campée aux environs de Sarrebrück.

L'armée du Rhin réduite à ses propres forces ne pourra rien tenter sur l'armée autrichienne. Elle devra se contenter, faute de moyens suffisants, de la

harceler sur tous les points dé sa ligne, tandis que le général Hoche, renforcé par des troupes de l'intérieur et même de l'armée du Rhin, continuera, en s'éloignant si mal à propos de celle-ci, de suivre l'offensive qu'il prendra sur la droite de l'armée prussienne, en la poussant dans le pays de Deux-Ponts

Pichegru s'occupa de disposer des moyens qui lui restaient pour tenter quelques attaques partielles, en attendant que les succès de l'armée de la Moselle, si elle en obtenait, lui permissent de prendre sur l'armée autrichienne une offensive plus importante. Dans les premiers jours de novembre, il avait rassemblé plusieurs officiers-généraux et d'autres que lui indiquait l'opinion de l'armée, afin d'avoir leurs avis sur ce qu'il était le plus convenable de faire pour le moment.

Comme on l'a déjà remarqué, ce général en chef n'avait point encore d'expérience de la guerre; il avait un esprit assez droit pour rejeter un plan défectueux qu'on lui eut proposé, mais il était hors d'état d'en former un, ou seulement de choisir le meilleur entre deux plus ou moins raisonnables. Il ne pouvait pas bien discerner les raisons particulières de tel ou tel officier pour faire préférer son avis aux autres; l'un d'eux avait déjà pris beaucoup d'influence sur lui et enlevé, pour ainsi dire, sa confiance. Sûrement elle ne pouvait être mieux placée;

mais peut-être un général en chef ne doit-il jamais l'accorder tout entière à un seul homme.

Saint-Cyr avait proposé, dans le cas où l'on jugerait absolument impossible une attaque sérieuse sur la droite pour s'approcher du fort Vauban et en faire lever le siége, de profiter d'une circonstance heureuse qui se présentait, pour attaquer le corps de Condé placé près Hochfelden. Ce corps annonçait par les changements continuels de ses camps, l'inquiétude de sa position; il était si peu lié avec les Autrichiens qu'il paraissait facile de l'enlever ou de le détruire en grande partie, si l'attaque était conduite avec l'intelligence et la vigueur nécessaire et surtout commencée avant la fin de la nuit. Cet officier ajoutait que la position de cette troupe lui paraissait tellement hazardée, qu'il était prêt de partager l'avis de nombre d'Alsaciens qui assuraient que la division régnait entre les Autrichiens et le corps des émigrés, à tel point qu'on ne doutait plus dans le pays que l'on désirait sacrifier ces derniers. Les Autrichiens attribuaient, disaient-ils, à la haine que les émigrés inspiraient aux populations, l'esprit public qui se manifestait de plus en plus contre eux et qui leur causait d'autant plus d'inquiétude, qu'ils s'étaient attendus à un meilleur accueil d'une province réunie depuis peu de temps à la France, qui, depuis tant de siècles, avait fait partie de l'Empire

d'Allemagne, et dont les habitants parlaient encore leur langue. Ces motifs et d'autres que cet officier ajouta parurent entraîner le conseil; un seul des membres s'y opposa avec une grande chaleur. Sans nier les avantages que l'attaque sur le corps de Condé présentait, il assura que celle que l'on tenterait sur le corps de Hotze, campé dans les environs de Bouxwiller, en offrait encore de plus considérables et d'une importance majeure. Saint-Cyr soutint de nouveau son opinion, et sans nier non plus les avantages que pouvait faire obtenir une attaque sur Hotze, il assurait qu'on ne pourrait avoir de succès marquants sur lui, sans battre préalablement le corps de Condé en position de le secourir et qui empêchait de se porter sur ses derrières, seul moyen d'obtenir sur le général Hotze un succès complet; car s'il n'était attaqué que de front, quel que fût le nombre des assaillants, il serait libre de se retirer et le but de l'attaque se trouvait totalement manqué; il dit aussi qu'à avantage égal il fallait préférer l'attaque sur les émigrés: il parla de leur conduite envers nos prisonniers et les habitants de l'Alsace. Ce n'est pas le cas d'en donner ici les détails; l'historien du corps de Condé, qui n'a pas tout dit, en a cependant dit assez pour nous dispenser de mettre sous les yeux du lecteur des faits aussi affligeants pour l'humanité.

Le général Pichegru n'adopta pas l'avis de Saint-Cyr, et l'attaque sur les troupes de Hotze fut décidée pour les jours suivants. Les généraux en chef des deux armées firent l'opposé de ce qu'ils devaient faire en manœuvrant l'un et l'autre par leur gauche, quand la raison et la nécessité les obligeaient de manœuvrer par leur droite pour sauver la place du fort Vauban, que l'on savait ne pouvoir tenir que quelques jours encore. Ils furent conduits à ces fausses mesures, l'un par inexpérience et par l'étourderie de son âge, l'autre pour n'avoir su se prémunir contre des conseils dictés peut-être par un sentiment bien naturel (1) : plus tard, celui qui les avait donnés en a témoigné son regret à différentes époques à celui qui lui était alors opposé.

Nous verrons plus loin que l'exécution de l'attaque faite sur Hotze ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues, parce qu'elle n'eut lieu que de front et que le corps de Condé vint à son secours ; d'ailleurs le général Burcy qui en fut chargé était un très brave homme, mais il n'avait pas l'expérience nécessaire pour la bien diriger : après quelques tâtonnements, elle manqua tout-à-fait. Les représentants du peuple se disposaient à le faire arrêter ; il en eut connaissance et prit sur le champ le

(1) Celui qui les donnait avait deux de ses frères dans l'armée de Condé.

parti de se faire tuer en chargeant, à la tête d'un seul escadron du deuxième régiment de chasseurs, un régiment entier de cuirassiers autrichiens. L'adjudant-général Hatry, son chef d'état-major, fut nommé général et le remplaça dans le commandement de la division qui s'était formée à Saverne.

Ce général fut chargé de continuer l'attaque que Pichegru avait ordonnée contre le corps de Hotze qui formait, comme nous l'avons déjà dit, la droite de Wurmser. Les opérations de Burcy avaient été appuyées par la brigade de Ferrey, détachée de la division Ferino et portée à Steinbourg et Dettweiler. On avait donné à ce général de brigade le citoyen Cuneo officier brave et intelligent, pour le diriger en remplissant près de lui les fonctions de chef d'état-major; mais cet officier n'osa pas prendre sur son général l'influence nécessaire; il se borna à lui donner des conseils que celui-ci ne suivit pas. A peine arrivé dans sa nouvelle position, il y fut attaqué par un détachement du corps de Condé; il ne fit que des fautes et perdit une partie de son artillerie; ce qui décida le général en chef à faire ce que n'avaient osé ses prédécesseurs : il lui ôta son commandement qu'il donna au général de brigade Pierre.

Le mouvement de Ferrey avait eu lieu le 12 novembre; il avait été appuyé sur sa droite par celui que fit le reste de la division Ferino, qui fut prendre

position devant Hochfelden en face du corps de Condé; le reste de l'armée s'était porté en avant de ces positions et commença l'exécution du système que Pichegru avait adopté, c'est-à-dire, une suite de fausses attaques sur la gauche de l'ennemi qui, à défaut de plus grands avantages, devait avoir au moins celui de l'empêcher de renforcer sa droite contre laquelle Pichegru était résolu de continuer sa principale attaque; mais on avait perdu trop de temps.

Le 15 novembre, la place du fort Vauban avait ouvert ses portes à l'ennemi quoiqu'elle eut encore des vivres, par conséquent plutôt qu'on ne devait le craindre (1). Cet évènement fit que les Autrichiens conçurent de nouveau l'espoir de prendre leurs quartiers d'hiver en Alsace; ils travaillaient avec ardeur à fortifier une position près de la rivière de la Moder, par un système de fortes redoutes qui devaient assurer la tranquillité de leurs quartiers; mais il était nécessaire que cette position fût appuyée par l'armée prussienne. Celle-ci était vive-

(1) Il s'est trouvé que la ville ayant été incendiée par l'ennemi et les provisions des habitants détruites, ceux-ci sont tombés à la charge de la garnison, et l'ont forcée à capituler plus tôt.

Voir une relation abrégée du siége du Fort Vauban dans les *Additions* à la fin du volume. N° III.

ment inquiétée sur sa droite par les mouvements de l'armée de Hoche; elle cédait du terrain dans l'espoir de le reprendre bientôt, si le duc de Brunswick pouvait réussir dans une tentative qu'il se proposait de faire sur la forteresse de Bitche. En cas de succès, cette forteresse lui eût fourni un excellent appui pour sa gauche, tandis qu'il en eût trouvé un pour sa droite à la Sarre; ce qui lui aurait permis de prendre ses quartiers d'hiver en Lorraine, seul moyen d'appuyer les Autrichiens dans l'Alsace.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Attaque des Prussiens sur la forteresse de Bitche. — Marche du général Hoche, de la Sarre à Kaiserslautern.

AVANT de reprendre la suite des opérations de l'armée du Rhin, je crois devoir rendre un compte succint des mouvements de l'armée de la Moselle et d'un évènement arrivé sûr un point rapproché de nous : je veux parler de la tentative faite par le duc de Brunswick pour enlever la forteresse de Bitche. Il serait intéressant de connaître d'une manière positive les motifs qui ont déterminé cette entreprise à laquelle le duc s'était long-temps refusé; je les ignore, mais je suis porté à croire que l'impossibilité de prendre des quartiers d'hiver à la hauteur des Autrichiens, sans être maître de cette place, le décida plus que toute autre raison à essayer cette imprudente attaque qu'il exécuta dans la nuit du 15 au 16 novembre.

Le comte de Wartensleben, colonel du régiment du prince Henri, fut chargé de cette expédition; il avait sous ses ordres le lieutenant-colonel Hirsch-

felden aide-de-camp du duc de Brunswick. A l'entrée de la nuit, les Prussiens s'étaient approchés de la ville de Bitche dans le plus grand silence, et munis de tous les instruments dont ils crurent avoir besoin pour exécuter leur entreprise; ils furent d'abord assez heureux pour surprendre la ville, dans laquelle ils enlevèrent un poste de cinquante hommes; ils se dirigèrent ensuite sur le fort. Une colonne tourna l'ouvrage appelé *la queue d'aronde;* une autre gravit le glacis et se porta sur celui nommé *la petite tête*, tandis que Hirschfelden cherchait à escalader l'ouvrage à cornes situé au bas de la rampe principale, tentative qui échoua, à ce que l'on a dit, parce que les échelles se trouvèrent trop courtes, comme il arrive presque toujours dans ces sortes d'escalades. Mais malgré ce contre-temps, les Prussiens ne perdirent pas courage; ils parvinrent à ouvrir plusieurs portes et à avancer sans être découverts, jusqu'à celle qui devait leur donner l'entrée dans la partie supérieure du fort. Comme celle-ci était en fer, ils ne purent parvenir à la forcer; le bruit qu'ils firent réveilla enfin la garnison, qui se composait du deuxième bataillon du Cher, commandé par le chef de bataillon Ogier. Alors la fortune qui avait accompagné jusque là la tentative des ennemis, les abandonna et ne sembla les avoir d'abord favorisés, que pour les perdre plus complè-

tement. Les Français, sans prendre le temps de s'habiller, avaient couru aux armes et s'étaient en outre munis de tout ce qui leur tombait sous la main, pour écraser les Prussiens. Malgré le désordre inévitable au moment d'une pareille surprise, surtout au milieu de la nuit, ils parvinrent à tuer ou blesser à coups de bûches, de grenades, d'obus et de boulets lancés à la main du haut de la forteresse, la majeure partie des troupes qui avaient pénétré dans le fort; un petit nombre seulement parvint à opérer sa retraite. Au jour on cessa de tuer, et l'on reçut prisonniers ceux qui avaient échappé à la mort parmi eux on trouva l'officier du génie français qui avait conduit les Prussiens, et qui fut fusillé le lendemain.

Quelque temps après cet évènement, j'eus occasion de visiter cette forteresse; on ne manqua pas de me faire voir jusqu'où l'ennemi était parvenu sans avoir été aperçu. Je ne pus décider ce qui était le plus surprenant dans cette nuit mémorable, de la témérité de l'attaque, ou de la négligence du commandant du fort qui, dans une place cernée depuis un mois par l'ennemi, et dans les plus longues nuits de l'année, laissait les soldats dormir déshabillés dans leurs lits comme en pleine paix, en négligeant le service des rondes et toutes les précautions contre les surprises, exigées par nos réglements militaires.

Cette affaire manquée, le duc de Brunswick ne s'occupa plus du projet d'appuyer les Autrichiens, pour leur faciliter la prise de leurs quartiers d'hiver en Alsace; il ne pensa plus qu'à pourvoir à la sûreté de son armée, menacée par celle de Hoche. Il abandonna les environs de Bitche pour rapprocher sa gauche de son centre et concentrer son armée à portée des points les plus menacés par son adversaire, à qui il céda même du terrain; ce qui lui permit de s'avancer dans le pays de Deux-Ponts, sans être obligé de livrer une bataille sur la Sarre ou sur la Blies, comme on s'y était attendu. Le duc de Brunswick avait cédé ce terrain d'autant plus facilement qu'il avait en arrière de lui, dans les montagnes des Vosges, d'excellentes positions, bien retranchées, sur lesquelles il pouvait faire la plus vigoureuse résistance. Les points fortifiés avec le plus de soins, étaient ceux de Kaiserslautern, Leimen, Trippstadt, les crêtes des montagnes dites Saukopf, Johanns-kreutz, etc. La brigade de Courbière, qui avait jusqu'alors couvert la droite de Hotze, suivit le mouvement rétrograde du duc de Brunswick et alla prendre position à la verrerie de Malenthal et sur les hauteurs de Lembach.

Pichegru, débarrassé sur sa gauche du voisinage des Prussiens, put diriger ses attaques sur la droite des Autrichiens avec plus de sécurité, quoique les

renforts de l'armée ne fussent point encore arrivés pour compenser la perte qu'il avait faite, des troupes détachées avec Hoche et de celles faites prisonnières au fort Vauban. Il se décida à donner plus d'activité à son offensive; mais il ne pouvait se dissimuler que, sans le concours de l'armée de la Moselle, il ne pourrait arriver à de grands résultats. Ce défaut de concours avait déjà fait perdre la place du fort Vauban, et il était à craindre que Landau n'éprouvât le même sort, car au lieu de se rapprocher de lui, Hoche s'en éloignait de plus en plus.

Nous avons dit plus haut que les Prussiens lui avaient cédé, sans combattre, les positions qu'ils occupaient sur la Sarre, la Blies et le pays de Deux-Ponts, pour se retirer dans les Vosges sur leurs camps retranchés. Hoche, trop peu expérimenté pour juger leurs desseins, fut persuadé qu'ils avaient peur de lui; il suivit leurs mouvements, les taxant pour ainsi dire de lâcheté dans ses proclamations et ses rapports. Arrivé devant Kaiserslautern, il y trouva le duc de Brunswick qui avait réuni sur ce point une armée composée de Prussiens et de Saxons, que l'on estimait à trente-cinq mille hommes, par conséquent, inférieure en nombre à celle dont Hoche pouvait disposer [13]. Ce dernier écrivit dans ce moment à Pichegru une lettre assez courte, mais d'une singulière énergie qui montrait le degré de

confiance dont il était animé; Pichegru nous en fit la lecture dans un conseil de guerre qu'il avait réuni chez lui; elle se terminait par cette phrase. « Enfin » je tiens les ennemis à la gorge et demain je les » saigne. » Saint-Cyr trouva la phrase excessivement présomptueuse, d'après la connaissance qu'il avait des difficultés qu'offrait la position de Kaiserslautern, si les ennemis, comme on devait le présumer de la grande capacité de leur chef, employaient des mesures sages et énergiques.

Hoche attaqua en effet le duc de Brunswick pendant les journées des 28, 29 et 30 novembre, sans pouvoir non-seulement atteindre son but, mais même obtenir sur aucun point le moindre succès, parce qu'il trouvait son ennemi dans une bonne position bien retranchée; que ses attaques étaient décousues, sans ordre et surtout sans ensemble. Il y eut des traits de courage de la part des troupes et de quelques chefs, mais leurs efforts furent partiels et ne purent mener à aucun résultat.

Après trois jours de combats consécutifs, dans lesquels on épuisa si inutilement la valeur des troupes et la plus grande partie des munitions de l'armée, Hoche crut devoir se retirer sur les positions de Pirmasens, Hornbach et Bliescastel; trop heureux de voir que l'ennemi ne profitait pas de la situation où se trouvait son armée par suite de ses

efforts et de ses pertes. Telle fut l'issue d'une opération mal conçue et encore plus mal exécutée on ne savait comment le comité de salut public prendrait cette affaire; on appréhendait pour le général en chef; mais il la prit très bien. Il commençait à se lasser de tuer les généraux; il sentait que cela ne menait à rien, et celui pour lequel on craignait ne fut pas même blâmé; au contraire, nous le verrons bientôt chargé du commandement des deux armées réunies, quoiqu'on n'eût rien de semblable à reprocher à Pichegru qui n'avait eu que des succès.

Mon but n'est pas d'entrer dans les détails des affaires que je n'ai pas vues de mes yeux, à plus forte raison de celles qui ont eu lieu dans une autre armée. Cependant comme il s'agit d'une opération importante, on trouvera dans les *Additions* à la fin du volume, N°. IV, la narration du général de division Ambert, qui a joué un des rôles principaux dans les attaques qui furent tentées pour enlever aux Prussiens la position de Kaiserslautern.

CHAPITRE DIXIÈME.

Affaires de Berstheim dans les journées des 2, 8 et 9 décembre.

PENDANT les derniers mouvements de l'armée de la Moselle, Hatry, qui avait succédé au général Burcy tué le 20 novembre, suivait les opérations commencées contre le corps autrichien de Hotze qui lui disputait le terrain pied à pied; la division Ferino, de sa position sur la Zorn près le village de Mommenheim, appuyait les mouvements d'Hatry avec sa brigade de gauche, qui était sous les ordres du général Pierre, campée près du village de Schwindratzheim (Voir le plan, N.° IV).

Vers la fin de novembre, Pichegru voulut tenter de rejeter l'armée autrichienne sur la position qu'elle s'était préparée près de la petite rivière de Moder, et qui était défendue par environ trente redoutes construites avec beaucoup de soin.

Les divisions Desaix et Michaud formant la droite et le centre de l'armée en position sur la basse Zorn, firent des démonstrations d'attaque sur Offendorf, Weyersheim et Brumpt, pour appuyer celle que la

division Ferino devait tenter sur la route de Haguenau en avant de Mommenheim, et celle que devait faire la division de Hatry dans la direction de Pfaffenhofen. Mais ces attaques ne pouvaient mener à des résultats importants; on ne pouvait pas prendre l'offensive sur tant de points à la fois, devant un ennemi supérieur en nombre; il eût mieux valu n'en faire qu'une seule, puisque l'état de nos forces ne nous permettait pas d'en faire plusieurs avec espoir de succès [17].

Quoiqu'il en soit, la division Ferino, pour se conformer aux ordres du général en chef, s'était portée en avant de Wallenheim et de Bernolsheim, sa droite en face de Rottelsheim; le corps de Condé était en position sur sa gauche vers Batzendorf. Elle avait devant son front la division du général Autrichien Kospoth; Ferino n'avait avec lui que sa brigade de droite, commandée par le général Thevenot; celle de gauche, commandée par le général Pierre, était encore à Schwindratzheim [18]. Ainsi la droite de Ferino, qui avait devant elle les Autrichiens et sur son flanc gauche le corps de Condé qui pouvait non-seulement l'attaquer en débouchant de Batzendorf, mais encore la prendre à revers en se portant sur ses derrières par le village de Berstheim, se trouvait dans une position fâcheuse. Elle commença à tirailler avec les troupes légères de

SITUATION

DE LA DIVISION COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL FERINO,

Au 1er décembre 1793.

GOUVION SAINT-CYR, *adjudant-général, chef de l'état-major.*

GÉNÉRAUX de BRIGADES.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE ACTIVE.
PIERRE....	1er bataillon du 27e	1	»	413
	4e id. de Saône-et-Loire.	1	»	532
	2e id. du 13e........	1	»	491
	9 id des Vosges......	1	»	475
	3e id. d'Indre-et-Loire...	1	»	678
	11e de cavalerie...	»	3	294
	TOTAL	5	3	2,903
THEVENOT.	2e bataillon de la Moselle...	1	»	515
	2e id. du 27e.	1	»	538
	1e id. de l'Indre.	1	»	642
	10e id. des Vosges....	1	»	640
	1er id. de la Hte-Saône.	1	»	696
	7e id. d'infant. légère.	1	»	427
	15e id. des Vosges....	1	»	719
	artiller. volante.	»	»	71
	18e de cavalerie.	»	1	375
	2e idem....	»	1	178
	7e de chas. à chev.	»	2	131
	TOTAL GÉNÉRAL.	12	13	8,171

ARMÉE DU RHIN.

N°. 17.

SITUATION SOMMAIRE AU Ier DÉCEMBRE 1793.

Le général PICHEGRU, *commandant en chef*,
BOURCIER, *général de brigade*, *chef de l'état-major*.

TROUPES EN GARNISON, CAMPÉES ET CANTONNÉES.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRESENTS sous les armes.
En garnison dans les places depuis Besançon jusques et compris Strasbourg.	52	1	9,336
Campées et cantonnées le long du Rhin.			17,789
En garnison à Landau.			8,176
Id. au fort Vauban			2,808
TOTAL.			38,409

TROUPES ACTIVES.

	GÉNÉRAUX de DIVISION.	GÉNÉRAUX de BRIGADE.	ADJUDANTS GÉNÉRAUX.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
DROITE	Desaix	Sibaud	Bouland	13	»	5,086
	»	Rivaud	Houel	»	15	1,116
	Courtot	Combès	Garobiau	4	»	1,008
	Vachot	»	Levret	1	»	467
	Méquillet	»	Wolf	1	»	531
CENTRE	Michaud	Argoult	»	11	12	6,172
	Ferino	Pierre	Gouvion St Cyr	5	3	3,016
	»	Thevenot	»	7	10	5,228
GAUCHE	Hatry	Dauriol	»	9	37	7,733
	Jacob	Frimont	»	6	2	3 993
RÉSERVE DE CAVALERIE.						
	Diettmann	Lafarelle	Picard	»	6	620
				»	7	759
ARTILLERIE.						
	»	Ravel Dorsner	»	3	»	2,173

Kospoth sur la route de Haguenau, et avec quelques pelotons de la légion de Mirabeau; elle se déploya ensuite à droite et à gauche de la route et engagea avec les Autrichiens une canonnade qui ne devait avoir, et qui n'eut en effet aucun résultat.

A la nuit, Ferino se retira sur Mommenheim; il donna l'ordre au général Pierre de se rapprocher de lui le lendemain matin; de s'emparer du village de Berstheim, de l'occuper par ses avant-postes et de s'y maintenir, pour assurer les derrières des troupes de sa droite, qu'il se proposait de reporter sur la position qu'elles avaient occupée la veille. Par cette nouvelle disposition, Ferino dut croire qu'il avait remédié aux inconvéniens qu'il avait éprouvés; que sa brigade de gauche contiendrait le corps de Condé et qu'il pourrait alors gagner du terrain sur les Autrichiens, en les éloignant des émigrés pour pouvoir prendre ensuite ceux-ci à revers, pendant que sa brigade de gauche, en débouchant de Berstheim, les combattrait de front. Il n'en fut pas ainsi : le général Pierre n'était pas nul comme son prédécesseur, mais il était faible et partisan trop exclusif du système de l'ordre profond. Il arriva devant Berstheim; mais au lieu de s'emparer de ce village, comme il l'aurait pu, il se contenta de parader autour, avec deux colonnes qu'il n'osa déployer. Berstheim était assez bien retranché; l'ar-

tillerie ennemie, qui s'y trouvait placée, avait un grand avantage sur des colonnes qui ne se développaient pas; aussi les obligea-t-elle bientôt à une retraite précipitée : ce qui força Ferino, qui s'était porté en avant de Wallenheim, de reprendre encore dans la soirée sa position de Mommenheim.

On voulut recommencer le lendemain dans l'espérance d'un meilleur succès; mais le général Pierre ne réussit pas davantage; il n'osa pas même approcher des redoutes de Berstheim aussi près que la première fois, et l'on ne savait comment s'y prendre pour tirer de cette brigade le parti qu'on devait en attendre; quand l'adjudant-général Saint-Cyr, chef d'état-major de cette division, proposa à Ferino de se charger d'enlever ce village le lendemain avec deux bataillons pris dans la brigade de droite, et de le garder jusqu'au moment où ces deux bataillons seraient relevés par des troupes du général Pierre; il ajoutait qu'alors seulement il les ramènerait pour participer à l'attaque que l'on se proposait de faire sur les troupes de Kospoth, et qui ne pouvait avoir lieu, tant que la brigade de gauche ne serait pas à la hauteur de Berstheim pour contenir le corps de Condé pendant le combat avec les Autrichiens. Ferino accepta l'offre de son chef d'état-major; le général Pierre fut prévenu de ce que l'on se proposait de faire et de ce qu'on voulait qu'il fît

dans la journée du lendemain 2 décembre. Il y avait peut-être un meilleur parti à prendre; mais on s'arrêta à celui-ci, dans l'intention de ménager la susceptibilité d'un ancien militaire. L'évènement a confirmé que dans les opérations de la guerre tout ménagement peut avoir de graves inconvéniens.

Saint-Cyr employa quelques heures de la journée à reconnaître les débouchés du village et la manière dont l'ennemi occupait ses retranchements; il disposa de quelques pièces d'artillerie et de deux escadrons. Après l'échange de quelques boulets, les hussards de Mirabeau quittèrent leur position et descendirent le ravin qui se trouve au bas, pour chercher à envelopper nos tirailleurs; mais ils furent obligés de rétrograder bien vîte, ce qu'ils ne purent faire sans essuyer une perte considérable en raison de leur petit nombre.

On a beaucoup parlé des affaires de Berstheim; les émigrés à leur retour en France, au moment de la restauration et depuis, ont tant élevé leurs succès sur ce point, que beaucoup de personnes ont pu croire qu'il s'agissait de quelques batailles, surtout quand on a vu ce nom figurer parmi les trophées qui entouraient le catafalque du prince de Condé, et qui représentaient les victoires remportées par ce prince. Il me semble nécessaire d'entrer au sujet de ces actions dans plus de détails que ne com-

porte véritablement leur importance, afin de mettre à même d'apprécier leur mérite à sa valeur réelle · on a fait dresser un plan que l'on peut consulter dans l'atlas, planche N.o III.

Le 2 décembre, Saint-Cyr était placé à sept heures du matin avec deux bataillons d'infanterie de la brigade de droite, deux cents chevaux du 19e régiment de cavalerie et six pièces de canon, dont deux du calibre de 16 (1), entre les villages de Weitersheim et Höchstett. Il attendit long-temps dans cette position l'approche du général Pierre, voulant ne commencer son attaque sur Berstheim qu'au moment où la tête des troupes de ce général paraîtrait déboucher du village de Hüttendorf. La brigade du général Pierre se composait alors du deuxième bataillon du 13e régiment (Bourbonnais), du quatrième de Saône-et-Loire, du deuxième de la Moselle, du premier bataillon du 27e régiment (Lyonnais) et d'un autre bataillon de vo-

(1) Ces deux pièces étaient d'un calibre trop fort, et surtout trop lourd pour être employées en campagne. Elles avaient été en batterie sur la position du Kochersberg, on devait les y laisser; mais quand la division la quitta, les soldats qui les servaient, tous anciens canonniers, supplièrent avac tant d'instances pour qu'on les emmenât, que l'on ne put se refuser à leurs sollicitations. Du reste, pendant le peu de temps que ces pièces ont été en campagne, elles ont admirablement servi, et nous verrons bientôt qu'on finit par leur opposer du calibre de 18.

lontaires, en tout cinq bataillons, plus trois escadrons du 11e régiment de cavalerie (ci-devant Royal-Roussillon), d'une demi-compagnie d'artillerie à cheval et de quelques pièces de bataillons.

Beaucoup de temps s'étant déjà écoulé sans qu'on vît rien paraître des troupes de cette brigade, Saint-Cyr se décida à commencer l'attaque pour s'emparer du village de Berstheim, espérant que le bruit de son canon déciderait enfin le général Pierre à s'avancer. Le village et les redoutes furent un moment canonnés par l'artillerie qu'on fit arriver en avant de Höchstett et Weitersheim pour ébranler le moral des troupes chargées de la défense des retranchements; on s'aperçut bientôt qu'elle faisait l'effet qu'on en avait attendu; alors les deux compagnies de grenadiers, précédées d'un bon nombre de tirailleurs, se précipitèrent dans les retranchements et tuèrent un poste entier des grenadiers de Mirabeau qui s'étaient obstinés à garder une redoute située à droite de Berstheim. Nos troupes pénétrèrent dans le village après une assez vive résistance, provenant non-seulement des difficultés inséparables de ces sortes d'attaques, mais encore de la confiance que l'ennemi avait dans une bonne position, où plusieurs fois il avait été attaqué sans succès. Les deux bataillons se formèrent en avant du village, occupant les vergers, les haies, en

un mot tous les points que l'on jugea propres à la conservation de cette position, jusqu'à l'arrivée de la brigade de Pierre qui devait relever nos deux bataillons. Aucun homme ne se porta en avant; on ne voulut pas occuper un épaulement qui se trouvait à quelque distance, et derrière lequel se rallièrent quelques émigrés; les tirailleurs même rentrèrent à leur corps. L'artillerie ainsi que la cavalerie restèrent en arrière du village dans la première position qu'on avait occupée au moment de l'attaque, pour être plus tôt prêtes à se mettre en mouvement aussitôt l'arrivée des troupes que l'on attendait; car il s'agissait, comme je l'ai déjà observé, de deux attaques, celle contre les Autrichiens d'abord, ensuite celle contre le corps de Condé.

Le général Pierre ayant entendu la première canonnade, et ayant vu ensuite des hauteurs en avant de Minwersheim la prise du village de Berstheim et des retranchements devant lesquels il s'était présenté plusieurs fois, mit de suite sa colonne en mouvement, la faisant marcher avec une grande précipitation, presqu'à la course; aussi les premières troupes arrivèrent-elles à la hauteur de Berstheim, quand les dernières n'avaient pas encore dépassé le village de Hüttendorf. La tête était pres d'arriver à la hauteur des deux bataillons placés en avant de Berstheim, sans que personne eût pensé,

dans cette brigade, à l'arrêter dans la position qu'elle devait prendre en arrière du village, et à la reformer en entier avant de détacher les deux bataillons qui devaient relever ceux de la brigade de droite. On ne pensa pas davantage à faire reposer cette troupe, avant son arrivée à portée du canon ennemi; pour attendre la queue, dont une marche si extraordinaire l'avait éloignée. La tête de cette colonne arriva à portée d'une batterie ennemie, n'ayant que son premier peloton à peu près formé, le second faisant son mouvement et le reste encore par files, avec force lacunes, le long du chemin qu'elle tenait. Le malheur voulut qu'avant son apparition devant l'ennemi, le seul peloton alors formé, reçut quelques coups de canon qui lui enlevèrent des files et l'épouvantèrent assez pour lui faire faire demi-tour, dans son mouvement rétrograde, il entraîna le second qui venait de se former, et les deux ensemble entraînèrent le reste de la colonne sous l'influence de la batterie ennemie, d'où l'on s'apercevait de l'effroi qu'elle causait; ce qui fit redoubler l'activité de son feu. On espéra un moment que cette troupe reviendrait de la terreur qu'elle éprouvait et qu'elle parviendrait à se reformer plus en arrière, mais ce fut en vain. Il n'avait pas été difficile aux ennemis de s'apercevoir de la confusion qui régnait dans cette colonne et de juger qu'ils pour-

raient remporter un succès complet à peu de frais; car il était évident qu'il n'y aurait pas de combat à livrer; mais seulement à poursuivre des hommes déjà en fuite. La cavalerie noble du corps de Condé, ayant à sa tête le duc de Bourbon, s'en chargea et parvint bientôt au milieu d'eux, où elle augmenta tellement le désordre que, perdant l'espoir de pouvoir se former, ils se sauvèrent à toutes jambes en abandonnant leur artillerie. La cavalerie du corps de Condé ne trouva d'autre obstacle que celui que lui opposèrent l'un après l'autre deux escadrons du 11e régiment de cavalerie qui, pour dégager autant que possible l'infanterie et l'artillerie, chargèrent vivement les émigrés; la mêlée qui s'en suivit fut sanglante; M. le duc de Bourbon y fut blessé. Mais que pouvaient ces escadrons isolés contre sept à huit réunis; ils firent tout ce qu'on pouvait attendre d'eux, mais ils dûrent bientôt céder au nombre. Le troisième qui se trouvait à la queue de la colonne, fournit aussi une charge où il ne montra pas moins de bravoure. c'est au courage de ce régiment qu'on doit de n'avoir pas perdu un nombre de fantassins beaucoup plus considérable, et d'avoir sauvé une partie de l'artillerie.

La déroute de la brigade Pierre étant aussi complète qu'elle pouvait l'être, Saint-Cyr vit qu'il ne pouvait sans imprudence conserver plus long-temps

ses deux bataillons en avant de Berstheim; il les ramena dans la première position qu'il occupait avant l'attaque de ce village: cette retraite se fit dans le meilleur ordre possible sous la protection de son artillerie et des deux cents chevaux du 19e régiment. Il nous arriva dans ce moment l'escadron de partisans, formé par le capitaine Truche avec des hommes choisis dans tous les corps. La bravoure de ceux qui le composaient est connue de tout ce qui a fait partie de l'armée du Rhin; cet escadron n'appartenait à aucune division, il se portait sur un point ou sur un autre, ne suivant d'autre règle que la volonté de son chef; on le lança au travers de la cavalerie des émigrés. c'était dans ces sortes d'affaires qu'il brillait particulièrement. L'ennemi poursuivait encore la brigade Pierre; non-seulement ils firent cesser cette poursuite, mais ils lui reprirent un obusier et le drapeau du bataillon du 13e régiment qu'ils ramenèrent à l'adjudant-général Saint-Cyr.

Dès l'instant que nos deux bataillons eurent commencé l'évacuation du village de Berstheim, le prince de Condé mit son infanterie en mouvement, pour la reporter en avant et réoccuper ce village et ses retranchements. Sa colonne de gauche longeant le plateau, fut battue d'écharpe par l'artillerie placée près du village de Hochstett; elle souffrit beau-

coup, surtout du feu de nos deux pièces de 16 qui n'avaient, pour les servir, que d'anciens canonniers. On crut un moment que le prince voulait déboucher du village de Berstheim pour attaquer les deux bataillons qui s'étaient reformés entre Höchstett et Weitersheim, et contre lesquels, depuis la déroute de la brigade Pierre il pouvait disposer de toutes ses forces; mais s'il eut un moment ce projet, comme ses premières dispositions l'annonçaient, il y renonça bientôt, quoique prévenu de l'arrivée d'un renfort de troupes autrichiennes, qui ne tarda pas à paraître avec de l'artillerie du calibre de 18. Il se contenta des succès obtenus sur la brigade Pierre et cette journée fut ainsi terminée.

Vers la nuit, les Français se rapprochèrent encore de la Zorn et de Mommenheim; à la droite, les divisions Desaix et Michaud, à la tête desquelles se trouvait le général Pichegru, après avoir canonné l'ennemi une partie du jour, reprirent leur première position; sur notre gauche, la brigade de droite de Hatry, commandée par Frimont, avait eu des engagements avec les Autrichiens, sous les ordres des lieutenants-colonels Klenau et Julay.

Le général en chef ne savait que penser du général Pierre; il avait même, dans le premier moment, laissé apercevoir des soupçons offensants pour l'honneur de ce général; mais s'étant rendu

ARMÉE DU RHIN. N°. 19.

SITUATION

DE LA DIVISION COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL FERINO,

Au 8 décembre 1793.

GAROBIAU, *adjudant-général, chef de l'état-major,*
DONZELOT, idem, *détaché à la brigade de gauche.*

COMMANDANTS des BRIGADES.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE ACTIVE
GOUVION SAINT-CYR. ADJUDANT-GÉNÉRAL.	1er bataillon du 27e	1	»	413
	2e id. du id.	1	»	538
	2e id. du 13e	1	»	491
	1er id. du 103e	1	»	663
	9e id. des Vosges. ...	1	»	475
	3e id. d'Indre-et Loire.	1	»	678
	artiller. volante.	»	»	36
	11e de cavalerie.	»	1	294
	18e idem.	»	2	187
	TOTAL. . . .	6	3	3,777
THIEVENOT. GÉNÉRAL DE BRIGADE.	2e bataillon de la Moselle. . .	1	»	515
	1er id. de l'Indre	1	»	612
	10e id. des Vosges	1	»	610
	1er id. de la Haute-Saône.	1	»	696
	7e id. d'infant. légère. .	1	»	427
	15e id. des Vosges.	1	»	749
	artillerie volante.	»	»	34
	18e de cavalerie. .	»	2	187
	2e idem	»	4	478
	7e de chas. à chev.	»	2	131
	11e de hussards . .	»	2	110
	TOTAL GÉNÉRAL. . . .	12	13	8,419

près de lui, il resta convaincu qu'il ne fallait attribuer ce qui lui était arrivé qu'au défaut total d'expérience dans le métier de la guerre, quoiqu'il fût un très ancien militaire. Cependant il crut devoir lui ôter le commandement de sa brigade, qu'il donna le 6 décembre à l'adjudant-général Saint-Cyr [5], qui se rendit le 7 à Minwersheim, où il la réunit et la disposa à attaquer de nouveau le corps du prince de Conde. Elle fut augmentée d'un bataillon du 27e régiment et de deux escadrons du 19e de cavalerie; augmentation jugée nécessaire pour compenser la perte qu'elle avait éprouvée dans la journée du 2, et parce que la brigade de droite ne devait plus coopérer à l'attaque projetée. Un bataillon du 105e régiment remplaça le quatrième bataillon de Saône-et-Loire qui passa à la division Michaud [19].

Pichegru aurait désiré que la nouvelle attaque sur le corps de Condé fût faite le 8; mais Saint-Cyr obtint qu'elle serait remise au 9, voulant essayer ses troupes avant de s'engager sérieusement contre une position retranchée sur laquelle l'ennemi avait la confiance et l'aplomb que devait lui inspirer l'affaire du 2 décembre. Cette brigade devait traverser la plaine où elle avait été si malheureuse; il était possible qu'elle fût un peu ébranlée à la vue des cadavres qui n'avaient pas encore été enterrés.

Le 8, dans la matinée, l'adjudant-général Saint-Cyr avait réuni sa brigade en avant du village de Minwersheim; il lui fit passer le défilé qui sépare ce village de celui de Hüttendorf, où il trouva un petit détachement des 2e et 5e régiments de hussards arrivé la veille des dépôts et qui avait déjà escarmouché avant le jour avec les émigrés. Comme leur uniforme n'était pas connu des troupes de l'armée dont leurs régiments ne faisaient point partie, il y avait eu une méprise; nos avant-postes d'infanterie les avaient pris pour des émigrés, avaient tiré sur eux et en avaient tué quelques-uns.

La brigade s'avança dans la plaine qui la séparait de la position occupée par le corps de Condé; quelques escadrons de ce corps vinrent au-devant d'elle; les tirailleurs des deux côtés commencèrent à échanger quelques coups de carabine. Les émigrés voulurent d'abord plaisanter; ils demandaient à nos tirailleurs si on leur amenait encore des canons; quelques-uns reconnurent des sous-officiers du 19e de cavalerie (ci-devant Royal-Normandie), devenus alors officiers; et les appelant par leurs noms, ils réclamaient la place que, disaient-ils, ils leur avaient prise : les réponses ne tardèrent pas à se faire entendre, et ils jugèrent à la contenance de cette troupe, qu'on ne leur préparait pas un nouveau trophée. En effet,

bientôt ceux des ennemis qui s'étaient portés en avant de leur position, furent rejetés en arrière ou dans leurs retranchements. Le corps de Condé dut croire qu'il allait être sérieusement attaqué; tout était en mouvement dans ses lignes pour prendre à peu près les mêmes positions qu'il avait occupées le 2 décembre. La première ligne se composait encore de l'infanterie et de la cavalerie non nobles qu'ils appelaient troupes soldées, c'èst-à-dire, des deux régiments de Hohenlohe-infanterie, de la légion de Mirabeau, des hussards de Salm, etc.. Ces troupes formaient l'avant-garde sous les ordres de M. de Viomenil, maréchal-de-camp; l'infanterie noble commandé par le lieutenant-général de Guelb, et la cavalerie noble par M. le duc d'Enghien, qui avait remplacé le duc de Bourbon, formaient la seconde ligne.

Nos tirailleurs avaient été poussés jusqu'aux premières maisons du village de Berstheim, pour pouvoir s'assurer d'assez près si des troupes autrichiennes ne s'étaient pas jointes à celle des émigrés. Il était utile de le connaître pour faire les dispositions d'attaque du lendemain; on avait d'autant plus de raison de supposer ce fait que l'on apercevait dans un groupe de généraux des uniformes autrichiens. On sut depuis que parmi eux se trouvait le général en chef Wurmser, et

qu'il ne dédaigna pas d'ordonner et de faire exécuter quelques dispositions contre l'attaque qui lui semblait imminente sur ce point. On vit aussi des troupes autrichiennes mêlées avec celles de la première ligne des émigrés; mais on ne crut pas que leur petit nombre pût avoir une grande influence dans la journée suivante, non plus que l'artillerie de gros calibre dont on avait augmenté celle du corps de Condé. Ainsi après s'être assuré du peu de changements importants survenus dans les troupes que l'adjudant-général Saint-Cyr devait attaquer le lendemain, il ne lui restait plus, pour juger la portée des siennes, qu'à exécuter en plein jour sa retraite en face d'un ennemi supérieur en nombre, et qui croyait l'être bien davantage par la composition de son armée, dans laquelle se trouvait une très grande partie de la noblesse militaire de France, et à sa tête les princes du sang les plus guerriers.

A trois heures de l'après-midi, on ordonna la retraite; elle se fit sur deux lignes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, et l'artillerie régimentaire en arrière d'elle sur ses flancs. Le duc d'Enghien suivit notre marche avec la cavalerie du corps de Condé; il manœuvra sur différents points; mais il ne jugea pas à propos de tenter rien de sérieux. Il avait cherché à tourner la gau-

che; mais celle-ci étant constamment appuyée à l'escarpement formé par le ravin, au milieu duquel se trouve le village de Nieder-Altdorf, et flanquée par les tirailleurs d'infanterie du capitaine Gazan répandus le long de cet escarpement, il ne put rien entreprendre sur ce flanc.

A l'arrivée de la brigade française près du village de Hüttendorf, la cavalerie des émigrés se trouvant déjà éloignée de son infanterie, commença son mouvement de retraite pour se rapprocher de Berstheim. Notre cavalerie se reporta en avant et la reconduisit jusqu'au moment où elle se trouva sous la protection des batteries de ce village; elle rejoignit ensuite sans avoir été suivie. La brigade bivouaqua entre Minwersheim et Hüttendorf, pour se trouver le lendemain plus rapprochée du terrain sur lequel elle devait opérer. Notre perte dans cette journée se réduisit à quelques hommes; elle fut assez considérable pour le corps de Condé qui y perdit surtout des hommes de marque, entr'autres le lieutenant-général Guelb et le maréchal-de-camp Martignac.

Le lendemain 9, tout était prêt dans l'armée pour un mouvement général en avant, subordonné à l'enlèvement de la position qu'occupait le corps de Condé. Le chef de bataillon Saint-Cyr réunit sa brigade en avant de Huttendorf, et fit ses disposi-

tions pour l'attaque qu'il voulut différer un moment, afin de juger de l'effet d'une tentative que Klenau faisait sur les troupes commandées par Frimont, qui formaient la droite du général Hatry. Quelques succès que l'ennemi parut d'abord obtenir, pouvaient nécessiter un mouvement sur notre gauche; mais bientôt la charge des cuirassiers du corps de Klenau fut repoussée par l'infanterie de Frimont, et ces cuirassiers poursuivis par ses dragons à la vue de nos troupes et du corps de Condé qui observait ce mouvement et semblait vouloir le soutenir, au moyen d'un détachement qu'on aperçut prêt à marcher; on crut cet instant favorable pour aborder la position qu'on devait attaquer. Le moral de nos troupes et celui des ennemis se trouvant convenablement frappés pour obtenir le succès qu'on espérait, l'ordre d'attaque est donné; les nôtres marchent sous la protection de l'artillerie avantageusement placée; les villages de Keffendorf et de Berstheim sont bientôt abordés par l'infanterie; tout est en mouvement sur les positions de l'ennemi, ses colonnes s'ébranlent, on s'attend à être chargé par elles. Ces premiers mouvements inspirent de la joie à nos volontaires; ils pressent leur marche: leur chef craint déjà qu'ils ne s'emportent et s'efforce de modérer leur ardeur; mais dans l'instant les troupes du

corps de Condé tournent le dos. Ce jour elles ne sont pas disposées à combattre, elles doublent le pas et se retirent avec la plus grande précipitation; les villages et les retranchements sont disputés seulement pour la forme. Notre cavalerie prend alors les devants; elle gravit au trot les flancs du long plateau que les ennemis occupaient; notre infanterie commence à désespérer de pouvoir les atteindre. La cavalerie du corps de Condé se mit en devoir de couvrir la retraite; mais le régiment des hussards de Salm, ayant été culbuté par un escadron du IIe de hussards qui déboucha du village de Höchstett, elle le fit avec tant d'hésitation, de confusion et de désordre qu'elle semblait être sans chef et livrée à elle-même; elle ne parvint que très tard à se remettre en ordre et seulement en se rapprochant de la ligne des redoutes, derrière lesquelles tout le corps de Condé alla se placer (1). Notre infanterie ne put, dans l'ordre de marche régulier qu'elle suivait, aller aussi vite qu'il eût été nécessaire pour suivre notre cavalerie, et atteindre l'ennemi avant son entrée dans les retranchements; en sorte qu'on ne voulut pas compromettre le succès de la journée par un engagement décisif.

(1) Cette ligne était celle que les Autrichiens avaient fait construire, pour assurer leurs quartiers d'hiver en Alsace. Voyez dans l'atlas, Pl. IV.

Nous avons su depuis par les historiens des campagnes du prince de Condé que l'ordre qu'on était parvenu à rétablir dans les rangs de la cavalerie ennemie avait été attribué à la conduite ferme et prudente de M. de Jobal (fourrier-major) qui, malgré l'infériorité de son grade, dans une armée qui avait tant de généraux et un si nombreux état-major, avait pris assez d'influence sur les troupes, pour pouvoir faire exécuter cette retraite avec plus de régularité qu'elle n'avait commencé.

On ne peut s'empêcher de remarquer à quelles petites causes tiennent les évènements à la guerre. On se battait avec acharnement depuis quinze jours sur tous les points de l'armée, repoussé sur l'un, vainqueur sur l'autre, il n'y avait jamais de résultats : puis enfin le 9 décembre, pour ainsi dire sans combat, on en obtient un très grand. On vit une armée brave et aguerrie quitter tout à coup une grande ligne, où elle avait obtenu des succès, se retirer de toutes parts, parce qu'un seul point de sa position avait été, non pas forcé, mais abandonné, sans qu'on pût en assigner la véritable cause. Car depuis quinze jours le corps de Condé défendait cette position contre les mêmes troupes devant lesquelles il s'était retiré; il avait repoussé plusieurs de leurs tentatives, et dans la journée du 2 il avait eu sur elles un très

grand avantage, puisqu'il leur avait fait éprouver une perte d'environ sept à huit cents hommes. Il avait fait proclamer son triomphe par toutes les bouches de la renommée; il avait reçu les félicitations de plusieurs souverains, notamment de l'empereur d'Autriche. Cependant le 9, lorsque ces troupes que l'on disait avoir été détruites se représentent devant lui, dans l'intention de réparer l'échec qu'elles avaient essuyé le 2, les vainqueurs refusent la revanche, ne veulent seulement pas soutenir une attaque, font une retraite précipitée qui entraîne celle de toute l'armée autrichienne, parceque le point confié à la garde du corps de Condé, a semblé d'une grande importance et pour ainsi dire la clef de la position de l'armée. Il faut remarquer que c'était le premier mouvement rétrograde de Wurmser, et par conséquent celui qu'il était le plus difficile de lui faire exécuter.

Je le répète, je ne puis deviner la véritable cause qui a amené cet évènement; et je me borne a dire qu'il y a beaucoup d'inégalité dans le caractère des guerriers, que l'on a souvent remarqué des moments de faiblesse même chez les héros. Notre triomphe fut aussi modeste qu'il devait l'être, puisqu'il avait coûté si peu à obtenir.

CHAPITRE ONZIÈME.

Arrivée de la division Taponier à Werdt. — Prise de trois redoutes; les Autrichiens abandonnent les autres. — Arrivée de Hoche; son élévation au commandement des deux armées. — Affaire du Geisberg. — Déblocus de Landau.

L'ARMÉE française s'établit en face de la ligne de redoutes dont on a déjà parlé, et derrière laquelle les Autrichiens croyaient encore trouver assez de sécurité pour prendre leurs quartiers d'hiver; mais ils étaient loin de compte avec nous. Il n'y avait qu'un vœu, qu'une volonté dans l'armée française, c'était de chasser l'ennemi du territoire et de délivrer Landau. On s'occupa des moyens de forcer leurs nouvelles lignes : il fut décidé que ce serait sur notre gauche que l'on chercherait à enlever une ou deux de leurs redoutes pour prendre ensuite les autres à revers. Le général Pichegru qui avait adopté ce projet y persista malgré qu'on lui eût proposé d'attaquer celles de Bischweiler devant notre droite, au moyen de six bataillons qu'on tirerait de la gauche, ainsi qu'un peu de cavalerie. Pichegru fit très

bien de persister dans son projet, puisqu'il n'y avait pas de mouvements de troupes à faire, et que c'était aussi le point le plus rapproché de l'armée de la Moselle qui ne pouvait tarder à venir coopérer à nos efforts. Il y avait d'autant plus de facilité dans l'exécution de ce projet, que les Prussiens avaient pris dans les Vosges une position très étendue, depuis Kaiserslautern jusqu'à Lembach, où se trouvait l'extrême droite des Autrichiens sous les ordres du prince de Lichtenberg. Mais les premières attaques qu'il fit exécuter sur sa gauche eurent peu de succès, le général Jacob ayant éprouvé un revers et perdu du canon près de Reishofen; elles furent renouvellées sans plus de résultat. La division Ferino, obligée de soutenir celle du général Hatry, attaquait tous les jours avec sa brigade de gauche le bois situé en avant du village d'Ohlungen, et avec celle de droite le bois de Nieder-Schöffelsheim. Après avoir débusqué l'ennemi de ces positions et l'avoir rejeté, d'un côté sur la redoute de Schweickhausen et de l'autre sur le ruisseau de Reebach, elle était forcée, par les non-succès de Hatry, de reprendre tous les soirs sa position d'Ohlungen et de Nieder-Schöffelsheim. L'attaque qui avait eu lieu le 13, se renouvela le 16 avec plus d'ardeur encore; Saint-Cyr partit d'Ohlungen avec sa brigade; il

s'empara de nouveau du bois qui le séparait de Schweickhausen après avoir déposté les Esclavons et les Hongrois qui le défendaient, et repoussé une charge des hussards d'Erdödy. Il arriva devant la redoute de ce village, qu'il allait tenter d'enlever, quand il reçut l'avis que l'attaque du général Hatry avait encore manqué, et qu'il devait reprendre position à Ohlungen; ce qu'il exécuta pour la troisième ou quatrième fois. Des affaires analogues à celles dont je viens de parler avaient aussi lieu dans les divisions de droite de Desaix et de Michaud, toujours dans le but de protéger l'attaque principale faite par Hatry à la gauche de l'armée, dans les environs de Reishofen. Elles furent si multipliées sur tous les points, qu'on pourrait dire qu'elles étaient répétées tous les jours, et qu'il serait fastidieux pour l'auteur de ces mémoires, autant que pour ses lecteurs, d'en donner les détails, ou seulement l'énumération.

Tel était l'état des choses à l'armée du Rhin, quand l'aile droite de celle de la Moselle, bientôt suivie par le centre, ayant à sa tête le général Hoche, fut dirigée sur Werdt, ce qui amena une continuité de succès. Le 23 décembre, Taponier enleva les redoutes de Werdt, Freschweiler et Reishofen, dans lesquelles il prit seize pièces de canon et fit cinq cents prisonniers. La prise de ces

trois redoutes faisait une grande trouée dans la ligne des Autrichiens et anéantissait leur système de défense. Elle fit évanouir leur espoir de passer l'hiver en France, et les força de commencer leur retraite; elle fut suivie de l'attaque de la position de Liebenfrauberg, sur laquelle s'étaient retirées les troupes qui avaient défendu les redoutes. Dans la nuit les Autrichiens évacuèrent toutes les autres; dès le grand matin Desaix les poursuivit et leur prit beaucoup de bagages. Michaud et Ferino prirent position à droite et à gauche de Haguenau et ensuite dans la forêt, après avoir balayé ce qui s'y trouvait encore d'ennemis; Hatry se plaça à leur hauteur. Le fort Vauban se trouvait bloqué par une partie des troupes de Desaix.

A cette époque on ressentit l'influence de Carnot au comité de salut public; c'est lui qui fit décider la marche de Hoche sur la gauche de l'armée du Rhin. Par cette réunion le succès des deux armées était désormais assuré; si le général Hoche en eût pu sentir tous les avantages au moment de son arrivée sur la Sarre, combien de braves soldats eussent été conservés, qui ont dû succomber à la misère et à l'extrême fatigue des bivouacs prolongés dans une saison si rigoureuse, ou qui ont été moissonnés dans tant de combats tous les jours renouvelés, à cause de l'insuffisance de nos moyens,

le défaut d'instruction des généraux, et l'infériorité du nombre ! Il ne restait plus qu'à concentrer le commandement; Pichegru en fut d'abord chargé et ne le conserva que vingt-quatre heures : il lui avait été donné par Saint-Just et Lebas; il fut remis à Hoche par les représentants du peuple à son armée (Lacoste et Baudot), après les événements heureux dont nous venons de parler. Pichegru n'avait d'appui que dans la confiance de Saint-Just et Lebas, le comité de salut public qui l'avait nommé général en chef de l'armée du Rhin le connaissait encore trop peu ; il confirma la nomination de Hoche qui était chaudement protégé par le parti de la Montagne.

Pichegru avait cru remarquer que les divisions de l'armée de la Moselle, répandues aux environs de Lembach, n'obtenaient pas les succès que leurs forces avaient fait espérer; il pensa que cela provenait de ce que les généraux qui les commandaient ne connaissant pas le terrain, s'en laissaient imposer par le peu de troupes que les Prussiens avaient dans cette partie ([1]); au lieu de les culbuter et de déboucher ensuite dans les plaines entre Weissembourg et Sultz, ce qui eût mis l'armée autrichienne entre deux feux et rendu sa position si désespérée que sa

(1) Le général Courbière y avait remplacé le prince de Lichtenberg, qui renforça Hotze.

perte eût été inévitable. Pendant le peu de temps qu'il s'était trouvé chargé de la direction des deux armées, il avait fait donner l'ordre le 22 décembre à l'adjudant-général Saint-Cyr de se rendre sur le champ à Lembach où il lui adresserait ses instructions [6 et 7]. Celui-ci remit sa brigade au général Girard-dit-vieux, et se rendit au nouveau poste où l'appelait la confiance du général en chef; il partit avec d'autant plus d'empressement, qu'il se débarrassait des instances du représentant Lacoste, qui voulait le forcer d'accepter le grade de général, pour remplacer un homme qui possédait toute son estime, c'est-à-dire, le général Ferino. Arrivé à Lembach, il s'informa des généraux de l'armée de la Moselle qui s'y trouvaient, si les ordres de Pichegru qui le concernaient n'étaient pas arrivés; la réponse fut négative, et on lui apprit en même-temps que c'était Hoche qui commandait les deux armées, et qu'il s'était rendu de sa personne à celle du Rhin.

Le village de Lembach et ses environs étaient encombrés de bataillons et de troupes de toutes armes appartenant à diverses divisions. Il y avait quatre généraux, et l'on n'était pas sûr qu'il y en eût un véritablement désigné pour commander sur ce point. Tout le monde était encore dans l'ivresse des succès de Freschweiler, et chacun paraissait dis-

posé à se charger du commandement; il fut cependant à peu près convenu qu'il appartiendrait au général Grangeret parcequ'il se trouvait le plus ancien.

On se proposait d'attaquer l'ennemi le lendemain; Saint-Cyr offrit ses services en observant qu'il avait fait la guerre dans le pays, qu'il s'était trouvé obligé de l'étudier et que c'était en raison de la connaissance particulière qu'il en avait que le général Pichegru avait fait choix de lui, pour être employé dans cette partie, au moment où il avait été chargé du commandement des deux armées. Les généraux de l'armée de la Moselle ne crurent pas dans ce moment devoir accepter les offres de Saint-Cyr, qui se décida alors à suivre, comme amateur, les mouvements de ce corps d'armée qu'on supposait devoir le lendemain prendre la direction de Weissembourg, et faire sa jonction en arrière de cette ville avec l'armée qui s'avançait dans la plaine; cette direction lui paraissait aussi le chemin le plus court pour rejoindre Pichegru et assister à la bataille qui ne pouvait manquer d'avoir lieu dans les environs de cette ville. Etant rentré chez lui, il s'y trouva bientôt entouré des habitants de Lembach dont il était très connu et qui lui avaient été autrefois si utiles; ils se plaignirent de ce qu'on avait refusé leurs secours en suspectant leur patriotisme tant de

fois éprouvé; ils attribuaient à cette cause le peu de succès qu'avaient obtenu jusqu'alors les troupes nombreuses qui occupaient leurs vallées. Ils firent connaître des positions que les Prussiens avaient retranchées avec soin dans les montagnes, et sur lesquelles on éprouverait une grande résistance; ils désignèrent entr'autres celle connue sous le nom de *Pigeonnier* que le duc de Brunswick se proposait de défendre en personne.

Dans la nuit il arriva des ordres de Hoche, pour que les troupes stationnées à Lembach prissent position le lendemain 24 décembre sur la route de Weissembourg, et qu'elles s'établissent sur les hauteurs de Klembach. Après la diane, les troupes prirent les armes et se tinrent prêtes à marcher; Saint-Cyr était arrivé près d'elles, dans le moment qu'on le cherchait pour le prier de conduire l'avant-garde sur le point indiqué par le général en chef; ce qu'il fit, après avoir disposé les troupes comme il convenait dans un pays de la nature de celui où l'on se trouvait, occupé par un ennemi vigilant et brave. L'avant-garde marcha sans être inquiétée; et quand elle eut pris sa position, elle rentra sous les ordres du général Huet, son commandant.

Grangeret et les autres généraux n'ayant trouvé jusque là aucun obstacle, voulaient de suite marcher directement à Weissembourg où ils ne comp-

taient pas en trouver davantage. Saint-Cyr leur observa qu'ils ne pouvaient manquer d'en trouver un très grand devant la position importante du Pigeonnier que l'on apercevait à la vue simple. Il assurait que pour la forcer, il fallait s'attendre à un vigoureux combat, dont le succès était douteux, s'il ne coïncidait pas avec l'approche de l'armée qui occupait le revers des montagnes. Il ajoutait qu'en supposant même que l'on parvînt à enlever cette position, on ne pourrait déboucher sur Weissembourg, sans être appuyé par le reste de l'armée; qu'autrement on se trouverait de suite entre l'aile gauche des Prussiens et la droite des Autrichiens; que si au contraire on ne débouchait pas, en raison de l'éloignement de l'armée, l'ennemi voyant alors que cette attaque ne serait point appuyée, pourrait des autres points qu'il occupait dans les montagnes, se porter sur nos flancs et nos derrières, nous forcer d'abandonner la position enlevée avec de grands sacrifices, et de recommencer une nouvelle entreprise. Il assurait qu'il valait bien mieux s'établir d'abord sur les flancs de l'ennemi et même sur ses derrières pour frapper son moral, avant de l'aborder de front sur une position fortifiée par la nature et par l'art; qu'il convenait d'envoyer une brigade à Nothweiler qui garantirait notre flanc gauche et attaquerait le Pigeonnier à revers aussitôt qu'on le

voudrait, ce qui faciliterait l'attaque de front qu'on se proposait de faire; que sans perdre de temps il fallait s'établir sur les hauteurs les plus élevées à droite de Klembach, d'où l'on apercevrait les mouvements de l'armée qui s'avançait dans la plaine en suivant les directions de Lauterbourg et de Weissembourg; que de cette position on pourrait communiquer avec elle par la ligne la plus directe, recevoir promptement les ordres du général en chef, et faire entrer l'attaque des Prussiens au Pigeonnier dans l'ensemble des mouvements de la bataille qui se préparait et qui était inévitable, puisque les deux armées opposées étaient en pleine manœuvre pour la livrer.

Les généraux de ce corps étaient dans ce moment trop pleins d'ardeur pour adopter des conseils qui leur parurent timides; placés sur la grande route et à peu de distance de Weissembourg, ils dirent qu'ils voulaient y aller déjeuner, et une tête de colonne fut aussitôt enfilée sur la route; mais dans cet instant Saint-Cyr aperçut, sur les hauteurs de droite dont il a été parlé, des postes prussiens qui s'y établissaient. Il les fit remarquer, mais on ne crut pas devoir encore arrêter le mouvement en avant qui avait été commencé, parce que, disait-on, ces postes n'étaient composés que d'infanterie légère sans artillerie. Cependant on ne tarda pas à en voir d'au-

tres avec du canon; comme les premiers qui parurent étaient en petit nombre, on continua à les mépriser. Pourtant on crut devoir arrêter les troupes qu'on avait fait marcher par la grande route dans la direction du Pigeonnier et l'on se décida à attaquer les Prussiens qui venaient de se placer sur les hauteurs à notre droite. On ordonna à quatre bataillons de gravir la montagne sur trois points différents, et de concentrer leur attaque sur le poste prussien qui occupait une bonne position au sommet de cette montagne, et qu'à la vue on pouvait évaluer à environ sept cents hommes. Les quatre bataillons français étaient plus que suffisants pour déposter les Prussiens, mais on les avait mis en route, sans se donner la peine de calculer les distances que chacun d'eux avait à parcourir; de sorte que le deuxième bataillon du Jura arriva sur la droite des Prussiens le premier: après avoir perdu le tiers de son monde, il se retira. Dans ce moment un bataillon du régiment d'Austrasie arrivait sur le centre de l'ennemi; il en fut accueilli par un feu de deux rangs bien nourri, qui lui mit en moins d'une minute plus de la moitié de ses hommes hors de combat. Les deux autres bataillons qui, sous les ordres du général Jacopin, avaient dû attaquer la gauche de l'ennemi, et qui avaient eu beaucoup plus de chemin à faire, n'arrivèrent qu'une heure plus tard, et d'après ce

qui était arrivé aux premiers, l'on ne jugea plus convenable de les engager. Jacopin les ramena à Klembach où les troupes prirent position. Les généraux se réunirent ensuite pour concerter ce que l'on ferait d'après l'évènement imprévu qui avait dérangé les premières intentions; il fut décidé que l'on resterait pendant le reste de la journée comme on se trouvait, et que le lendemain on recommencerait l'attaque qui avait manqué faute d'ensemble. On ne put les décider encore à envoyer une brigade prendre position sur les hauteurs entre Nothweiler et Bobenthal pour menacer les derrières des Prussiens placés au Pigeonnier, se rendre maîtres de la vallée de la Lauter et de la communication de Weissembourg à Dahn; ils consentirent seulement à rendre compte de cette proposition à Hoche, et à demander ses ordres. Celui-ci, en prescrivant de nouveaux efforts, crut devoir ôter au général Grangeret les troupes qui étaient dans les gorges de Lembach, pour en remettre le commandement à Jacopin auquel il supposait avec raison plus de vigueur et d'activité.

Le lendemain les armées continuèrent à s'approcher de la Lauter; la division ou plutôt les divisions des gorges (car il y avait bien dans cette partie vingt-cinq bataillons et de la cavalerie en proportion), recommencèrent leurs attaques avec un

peu plus de prudence et moins de décousu; mais elles ne mirent encore dans l'ensemble de leurs mouvements ni la précision, ni peut-être la vigueur nécessaires; l'échauffourée de la veille influait sur le moral des chefs et des troupes chargées de l'attaque, dont on pouvait cependant augmenter le nombre à volonté. La position qu'on avait d'abord méprisée, parut si formidable qu'on n'osa les laisser sur les hauteurs, en présence des Prussiens, seul moyen cependant de donner une position militaire aux bataillons campés à Klembach, d'appuyer leur droite, et d'assurer une communication plus directe avec les armées qui s'avançaient sur la Lauter, par la route de Haguenau et le revers des montagnes des Vosges, dont on eût ainsi aperçu à la vue simple tous les mouvements. Les bataillons qui avaient fait l'attaque, descendirent encore une fois de ces hauteurs et furent ramenés dans leur première position, où ils restèrent de nouveau entassés avec les autres. Les généraux se réunirent encore après l'affaire, afin de se concerter. Ce jour ils se persuadèrent plus facilement de la nécessité d'ébranler le moral des Prussiens, par un mouvement qui pût leur inspirer des craintes pour leurs derrières et leurs communications par la vallée de Dahn. Il fut donc résolu qu'une brigade, sous le commandement de l'adjudant-général Gre-

nier, composée des 9e régiment de chasseurs, 10e de cavalerie, deuxième bataillon du Doubs, d'un bataillon du 71e régiment, d'un du 103e, du neuvième de Paris, du sixième de la Haute-Saône, de la compagnie d'artillerie à cheval d'Aubry, d'une à pied, de la compagnie franche dite chasseurs du Louvre, partirait le lendemain 26, pour aller prendre position sur les hauteurs entre Nothweiler et Bobenthal. Saint-Cyr, dont on avait adopté les avis, devait la conduire et indiquer les points les plus essentiels pour opérer, pendant que le reste des troupes se préparerait à tenter une nouvelle attaque; mais au moment du départ, on reçut des ordres de Hoche qui chargeait Saint-Cyr du commandement de cette brigade. Pendant la marche on entendit la canonnade et la fusillade sur les troupes restées à Klembach; c'était une tentative formée par les Prussiens qui avaient été attaqués les jours précédents et qui, descendant de leur position, venaient de surprendre les Français et de les forcer de rétrograder sur la route de Lembach; mais dans ce premier mouvement de retraite, ils s'aperçurent du grand nombre d'ennemis qu'ils avaient devant eux, que les plis du terrain et les bois leur avaient caché jusqu'alors. Ils ne tardèrent pas à être intimidés en voyant leur infériorité; mais comme ils ne furent pas poursuivis, ils purent reprendre leur position qu'ils conservèrent. Dans

ce moment les deux armées s'approchaient, et une bataille sanglante pouvait avoir lieu. Il est probable que l'attaque des Prussiens n'avait eu lieu que dans la vue de couvrir le mouvement que fit le duc de Brunswick avec une partie des troupes campées au Pigeonnier, pour appuyer la droite de Wurmser alors vivement pressée par Hoche, qui avait ordonné pour ce jour une attaque générale sur tout le front de la ligne ennemie. De son côté Wurmser qui, dans la journée du 25, avait fait une reconnaissance des positions françaises, avait formé le projet de lui livrer bataille le 26.

Le 25, dans un conseil de guerre, tenu à Weissembourg, les dispositions d'attaque des alliés avaient été arrêtées. De leur côté, Hoche et Pichegru avaient résolu de marcher en avant dans l'espoir de livrer à l'ennemi une bataille décisive; ainsi les Français et les Allemands étaient sur le point d'arriver au but qu'ils se proposaient d'atteindre, quand deux incidents vinrent déconcerter Wurmser. Le premier fut celui de rencontrer l'armée française qui avait quitté la position dont il avait fait une reconnaissance la veille et qu'il avait jugée assez défectueuse pour obtenir sur elle un succès marquant; le second fut d'apprendre presqu'au même instant que le duc de Brunswick ne pouvait plus le seconder dans son attaque,

ayant acquis la certitude que les Français se rassemblaient en grand nombre dans la vallée de Dahn et qu'ils menaçaient son armée. Cette crainte du duc de Brunswick avait été causée par l'arrivée de la brigade de Saint-Cyr dans la vallée de la Lauter; le général prussien avait pu juger que c'était l'avant-garde d'un corps nombreux dont elle était suivie. Aussitôt que cette brigade eut pris position dans l'ancien camp de Nothweiler, entre Bondenthal et Bobenthal, que ses postes furent établis sur la Lauter, les Prussiens du corps du prince de Hohenlohe éteignirent leurs feux, replièrent leurs postes et parurent se concentrer pour défendre le débouché de la vallée et couvrir Weissembourg de ce côté.

La position du général Wurmser, quand il vit paraître l'armée française, était fort critique; il ne pouvait plus compter sur le secours de l'armée prussienne, et se trouvait réduit à ses propres forces diminuées par l'absence du corps de Condé (1), la multitude des combats qu'il avait livrés depuis un mois et par la rigueur des bivouacs dans une saison

(1) Ce corps qui avait extrêmement souffert dans les affaires de Berstheim, se trouvant à peu près hors d'état de tenir la campagne, avait été envoyé sur la rive gauche du Rhin, à l'exception de ce qu'on appelait troupes soldées, restées aux environs de Lauterbourg.

si avancée; rigueur dont l'armée française s'était ressentie autant que la sienne. On a assuré qu'il n'avait dans ce moment sous la main que quarante bataillons et soixante-deux escadrons, y compris ce qui restait du corps de Condé, mais non compris les trois bataillons et les quinze escadrons prussiens qui ont donné dans cette journée avec le prince de Hohenlohe [21]. La prudence lui commandait peut-être de retirer, sans perdre de temps, ses troupes en arrière de la Lauter; mais il espéra pouvoir défendre la position du Geisberg qui était avantageuse. Ses colonnes les plus avancées rétrogradèrent pour se déployer à mi-côte, les autres durent remonter davantage pour en garnir la crête, sa cavalerie resta dans la plaine en première ligne; de sorte que cette armée qui s'était avancée dans l'espoir de donner une bataille, fut obligée de se disposer à la recevoir. Son moral en fut ébranlé; sa cavalerie sur laquelle elle devait le plus compter, avait essayé vainement d'entamer la nôtre; les tentatives qu'elle fit ensuite sur l'artillerie de la division Ferino n'eurent pas plus de succès. Cette division, encouragée par les mouvements rétrogrades de la cavalerie ennemie, aborda au pas de charge la première ligne de l'infanterie autrichienne qui, ne pouvant soutenir ce premier choc, fut culbutée et mise dans une déroute complète;

on n'en put rallier que quelques bataillons en arrière de la seconde ligne. Celle-ci fut plus ferme dans sa contenance; toute la cavalerie autrichienne s'était réunie à elle; mais les trois divisions de l'armée du Rhin, commandées par les généraux Michaud, Ferino et Hatry, et celles de la Moselle sous Taponier, Championnet et Morlot, marchèrent ensemble et serrées, précédées d'une nombreuse artillerie. Les Autrichiens ne purent résister à ces forces réunies, ils durent abandonner la position du Geisberg; car s'ils l'eussent conservée plus long-temps, ils est à présumer que la plus grande partie de leur armée eût été détruite; ils repassèrent en toute hâte et dans le plus grand désordre sur la rive gauche de la Lauter.

Le duc de Brunswick quitta alors sa position du Pigeonnier pour venir soutenir leur droite et couvrir sa retraite. Ses bonnes dispositions faites si à propos, pour appuyer les Autrichiens, ne l'empêchèrent pas de se mettre à la tête de leurs troupes qu'il trouva sous sa main et avec lesquelles il chargea celles des Français les plus avancées. On a dit que dans cette journée il sauva l'armée autrichienne, en lui donnant les moyens de se reformer en arrière de la Lauter, où elle put se rallier, et où elle resta une partie de la nuit. Au moment de l'évacuation des retranchements du Pigeonnier,

par le duc de Brunswick, les troupes placées en avant de Klembach, avaient eu une belle occasion de déboucher sur Weissembourg, et de prévenir les Autrichiens sur la Lauter; je crois que l'affaire du matin dans laquelle elles avaient été surprises et repoussées les aura intimidées assez pour les empêcher d'en profiter.

Les fautes du général Donnadieu (1) contribuèrent

(1) Donnadieu était officier dans le 16e régiment de dragons; pendant la retraite qui s'opéra dans le mois d'octobre, quand l'armée quitta les lignes de la Lauter, il apporta aux commissaires de la Convention un étendard qu'il dit avoir pris à l'ennemi; ils ne doutèrent pas de la vérité de son rapport et voulurent récompenser ce qui leur parut être un trait de bravoure éclatant. Ils l'envoyèrent à Paris présenter son étendard à la Convention, muni des recommandations les plus honorables; admis à sa barre, il fut reçu avec la plus grande distinction. On l'honora d'un décret qui semblait le désigner comme le brave des braves. Il fut en outre de simple officier, nommé général et renvoyé à l'armée du Rhin pour y commander la cavalerie. La première affaire où il se trouva chargé d'un commandement de cette importance, fut celle du Geisberg.

Le général Hoche n'entendait pas raison lorsqu'il s'agissait d'un revers ou d'un non-succès; il avait accusé et mis en jugement des généraux de son armée après son échec de Kaiserslautern. Il dénonça Donnadieu après celui dont nous parlons; il le fit juger et fusiller comme lâche, sans respect pour le décret que la Convention avait rendu si peu de temps auparavant.

beaucoup aussi à sauver cete armée; ce général commandait quatre régiments de cavalerie de l'armée du Rhin, devant les Autrichiens qui se précipitaient en foule pour passer la Lauter près du village d'Altstadt et dont les colonnes étaient encombrées d'un convoi considérable de voitures d'artillerie. Le général Hoche se trouvant à proximité, lui ordonna de charger sur les troupes qui couvraient ce passage, et qui étaient déjà ébranlées par notre artillerie. Il hésita long-temps, ne connaissant point les localités; il fit des marches et des contremarches à contre-sens et finit par jeter ses quatre régiments de cavalerie dans une plaine marécageuse où ils s'enfoncèrent. Les batteries ennemies, placées sur la rive gauche de la Lauter, ne tardèrent pas à leur faire éprouver des pertes qui les forcèrent à se retirer sur notre infanterie.

La nuit mit fin au combat; l'armée française bivouaqua sur la position qu'elle venait d'emporter; deux bataillons de la division de Ferino prirent poste près du village d'Altstadt; trois autres furent placés dans le petit bois qui est près du fort Saint-Remy et le restant de la division en seconde ligne sur les derrières; celle de Michaud prit position devant Schleithal jusqu'à Scheibenhard. Les divisions du général Hatry et de Taponier restèrent sur la hauteur du Geisberg, en prolongeant leur

gauche sur le village de Rott et se liant à la division des montagnes qui occupait Klembach. La division de Desaix qui, dès le matin, avait été dirigée sur Lauterbourg, qu'elle avait canonné toute la journée, passa la nuit devant cette place, que l'ennemi ne tarda pas à évacuer.

Le lendemain 27, Desaix y entra au moment où les Autrichiens en sortaient; il les fit charger et on ramena un assez grand nombre de prisonniers. Il trouva dans la place treize pièces de canon de divers calibres, et s'empara le même jour des postes de Hagenbach, Hörth et Jockgrim ; il prit aussi deux pièces d'artillerie légère à l'entrée de la forêt.

L'armée du Rhin avec l'aile droite et le centre de celle de la Moselle, occupèrent toute la rive droite de la Lauter; quelques corps furent portés en avant de Weissembourg et l'on passa toute la journée et la nuit suivante dans cette position.

Les succès de l'armée française dans la journée du 26, le désordre et les pertes de l'armée autrichienne, résultats de la non-coopération de la plus grande partie de l'armée du duc de Brunswick, avaient empêché Wurmser d'essayer de défendre la Lauter dans la journée du 27 et l'avaient contraint de se retirer. On croyait que les armées alliées se réuniraient sur la belle position de Barbelroth pour tenter un dernier effort, avant de

lever le blocus de Landau. Hoche avait envoyé une brigade aux ordres du général Simon dans la vallée de la Lauter, elle vint s'appuyer à Bondenthal à celle de l'adjudant-général Saint-Cyr (1). Ces deux brigades furent dirigées dans les montagnes, pour pénétrer dans la gorge de Silz sur Clingenmünster, afin de tourner la position de Barbelroth qu'on supposait aux ennemis l'intention de prendre; mais l'armée autrichienne était trop désorganisée pour pouvoir s'arrêter quelque part. On ne trouva personne dans les montagnes ni aux débouchés dans la plaine.

Le 28, à notre arrivée à Clingenmünster, nous apprîmes la nouvelle de la délivrance de Toulon et en même temps nous vîmes de nos yeux celle de Landau, ce qui excita au plus haut degré l'enthou-

(1) Simon demandait à Saint-Cyr des conseils sur la direction qu'il devait tenir le lendemain; celui-ci lui demanda quelles étaient ses instructions; Simon lui répondit qu'il n'en avait aucune; « Eh bien! lui dit Saint-Cyr, écrivez au gé» néral Hoche pour qu'il vous en donne, car sans cela je ne » puis vous indiquer les moyens de vous diriger pour at» teindre le but qu'on vous prescrira. » Simon écrivit et reçut cette singulière réponse que l'historien Rousselin a conservée (*Vie de L. Hoche*, tome II, page 41). « Marche donc, » petit b..... ; ne sais-tu pas que tu as des canons à prendre ? » nous avons cinq bataillons à Nothweiler. Corresponds avec » celui qui les commande. »

siasme des troupes et leur offrit un beau dédommagement de leurs peines. Le même jour, l'armée se trouvait à la hauteur de Landau; la droite occupa Germersheim. Elle avait enlevé à l'ennemi pendant sa retraite beaucoup de traînards, de l'artillerie, des équipages et des magasins considérables en tous genres.

On assure que le duc de Brunswick avait engagé Wurmser à tenir derrière la Queich, lui promettant qu'il le soutiendrait avec toute son armée à la hauteur de Landau dont on continuerait le blocus; mais le général autrichien ne trouva de véritable sûreté pour son armée qu'en mettant le Rhin entre elle et l'armée française. Celle-ci eût bien pu profiter de cette circonstance pour entamer l'armée prussienne pendant la retraite qu'elle allait être obligée de faire; mais il eût fallu qu'elle eût été commandée par un homme assez expérimenté pour la bien diriger, et Hoche, malgré ses derniers succès, ne pouvait pas l'emporter sur l'habileté d'un général tel que le duc de Brunswick.

La désunion entre Pichegru et Hoche était très marquée, et, sans vouloir prendre de parti entre eux, on peut observer que ni l'un ni l'autre n'avait de droits au commandement d'une armée et à plus forte raison de deux. Il n'y avait guère d'officiers qui n'eussent plus qu'eux d'expérience de la guerre, et ce

n'étaient pas leurs services passés qui pouvaient leur donner la confiance des troupes. Pichegru à son arrivée à Strasbourg, n'avait encore vu d'ennemis que ceux qu'on apercevait avec une lunette de la rive gauche du Rhin, sur les croupes des montagnes noires, ou quelques faibles patrouilles longeant la rive droite du fleuve et qui n'avaient jamais troublé son sommeil. Hoche avait fait en qualité d'aide-de-camp la retraite de la Belgique; il avait du moins entendu le bruit du canon et le sifflement des balles; mais il était bien inférieur à Pichegru en jugement et en instruction. Pour s'en convaincre il ne faut que lire leurs correspondances et les ordres qu'ils ont donnés. L'un reconnaissait son inexpérience et y suppléait par les conseils que son jugement l'engageait à réclamer, l'autre n'en prenait que de sa tête. Il était vif et souvent emporté; son rival était froid, toujours maître de lui et même dissimulé à l'excès. Ni l'un ni l'autre n'excitèrent l'envie ni la jalousie d'aucun officier de nos armées, dans lesquelles on n'apercevait pas la moindre trace d'ambition. On les plaignait seulement, l'un d'avoir été forcé de céder aux ordres réitérés du comité de salut public, et l'autre d'avoir trop montré l'ambition qui le dominait. En général on les regardait tous deux, comme des hommes dévoués aux partis, l'un des jacobins et l'autre des cordeliers et comme des victimes ré-

servées à la guillotine, selon que l'un ou l'autre de ces partis triompherait. Plusieurs causes influèrent sur leur désunion; la première, c'est que Pichegru, ayant été nommé par Saint-Just et Lebas au commandement des deux armées, se crut offensé de se voir ensuite par la volonté bien prononcée de Lacoste et Baudot sous les ordres de son jeune rival, sans qu'on pût assigner la raison de ce choix; car depuis que Pichegru était général en chef, son armée avait obtenu des succès, et Hoche n'était connu que par les revers éprouvés à Kaiserslautern. De plus, ce jeune adversaire, que tant de raisons obligeaient à être modeste, au lieu de se tenir à son armée, et d'indiquer de là, avec beaucoup de réserve, à Pichegru, les mouvements qu'il croyait nécessaire de faire exécuter, eut l'imprudence de venir au milieu de l'armée du Rhin, où tout naturellement Pichegru devait avoir beaucoup de partisans, donner des ordres non-seulement au général en chef, mais à des généraux de division et quelque fois directement à leurs troupes; ce qui blessa Pichegru au vif, excita son mécontentement, celui de ses généraux et même des troupes, et ne contribua pas peu à ce que l'on ne tirât pas de la réunion des deux armées tout le parti qu'on en devait attendre. Aussi Hoche, qui aurait eu bien assez à faire de diriger l'armée de la Moselle ne put s'occuper que de sa droite comman-

dée par Taponier. Les troupes du centre sous Grangeret, Jacopin etc., restèrent pendant plusieurs jours presque sans direction, et quoique très nombreuses, n'étant point animées par la présence du chef, n'agirent pas comme elles l'auraient pu. Enfin l'aile gauche, sous Moreaux, resta totalement oubliée sur la Sarre, quand elle aurait dû coopérer aux mouvements des armées.

Toutes ces considérations me portent à croire que la désunion des deux généraux en chef, qui gagnait leurs troupes, et aurait pu avoir des suites très fâcheuses, était due principalement à la pétulance de caractère et à l'imprudence de Hoche (1). Le comité de salut public fit bien de diviser de nouveau le commandement des armées d'autant que sa con-

(1) Si l'on pensait, qu'étant de l'armée du Rhin, j'ai penché en faveur de son général, je pourrais répondre que j'ai été, ainsi qu'on la vu plus haut, employé sous les ordres de Hoche pendant les opérations qui ont précédé le déblocus de Landau, et ensuite dans le Palatinat, comme je le dirai plus bas, et que je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses procédés. J'ajouterai même qu'il me fit comprendre dans la liste des officiers qui devaient obtenir de l'avancement pour services rendus dans les opérations dont je viens de parler, et qu'il me fit nommer adjudant-général, chef de brigade. J'observe en outre qu'ayant servi bien plus long-temps sous les ordres de Pichegru, il n'a jamais rien fait pour moi. Aussi tout ce que j'ai dit de ces généraux est dicté par le seul amour de la vérité. La conduite que Pichegru a tenue dans les derniers

centration n'était plus nécessaire depuis que les ennemis s'étaient séparés. Celle du Rhin se retrouva sous les ordres directs de Pichegru; elle prit position le long de la rive gauche du fleuve, depuis la Rehutte jusqu'à Basle et se prépara à faire le siége du fort Vauban.

temps a jeté beaucoup de défaveur sur ses premiers services; je crois devoir défendre ceux-ci, avec la même franchise que je mettrai dans le temps à signaler ses trahisons, dont nous verrons plus d'une fois les partisans de ses rivaux se prévaloir, pour justifier les fautes de ceux-ci, ou la non-réussite de leurs opérations.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Retraite des Prussiens. — Combat de la Pfrim. — Affaire de Creutznach. — Marche de l'armée de la Moselle sur Trèves; contre-marche pour prendre des cantonnements d'hiver. — Fin de la campagne.

Le général Hoche fit ses dispositions pour attaquer avec toute son armée celle des Prussiens; son aile gauche qui était restée jusqu'alors sur la Sarre et sur la Blies sous les ordres de Moreaux, n'avait depuis long-temps à portée d'elle aucun ennemi à combattre; on s'attendait qu'il la ferait avancer en ligne. La brigade de Saint-Cyr qui formait alors la gauche de la partie active de son armée, se porta le 29 de Clingenmünster sur Anweiler, le lendemain 30 à Hochstädt; le 31, elle traversa la grande chaîne des Vosges et dépassa les retranchements que le duc de Brunswick avait fait élever sur le Saukopf, le Johanns-kreutz, etc., qui avaient été occupés par les troupes du prince de Hohenlohe et évacués la veille. Cette brigade, selon ses instructions, prit position à Trippstadt pendant que le centre de l'armée s'établissait au revers des montagnes près Deidesheim sur la route de Neustadt, et l'aile droite

chef de l'état-major Grigni paraissait avoir dix-huit ans, un mois auparavant il était le plus jeune des adjoints aux adjudants-généraux de l'armée. L'adjudant-général Auguste Mermet, en grande faveur près de Hoche, paraissait en avoir seize et sortir du collége; le reste était à l'avenant.

On était fort empressé d'entendre parler le général en chef sur sa reconnaissance de la position de Kaiserslautern; mais il fut grave et silencieux pendant la plus grande partie du dîner, ce qui contrastait avec sa jeune figure. Saint-Cyr hasarda la question: « Comment avez-vous trouvé la position de Kaiserslautern? » Très mauvaise, répondit-il; elle m'a donnné une bien misérable idée des talents tant vantés de Brunsvick qui l'a jugée bonne. Le respect qu'on doit au général en chef arrêta la réplique. Quand un peu plus tard Hoche annonça, du ton le plus tranchant, qu'il était mécontent des services de l'artillerie et qu'il ne voulait plus en avoir dans son armée, qui ne se composerait dorénavant que d'infanterie et de cavalerie, l'adjudant-général Debelle réclama vivement pour l'arme dont il sortait (l'artillerie à cheval). Il fit valoir avec beaucoup de chaleur les services rendus par cette arme, que le général en chef lui-même avait reconnus plusieurs fois, entre autres aux affaires de Kaiserslautern, où sa compagnie avait

été réduite à trois ou quatre hommes. Il plaida si bien sa cause qu'il obtint enfin une exception en faveur de l'artillerie à cheval; Hoche promit qu'elle serait conservée par égard pour lui. Je n'ai pas besoin d'assurer que je me formai dès lors une étrange idée de ce général; et malgré qu'il ait depuis acquis de l'expérience, cette impression défavorable n'est point encore effacée complètement.

Le lendemain 3 janvier, le général en chef retourna dans la plaine du Palatinat, pour se rapprocher du centre de son armée qui se portait en avant. Il avait enfin expédié au général Moreaux, commandant de son aile gauche, l'ordre tardif de quitter les bords de la Sarre et de la Blies. La brigade de Saint-Cyr s'établit à Gellheim pour communiquer avec le général Morlot qui ce jour, occupa Grünstadt. Les divisions de droite de la même armée, occupèrent à sa hauteur, des positions jusqu'au Rhin, se liant avec celles de Pichegru, dont la gauche était à la Rehutte et faisait face à l'armée de Wurmser, qui se prolongeait le long de la rive droite du fleuve jusqu'à Basle.

Après quelques petites affaires d'avant-garde, l'armée de la Moselle s'établit sur la droite de la Pfrim. Hoche demeura incertain s'il pousserait plus avant et s'il tenterait de rejeter les Prussiens au

delà du Rhin pour pouvoir prendre ses quartiers d'hiver dans le Palatinat. La réussite était possible, s'il réunissait toutes les troupes dont il pouvait disposer pour frapper un coup décisif; et cette entreprise devenait plus facile si elle était appuyée par la coopération de l'aile gauche de l'armée du Rhin qui était très rapprochée. Il est vraisemblable que le duc de Bruncwick n'eût pas voulu compromettre son armée par une résistance bien opiniâtre, et qu'il n'eût pas tardé à repasser le Rhin pour joindre l'armée autrichienne : cet évènement a manqué au complément des succès de nos armées.

Le général Hoche se décida à cantonner ses troupes le long de la Pfrim pour leur donner du repos; ce qui ranima le moral déjà fort ébranlé de l'armée prussienne; son chef vit dans ce projet un acte qui annonçait de la faiblesse et la possibilité d'obtenir des succès et de conserver la victoire sous ses drapeaux. Le duc de Brunswick mit fin à l'indécision dans laquelle il était resté à Oppenheim, et annonça qu'il voulait à tout prix défendre le terrain dont il était encore maître, et essayer de chasser les Français du Palatinat. Pour donner de l'appui à sa déclaration, le 7, il se rapprocha de la Pfrim et parut vouloir se déployer sur le front de l'armée française, dans le moment ou

celle-ci se prolongeait le long de la rive droite et commençait à entrer dans ses cantonnements.

La brigade de Saint-Cyr qui formait la gauche de l'armée dans les environs de Zell, tirailla toute la journée avec les Prussiens qui cherchaient à prendre sur notre gauche, des positions évacuées par eux les jours précédents. Il ne pouvait douter d'une attaque générale pour le lendemain; aussi fut-il surpris quand dans la soirée il vit arriver les troupes de la division Morlot pour cantonner dans les villages qu'il couvrait par sa position et qu'il devait évacuer le lendemain de grand matin, pour aller à Kirchheim-Poland. Il engagea les chefs des troupes qui devaient le remplacer, à bien se garder de les y cantonner et à ne pas manquer de se trouver en bataille, au moment de son départ, parce qu'il était probable qu'on serait attaqué le lendemain à la pointe du jour; cet avis était si opposé aux instructions dont ils étaient porteurs qu'ils hésitèrent à y déférer. On en fit part au général en chef qui n'y ajouta pas assez de croyance, pour changer les dispositions qu'il avait précédemment arrêtées pour les cantonnements de son armée.

Le 8 janvier, à la pointe du jour, conformément aux ordres reçus la veille, et que les avis de Saint-Cyr n'avaient point fait changer, cet adjudant-

général mit sa brigade en route, pour exécuter la marche de flanc qui lui était prescrite. Après avoir fait environ une lieue, il entendit la fusillade et peu après la canonnade sur les points qu'il venait de quitter; arrivé sur les hauteurs de Gauersheim, il fit faire halte et prit position; car il aperçut distinctement que les troupes de notre droite avaient perdu la leur et qu'elles se retiraient. Le duc de Brunswick avait surpris l'armée et gagné du terrain sur elle dans le premier moment de son attaque; Hoche s'occupait de la rallier et de la concentrer pour reprendre ce qu'il avait perdu.

Cette circonstance rendait Saint-Cyr fort incertain sur ce qu'il devait faire; il se demandait s'il suivrait le mouvement rétrograde de l'armée, ou s'il attaquerait le corps prussien qui était devant lui et qui occupait Kirchheim-Poland. Ce corps avait peu d'infanterie, mais sa cavalerie était assez nombreuse et le terrain lui était favorable. Nous trouvant plus forts en infanterie, il nous paraissait facile de le déposter; mais si l'armée continuait sa retraite, à quoi servirait ce faible succès? Un évènement fit cesser cette incertitude; on entendit une canonnade assez vive qui partait des derrières de l'ennemi dans la direction de Creutznach; on ne savait d'où elle pouvait provenir, nous croyions former l'extrême gauche de l'armée. Saint-Cyr

ignorait encore les ordres expédiés de Kaiserslautern au général Moreaux de se porter sur Birckenfeld, autrement il aurait présumé que cette canonnade provenait d'une attaque de ce général; il est probable aussi que ce dernier ne connaissait pas davantage la position que l'armée occupait. Quoi qu'il en soit, les coups de canon devinrent si fréquents qu'on ne put douter d'une attaque très vive dans cette partie; nous crûmes voir que l'ennemi, qui était devant nous, s'en inquiétait.

Nous étions placés entre deux corps de troupes françaises; l'un battait en retraite, l'autre marchait en avant; il parut plus sage à Saint-Cyr de suivre celui-ci et de lier ses opérations aux siennes. L'ennemi fut bientôt chassé de Kirchheim-Poland et ne tarda pas à l'être aussi des hauteurs en avant; sa cavalerie n'osa pas essayer une charge sur notre infanterie, en bon ordre et serrée; elle forma ses échelons de retraite et fut suivie par la nôtre jusqu'aux environs d'Alzey. A notre droite, Hoche s'était reporté en avant. Le duc de Brunsvick avait probablement été frappé de la canonnade qui avait été entendue aux environs de Creutznach, j'ai toujours pensé du moins que c'était la véritable cause qui l'avait empêché de profiter des avantages obtenus le matin, et qui le décida à abandonner l'attaque qu'il avait commencée.

L'armée française resta en position sur la Pfrim. La brigade de Saint-Cyr prit position à Kirchheim-Poland et son avant-garde à Morschheim; le soir il envoya un parti dans la direction de Creutznach, pour savoir quelles troupes françaises s'y trouvaient et ce qui s'était passé sur ce point pendant la journée ; l'officier qui le commandait trouva encore les feux des bivouacs français et prussiens à moitié éteints. Il apprit des paysans qu'on s'était battu assez vivement toute la journée sans succès marqué de part ni d'autre, et que dans la nuit les Prussiens s'étaient retirés sur Mayence et les nôtres dans la direction de Kaiserslautern, les uns et les autres en grande hâte. Nous apprîmes depuis que les Français étaient commandés par le général Moreaux; c'était l'aile gauche de l'armée partie des bords de la Blies et qui, s'étant dirigée sur le Hundsruck, était parvenue jusqu'à Creutznach sans trouver d'obstacle. L'avant-garde y avait passé sur la gauche de la Nahe et bivouaquait sur la route de Stromberg, le reste du corps d'armée était disloqué en cantonnements dans les villages en arrière de cette rivière; le parc d'artillerie avait été laissé dans la plaine avec une faible garde, le quartier-général à Creutznach.

On oubliait le voisinage de Mayence; mais sur les onze heures du matin, les Prussiens commandés

par le général Rüchel et les Saxons par le général Lind, ayant appris qu'un corps français s'approchait de la Nahe, arrivèrent pour le reconnaître; les premières troupes qu'ils aperçurent furent celles du parc d'artillerie et le parc lui-même; un peu plus de hardiesse et ils en étaient maîtres. Ils hésitèrent, et deux bataillons, les seuls qui ne fussent point encore partis pour leur cantonnement, à cause d'une distribution de viande qu'on avait dû leur faire avant le départ, et qui n'était pas encore terminée, virent les Prussiens près du parc. Sans attendre d'ordre, ils s'en approchèrent et échangèrent bientôt des coups de fusil et de canon, qui portèrent l'alarme dans tous les cantonnements; car les Français étaient loin d'attendre l'ennemi de ce côté, sur leur parc et pour ainsi dire au milieu d'eux, tandis que l'avant-garde n'avait pas un homme en face d'elle. La générale battit par tout et les troupes de ce corps d'armée se rapprochèrent, prirent les positions qui leur parurent les plus favorables dans la circonstance, s'engagèrent successivement avec l'ennemi, défendirent leur terrain avec beaucoup de vigueur et finirent par conserver leurs positions intactes.

Dans la nuit, le général Moreaux et son adversaire furent effrayés chacun de leur côté des dangers qu'ils avaient cru courir dans la journée et de

ceux qu'ils pouvaient courir le lendemain. Rüchel se retira vers Mayence et Moreaux à Kaiserslautern douze lieues en arrière de l'armée; pour cette fois il ne cantonna plus ses troupes, elles étaient sous les armes au bivouac de grand matin. Comme il arrive toujours, on tomba d'un excès dans l'autre, Moreaux imprudent à Creutznach, était par trop craintif à Kaiserslautern, où il se trouvait couvert par l'armée.

Cette affaire fut la dernière de cette campagne entre les Français et les Prussiens; des deux côtés on prit des cantonnements pour faire reposer les troupes, l'armée de la Moselle dans le Palatinat et celle du Rhin en Alsace. Les Autrichiens firent sauter les fortifications du fort Vauban, ce qui mit fin aux hostilités sur le Rhin. L'ennemi qui avait autant que nous besoin de repos, nous laissait fort tranquilles dans nos cantonnements le long de la Pfrim; mais ils furent plus tracassiers vis-à-vis de la brigade de Saint-Cyr qui se trouvait un peu en dehors de la ligne occupée par l'armée, et de plus formait son extrémité gauche; puisque, comme on l'a observé plus haut, Moreaux se tenait à Kaiserslautern, c'est-à-dire à deux ou trois marches en arrière. Il leur parut facile de la surprendre et de la débusquer de Kirchheim-Poland, cantonnement principal de cette brigade, et fort convoité

par les Prussiens. Ils échouèrent dans une attaque de nuit, dans laquelle ils avaient surpris une grand-garde, près du village de Morschheim (1).

Hoche reçut du comité de salut public l'ordre de porter l'armée de la Moselle sur Trèves pour déloger de ce poste important les Autrichiens qui l'occupaient, sous le commandement du général Mercantin. Il mit ses troupes en mouvement pour exécuter cette opération; les divisions qui devaient former sa gauche s'approchèrent de la Sarre; Il se proposait de marcher à leur tête. Celles qui devaient former sa droite, se rassemblèrent à Kaiserslautern sous les ordres du général Hatry; de ce point elles devaient se porter directement sur Trèves et attaquer de front les positions de la Montagne-verte qui couvraient cette ville. C'était renouveler avec plus de moyens la tentative faite l'année précédente sous

(1) Quelques jours après, ils se présentèrent devant Kirchheim-Poland de jour: dans ce moment la compagnie franche des chasseurs du Louvre, formée de jeunes artistes de la capitale, occupait ce cantonnement; une partie d'entr'eux essayaient dans ce moment les costumes du théâtre du prince de Nassau, qui devaient leur servir pour jouer la comédie. Au moment de l'attaque des Prussiens, ils courent à leurs armes affublés de ces costumes, c'est-à-dire, en arlequins, pierrots, scapins, etc., et se mettent à tirailler avec l'ennemi qui d'abord fort étonné, finit par s'en amuser et boire avec eux.

les ordres du général Beurnonville et qui avait complètement échouée : celle-ci eût eu probablement du succès en raison de la supériorité de nos forces, et parce que notre armée s'était aguerrie; mais il se présenta des obstacles insurmontables.

Notre armée était composée, pour les deux-tiers, de bataillons de volontaires; ils étaient fatigués des travaux de la campagne, épuisés par la disette et les bivouacs supportés pendant trois mois dans une saison rigoureuse; ils soupiraient après la France.

Tant qu'il ne fut question que des opérations tendantes à chasser l'ennemi du territoire français, aucunes privations n'avaient été capables de les ébranler; mais ce but rempli, le dégoût s'empara d'eux; les murmures éclatèrent hautement contre les projets de conquête que l'on attribuait au comité de salut public. Les volontaires abandonnaient leurs drapeaux pour rentrer dans l'intérieur au sein de leurs familles; l'exemple devint contagieux, la désertion était effrayante. Hoche qui avait, à ce qu'on crut, provoqué cette opération, s'estima heureux de voir le comité en suspendre l'exécution; il donna des ordres pour faire rétrograder l'armée jusque sur les frontières de France, c'est-à-dire, sur la Sarre et sur la Blies : des transports de joie accueillirent ses ordres et la désertion cessa entièrement. Je crois que cette mesure était indispensable; si

elle n'eût pas été prise, il était à craindre que trois jours plus tard l'armée ne fût dissoute.

Saint-Cyr commandait l'avant-garde des troupes parties de Kaiserslautern et dirigées sur Bircken-feld; arrivées dans cette ville, il y avait déjà des bataillons réduits par la désertion à l'intérieur à moins de cent hommes; on était au pied de la chaîne de montagnes que l'on devait traverser quand le contre-ordre arriva. Saint-Cyr n'en parla à personne et laissa croire que le lendemain matin on continuerait la marche en avant; il attribuait l'absence de la désertion dans les corps de l'avant-garde à l'ascendant qu'il croyait avoir sur ses troupes; il voulut s'en convaincre en bravant les murmures et les mécontentements : les troupes sous les armes l'écoutaient en silence; cependant il entendait quelquefois des soldats qui disaient : « On ira en avant » et d'autres qui répondaient : « On n'ira pas ! » L'ordre de prendre la route de Trèves est donné, et après une hésitation, la colonne se met en marche sans murmurer mais dans le plus morne silence; un quart d'heure après, la marque d'obéissance des troupes paraissant suffisante, Saint-Cyr changea de direction et prit celle de France des cris de joie s'élevèrent alors et se prolongèrent de la tête à la queue, avec des redoublements qui durèrent plus d'une heure et donnèrent la conviction que le con-

tre-ordre de Hoche avait été une mesure de prudence obligée, et que, sans elle, quelques jours plus tard, aucun général n'eût pu conserver de troupes sous les drapeaux. Le général en chef perdit cependant la confiance du comité ; on lui ôta peu après son commandement et on feignit de lui donner celui de l'armée d'Italie; mais à son arrivée, il fut arrêté et conduit dans les prisons de Paris où il resta jusqu'au 9 thermidor : c'était la manière dont le gouvernement d'alors récompensait les services des militaires.

L'armée arriva sur les frontières de France et entra en quartiers d'hiver; elle fut cantonnée dans les environs de la Sarre et de la Blies; l'avant-garde que Saint-Cyr commandait prit poste sur la route de Sarrebrück à Homburg, à Saint-Imbert, Rohrbach, etc. : ainsi se termina la campagne de 1793.

CONCLUSION.

Dès la campagne de 1792, la nation française avait montré un grand caractère. Ses jeunes soldats animés d'un esprit patriotique avaient donné maintes preuves de courage, notamment à Valmy, Spire et Jemmapes. La France avait fait voir à l'Europe qu'on l'avait mal jugée, et que l'esprit guerrier qui l'avait animée dans le siècle de Louis XIV, quoiqu'il eût paru éteint sur la fin du règne de son successeur, pouvait se ranimer et jeter un nouvel éclat sous les drapeaux de la liberté. L'imprudence de la coalition qui l'avait attaquée avec des forces trop inférieures fut manifeste; elle vit que cette révolution ne serait pas aussi facile à soumettre que celle des patriotes hollandais et brabançons, puisqu'elle avait pour soutien la force et l'énergie d'un grand peuple. Ainsi, pour parvenir au but qu'elle se proposait d'atteindre, elle dut appeler à son secours dans la campagne suivante les armées des cabinets de l'Europe qui partageaient ses principes de gouvernement absolu. L'esprit de vertige qui dominait alors la Convention favorisa ses projets, en lui donnant les moyens d'entraîner à sa suite, même les gou-

vernements les plus favorables à la liberté. Elle ne négligea pas les mécontents de l'intérieur, dont elle sut se faire d'utiles auxiliaires; ils furent particulièrement dirigés et soutenus par l'Angleterre qui ne tarda pas à devenir l'ame de cette redoutable coalition. Dans ses conseils, on jugea la cause de la liberté perdue, étouffée, pour ainsi dire, sous les pieds d'une ligue formidable; tandis qu'en France on conserva de l'espoir; même en voyant éclater cette guerre civile qui devait l'affaiblir presqu'autant que la guerre étrangère.

La France dut déployer toutes ses forces et elle le fit en effet; mais les hommes manquaient pour leur donner une bonne direction, aussi bien dans le gouvernement qu'à la tête de ses armées; nous croyons l'avoir suffisamment démontré dans le courant du mémoire qu'on vient de lire. Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les fautes de la campagne les plus importantes, pour les rappeler à la mémoire du lecteur; ce que nous allons faire le plus brièvement possible. Cela nous entraînera dans des répétitions inévitables, mais que la nature de cet ouvrage doit faire excuser; notre but étant surtout, comme nous l'avons annoncé, de tirer de l'examen critique des fautes qui ont été commises, des leçons qui puissent un jour être utiles.

Nous sommes obligés de remonter à celle que fit

Dumouriez à la fin de la campagne de 1792, en se séparant de Kellermann pour conquérir la Belgique, ce qui ôta à celui-ci les moyens d'entamer les Prussiens pendant leur retraite, l'empêcha même de les suivre et de prendre position à Coblentz, en entrant en ligne avec l'armée du Rhin. C'était seulement après avoir obtenu ce résultat qu'il aurait dû marcher à la conquête de la Belgique, qui devenait encore bien plus facile pour lui, qu'elle ne l'était au moment qu'il a choisi. On doit rappeler aussi la faute qu'il commit, en ne poussant pas l'armée autrichienne qu'il avait battue à Jemmapes, jusqu'au moment où il l'eût obligée de repasser le Rhin; ce qui aurait donné à nos armées une position défensive inexpugnable, la seule qui convienne à la France de prendre quand elle est en guerre avec l'Allemagne et qu'elle doit se procurer à tout prix, lorsqu'on ne peut plus douter qu'elle aura lieu (1).

(1) Le Rhin est le vrai champ de bataille des Français pour défendre leurs frontières du nord et de l'est; comme les Alpes et les Pyrénées pour celles du midi. La ligne de nos places fortes, autrefois redoutable et suffisante, ne l'est plus aujourd'hui qu'elle est entamée par les funestes effets du traité du 20 novembre, et par les changements survenus dans la manière de faire la guerre, où l'on voit les nations entraînées à la suite des armées permanentes; ce qui leur permet de masquer les places et de s'avancer sur la capitale. Ce système ayant réussi aux Allemands, on peut assurer qu'ils y reviendront. Il y a des moyens de le combattre,

La coalition qui avait envahi le territoire avec des moyens insuffisants, avait rendu cette opération facile. On a manqué le moment opportun; l'ennemi n'étant pas poursuivi, s'est arrêté sur la Roër; il s'y est renforcé, ce qui lui a donné la confiance de se maintenir à Trèves. D'ailleurs la tentative faite sur cette place eut lieu dans une saison trop avancée et si rigoureuse, qu'elle a dû contribuer à faire manquer l'opération de Beurnonville, en supposant qu'il y ait mis l'intelligence et la vigueur nécessaires pour qu'elle réussît.

Il résultait des fautes du gouvernement français et de ses généraux que l'armée de Custine se trouvait dans une fâcheuse position, et trop en avant de celle de la Moselle, avec laquelle elle aurait dû se lier. Elle avait l'ennemi sur son flanc gauche à raison de l'occupation de Coblentz et de Rheinfeld par les Prussiens, tandis que sur ses derrières les Autri-

on s'en est déjà occupé en France. Une commission composée de généraux de toutes armes et particulièrement de celle du Génie a soumis au ministère le résultat d'un travail de plusieurs années; ce travail reste enseveli dans les cartons, probablement parcequ'il exigerait de grandes dépenses que la France n'est peut-être plus en état de faire depuis que, par les plus désastreuses mesures, on a épuisé ses ressources. C'est pourquoi j'indique l'occupation de la rive gauche du Rhin, comme le moyen le plus certain de défendre notre frontière et d'éloigner les malheurs inévitables pour un pays qui devient le théâtre de la guerre.

chiens occupaient la ville de Trèves et ses environs. Elle ne pouvait manquer d'éprouver une catastrophe dès le début de la campagne, ou du moins le seul moyen de l'éviter était de faire sauter les fortifications de Mayence et de se retirer à la hauteur de l'armée de la Moselle, puisque celle-ci restait sur la frontière de France. Mais le gouvernement pouvait seul donner l'ordre d'abandonner une conquête aussi importante; le général devait le solliciter, j'ignore s'il le fit; je crois qu'il se borna à demander que l'armée de la Moselle avançât dans le Hundsruck à la hauteur de la sienne; dans ce cas il aurait participé à la faute du gouvernement.

Un général en chef ne doit pas exécuter les opérations qui lui paraissent nuisibles à l'intérêt de l'état; selon moi, son devoir est de se retirer, s'il se trouve dans l'impossibilité de faire adopter ses vues par l'autorité qui lui est supérieure; autrement il partage avec elle la faute qui doit en résulter (1). Si je ne suis pas moi-même dans l'erreur, c'en fut une très grande et qui a été long-temps sentie, de n'avoir pas fait sauter les fortifications de Mayence, pour prendre à l'ouverture de la campagne la po-

(1) Je dois dire que je n'admets ce principe que lorsqu'il s'agit du *général en chef*, dont les fonctions sont d'un ordre si élevé, que dans l'intérêt public on doit l'excepter de l'obéissance passive imposée aux militaires.

sition du Speyerbach ou toute autre dans le voisinage, afin de se trouver à peu près sur la ligne de l'armée de la Moselle et de se lier avec elle. On eut évité de laisser dans Mayence la plus grande partie de l'armée et une nombreuse artillerie qui ne pouvait manquer de devenir bientôt la proie de l'ennemi; d'ailleurs on devait penser qu'une fois cette ville retombée en son pouvoir, on ne pourrait la reprendre et qu'elle deviendrait pendant toute la durée de la guerre son grand arsenal et la base de toutes ses opérations contre la France.

Après la faute de n'avoir pas évacué Mayence, celle qui a le plus influé sur les évènements de la campagne, c'est de n'avoir pas marché à temps à son secours; par cette opération on pouvait réparer les premiers torts et Custine ne peut être absous de ne l'avoir pas tenté; car dès les premiers jours de mai, il avait reçu de nombreux renforts et l'on peut dire qu'il en avait les moyens. Beauharnais son successeur a essayé de le faire, mais trop tard; il était en outre totalement dépourvu de l'expérience nécessaire pour exécuter une semblable entreprise.

Le gouvernement eut ensuite le tort d'affaiblir les armées du Rhin et de la Moselle de vingt mille hommes qu'il fit partir en poste pour renforcer les armées du Nord et des Ardennes, au moment où les premières allaient être assaillies par les armées

des Prussiens et des Autrichiens renforcées de celle qui avait fait le siége de Mayence, immédiatement après la retraite de l'armée de la Moselle sur la Sarre. Cette faute a facilité la réunion de la plus grande partie des troupes du duc de Brunswick à celles de Wurmser, pour accabler l'armée du Rhin . opération habilement combinée que le général de l'armée de la Moselle eût pu cependant empêcher, en attaquant le peu de troupes réstées devant lui, au lieu de s'en laisser masquer et de rester immobile dans sa position, devant le seul corps de Kalkreuth.

Le gouvernement français éclairé par ces revers, renvoya plus tard des troupes pour remplacer celles qu'il avait tirées si mal à propos des deux armées. Il changea les généraux pour tâcher de rejeter le blâme sur ceux qui avaient commandé et détourner la responsabilité qui pesait sur lui plus que sur eux. Deux nouveaux généraux en chef furent improvisés; comme ils étaient sans expérience de la guerre, il serait peut être peu convenable d'être sévère a leur égard; c'est pourquoi je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de Pichegru. Mais les fautes de Hoche furent si grandes qu'il est impossible de ne pas rappeler la pointe qu'il fit sur Kaiserslautern, où l'on perdit si inutilement tant de braves gens, et le tort qu'il eut d'avoir éloigné son armée de celle du Rhin,

quand la nécessité la plus démontrée l'obligeait de se rapprocher d'elle et d'opérer ensemble, comme il le fit un peu plus tard, lorsque le comité de salut public, alors sous l'influence de Carnot, le lui ordonna. Par cette jonction, la disposition des troupes était si raisonnable, qu'elles auraient pu marcher pour ainsi dire toutes seules et qu'il n'en serait résulté peut-être que plus d'avantages; mais enfin on a réussi et l'on n'eut à regretter qu'un complément de succès, qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, si Hoche, après la retraite de Wurmser sur la rive droite du Rhin, eût réuni toute son armée avec une partie de celle du Rhin, contre le duc de Brunswick. Au lieu de cela, après avoir laissé son aile gauche sous Moreaux trop long-temps dans l'inaction, il la dirigea vers le Hundsrück, par conséquent sur des points trop éloignés de lui; ce qui l'exposa à des revers qui pouvaient compromettre les succès obtenus à Weissembourg.

Les fautes dont je viens de parler ont eu de l'influence sur les malheurs que nous avons éprouvés dans cette campagne, et cependant on peut dire que cette influence a été faible, si on la compare à celle exercée par les folies de la Convention; elle détruisit le système constitutionnel que la France avait adopté avec enthousiasme, comme le seul qui lui convînt (puisqu'il réunissait tous les biens qu'on

s'était proposé de conquérir, c'est-à-dire la liberté, l'égalité des droits, sans perdre aucun des avantages de la monarchie), pour y substituer un système repoussé par toutes les classes de la nation. Aussi ne put-elle l'établir momentanément qu'avec le secours de la terreur, ce qui lui aliéna tous les esprits, quand on avait besoin de la réunion des efforts de tous les citoyens. Sa politique extérieure fut encore plus absurde; au lieu de chercher, par une conduite plus modérée à diviser la confédération des rois, elle provoqua tous les gouvernements, en manifestant ses projets d'étendre les principes de la révolution dans la plus grande partie de l'Europe. Elle fit plus: comme si elle n'avait pas assez d'ennemis à combattre, elle déclara la guerre à la Sardaigne et commença les hostilités dans l'Empire d'Allemagne; non seulement contre les princes qui pouvaient y avoir donné lieu, mais aussi contre les membres de cet état qui étaient restés dans la plus stricte neutralité, tels que la ville de Francfort. Elle ne fut pas plus sage dans l'organisation des forces de la république qu'elle avait si imprudemment substituée à la monarchie. Elle manquait d'officiers et de généraux, et cependant, sans raisons suffisamment motivées, elle renvoya les nobles des armées, parce que plusieurs d'entre eux avaient eu une conduite répréhensible. Par cette mesure, on vit bientôt une désor-

ganisation nouvelle que vint accroître le mode de remplacement et d'avancement qu'elle introduisit et qui peupla les armées d'officiers, dont l'âge et l'incapacité la plus évidente ont le plus contribué à nos revers (1). On peut dire que si ce système eût eu quelques semaines de durée de plus, il assurait aux ennemis la conquête de la France.

C'est d'après toutes ces raisons que l'on doit considérer la fin de cette campagne comme très heureuse. On avait perdu quelques places dans le Nord et Bellegarde aux Pyrénées; on avait recouvré Toulon au midi et Lyon était soumis; sur le Rhin, Mayence était perdu, mais sa garnison transportée dans la Vendée avait presqu'anéanti l'insurrection. La coalition se maintenait au Nord sur nos frontières; mais elle avait été chassée de l'Alsace et nos troupes hivernaient sur le territoire ennemi; elles s'étaient aguerries, et l'instruction qu'elles avaient acquise dans cette campagne nous promettait plus de succès pour la suivante.

Nos ennemis réfléchissant sur leurs défaites, ne savaient à quoi les attribuer; les Autrichiens les

(1) On en pourrait dire autant de cette frénésie qui la porta à faire mourir tant de généraux, à la plupart desquels on n'avait rien à reprocher; ce qui fit que les hommes qui avaient quelques moyens s'éloignaient avec obstination de tout espèce d'avancement.

rejetaient sur le compte des Prussiens qui, disaient-ils, ne les avaient pas assez puissamment secondés; ceux-ci accusaient les premiers de s'être laissé emporter au désir de conquérir promptement et d'avoir mis peu de discernement dans le choix des positions qu'ils avaient occupées. Il en est résulté d'abord de la froideur entre ces deux armées, ensuite de la haine que des écrits pleins de récrimination sont venus envenimer; les souverains se sont vus obligés de changer leurs généraux, attribuant à leur désaccord les revers qu'ils venaient d'éprouver. Nous verrons dans la campagne suivante s'ils avaient bien jugé.

ADDITIONS.

N° I.er

EXTRAIT DU JOURNAL DES BLOCUS ET SIÉGE DE MAYENCE EN 1793;

PAR UN ADJUDANT GÉNÉRAL PRUSSIEN.

I.ère PARTIE. BLOCUS.

Depuis le I.er avril, la garnison de Mayence se trouvait cernée et ne communiquait plus avec l'armée du Rhin. Pendant les dix premiers jours de ce mois, les troupes prussiennes qui occupaient la rive gauche, s'étaient tenues à quelque distance de la place ; elles campaient sur les bords de la Selz. Celles de la rive droite étaient dans la position qu'elles ont occupées pendant le blocus.

Le 10 avril, les troupes impériales s'étant rap-

(1) Voyez pour l'intelligence de ce Journal, le plan des attaques ci-joint, et au besoin dans l'atlas le plan N° VII

prochées, le général comte de Kalkreuth cerna de plus près la forteresse de Mayence en mettant garnison dans les villages de Gaubischoffsheim, Ebertsheim, Lerxweiler, Zornheim, Elsheim, Sorgenloch, etc. et il posta lui-même les vedettes sur les hauteurs qui règnent depuis Nieder-Ulm et Ebertsheim jusqu'à Hechtsheim.

Le 11, on continua à reconnaître le terrain pour fortifier les meilleurs endroits; du moins on en fit toutes les dispositions, car il y eut contre-ordre, attendu que dans la nuit du 10 au 11, l'ennemi avait fait une sortie sur trois colonnes avec huit à neuf mille hommes, contre les troupes postées de l'autre côté du Rhin.

Après une défense opiniâtre de près d'une demi-heure, la redoute située près du village de Mosbach fut emportée. La perte des Hessois fut de trois officiers, un musicien et vingt-neuf morts ou blessés; le lieutenant Butslar eut la jambe cassée par un boulet et il en mourut peu après. Les Prussiens attaqués par des forces supérieures ont perdu le lieutenant Borslet et sept hommes du régiment Cruzatz; la perte des Français, lorsqu'ils ont été repoussés par les Prussiens et les Hessois, se montait à trois ou quatre cents hommes. Les Hessois leur ont pris un canon. L'ennemi en avait encloué deux dans la redoute; mais faute d'avoir

eu assez de temps, cette opération ne les a pas beaucoup endommagés (1).

Le 12 avril, les Français demandèrent à capi-

(1) Cette sortie fut une des plus importantes tentées par la garnison ; le moment était encore assez bien choisi, quoiqu'il eût été préférable de faire cette opération avant que Kalkreuth eût quitté les bords de la Selz pour resserrer Mayence de plus près, et soutenir plus facilement les troupes du général Schonfeld que l'on se proposait d'attaquer. L'ennemi n'avait pas encore autour de Mayence, le nombre de troupes qu'il a reçu depuis; il se trouvait extrêmement disséminé et parconséquent faible sur tous les points. Le but de cette sortie était de se procurer des bestiaux et du fourrage, dont on n'avait pas suffisamment pour une garnison aussi nombreuse; mais il fallait pénétrer dans les villages à quelque distance et parconséquent attaquer et battre le général Schonfeld, le déposter même de sa position. Il fallait un vigoureux combat, contre de bonnes troupes, etablies et retranchées ; il fallait enfin l'équivalent d'une bataille, et j'ai dejà plus d'une fois observé dans le mémoire que nos troupes n'étaient point encore assez instruites ni assez aguerries pour espérer d'en livrer une avec succès. Meunier qui commandait l'expédition, avait de grands talens, mais point encore d'expérience du métier de la guerre ni de la manière d'engager les troupes. Malheureusement on choisit la nuit, ce qu'on n'aurait pas dû faire pour une operation aussi délicate, lors même qu'on aurait eu des troupes plus instruites et plus aguerries; car enfin on attaquait sur trois colonnes trois points différents. Ce plan était déja compliqué; il convenait moins aux Français qu'a tout autres troupes, surtout aux Français d'alors : on aurait eu de la peine a la faire réussir en plein jour, à plus forte raison la nuit, ou il est impossible d'éviter la confusion Dans les siéges on fait

tuler, mais les négociations furent infructueuses (1).

Le 13, on avait fait des dispositions pour cerner la ville de plus près. D'après ces dispositions, le corps assiégeant avança le 14, en quatre colonnes : la première, composée de six files des hussards de Wurmser, de deux divisions de dragons de l'archiduc Joseph, de deux bataillons d'infanterie des troupes de l'empereur, en outre de la réserve de l'artillerie impériale, s'assemblait à la gauche près Dingshof.

La deuxième colonne, de deux escadrons de hussards saxons, cinq escadrons du duc de Weimar, la division du général de Wolframsdorf, composée

les sorties de préférence la nuit; mais on a peu de terrain à parcourir, on a moins de crainte de s'égarer, et elles se font pour la plupart avec peu de monde; ce qui prévient la confusion, qui n'arrive cependant encore que trop souvent. L'expédition pour laquelle on avait employé plus de douze mille hommes qui avaient un très grand terrain à parcourir dans l'obscurité, n'eut aucun résultat, et peu s'en fallut que par une terreur panique qui se répandit dans une des colonnes, il n'arrivât de très grands malheurs. (*Cette note et toutes celles qui accompagnent le présent extrait, sont de l'éditeur.*)

(1) L'auteur veut parler de l'officier du 26e régiment envoyé par Custine au général Doyre, pour l'engager à capituler, en obtenant le libre retour de la garnison; mais le conseil de défense rejeta la proposition de Custine. Ce conseil était composé, pour la plus grande partie, d'officiers pleins de vigueur et jaloux de se faire une réputation.

des brigades de Borg et du prince Louis-Ferdinand, s'assemblait près Nieder-Ulm.

La troisième colonne, de deux escadrons chevau-légers, sous le général Gusdorf et de la brigade du général Kleist, s'assemblait près d'Ober-Ingelheim.

(*N. B.*) Le premier bataillon de Bender, sous le commandement du lieutenant-major Mayer, avec deux détachements de Wurmser resté près Lerxweiler, marcha sur la chaussée vers Laubenheim.

Les escadrons et les brigades s'étant trouvés à huit heures du matin, au lieu de leur rassemblement, ils se mirent tous en marche.

La première colonne partant de Dingshof, alla se placer droit sur les hauteurs à droite de Hechtsheim, et l'infanterie impériale se porta avec l'aile droite vers Laubenheim, et avec l'aile gauche un peu en arrière de Hechtsheim où elle campa. Les six files ou détachements de Wurmser et les dragons de l'archiduc Joseph, derrière eux pour les soutenir, occupaient la plaine, entre Hechtsheim et Marienborn; de manière cependant que le régiment Weimar se trouvait placé à leur gauche.

La deuxième colonne alla de Nieder-Ulm, droit sur Marienborn, et trois bataillons Weimar se campèrent sur les hauteurs de Marienborn, les

trois bataillons Thaden à côté, à droite de la chaussée; les grenadiers et le premier bataillon Mannstein se placèrent sur les hauteurs à gauche du village.

La troisième colonne, alla de Stadteck à Drais et se posta sur les hauteurs entre Marienborn et Drais.

La quatrième alla d'Ober-Ingelheim à Fintheim; le troisième bataillon Ferdinand se campa sur les hauteurs situées entre Drais et Fintheim; le troisième bataillon Wolframsdorf près son camp entre Fintheim et Budenheim par la forêt : on avait mis à Budenheim un détachement d'infanterie et de chevau-légers, et à Guntzenheim une compagnie de chasseurs. On coupa le bois, et derrière ce bois on posta le bataillon Martini, fusiliers.

Avant que les troupes campassent, on avait couvert par deux escadrons de hussards saxons, la plaine en avant de Marienborn et Drais, et les chevau-légers couvrirent celle de Drais jusqu'à Guntzenheim; alors la cavalerie prit les quartiers suivants, savoir :

Le premier escadron de l'archiduc Joseph, Bodenheim, les trois autres, Drais, et Ebertsheim; un piquet de soixante chevaux campa près Hechtsheim, à gauche.

Les deux divisions Wurmser à Hechtsheim, cinq

escadrons Weimar à Klein-Wintersheim et Ober-Ilm; un détachement de soixante chevaux dans Marienborn. Soixante chevaux campèrent sur l'aile gauche du bataillon Thaden grenadiers, et un piquet de soixante chevaux près de Chaussée-Haus. Deux escadrons Curland à Drais, deux à Fintheim, un escadron de hussards saxons à Budenheim et un autre à Marienborn.

Les grand-gardes ou postes avancés formaient une chaîne depuis le Rhin en avant de Laubenheim, et Hechtsheim en arrière de Sainte-Croix, devant Marienborn, derrière Bretzenheim; et en avant de Guntzenheim jusqu'à Bodenheim.

L'ennemi regardait tout cela d'un œil tranquille; il ne tira dans cet intervalle que deux coups de canon. Pour la défense de ces postes, on commença aussitôt à faire les retranchements projetés et en même temps une redoute près Laubenheim, qui rase en flanc la digue voisine, et une traverse sur le chemin qui conduit de Laubenheim à Weissenau, outre plusieurs autres ouvrages de Marienborn jusqu'à Bodenheim.

Le 15 avril au matin, les avant-postes près Weissenau, commencèrent à se chamailler. Les Français qui possédaient ce village, ne voulaient point souffrir nos avant-postes dans les vignobles; on commença à tirer le canon et tout-à-coup on en fit des

décharges très vives. L'ennemi ne tirait pas seulement de la ville des pièces de 18 et de 24, mais il amena aussi huit pièces de campagne jusqu'à demi chemin de Weissenau et attaqua en même temps le village avec mille hommes. Kalkreuth fit conduire dix pièces sur la hauteur de Sainte-Croix et fit faire feu sur ce village et la batterie de l'ennemi. Au quatrième coup, cette dernière se retira lestement et rentra au camp. Dans cet intervalle les fusiliers de Bender et les volontaires de Gemmingen chassèrent avec beaucoup de bravoure les Français du village ; ils ne perdirent que dix morts, vingt-cinq blessés et onze manquants. Nous n'avons pas su la perte de l'ennemi, attendu qu'il a emporté ses morts avec lui. Mais comme nous ne pouvions garder Weissenau, les Impériaux se retirèrent dans les vignobles devant ce village et l'ennemi l'occupa sous la protection du canon du retranchement de Charles ; on continua à tirailler toute la journée, et de temps en temps on s'envoya réciproquement des boulets.

Dans la nuit on fit quatre nouveaux ouvrages près Weissenau et Hechtsheim ; l'un en tenaille, environ huit cents pas en deçà de Sainte-Croix ; une redoute, environ huit cents pas à droite de la tenaille, qui défend son terrain et le village de Weissenau. Dans les vignobles de Weissenau, deux petits ouvrages

dont l'un prend ce village en flanc, et l'autre plus en dehors enfile la chaussée, qui vient de *la Favorite* : chacun de ces ouvrages est muni de deux pièces de canon et d'une forte garnison; tous deux ont un bon profil.

L'ennemi laissait faire ces ouvrages tranquillement; à la pointe du jour on se retirait.

Le 16, l'ennemi qui occupait encore Weissenau, tirait de rechef sur nos troupes qui occupaient les vignobles devant ce village; les Français avaient placé près les dernières maisons vers *la Favorite*, trois canons avec lesquels ils tiraient dès la pointe du jour sur nos postes; en peu de temps on força cette batterie à décamper; mais ils recommençaient à faire feu du retranchement de Charles, ce que nous ne pouvions empêcher, attendu que nos petites pièces ne portaient pas si loin. Cependant on tirait de notre côté sur le village, et sous la direction du brave colonel de Wachenheim du régiment de Wurmser-hussards, environ deux cents Autrichiens chassèrent encore une fois les Français jusqu'à l'autre bout du village. Mais comme nous ne pouvions nous y maintenir, et que les Français, couverts par les maisons, tiraient sur nous, le comte de Kalkreuth, par ordre de son Altesse le duc de Brunswick, le fit brûler en y jetant des obus, ce qui réussit; la partie inférieure du village et l'église, furent

entièrement consumées ; mais les Français occupaient toujours la partie supérieure.

On continuait à faire de nouveaux ouvrages entre Marienborn et Hechtsheim, et les ouvrages commencés étaient continués avec la plus grande activité, pour mettre cette partie la plus exposée du blocus, en pleine sûreté. Voila déjà onze bons retranchements depuis Hechtsheim jusqu'à la chaussée, et l'on en projète encore un près de Bretzenheim ; on construit également un ouvrage solide sur la hauteur à droite de Hechtsheim qui sera occupé par une compagnie de Manfredini, et en cas de besoin par une division entière de ce régiment.

Le 17 avril, à huit heures du matin, le prince Louis-Ferdinand attaqua avec les fusiliers des régiments Mannstein, Wegner, Borg, Thaden, prince Ferdinand et Wittingshof, de rechef le village de Weissenau, parce que l'ennemi ne cessait d'inquiéter les avant-postes impériaux. Son Altesse royale chassa aussitôt l'ennemi du village, il eut quarante hommes de tués ; de notre côté le lieutenant Wiesterstein, du régiment Wegner, a été blessé par un coup de mitraille, de même qu'un bas-officier et un soldat. Les fusiliers de Wegner se sont extraordinairement distingués ; ils ont tué les Français à coups de crosse et ils auraient presque pris un canon, s'ils n'eussent pas été hors d'haleine. Weissenau resta

entre les mains des Autrichiens pour la partie inférieure et ils y mirent garnison. Mais les Français regagnèrent la partie supérieure que les Autrichiens ne pouvaient garder; attendu, comme il a déja été dit, que cette partie est sous la protection du canon de la forteresse.

A midi, le prince Ferdinand chassa les avant-postes qui inquiétaient notre piquet dans Bretzenheim et tua quelques hommes; des nôtres il y resta un bas-officier, et deux soldats furent blessés.

Les déserteurs qui arrivaient tous les jours disaient unanimement que la garnison de Mayence était de vingt à vingt-deux mille hommes et que ses magasins contenaient des vivres pour six mois; mais que d'un autre côté, n'ayant pas assez de moulins pour moudre leurs grains, outre que nous leur en avions détruit deux situés près Zahlbach, ils manquaient de farine ainsi que de gros bétail, et que l'on commençait déjà à tuer des chevaux dont on distribuait la viande.

Le 18, on éleva une batterie de deux canons et deux obusiers de l'autre côté du Rhin, près Gustavburg en face de Weissenau, ce qui fit que les Français abandonnèrent presqu'entièrement ce village. Le mauvais temps empêcha les troupes de faire d'autres actions. Le comte de Kalkreuth donna de nouveau ses ordres pour que tout le monde se tînt

prêt, et on désigna à chaque régiment son poste et la conduite à tenir en cas d'attaque de la part de l'ennemi : l'on pourvut abondamment les troupes de bois et des autres choses nécessaires. Déjà du 16 au 17, on avait pris des arrangements très avantageux pour quelques-uns des régiments de cavalerie et d'infanterie. Les deux bataillons de fusiliers de Wegner s'approchèrent de Marienborn, ainsi que le piquet de Weimar qui se campa sur son flanc droit. Le régiment de Thaden occupa derrière eux la crête des hauteurs en seconde ligne.

Le 19 avril, on commença le retranchement N°. 5, devant Hechtsheim. Les N.os 2 et 3 furent achevés ce jour; ils se trouvent près la chaussée de Mayence.

Le même jour on acheva le grand retranchement coupé portant le N°. 1, et l'on mit sur sa droite le bataillon de grenadiers de Thaden et le régiment Wegner derrière. On mit plus à la droite les piquets de Weimar et de l'archiduc Joseph, de sorte que par là on se trouva bien lié avec le camp impérial. Onze gros canons arrivèrent dans l'après midi de Würtzbourg, que l'on plaça sur la hauteur à l'aile droite des troupes impériales.

Quoique l'ennemi n'eût cessé de tirer des coups de canon de la forteresse, il n'avait cependant, jusqu'à présent, attrapé qu'un seul havre-sac (1).

(1) Les Allemands se sont moqués du petit doigt du chas

Le 20, on continua avec activité les retranchements, et l'on en fit un près d'une petite chapelle vers Bretzenheim, entre ce village et Marienborn. Hormis quelques coups de canon et quelques escarmouches qui eurent lieu près de Weissenau, on fut assez tranquille.

Le 21, l'ennemi attaqua près des tuileries de Kostheim, un piquet composé d'un officier et de cinquante hommes; l'officier, avec onze hommes, furent faits prisonniers de guerre. On dit que l'ennemi était de cinq à six mille hommes; il se retira aussitôt après cette expédition; sa perte n'est point connue.

Vers les deux heures de relevée, il s'engagea aux environs de Sainte-Croix, une légère affaire. l'ennemi voulait reconnaître notre position; mais les hussards de Wurmser ainsi que les fusiliers prussiens qui étaient de piquet à Hechtsheim, lui donnèrent la chasse jusqu'aux glacis de la place. Cette affaire dura au moins une heure; pendant ce temps les canonniers ne cessaient de faire feu de la forteresse, sans blesser un seul homme des nôtres; l'ennemi eut à peu près douze hommes de tués et autant de blessés. La gauche du bataillon de Wegner se plaça derrière le retranchement

seur, perdu devant Trèves: les Français pourraient bien en faire autant du havre-sac.

nouvellement achevé près la chapelle de Sainte-Croix, avec ordre de le défendre.

Le 22, on commença sur l'aile droite du camp impérial, deux nouveaux retranchements et on en projeta un troisième. L'on fit entre celui près la chapelle attenant Bretzenheim et les hauteurs à gauche de Marienborn, une redoute un peu en arrière, défendue par une compagnie de grenadiers de Wegner et une de grenadiers de Mannstein qui s'étaient campées derrière.

Environ onze cents hommes français attaquèrent le village de Bretzenheim, où il n'y avait des nôtres qu'un piquet d'un officier et trente fusiliers, lesquels furent forcés de céder à la supériorité; mais bientôt les Français se retirèrent; étant repoussés à leur tour par quelques escadrons de notre cavalerie.

Le 23 avril, on fit encore deux retranchements sur l'aile droite pour la renforcer, une compagnie de Mannstein se porta derrière la redoute de Kamtz devant Marienborn, N.º 5.

Le 24, vers les onze heures, l'ennemi fit un fourrage dans Zahlbach, et une espèce de maraude ou de pillage avec quelques individus à Bretzenheim; il couvrit cette entreprise avec environ six bataillons d'infanterie et trois ou quatre cents hommes de cavalerie; outre l'artillerie. Ses troupes se

trouvaient postées fort avantageusement sur les hauteurs au delà de Zahlbach et de Dahlheim qui sont la prolongation des glacis. Alors le général Kalkreuth ordonna de faire feu du côté de Sainte-Croix sur son flanc gauche, et l'ennemi se retira. Comme on ne pouvait bien connaître son projet, notre infanterie devait se tenir prête ainsi que la cavalerie. L'ennemi ne tira que quelques coups de canon sur nos troupes, mais sans effet; après qu'il eut emmené les chariots remplis de paille et de foin, il rentra dans la forteresse.

Le général ordonna de faire cette nuit un nouveau retranchement à la gauche de Sainte-Croix. Le capitaine Goltz eut ordre de passer le Rhin pour faire construire encore une batterie, afin d'y placer des pièces prussiennes de 12, à droite du retranchement saxon dans Gustavsburg, pour battre les retranchements que l'ennemi avait faits entre celui de Borch et Kostheim.

Le 25 avril, à onze heures du matin, l'ennemi revint avec environ cent chevaux, quelques compagnies d'infanterie, des pièces de canon et des chariots pour aller au fourrage dans les villages de Zahlbach et Bretzenheim. Il plaça encore sa cavalerie et ses canons sur les hauteurs de Zahlbach et envoya ses tirailleurs sur Bretzenheim; le reste de l'infanterie les y suivit. Dans ce village, il y

avait douze chasseurs et trente fusiliers, qui d'abord furent obligés de céder à la supériorité, mais le général s'étant attendu à cette attaque, fit conduire deux pièces autrichiennes de 12 sur le penchant de la montagne à gauche de Sainte-Croix. On avait aussi fait venir deux pièces de 12 de Würtzbourg dans le nouveau retranchement à gauche de Sainte-Croix; mais ces dernières tirèrent très mal et à distance de mille pas. Les pièces impériales et deux de nos obusiers, que le lieutenant-major Hartmann avait fait monter près Bretzenheim, et desquels il tirait sur les Français, firent si bon effet que l'ennemi qui avait amené de la grosse artillerie, fut contraint de se retirer et d'abandonner son fourrage. Nos chasseurs, qui, avec le secours des fusiliers, rentrèrent bientôt dans le village, ont tué à l'ennemi six chasseurs et en ont blessé autant.

Le bataillon des fusiliers de Martini a été remplacé par le bataillon de grenadiers de Wittingshof; ce dernier prit la place du premier dans le bois de Mombach et celui-ci rejoignit l'armée. Il arriva quatre pièces de 12 de Francfort, et on les monta dans le retranchement N.º 3.

Le 26, l'ennemi tenta de nouveau un fourrage, avec quelques fantassins et environ cinquante chevaux; les tirailleurs qui étaient presque ivres,

s'approchèrent de Bretzenheim, sans cependant l'aborder, parcequ'ils y aperçurent nos chasseurs; néanmoins il y en eut trois de blessés et faits prisonniers par les hussards saxons. L'ennemi ayant manqué son coup, se retira brusquement, à quoi l'avaient contraint les pièces impériales de 12, et nos obusiers près Bretzenheim.

Le 27 avril, on éleva deux batteries et on plaça sur chacune deux obusiers pour tirer sur le village de Bretzenheim; sans cela il aurait fallu laisser les obusiers en rase campagne sous les canons de la forteresse. Cette nuit il y eut une violente canonnade de Gustavsburg près Kostheim : l'ennemi, peu de jours auparavant, avait fait près de Kostheim deux ouvrages, desquels il canonna Kostheim et Gustavsburg.

On a détaché un capitaine avec cent hommes vers Ginsheim, ce qui faisait un fort piquet destiné à soutenir les batteries de Gustavsburg, en cas d'attaque. On travaillait cette nuit à ces batteries, dont l'une vis-à-vis de Weissenau, contenant quatre pièces, et deux autres de huit pièces, étaient dirigées contre l'ouvrage avancé de l'ennemi vers Kostheim : celui-ci faisait un grand feu sur les nouvelles batteries, mais sans succès.

Le 28, dans la nuit, l'ennemi tomba avec environ trois cents hommes sur les batteries de Gus-

tavsburg, et moyennant un violent bombardement, qui a duré jusqu'à midi, et qui vraisemblablement a chassé les gardes de leurs postes, il masqua sa navigation. Vers une heure, étant venu de Cassel à Kostheim, il prit à droite de cet endroit et se jeta sur le flanc gauche de la batterie saxonne, et la prenant à dos, sans que ses défenseurs s'en doutassent, elle fut enlevée. Il surprit également les deux autres batteries, en chassa les garnisons et fit quelques prisonniers, parceque les troupes prussiennes qui étaient à Ginsheim, au lieu de soutenir les batteries, se sont retirées, sans que l'on en ait su le motif. Les Français emmenèrent une pièce de canon de Saxe, deux pièces servant à tirer des grenades, et ils enclouèrent six pièces de 12 prussiennes. Ils ont fait prisonniers le lieutenant d'artillerie Kabe avec onze canonniers saxons et trois fusiliers; ils ont tué un officier et onze Prussiens.

On remit aussitôt garnison dans les batteries; et sur les ordres du comte de Kalkreuth, six compagnies de troupes impériales et deux compagnies de troupes prussiennes du régiment de Thaden, un officier avec trente hussards de Wurmser passèrent le Rhin vers Ginsheim, pour empêcher les tentatives ultérieures de l'ennemi sur ce point. Vers le soir, on retira des batteries toutes les pièces de canon et l'on trouva

que les pièces enclouées pouvaient encore servir.

Le 29, quatre compagnies des troupes impériales eurent ordre de se retirer de Ginsheim et de rentrer au camp, parce que Kalkreuth y avait envoyé le troisième bataillon garde. L'ennemi poussa ses ouvrages de l'autre côté du Rhin, jusqu'à trois ou quatre cents pas de Kostheim, et il avança à la sape de Cassel, le long du Rhin; à droite, il couvrit ses ouvrages par le Mayn et à gauche par des marais. Il avança dans la sape principale à droite et à gauche toujours dans des angles, et établit ses batteries qui étaient couvertes en partie par le fort de Mars, et en partie par Cassel et par les batteries dans les angles saillants de la sape.

Près la Chartreuse, l'ennemi fit un ouvrage que l'on ne pouvait empêcher, attendu que la grosse artillerie nous manquait. Cet ouvrage était dirigé en partie contre les retranchements de Weissenau ; dans cet endroit six Français qui venaient boire avec les nôtres ont été pris.

Le 30 avril, le général Kalkreuth ordonna de faire un retranchement de communication entre Ginsheim et les batteries de Gustavsburg, dans lequel devait être un nombreux piquet pour soutenir la batterie avant l'entier achèvement des ouvrages; les canons devaient être ramenés le soir vers Bischofsheim. Cependant plusieurs personnes étaient

d'avis qu'avec tant soit peu d'attention de la part des troupes, l'ennemi ne pouvait rien entreprendre contre ces batteries, que l'on devait maintenir à tout prix. Ce retranchement de communication fut encore retardé de quelques jours. La suite fit voir jusqu'à quel point le général Kalkreuth avait raison, quoiqu'il eût été impossible à l'ennemi d'entreprendre quelque chose contre les batteries, si les troupes eussent été plus vigilantes et si elles avaient mieux fait leur devoir.

A la rive gauche du Rhin, il n'arriva rien qui mérite notre attention.

Le 1er. mai, vers minuit, on vit une traînée de feu de Weissenau vers Mayence, et aussitôt commença une forte canonnade entre Cassel, le fort Mars, d'un côté, et les batteries de Borch et celles des Prussiens près de Kostheim, ce qui dura environ trois quarts d'heure; après quoi on entendit de violentes fusillades, et l'on vit Kostheim tout en flammes. L'ennemi s'y était introduit et y avait mis le feu, cependant il en fut aussitôt chassé et perdit environ cent hommes : nous, un officier et vingt hommes, tant morts que blessés. On s'était aperçu que les ouvrages faits par l'ennemi près la Chartreuse avaient été dirigés sur Kostheim et Gustavsburg, pour couvrir sa retraite.

Le 2 mai, le troisième bataillon garde, deux com-

pagnies de troupes impériales et deux du régiment de Thaden campèrent entre Ginsheim et Bischofsheim; on reçut la nouvelle que l'ennemi devait faire une sortie contre nous : pour cette raison tout le monde resta sous les armes jusqu'à la pointe du jour. Pour mieux s'assurer la possession des retranchements construits dans les vignobles, on les consolida davantage, et celui sous le No. 1er. fut fermé; on fit aussi une espèce de tranchée de communication entre les deux.

Le 3 mai, dans la nuit, l'ennemi attaqua de nouveau le village de Kostheim, et repoussa le faible piquet prussien qui s'y trouvait. Le matin, le général arriva; il donna aussitôt l'ordre de déloger l'ennemi : le bataillon de grenadiers de Borch reçut cet ordre; il était soutenu d'un bataillon, et deux autres furent placés en réserve. Déjà nous avions canonné ce village quand le bataillon de grenadiers attaqua l'ennemi, le chassa de Kostheim et lui prit un canon. Sa Majesté vint elle-même, approuva l'ordre donné et resta spectatrice de toute cette affaire. Environ seize hommes qui avaient pris cette pièce de canon, la trainaient avec des cris de joie en passant devant sa Majesté. Le bataillon de Borch s'étant arrêté trop long-temps dans le village de Kostheim, y fut attaqué par des forces supérieures, et ne fit sa retraite qu'avec perte. L'ennemi mit de nou-

veau ganison dans ce village, sous la protection de son artillerie. De notre côté on travailla avec ardeur aux réparations des retranchements commencés et presqu'achevés, de même qu'aux batteries de Gustavsburg; on les ferma et l'on commença d'autres ouvrages pour mieux couvrir le flanc entre Ginsheim et Gustavsburg le long du Mayn.

Le 4 mai, tout resta tranquille. Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi tenta d'enlever le piquet d'avertissement, de trente fusiliers et de vingts chasseurs placés dans Bretzenheim; mais il échoua, perdit deux hommes et se retira, après avoir préalablement ruiné une levée, qui lui donnait de l'inquiétude, ainsi qu'une chapelle qui servait de défense aux chasseurs; et après avoir brûlé la tour de l'église de Bretzenheim qui servait d'observatoire.

Sur la rive gauche, l'armée a été renforcée de cinq bataillons, du premier et du deuxième bataillons du régiment du Corps et du premier bataillon du Landgrave, lesquels furent incorporés dans les brigades de l'aile gauche et qui, faute de tentes, cantonnèrent dans les villages de Fintheim et Budenheim. On envoya les bataillons de grenadiers de Wolframsdorf et de Wittingshof au delà du Rhin auprès du général Schönfeld. Les chevau-légers de Curlande campèrent entre les brigades de Mannstein et de Kleist.

Le 6 mai, l'ennemi fit encore une sortie de Kostheim; le feu devint des deux côtés très vif, et l'ennemi qui voulait s'emparer du retranchement près les tuileries, a été repoussé et a perdu beaucoup de monde: de notre côté il n'y eut que neuf hommes blessés légèrement.

Dans la nuit du 6 au 7, l'ennemi fit la même tentative avec moins de vigueur, mais aussi sans succès, et avec perte; trois hommes seulement des nôtres furent blessés. Le matin à neuf heures, on s'aperçut que les troupes ennemies sortaient de la ville et commençaient à travailler à deux retranchements sur les hauteurs de Zahlbach et de Dahlheim; on tâcha de les en empêcher par des coups de canon et d'obusier, mais inutilement. En conséquence, son Excellence résolut de les faire attaquer la nuit et de les détruire; il fit à cet effet les dispositions suivantes : deux bataillons de fusiliers du régiment Wegner devaient marcher à droite de la chaussée qui conduit vers Zahlbach, deux compagnies devaient se porter aussitôt sur la hauteur de Zahlbach, deux autres devaient entourer le retranchement et l'attaquer par derrière à la bayonnette. Deux compagnies devaient gagner les hauteurs et attaquer de front, les deux dernières servir de réserve et toujours rester à la portée. Celles-ci devaient être suivies de deux cents ouvriers sous la conduite du

capitaine de Greisheim du régiment de Thaden. Le général Mannstein, avec le premier bataillon de son régiment, devait passer de Bretzenheim vers Zahlbach et couvrir la gauche de l'expédition. Une partie des hussards de Wurmser devaient garder la plaine vers Sainte-Croix, couvrir le flanc droit et l'appuyer.

Le deuxième bataillon de Mannstein fut placé dans Bretzenheim. Le prince Ferdinand dirigea toute cette expédition; il était à la tête du second bataillon de Wegner. Le rendez-vous du prince était près de Chaussée-Haus, celui du général Mannstein près Bretzenheim; à minuit sonnant, tout le monde devait se mettre en route avec défense de faire feu, mais ordre de se servir seulement des bayonnettes.

Le prince ayant gagné la hauteur de Zahlbach, on trouva le premier retranchement sans garnison; ensuite l'on entoura le second, on y tua quelques hommes et on fit quelques prisonniers. Le premier retranchement fut totalement détruit, et celui plus en arrière en majeure partie. L'ennemi lança de la forteresse des boulets de canon et de la mitraille sans nous interrompre, et prit la fuite avec tant de précipitation qu'il nous fut impossible de faire plus de prisonniers; de notre côté il n'y eut que deux blessés.

Le 7 mai, après midi, sa Majesté donna les or-

dres suivants, pour l'attaque et la prise de Kostheim.

Le 8 mai, à trois heures et quart du matin, le comte de Kalkreuth fera de toutes ses batteries de l'aile gauche, une très vive canonnade sur celles de l'ennemi en dehors de Mayence, jusqu'à quatre heures; à la cessation de celles-ci, commencera de suite le feu de toutes les batteries de Gustavsburg, sous le major de Ruchel; elles tireront le plus vivement possible, avec les trente pièces de canon qui s'y trouvent, sur le village de Kostheim, en flanc et de revers, ainsi que sur le retranchement que l'ennemi a derrière ce village. En même temps toutes les batteries de l'aile gauche sous le général Schönfeld, tireront sur le dit village de front et sur son flanc droit. A cinq heures et demie, toutes les batteries cesseront leur feu, et les bataillons des grenadiers de Wolframsdorf et de Wittingshof attaqueront le village et détruiront les batteries de l'ennemi qui s'y trouvent: le premier bataillon de Borch et le bataillon de grenadiers de Saxe-Christian soutiendront cette attaque.

Cette disposition a été ponctuellement exécutée sous les yeux de sa Majesté, et l'ennemi a été chassé de Kostheim, ses batteries détruites, un obusier et deux canons pris, avec un officier et quelques soldats : on compte suivant la narration des déserteurs et prisonniers au delà de huit cents hom-

mes tués. Les batteries de Gustavsburg ont été les plus meurtrières pour l'ennemi, qui se retira en grand désordre vers ses approches ouvertes derrière Kostheim. Notre perte consiste en neuf officiers et deux cent vingt soldats tués ou blessés, parmi lesquels il ne faut compter que trois officiers et soixante-treize soldats, attendu que les autres n'étaient que légèrement blessés. La cause de tant de pertes provient de ce que nos soldats poursuivirent avec trop d'ardeur les Français sortant de Kostheim, et que par là ils furent exposés à un feu violent tant de mitraille que de fusils, que l'on faisait sur eux du retranchement devant Kostheim. Des petits détachements de cuirassiers de Borstel se sont tellement distingués, que sa Majesté décora de ses ordres plusieurs de leurs officiers.

L'ennemi après avoir reçu beaucoup de renforts de Cassel, et sous la protection de ses batteries, reprit le village de Kostheim, que nous ne voulions pas garder, et par là se termina cette attaque.

Le 9 mai, l'ennemi tenta de nouveau d'enlever le piquet et le détachement de Bretzenheim : il eut le bonheur de faire prisonnier le lieutenant de Heublitz du régiment du duc de Weimar, qui sans soutien et avec quinze hommes seulement attaqua un détachement de plus de cent hommes; son cheval eut la tête cassée et lui fut grièvement blessé.

Du reste l'ennemi ne gagna rien, bien au contraire il perdit quelques hommes. Sur le soir un piquet de cinquante hommes avec un capitaine de cavalerie et un lieutenant du régiment de Wurmser-hussards, vint pour soutenir les fusiliers et les chasseurs de Bretzenheim.

Le 10, l'ennemi eut encore près Bretzenheim quèlques hommes de tués et de blessés.

Les régiments de l'archiduc Joseph et du duc de Weimar entrèrent au camp. Le premier occupa l'aile droite vers le village de Hechtsheim en détachant un escadron vers le flanc droit; le deuxième tenait un escadron derrière les quartiers-généraux, les autres furent postés sur la hauteur à côté du régiment de Thaden.

Le 11 mai, la canonnade continua assez vivement sur le Gustavsburg.

Le 12, à trois heures de relevée, le régiment impérial Pellegrini-infanterie, joignit l'armée sur la rive gauche et campa près de la première redoute du centre vers Hechtsheim; le premier et le deuxième bataillon de Wittingshof passèrent sur l'autre rive; et deux compagnies du régiment de Thaden devaient prendre leur place.

On barricada le village de Bretzenheim pour mettre les fusiliers et les chasseurs en plus grande sûreté. L'ennemi resta tranquille.

Le 13, on acheva, suivant les ordres de son Excellence, le retranchement qui se trouve à gauche de Bretzenheim, environ à huit cents pas en arrière dudit village et à douze cents pas de la brigade du général Mannstein. Ce retranchement empêcha l'ennemi d'entreprendre la moindre chose sur la gauche de Bretzenheim où il faisait toujours ses attaques, et on le munit de deux pièces de canon pour défendre les flancs jusqu'à Zahlbach.

Le 14, tout resta tranquille : le soir on vit défiler quelques bataillons ennemis vers Zahlbach, et on conclut de là que l'ennemi projetait quelque entreprise. Toute l'armée se tint prête pendant la nuit, mais il n'y eut point d'action.

Le 15 mai, à midi, l'ennemi déboucha des défilés et chemins creux de l'autre côté de Bretzenheim; ses tirailleurs étaient soutenus par un bataillon d'infanterie et environ cent hommes de cavalerie; notre piquet se replia aussitôt, ensuite nos troupes s'approchèrent, mais l'ennemi se retira précipitamment il y eut des nôtres un fusilier et un chasseur de blessés; l'ennemi eut quatre hommes de tués; des deux côtés on se canonna.

Le 16, tout resta tranquille; son Excellence eut aux avant-postes, un très court entretien avec Merlin, commissaire de la Convention nationale qui l'avait demandé.

Le 17, Merlin donna un déjeûné à quelques adjudants et officiers des avant-postes; il en avait demandé, la veille, la permission de bouche et par écrit: l'harmonie qui, dans ce moment, s'étendait jusqu'au simple soldat, et la manière honnête et amicale de recevoir les Français, mettait un grand prix à ce déjeûné et le rendit très remarquable; c'était précisément sur la place où l'on se battait tous les jours.

Le 18, les bataillons de grenadiers et le premier bataillon de Thaden, ainsi que le premier bataillon de Wegner eurent ordre de marcher vers Kaiserslautern; ils furent remplacés par le premier et le deuzième bataillons garde, dont le premier prit la place du premier bataillon de Thaden, et le deuxième celle des grenadiers de Thaden et du premier bataillon de Wegner.

L'ennemi tira l'après midi sur nos avant-postes près Mombach et Bretzenheim, mais comme à l'ordinaire sans succès: des nôtres il y eut un homme de tué et deux de blessés; l'ennemi doit avoir eu quatre hommes et dix chevaux de tués et quelques hommes blessés.

Le 19 mai, on tira des coups de canon pour célébrer la victoire remportée le I.er mai près Famar.

Le 20, tout resta tranquille.

Le 21, l'ennemi passa en différents bateaux

chargés d'ouvriers, environ sept cents soldats et deux pièces de canon et alla, couvert de sa batterie, sur le chantier dit *des trois meûniers* ([1]); notre batterie N.º I, dans les vignobles, et une autre sur la chaussée ayant promptement ajusté leurs canons, tirèrent sur les Français, mais sans effet. Vers huit heures et demie l'ennemi aborda l'ile de plomb (Bley-Insel), pour attaquer nos retranchements de Gustavsburg; il fit un feu terrible de toutes armes et tira aussi de la mitraille pour favoriser son passage de l'île de plomb vers Gustavsburg; mais il a été si bien reçu par le troisième bataillon garde, les deux compagnies de Thaden, les deux de Pellegrini et une du bataillon léger de Legal, qui vinrent aussitôt au secours, qu'après un feu très vif et très opiniâtre des deux côtés, il fut obligé de se retirer en grand désordre et de se mettre derrière les buissons épais dont les dites îles sont couvertes.

Les nôtres occupèrent l'île de plomb, et les trois autres îles du chantier *des trois meûniers* restèrent entre les mains de l'ennemi, où il tâcha de se fortifier par des retranchements, ainsi que les nôtres sur l'île de plomb.

([1]) C'est la première fois que notre auteur donne le nom *des trois meuniers* à ces iles qui ne sont autres que celles désignées plus bas, sous le nom de *Bürger-Auen.*

Notre perte consistait dans un officier et quatre soldats du bataillon garde tués et deux hommes de Legal légèrement blessés, et en outre cinquante ou soixante hommes, tant tués que blessés.

Le comte de Kalkreuth, aussitôt que l'on eut connu l'intention de l'ennemi d'aborder le Gustavsburg, ordonna que le regiment impérial de Gemmingen, cent hommes de Wurmser-hussards, et un escadron de dragons de l'archiduc Joseph, passassent le Rhin pour soutenir nos troupes.

L'ennemi, au dire de trois meûniers et de trois bateliers de Mayence, qui sont venus à nous, doit avoir fait une grande perte; le nombre des blessés était considérable.

Le 22 mai, les nôtres élevèrent une batterie attenant le Rhin près Weissenau, pour battre et ricocher le Rhin et les îles où l'ennemi paraissait vouloir se maintenir. Dans la nuit nous inquiétâmes l'ennemi pour détourner son attention de nos travaux de Gustavsburg, et à cette occasion on tira vivement sur les îles et on coula un de ses bateaux à fond. L'ennemi essaya de reprendre l'île de plomb, et pour cet effet il l'attaqua pendant la nuit en trois différents endroits, mais il fut repoussé avec perte.

Le 23, à trois heures du matin, l'ennemi fit une nouvelle tentative pour reprendre l'île de plomb,

mais il fut encore repoussé avec une grande perte en tués et blessés. De notre côté un capitaine impérial fut grièvement blessé.

Le 24, il y eut encore une très forte canonnade et de vives fusillades à Gustavsburg, où nous eûmes un homme tué et deux blessés. L'ennemi doit avoir perdu considérablement de monde. L'après-midi, vers quatre heures et demie, quelques escadrons de cavalerie ennemie soutenus par l'infanterie vinrent contre nos piquets de Bretzenheim; malgré leur supériorité, les hussards de Wurmser les attaquèrent vivement, les repoussèrent et les poursuivirent jusque vers Zahlbach. Mais là ils se trouvèrent sous le feu de l'infanterie ennemie, eurent quatre hommes et six chevaux de blessés. L'ennemi a eu douze hommes si cruellement blessés qu'à peine pouvait-il les emmener; on lui prit aussi un cheval.

Le 25, à cinq heures de relevée, l'ennemi attaqua un poste d'avertissement dans le bois de Mombach avec trois bataillons d'infanterie et quelque cavalerie; comme ce poste n'était que de cinquante-deux hommes, il fut obligé de céder. Un capitaine et le lieutenant Masserai furent blessés, le premier fut fait prisonnier, en outre un bas-officier et dix-neuf soldats furent en partie blessés ou faits prisonniers. La compagnie du capitaine Delitz du même régi-

ment vint à son secours et repoussa l'ennemi qui se retira précipitamment et emporta avec lui, comme de coutume, tous ses morts et blessés, de sorte qu'il est impossible d'indiquer sa perte; laquelle, selon le dire des déserteurs et des nôtres qui ont été échangés, doit être considérable.

Le 26 mai, à neuf heures du soir, on entendit une forte canonnade près de Kostheim et de Gustavsburg qui dura une demi-heure; un homme du régiment de Gemmingen fut tué et un autre blessé.

Le 27, la garde du camp de la cavalerie ennemie exécuta quelques mouvements qui firent croire que c'était pour masquer un dessein; on fit des patrouilles pour le découvrir, mais on ne put rien apercevoir; tout resta tranquille. A dix heures du soir arriva un déserteur qui parla du projet formé de faire une sortie vers l'île de plomb, et d'une entreprise contre le pont de bateaux près Ginsheim. Aussitôt son Excellence prit des mesures pour en empêcher le succès; mais tout resta tranquille.

Le 28, on tira vivement sur Gustavsburg et de cet endroit sur l'ennemi; deux hommes du troisième bataillon garde ont été tués et deux blessés. Tous les déserteurs confirmaient la grande disette de vivres dans la ville. On plaça un peu mieux la batterie sur le Rhin, en la portant un peu plus en

arrière; on en éleva une autre pour tenir plus en respect les ennemis sur l'île de Werth.

Le 29, l'ennemi attaqua subitement les avant-postes de Bretzenheim, mais il se retira encore plus vite. Nous apprîmes que le prince de Cobourg avait une seconde fois battu les Français près Famar et l'on tira de nouvelles salves de victoire. Il arriva trois bataillons de troupes bavaroises dont deux allèrent au camp de Hechtsheim et l'autre au camp près Gustavsburg. Ceux du camp d'Hechtsheim sont le bataillon de Birckenfeld et le premier bataillon du prince Charles; celui du camp de Gustavsburg, est un bataillon de chasseurs. Le troisième bataillon garde quitta son camp, trois compagnies entrèrent à Laubenheim et trois autres à Nackenheim.

Le 30 mai, pendant la canonnade, pour célébrer la victoire citée plus haut, l'ennemi vint avec environ deux cents cavaliers et deux bataillons d'infanterie se jeter sur le poste auprès de Bretzenheim, mais il fut aussitôt repoussé par notre artillerie et par la cavalerie qui l'attaquèrent avec vigueur; il se retira sous la protection de sa batterie de Zahlbach, et malgré une canonnade très vive des deux côtés, nous ne perdîmes rien, et l'ennemi n'eut qu'un cheval de tué.

Le 31, à une heure du matin, l'ennemi es-

saya de surprendre le quartier-général de Marienborn, et guidé par de bons espions, il eut le bonheur de passer nos avant-postes, d'attaquer nos retranchements, de les tourner en partie, et de se jeter avec un peu de troupes dans Marienborn, et ses alentours. Mais à peine son Excellence parut à la tête de ses troupes, qu'elle prit toutes les mesures nécessaires pour chasser l'ennemi et à l'instant elle le fit attaquer par toutes les troupes qu'on put ramasser à la hâte; il fut repoussé et il dut son salut sur ce point à sa fuite précipitée.

A la droite devant Marienborn près Chaussée-Haus, le prince Louis avait une réserve composée de deux compagnies et demie du régiment Wegner, avec lesquelles il poursuivit l'ennemi par ordre de son Excellence jusqu'à Zahlbach; à ces deux compagnies et demie se joignirent environ trente chevaux du régiment de Weimar et vingt hussards saxons qui tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. Lorsqu'on eut avancé environ mille pas, la cavalerie reçut le feu d'un bataillon ennemi, elle se retira alors sur les deux ailes, et tout avança ainsi. Notre infanterie fit un feu très vif, mais l'ennemi après avoir riposté aussi vivement pendant environ dix minutes, prit la fuite. Il fut poursuivi, mais les seigles qui étaient fort hauts, le cachèrent et empêchèrent de l'atteindre. Ainsi se termina cette sanglante

affaire : l'ennemi avait posté partout des bataillons pour recevoir les fuyards, et environ mille hommes de cavalerie étaient postés au-delà de Bretzenheim. Pour cette expédition, l'ennemi avait employé dix mille hommes ; sa principale intention était d'enlever le général Kalkreuth et le prince Louis.

Nous avons fait prisonniers un capitaine, un lieutenant et trente trois bas-officiers ou soldats ; presque tous sont grièvement blessés ; trente-sept hommes tant tués que grièvement blessés restèrent sur la place : l'ennemi ramassait tout ce qui n'était pas dangereusement blessé, et on a su qu'une quantité considérable a été transportée à Mayence (1).

(1) La sortie faite la nuit du 31 mai, était bien plus audacieuse que celle du 10 avril ; les troupes de la garnison de Mayence étaient alors fort aguerries, mais au lieu de combattre, comme le 10 avril, un détachement inférieur en nombre aux assaillants, les Français se présentaient devant l'armée même et parconséquent avec des forces très inférieures. Les alliés avaient déjà reçu de nombreux renforts, et rendu leur position très forte malgré son étendue, au moyen des redoutes et des retranchements qu'ils avaient eu le temps d'établir et de perfectionner ; de plus le poste de Marienborn se trouvant situé au centre de leur ligne, devait en être le plus fort. On ne connaît d'autres motifs d'une tentative aussi hazardeuse, que celui donné par le général Doyré, qui était d'enlever le quartier-général et de jeter de la confusion dans cette partie de la ligne des alliés ; motif qui paraît bien léger pour justifier les dangers auxquels on exposait les troupes, soit pendant l'attaque, ou pendant la

Notre perte consiste dans un officier tué du régiment de Weimar, les blessés sont le major de Mascor, les capitaines Schlegel du régiment de Thaden, Nimptoch et Wittingshof du régiment de Wegner; ce dernier est mort des quarante blessures qu'il a reçues, ainsi que le capitaine Voss adjudant-général près le général Kalkreuth et le lieutenant Pape des hussards saxons : le prince Louis-Ferdinand reçut une contusion au pied. Des bas-

retraite qui devait la suivre, même en cas de succès. Les Français ne pouvaient espérer de réussir que dans le cas ou ils surprendraient leurs ennemis; et en supposant qu'ils fussent parvenus à enlever une redoute aux Prussiens, et à jeter parmi eux un peu de trouble, quels avantages cela pouvait-il leur procurer, puisqu'ils étaient obligés de l'abandonner presqu'aussitôt et de se retirer après leur succès comme après un revers ?

Si cette entreprise a paru réussir dans le commencement, la fin en a été fâcheuse pour les Français, non-seulement par la perte qu'ils ont éprouvée, mais par les avantages qu'ils ont donnés à leurs ennemis, en leur laissant croire et se vanter, selon l'auteur du journal, que le prince Louis, avec une réserve de deux compagnies et demie d'infanterie et cinquante cavaliers, avait fait rentrer dans Mayence un corps de troupes de dix mille hommes dont mille de cavalerie. Cette circonstance a dû, en élevant le moral des assiégeants, affaiblir celui des nôtres et leur donner une répugnance invincible pour les sorties de nuit, faites avec tant de monde à une telle distance de la place. Quand on prodigue les forces et le courage des troupes sans nécessité, on est sûr qu'elles manquent au moment du besoin.

officiers et des simples soldats, nous avons eu quarante-sept hommes tués ou blessés, mais les blessures sont pour la plupart fort légères.

Sa Majesté et son Excellence le général comte de Kalkreuth firent aux braves compagnies du régiment de Wegner un présent en argent et aux officiers des compliments sur leur bonne conduite; les capitaines Allant, Kitzing et Bulow obtinrent l'ordre; en général on ne peut assez admirer la bravoure de toutes les troupes.

Le 1er. juin, dans la nuit, l'ennemi fit trois attaques sur l'île de plomb, ce qui occasionna une forte canonnade des deux côtés; l'ennemi fit une grande perte et nous eûmes deux officiers blessés, un simple soldat tué et vingt blessés. — Le 3, tout resta tranquille.

Le 4, à neuf heures et demi du matin, l'ennemi avança avec environ cent hommes de cavalerie, de l'infanterie et deux pièces de canon; d'abord il traversa le ravin de Zahlbach se dirigeant vers Bretzenheim; mais nos canons le forcèrent aussitôt de rebrousser chemin : c'était vraisemblablement une attaque sans motif. Merlin qui commandait, perdit son cheval sur lequel il n'était pas; il s'occupait à diriger les canons; le sergent de l'artillerie à cheval eut le sien tué sous lui.

Le 5, il y eut une forte canonnade à Gustavsburg,

dans la nuit et particulièrement le matin, depuis trois heures et demie jusqu'à quatre et demie, à laquelle le corps d'armée de la rive droite prit beaucoup de part. L'ennemi fut contraint par la vigueur de notre feu de se tenir tranquille. Dans cette affaire, six de nos officiers ont été blessés et quatre-vingt soldats tués ou blessés; d'après des relations certaines, l'ennemi a transporté à Mayence au-delà de cinq cents morts ou blessés (1).

(1) Ce fut dans cette affaire qu'en passant le Mayn, dans un bateau pour revenir à Cassel, le général Meunier eut le genou fracassé. Il mourut de sa blessure à Mayence, le 13 juin, et reçut le lendemain les honneurs funèbres, de la part des Français et des alliés, ce qui occasionna une suspension d'armes de deux heures.

Notre auteur allemand, dont la narration est si minutieuse qu'il n'oublie jamais un mort ni un blessé n'en parle pas. Cette mort fut un des évènements les plus marquants du siége, celui qui a le plus hâté la reddition de la place. Ce fut une grande perte, non-seulement pour la garnison et l'armée du Rhin, mais pour la France. Meunier était un savant distingué, que l'Académie avait admis dans son sein à l'âge où l'on est encore sur les bancs de l'école. Éminemment doué du génie de la guerre, l'expérience qu'il eût bientôt acquise, nous aurait permis de voir ce que cet art peut tirer du secours des sciences exactes. Je ne doute pas que s'il eût vécu, la France n'aurait eu deux génies de même trempe à la tête de ses armées. Il égalait Bonaparte dans la plupart des qualités qui constituent le général, et lui était supérieur dans quelques unes, et surtout en patriotisme. Son républicanisme était ardent, et il avait donné plusieurs

Le 6 juin, tout était calme des deux côtés. Trois divisions de Wurmser-hussards arrivèrent et se placèrent au camp derrière Marienborn.

Le 7, les trois bataillons des régiments impériaux du comte de Wartensleben et d'Alton occupèrent le camp près Hechtsheim, laissant deux divisions du dernier, ainsi qu'un bataillon de Wartensleben sur la hauteur de Hechtsheim à gauche, et une division d'Alton en avant d'Hechtsheim. Les deux bataillons de troupes bavaroises qui jusqu'alors se trouvaient derrière les Impériaux entre Laubenheim et Hechtsheim, campèrent en se prolongeant autour de ce dernier village.

Le 8, tout était tranquille. Le bataillon impérial de Calenberg arriva et se mit sur l'aîle droite de Pellegrini.

Le 9 juin, vers midi, une petite troupe de cavalerie ennemie attaqua subitement le poste avancé de dragons saxons de Curlande, mais elle a été reçue

fois des preuves de l'exaltation de ses principes et de l'audace de ses conceptions. Tout cela lui assurait une grande influence sur le conseil de défense de la place. Quelques hommes faibles, et il s'en trouve toujours dans une place assiégée, ont pu voir sa perte sans regrets ; mais les braves qui étaient nombreux dans cette armée, l'ont regretté longtemps ; et ses soldats, qui avaient pour lui de l'admiration et de l'enthousiasme, en versant des larmes sur sa tombe, ne voulaient pas croire que sa mort fût naturelle.

avec bravoure. Dans la poursuite, les dragons s'étant trop avancés, tombèrent sous un feu de mitraille de deux pièces de canon que l'ennemi avait masquées dans les seigles.

Le 10, après dix heures du soir, l'ennemi inquiéta notre armée de tous côtés, cependant son intention n'était que d'attaquer et de brûler l'église Sainte-Croix, située devant le camp impérial et qui servait de poste d'avertissement. Un bas-officier et quinze fusiliers prussiens, outre un détachement de troupes impériales, d'un officier et de trente hommes d'infanterie, occupaient ce poste et suivant les ordres reçus, ils devaient en cas d'attaque se retirer; mais ils furent imprudents, et au lieu de se replier, ils essayèrent de repousser l'ennemi qui avait des forces disproportionnées; ils perdirent du monde. L'église fut incendiée : l'ennemi doit avoir perdu beaucoup par la mitraille et par nos boulets. Il employa pour cette expédition cinq mille hommes qui s'avancèrent en deux colonnes; la première à droite jusqu'à Zahlbach, où elle occupa la hauteur à gauche; la deuxième qui laissa Weissenau à gauche, passa par le chemin étroit qui sort de ce village et marcha à droite vers Sainte-Croix, pour couper le poste d'avertissement qui s'y trouvait et le prendre à dos; ce qui cependant ne lui a pas réussi.

Du 16 au 17 juin, les Français enclouèrent une batterie près de Weissenau.

Le 18, dès la pointe du jour, les Prussiens commencèrent à jeter des bombes et des obus dans la ville. On emporta la flèche que les ennemis avaient en arrière de la Chartreuse.

2me PARTIE. SIÉGE.

PENDANT le blocus de Mayence, la garnison française était de vingt-deux mille hommes effectifs, et pourvue abondamment de toutes espèces de munitions de bouche et de guerre (1). On devait en conséquence plutôt la considérer comme une armée avantageusement retranchée, que comme une garnison ordinaire; attendu que le corps de blocus, qui devait en même temps entreprendre le siége était à peine le double plus fort que la garnison, et que le dit corps étant obligé de s'étendre sur un développement énorme, ne pouvait maintenir sa position que par des retranchements et des ou-

(1) Le journal français assure au contraire que la garnison n'avait pas assez d'approvisionnements de vivres et de fourrages et que les munitions de guerre n'existaient pas à Mayence dans des proportions suffisantes. L'auteur prussien me paraît ici dans l'erreur.

vrages de campagne sagement distribués, et qui ne pouvaient être défendus contre les différentes sorties de l'ennemi, que par une vigilance et une activité constante et infatigable.

Cette nombreuse garnison française pouvait donc porter suffisamment de forces sur ses différents postes extérieurs sans affaiblir son centre; aussi a-t-elle non seulement occupé avec une nombreuse garnison la ville de Cassel, mais encore les grandes îles du Rhin au-dessous de Mayence; savoir les îles dites Peters-au, et Ingelheimer-au; de sorte qu'elles furent mises en état de soutenir les attaques les plus vigoureuses. Les Français garnirent de même de troupes nombreuses les bourgs de Kostheim et de Weissenau; le village de Zalhbach et le couvent de Dahlheim.

L'unique poste des assiégeants qui était un peu plus près de Mayence que les autres et qui du côté de cette ville était fortifié, c'est-à-dire le Gustavsburg, était un vieux retranchement ruiné que les Suédois avaient élevé autrefois, d'où l'on pouvait aussi bien battre le Mayn vers Kostheim, que le Rhin vers Weissenau et Cassel.

Néanmoins l'ennemi occupait encore les petites îles dites *Bürger-auen*, situées dans le Rhin vis-à-vis Gustavsburg, qu'il défendait journellement avec une opiniâtreté qui lui coûtait souvent beaucoup

de monde, et qui manifestait l'importance qu'il attachait à la conservation de ces îles.

Le poste de Gustavsburg favorisa la prise de l'île de plomb, située dans le voisinage des îles dites Bürger-auen; il devint le poste le plus important pour les assiégeants. Il aida à chasser l'ennemi de ces dernières îles ([1]), assura et protégea l'aile droite de l'attaque principale, puisqu'il facilita l'occupation de Weissenau, favorisa la construction des batteries devant le couvent des religieuses et empêcha les établissements derrière les débris de la Chartreuse et de la *Favorite*, et tint le fort Mars en respect, afin qu'il n'empêchât pas l'attaque supérieure ([2]).

([1]) La relation du général Doyré, dit que c'est une grande crue du Rhin qui obligea de les évacuer.

([2]) On voit par les nombreux avantages que l'ennemi a retirés de l'occupation de Gustavsburg, la faute énorme que les Français ont commise, en négligeant de l'occuper les premiers, comme cela leur eût été facile, pour mieux couvrir leur pont de communication avec les ouvrages de la rive droite, leurs moulins, et pour flanquer la position qu'ils occupaient près de Weissenau. Vers le bas Rhin leurs dispositions étaient sages et complètes, par l'occupation des îles St.-Pierre et d'Ingelheim, qui flanquaient les ouvrages de Cassel sur la rive droite du fleuve, et tout le front de Gartenfeld sur la rive gauche. Par l'occupation du Gustavsburg, le système de défense de Mayence eût été complet, et l'ennemi aussi éloigné sur ce point de la place que

Dans la nuit du 18 au 19 juin, à dix heures du soir, on fit avec trois mille six cent quatre-vingts ouvriers la grande arrière-parallèle, avec trois ouvrages de communication qui y conduisent. Avec cette parallèle et tout près derrière elle, le corps de l'artillerie fit trois batteries, chacune de trois mortiers et d'un obusier pour jeter des bombes et des boulets rouges.

Quatorze bataillons couvrirent les ouvriers, savoir : quatre bataillons à cinquante pas des travailleurs, et dix bataillons par intervalles à douze pas derrière les ouvriers. On détacha des piquets d'un bas-officier et dix hommes à trente pas en avant, qui éclairaient à droite, à gauche et devant eux, le front des travailleurs.

La longueur de l'arrière-parallèle avec ses communications avait d'étendue neuf mille quatre cents pas; son aile droite était défendue par deux redoutes et par des crochets y attachés.

Le but de cette arrière-parallèle, était d'avoir, entre la position du corps assiégeant et les attaques que l'ennemi pourrait entreprendre, un établisse-

sur les autres. Plus tard on en a senti l'importance, mais il n'était plus temps; les tentatives pour le reprendre ont echoué. On ne s'est encore maintenu quelque temps dans la position des îles à l'embouchure du Mayn, qu'en sacrifiant beaucoup de monde.

ment sûr et capable de faire face à toutes les sorties de l'ennemi.

A la pointe du jour les tranchées étaient terminées, au point que tous les bataillons de service pouvaient s'y placer et en garnir les parapets. Dans le même temps on avait achevé d'armer les batteries, en sorte qu'à quatre heures du matin on les fit jouer.

L'ennemi pour empêcher les travaux, n'a envoyé que de petites patrouilles; elles n'ont eu d'autre effet que de tuer deux hommes et d'en blesser environ dix.

Du 19 au 20 juin, on perfectionna avec deux mille six cent trente-deux ouvriers les tranchées qui avaient été commencées la veille; et pour mieux les défendre on construisit encore six batteries de canons.

Trois batteries, chacune de quatre pièces de 12, à l'aile droite de l'arrière-parallèle et vers le milieu. Trois batteries, de quatre pièces du même calibre à l'aile gauche, se prolongeant vers le centre. Dans le milieu de la parallèle étaient les trois batteries de jet ci-dessus mentionnées.

Du 20 au 21 juin, trois mille ouvriers s'occupèrent en partie à perfectionner les dites batteries, et en partie à faire des communications avec la parallèle et un épaulement pour couvrir quatre cents chevaux de cavalerie.

Du 21 au 22, deux mille ouvriers achevèrent entièrement la parallèle, les communications et l'épaulement de la cavalerie.

Du 22 au 23 juin, deux mille ouvriers firent deux longs boyaux sortant obliquement de l'arrière-parallèle, ayant à leurs bouts de grands crochets. Ces boyaux étaient à distance de huit cents pas l'un de l'autre; ils firent en outre cinq banquettes dans l'arrière-parallèle.

Du 23 au 24, dix-sept cents ouvriers firent dans chaque crochet des dits boyaux une batterie de cinq pièces de 12; on étendit les crochets et les communications, et on les garnit de banquettes. La garde des tranchées qui jusqu'à présent était toujours de douze bataillons et de quatre cents chevaux, a été aujourd'hui renforcée d'un bataillon de piquet de nuit.

Du 24 au 25, deux mille ouvriers firent une partie de la première parallèle proprement dite, à huit cents pas des palissades de la forteresse, et deux ouvrages de communication qui conduisent à la dite parallèle. L'ennemi fit une vigoureuse sortie sur les crochets de communication à droite depuis Weissenau, et perça jusqu'à la batterie établie dans le crochet, et il réussit à faire enclouer quatre canons qui sur le soir ont été remplacés par d'autres, et qui, dans le parc d'artillerie, ont été à peu près réparés

Du 25 au 26, dix-huit cent vingt-huit ouvriers s'occupèrent à perfectionner les nouveaux ouvrages de communication de la première parallèle. Les artilleurs ont fait quatre batteries de jet à cinquante pas derrière cette parallèle. Vers les quatre heures du matin, l'ennemi fit une fausse attaque sur la dite parallèle, et une sortie effective sur le crochet droit de communication; mais il fut aussitôt repoussé.

Du 26 au 27 juin, les quatre batteries de jet commencées hier ont été, malgré la grande pluie et les chemins gâtés, non-seulement achevées, mais encore pourvues de huit mortiers et de huit obusiers, de sorte que peu après on s'en servit.

On continua l'achèvement de la partie de la première parallèle commencée et on aurait beaucoup plus avancé, si la moitié des ouvriers n'avaient pas été obligés de prendre les armes, parce que l'ennemi ne cessait de molester nos tranchées par des sorties et des patrouilles très nombreuses.

Du 27 au 28, l'ennemi avait fait devant Weissenau, à environ neuf cents pas devant le retranchement de Charles, une redoute armée de petites pièces de canon, laquelle devait en partie servir pour appuyer les troupes qui tenaient encore dans Weissenau, et en partie pour empêcher de donner une étendue convenable à l'aile droite de la première parallèle. Il était de toute nécessité d'empor-

ter Weissenau ainsi que la dite redoute, pour s'affermir auprès du couvent situé près de ce village, et afin d'y appuyer l'aile droite de la première parallèle.

Les troupes impériales, sous le commandement du général comte de Heister, entreprirent et achevèrent cette expédition. La dite redoute ainsi que le bourg de Weissenau ont été à la fois tournés, attaqués et emportés.

On ferma la gorge de cette redoute, et par là on la rendit propre à notre usage; sa communication avec le fort Saint-Charles fut rasée l'espace de quelques cents pas.

Dans le moment que cette redoute fut prise, une partie de sa garnison tuée, et l'autre chassée vers la forteresse, des ouvriers se tenaient dans la partie presqu'achevée de la première parallèle et dans sa communication, pour nous assurer par une redoute commencée sur le champ, le retranchement que l'on avait emporté sur l'ennemi.

Du 28 au 29, on tâcha de rendre plus complets les ouvrages commencés la nuit passée. La nouvelle redoute de l'aile droite fut munie de canons, et le retranchement pris sur l'ennemi fut mis en état de servir à notre usage.

On acheva les établissements devant et à côté du couvent des nonnes, et la première parallèle du cen-

tre jusqu'à l'aile droite, qui dans quelques endroits n'avait pas de liaison, fut complètement terminée.

Du 29 au 30 juin, on travailla moins que les jours précédents dans la tranchée, attendu que les ouvriers, pour faire face aux fréquentes sorties, étaient presque toujours sous les armes.

Du 30 juin au 1er. juillet, pour donner de l'espace à la batterie devant le couvent des nonnes, qui était trop embarrassée par les terrasses environnées de murs, les mineurs ont construit et fait sauter quelques fourneaux qui ont parfaitement répondu au but que l'on s'était proposé. Ils ont aussi abattu une grande partie d'un mur posé devant la nouvelle redoute et qui en masquait une partie.

Les artilleurs ont commencé la construction des batteries depuis le N.° I jusqu'au N.° 8, savoir :

N.° I. Une batterie de plein fouet pour des pièces de 2 jusqu'à des pièces de 12.

Emplacement à côté du couvent des nonnes, contenant quatre pièces de 12.

N.° 2. Batterie de jet de mortiers de 3 à 10.

N.° 3. Batterie de défense de quatre pièces de 6.

N.° 4. Batterie de jet de trois mortiers de 50.

N.° 5. Batterie de ricochet et de défense de deux pièces de 6.

N.° 6. Batterie de jet de trois mortiers,

N.° 7. Batterie de plein fouét de quatre pièces de 24.

N.° 8. Batterie de défense et d'enfilade de trois pièces de 12.

Du 1.er au 2 juillet; dans cette nuit on travailla avec cinq cents ouvriers à une communication depuis le crochet de l'aile gauche jusqu'à la première parallèle vers la redoute de la dite aile.

Les batteries commencées dans la nuit d'hier ont été achevées et armées.

Du 2 au 3 juillet, devant la batterie N.° 3, l'ennemi avait construit une flèche, dans laquelle se glissaient pendant le jour des chasseurs français, favorisés par la hauteur du blé; comme ils incommodaient les ouvriers, elle fut prise et rasée.

Les batteries depuis le N.° 9 jusqu'au N.° 15 ont été commencées.

N.° 9. Une batterie de ricochet et de défense avec deux pièces de 12.

N.° 10. Batterie de jet et de défense de deux pièces de 12, trois de 10 et deux mortiers d'obus de 10.

N.° 11. Batterie de plein fouet de trois pièces de 24 et de trois de 12.

N.° 12. Batterie de jet, de trois mortiers de 50.

N.° 13. Batterie de ricochet et de défense de trois pièces de 6.

N.° 14. Batterie de ricochet et de défense de trois pièces de 6.

N.° 15. Batterie de plein fouet de six pièces de 12.

Du 3 au 4 juillet, on creusa une partie de la première parallèle depuis la batterie N.° 15, jusqu'au fond de Hechtsheim, et là on s'appuya à l'escarpement de la colline. On travailla sans relâche à toutes les autres tranchées, d'autant plus que les grandes pluies les avaient tellement remplies d'eau et de fange, que les troupes ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine s'y soutenir.

Les batteries commencées hier ont été achevées, mais les chemins étaient si gâtés qu'il fut impossible d'y monter les canons.

Du 4 au 5, de grand matin, toutes les batteries depuis le N.° 1. jusqu'au N.° 15, firent un feu terrible avec soixante-quatre pièces, lesquelles ont toutes parfaitement réussi, tant dans leurs directions croisantes, que dans la justesse de leur tir. Ce grand feu avait pour but de dominer et de dompter celui du retranchement de Charles et du fort Elizabeth.

Du 5 au 6 juillet, l'ennemi avait établi sur la hauteur derrière Zahlbach quelques petits retranchements, dont celui du milieu était aussi considérable que ses redoutes devant Weissenau. Pour creuser l'aile gauche de la parallèle, il était nécessaire de

chasser l'ennemi de ces retranchements et de les démolir. On avait commandé à cet effet trois bataillons et quatre cents ouvriers. On délogea bien l'ennemi de ces retranchements, et on rasa les deux petites flèches pratiquées à droite et à gauche de la redoute; à la pointe du jour, il reprit la redoute du milieu, mais le prince Louis-Ferdinand le fit chasser par ses volontaires et rasa les deux retranchements.

Pendant cette action l'aile gauche de la première parallèle fut creusée et couverte d'un grand crochet qui, pour une plus grande sûreté, a été renforcé par une redoute.

Du 6 au 7, on perfectionna, autant que possible, l'aile gauche de la première parallèle qui avait été creusée hier, et l'on fit dans cette nuit une batterie de quatre pièces de 12 dans la redoute, qui faisait un feu merveilleux contre celle de l'ennemi sur la hauteur de Zahlbach. Les deux canons qui s'y trouvaient, étaient démontés pendant le jour et réduits au silence.

A l'entrée de la nuit, le général-major Kleist attaqua avec trois bataillons ce poste aussi gênant pour l'aile gauche de la tranchée, que l'avait été celui de Weissenau pour l'aile droite; il emporta la redoute après une défense très opiniâtre et la démolit entièrement. Cette redoute que l'ennemi avait si longtemps possédée, se trouvait sous la protection de

l'artillerie des forts de Linzenberg et de Saint-Philippe. Le succès de cette entreprise si favorable à l'attaque procura l'avantage d'établir encore cette nuit l'aile gauche de la seconde parallèle et de la munir d'une redoute avec un crochet attenant.

Les artilleurs ont commencé cette nuit la construction de la batterie sous le N.o 16.

Du 7 au 8 juillet, la batterie N.o 16 de deux pièces de 24 et deux obusiers de 10 fut achevée, et la redoute armée de huit pièces. Cette batterie avait pour but d'enfiler à coups perdus, les communications du corps de la place avec les retranchements de Charles et d'Elizabeth, et de tourmenter en général l'esplanade qui se trouve entre les remparts de la ville et ces forts. On travailla avec la plus grande activité à l'achèvement des première et seconde parallèles, malgré que l'ennèmi eût fait suspendre la continuation des ouvrages par des sorties trois fois réitérées; il parut s'opiniâtrer à rétablir sa redoute de Zahlbach, mais il fut chaque fois repoussé par des fusiliers et des volontaires que l'on avait envoyés contre lui, et ses nombreux ouvrages furent chaque fois détruits.

Du 8 au 9 juillet, les artilleurs construisirent les batteries sous les N.os 17 et 18. La première fut armée de deux pièces de 24, trois de 12, trois de 6 et de deux obusiers; le N.o 18, de six pièces de

canon de 12, trois de 6, de trois mortiers et de deux obusiers.

Pour lier l'aile gauche commencée de la seconde parallèle avec la première, on fit une communication de la batterie N.° 15 vers celle N.° 16 et on allongea en même temps le crochet de la redoute de l'aile gauche de la deuxième parallèle.

Du 9 au 10, on rendit les communications des dites batteries N.os 17 et 18, plus larges et plus profondes.

L'ennemi fit différentes sorties et incommoda la construction des batteries à coups d'arquebuses; mais malgré tous ses efforts, elle fut achevée, de façon que dès ce jour ces deux batteries furent en état de faire feu.

Du 10 au 11 juillet, pour faciliter le transport des munitions vers l'aile droite et en raccourcir le chemin, on fit depuis la communication du fond de Hechtsheim une nouvelle communication vers les batteries sous les N.os 5, 6, 7 et 8.

Du 11 au 12 juillet. Dans cette nuit on déboucha de différents endroits de la première parallèle par des zig-zags en sape volante, pour pouvoir faire la deuxième parallèle qui devait être construite à quatre cents pas devant la première.

Du 12 au 13. Cette nuit était destinée pour faire encore une partie de la deuxième parallèle; car on

voulait bien assurer, ces deux ailes, pour favoriser l'action des batteries du centre. Les zig-zags vers le retranchement de Charles étaient si avancés, que de la droite de la seconde parallèle, on pouvait aller jusqu'aux décombres de la Chartreuse. Les zig-zags vers le retranchement d'Elizabeth, permettaient également de lier la deuxième parallèle à la batterie N.° 17 et d'aller du troisième zig-zag droit vers la capitale du retranchement italien, ou fort Welche.

Par là les batteries 2, 3, 4, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15, étaient masquées; mais en revanche les batteries de jet, ainsi que les batteries 1, 5, 6, 7, 8, 17 et 19, avaient leur plein et entier effet; et le centre aussi bien que les deux ailes de la deuxième parallèle étaient suffisamment soutenus et protégés.

Mais l'ennemi avait avancé sur la capitale du retranchement de Charles, une petite flèche, et sur la capitale du retranchement italien, une plus grande dans laquelle il avait mis des troupes. La première était à vingt pas devant le front de la deuxième parallèle, et la dernière en était à environ cinquante; toutes les deux empêchaient de déboucher de la seconde parallèle.

L'ennemi fut bientôt chassé de la flèche devant le retranchement de Charles par les troupes impériales qui prirent aussi la flèche qui se trouvait devant le retranchement italien; mais à la pointe du

jour l'ennemi avait fait une sortie sur l'aile droite de la seconde parallèle, les troupes impériales furent contraintes d'abandonner leur prise sur le centre, et la flèche retomba entre les mains de l'ennemi.

Du 13 au 14 juillet, on voulait creuser la partie de la deuxième parallèle de la capitale du retranchement Elizabeth, jusqu'à celle du retranchement italien; mais la flèche ennemie qui avance sur la capitale du retranchement italien rendait ce travail impossible. Pour cette raison on employa les ouvriers au perfectionnement des lignes creusées depuis quelques jours.

Les artilleurs commencèrent cette nuit à construire la batterie N.° 19; elle devait contenir deux pièces de 12, deux de 6, et deux mortiers.

Du 14 au 15 juillet, on essaya cette nuit d'emporter la flèche ennemie située devant la capitale du retranchement italien. Soixante volontaires soutenus par deux compagnies devaient l'enlever; cent ouvriers destinés à démolir cette flèche devaient les suivre. L'essai échoua, quoique tout le monde se retirât sans perte.

La batterie N.° 19 fut achevée et armée cette nuit.

Du 15 au 16, on commença la batterie N.° 26, et l'on continua les réparations des ouvrages endommagés par l'ennemi, et le perfectionnement des ailes droite et gauche de la seconde parallèle;

tous ces ouvrages se firent sous la mitraille et le feu des petites armes.

Comme l'on ne voulait pas sacrifier beaucoup de troupes, on se proposait de chasser l'ennemi de la flèche située devant la capitale du retranchement italien, en lui jetant des grenades, et d'emporter ensuite et de raser la dite flèche avec soixante volontaires suivis de deux cents ouvriers; mais ses défenseurs étant trop nombreux, l'attaque en fut différée.

La batterie N.° 26, fut achevée, en sorte que l'on y put monter l'artillerie consistant en six pièces de 24 et quatre pièces de 12.

Du 16 au 17 juillet, on reconnaissait que la conservation de la flèche devant la capitale du retranchement italien, était d'une importance majeure pour l'ennemi; il l'avait non seulement bien garnie de troupes et liée (moyennant une contre-approche), avec le retranchement de Charles; mais il avait aussi beaucoup de troupes dans cette contre-approche pour mieux soutenir la dite flèche.

De notre côté l'on ne pouvait avancer l'attaque d'un pas, tant que l'ennemi en resterait en possession. Son Altesse royale le prince Louis-Ferdinand en décida l'attaque cette nuit. Trois bataillons suivis de trois cents ouvriers l'emportèrent et rasèrent non seulement la dite flèche, mais encore une partie

très considérable de la communication. Cette affaire importante devait naturellement coûter du monde; le prince y fut blessé ([1]).

La partie de la seconde parallèle de la capitale du fort Elizabeth, jusqu'à la capitale du retranchement italien, fut creusée immédiatement après la prise de la flèche.

Du 17 au 18, pour faciliter le transport de l'artillerie, on fit une nouvelle communication de l'arrière-parallèle avec la batterie N.o 15; du reste on travailla au perfectionnement de la deuxième parallèle.

Les artilleurs commencèrent cette nuit la confection des batteries N.os 20 et 21.

Du 18 au 19 juillet, les batteries sus mentionnées furent prêtes à faire feu. Celle N.o 20, avait trois pièces de 12, deux de 16 et deux mortiers; celle N.o 21 avait deux pièces de 24, une de 6 et deux mortiers.

Les batteries N.os 22 et 23 furent commencées aujourd'hui.

Du 19 au 20 juillet; pour donner plus de protection à la batterie N.o 23, sans nuire cependant à la direction de celles N.os 5 et 7, on fit, cette nuit encore, une coupure dans la deuxième parallèle de

([1]) On voit ici un exemple bien frappant de l'utilité de ces ouvrages dits de contre-approche.

la longueur d'environ cent pas, depuis la capitale du retranchement italien, vers la capitale de celui de Charles. Les batteries N.os 22 et 23 furent achevées et armées.

La batterie N.o 22 eut deux pièces de 24, deux de 12, deux de 6, et deux mortiers. Celle N.o 23, eut deux pièces de 24, deux de 12, deux de 6 et deux mortiers.

Du 20 au 21. Les batteries N.os 17 à 28 avec celle du N.o 16, donnaient à la seconde parallèle assez de protection; de sorte que l'on a pu masquer les batteries N.os 5 et 7. Ainsi l'on ferma encore cette nuit la partie manquante de la seconde parallèle, dans la longueur de six cent quarante-quatre pas.

Les artilleurs transportèrent le mortier de la batterie N.o 4 de la première parallèle derrière la seconde sur la capitale vers le retranchement de Charles. Le reste de la nuit on travailla à la réparation de la communication et au perfectionnement des boyaux; l'on pourvut la batterie N.o 26 d'une forte traverse, parceque c'était sur cette batterie que le feu du retranchement de Charles se concentrait avec celui, non encore dompté, du bastion Nicolai et de la batterie de Bouc.

Du 21 au 22 juillet; toute la seconde parallèle fut munie de banquettes fascinées, et toutes les communications conduisant aux batteries ont été élargies.

Dans cette nuit, on établit les batteries N.os 24 et 25.

Celle du N.o 24, contenait trois pièces de 6 et deux mortiers, celle du N.o 25, trois pièces de 12, quatre de 6 et quatre mortiers.

La batterie N.o 28, de quatre pièces de 12 et deux mortiers, devait également être commencée, mais comme la garnison demanda à capituler, cette construction n'eut pas lieu et l'attaque cessa.

Le retranchement de Charles était tellement ruiné par les boulets, les grenades et les bombes qu'il eût été impossible à l'ennemi de s'y tenir plus long-temps; la majeure partie du retranchement italien était rasé.

Les forts Philippe et Elizabeth étaient totalement abattus : le commandant avait déjà pris le parti de charger toutes les mines de démolition de ces ouvrages détachés, et de les faire sauter, au cas que par une attaque de vive force nous en eussions pris possession.

Observations de l'Éditeur. L'auteur prussien, qui a écrit ce journal, a dû terminer ici la narration des opérations du blocus et du siège de Mayence. Elle était précédée, accompagnée et suivie d'une multitude d'observations tendant à démontrer les difficultés de ce siège pour les troupes alliées, et à rehausser la gloire

qu'elles ont pu acquérir, ainsi qu'à relever les fautes des Français, dans l'intention de montrer la supériorité des armées allemandes sur les nôtres; supériorité que nous n'avons jamais contestée, lorsqu'il s'agit du commencement de la campagne de 1793. Il ne me paraît pas nécessaire de relever les expressions méprisantes dont il s'est servi, notamment quand il dit : « S'il était possible d'unir l'enthou-
» siasme qui se trouve dans chaque individu fran-
» çais, avec le degré d'ordre et de subordination
» nécessaire, alors cette armée, qui dans le lointain
» a été regardée comme très faible, aurait pu se
» mesurer avec toute autre. »

Si l'inexpérience des Français à l'ouverture de cette campagne a causé leurs revers et les a forcés de recevoir des leçons des alliés, il faut convenir qu'ils en ont profité, puis qu'avant la fin de 1793, les armées ennemies s'étaient vues contraintes à chercher un refuge derrière le Rhin. Ainsi les évènements ont bientôt répondu à des assertions si légèrement hazardées.

Le siége de Mayence est un des évènements de cette guerre mémorable qui peut offrir le plus d'instructions sur la meilleure méthode de défendre les places fortes. Il y eut, parmi les membres influents du conseil de défense, deux systèmes qui furent vivement discutés. L'un, conforme à l'ancienne pra-

tique, et qui avait pour lui le général Doyré, consistait à se défendre derrière les ouvrages de la place, en tirant d'eux ses principaux moyens. L'autre, qui était celui de Meunier et qui comptait beaucoup de partisans, consistait à tirer ses principales forces de l'activité et du courage des troupes, en les portant de préférence hors de l'enceinte, non seulement de la place, mais des ouvrages avancés, au moyen de sorties multipliées, et protégeant leur retraite avec les ouvrages et l'artillerie de la place. Ces deux systèmes ont été essayés et ont prédominé tour à tour selon les circonstances, jusqu'à la mort de Meunier, après laquelle on voit que l'opinion de Doyré prit définitivement le dessus. Il pourrait résulter de ces différents essais, des observations propres à jeter du jour sur des questions aussi graves, à l'égard desquelles on n'est pas encore d'un avis unanime. Un siége de l'importance de celui de Mayence, ne se présente pas souvent, et il est à désirer que l'expérience qu'on peut en tirer ne soit pas perdue. Heureusement parmi les militaires qui ont concouru à la défense de cette place, nous en connaîssons qui s'occupent de nous la faire connaître, et qui sont en état de remplir convenablement cette tâche. En attendant, je me bornerai à appeler l'attention sur les deux questions suivantes si les Français ne pouvaient défendre plus long-

temps la forteresse de Mayence; et si le général a fait les efforts qu'il pouvait et devait faire, pour s'assurer qu'il n'avait point de secours à attendre, afin de justifier la nécessité où il se trouvait de rendre cette place le 23 juillet.

Sur la première question, il est évident que l'ennemi ne s'était rendu maître d'aucunes pièces de fortifications dépendant de la place ni même de l'enceinte des forts qui l'entourent : il n'avait en sa possession que des petits ouvrages de campagne, jetés en avant de la place, pour retarder son approche. On a vu avec quelle peine, quelle anxiété et quelle perte d'hommes, il s'est, après trois attaques infructueuses, emparé de la flèche que par une ligue de contre-approche les Français avaient établie devant le fort Welche. A la suite d'un long blocus et d'un mois de siège, il n'était arrivé que sur le terrain, où il devenait périlleux pour lui de le continuer; et l'on pourrait dire que ce siége a fini au moment où il ne faisait que commencer. Par conséquent, si l'on était pourvu de vivres et de munitions, il n'y avait encore aucune nécessité de rendre la place, quand même les secours eussent été éloignés.

D'après le journal de siège du général français, on voit que les fourrages étaient à la veille de manquer, et qu'ayant égard aux accidents qui pouvaient survenir aux moulins, situés sur le Rhin, ainsi qu'a

la fatigue des homme employés aux moulins à bras, toutes choses qui tendaient à diminuer le produit journalier de la mouture, on ne pouvait compter avoir de la farine que jusqu'au Ier. août. Mais si la place eût tenu jusqu'à cette époque, il n'y a pas de doute qu'elle eût été délivrée par les armées du Rhin et de la Moselle. Au point où en était le siège, n'ayant plus occasion de faire de grandes sorties, il semble que le manque de fourrages n'était pas un obstacle, et que c'était le cas de tuer les chevaux pour en faire des distributions de viande.

Quant à la deuxième question dont j'ai parlé, il reste à savoir, si le commandant de Mayence a fait tout ce qu'il fallait pour connaître s'il pouvait être bientôt secouru. Dans les journaux du siège il n'en est pas question. Quelques circonstances pouvaient déja rendre le secours probable : en première ligne je placerai le siège lui-même. Long-temps les assaillants et les assiégés ont cru qu'il ne se ferait pas; les premiers ne se sont décidés à l'entreprendre que quand ils n'ont pu douter des préparatifs des armées françaises. Ils n'auraient jamais tenté une opération si difficile et si dispendieuse, s'ils n'avaient eu la certitude que les préparatifs de secours étaient suffisants, et qu'on ne tarderait pas à les mettre en œuvre. Ils furent heureux au-delà de toutes leurs espérances, quand le général français vint proposer

de leur remettre la place, dans un moment où ils ne pouvaient plus espérer de continuer l'investissement au-delà de vingt-quatre heures; et s'ils se montrèrent quelque peu difficiles, en demandant que la garnison déposât les armes, ils se relâchèrent de cette prétention aussitôt que le général français montra l'intention de retourner à Mayence, pour rendre compte au conseil de défense des difficultés qui venaient de s'élever.

Les alliés qui connaissaient la marche des Français sur Mayence, ne pouvaient insister long-temps sur cette prétention. Aussi l'abandonnèrent-ils avec une précipitation qui aurait pu faire soupçonner au commandant de la place que quelque chose d'extraordinaire était survenu dans leur situation : delà il n'y avait pas loin à supposer un mouvement des armées du Rhin et de la Moselle pour la délivrance de Mayence. Il semble qu'avant de prendre un parti aussi décisif que celui de remettre aux alliés une place de cette importance, dont la perte devait influer sur les opérations de toute la guerre, il fallait bien connaître la situation de la garnison et des assiégeants sous les rapports extérieurs. Les difficultés qui s'offraient pour arriver à cette connaissance n'étaient pas insurmontables. Je ne parlerai pas des espions de différentes sortes dont on pouvait peut-être se servir; j'admets, si l'on veut, l'impossibilité de les faire pas-

ser autrement que par des sorties faciles à opérer avec une garnison aussi nombreuse, qui en a tant fait d'autres. Certainement, aussitôt que les choses étaient arrivées au point d'obliger, à ce qu'on croyait, de rendre la place, c'était bien le cas d'en tenter une, sur l'une ou l'autre rive du Rhin, dût-elle coûter du monde, et de la pousser assez vigoureusement pour pénétrer jusqu'aux villages en arrière de la ligne des alliés. On eût appris par les habitants la marche des Français; car du moment qu'une armée se présente, les populations s'éloignent des routes qu'elle parait devoir tenir, emmenant avec elles leur bétail et leurs plus précieux effets; ce qui répand l'alarme à de grandes distances. C'était ce qui arrivait en effet dans le Palatinat : d'un côté les paysans, et ce qu'ils traînaient à leur suite, encombraient la ville de Mannheim; et de l'autre, ils s'avançaient jusques vers les troupes chargées du siége de Mayence, quand le général Doyré disputait aux Prussiens les articles de la capitulation.

On vient de voir ce qu'il en a coûté d'efforts aux troupes alliées pour recouvrer la forteresse de Mayence; dans la suite de ce mémoire, il sera longtemps question des grands préparatifs faits inutilement par les Français pour s'en emparer de nouveau. J'ai pensé qu'on serait peut-être curieux de savoir, d'après les rapports ennemis, comment Cus-

tine a pu s'en rendre maître, sans coup férir, au commencement de la guerre; et c'est ce qui m'a déterminé à extraire le passage suivant du journal allemand, intitulé *Magasin des évènements militaires*, Tome VI :

L'armée de Custine arriva dans la matinée du 19 octobre 1792 sur les hauteurs de Hechtsheim et investit aussitôt la place de Mayence. Une colonne se dirigea sur Zahlbach par Marienborn; les ouvrages extérieurs firent feu, mais ils l'interrompirent presqu'aussitôt, quoique les Français marchassent sans nécessité à portée de canon. Ces derniers ne se piquèrent pas de la même politesse, car ils tirèrent sur le Hauptstein et même sur la ville, aussitôt que l'investissement fut achevé. Le corps de Custine se trouvait affaibli par le détachement dirigé sur Creutznach; le général chercha à faire illusion à la garnison par des marches et des contre-marches, et en donnant beaucoup d'extension à ses camps.

Custine prit à tâche d'effrayer les habitants et la garnison, par la vue d'une armée formidable. Il s'efforça aussi de fournir aux traîtres, avec lesquels il s'était concerté, les moyens d'exécuter leurs projets. Eckmayer, premier ingénieur de la place, était à la tête de cet odieux complot: le général Mayençais Gimnich, gouverneur, s'abandonna entièrement aux conseils de ce traître.

Le même jour, Custine dépêcha le colonel Houchard auprès du gouverneur pour le sommer de se rendre; celui-ci répondit avec une juste indignation à la lettre pleine de jactance du général français. Gimnich fit même annoncer à la régence et aux habitants qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité; mais on en resta à cette déclaration si digne d'un Germain. Eckmayer sut bientôt persuader qu'une résistance sérieuse était absolument impossible; dès qu'il se fut

aperçu de l'effet que produisaient ses discours, il en fit prévenir Bohmer, son complice (ci-devant professeur à Mayence et actuellement secrétaire de Custine) en lui faisant savoir en même temps qu'il répondait du succès d'une seconde sommation.

Custine avait été tellement découragé par le refus du gouverneur de Mayence qu'il était sur le point de renoncer à son projet par une prompte retraite ; les assurances du traître Eckmayer arrivèrent à temps pour dissiper ces dispositions. Dans la nuit du 19 au 20 du même mois, on tira quelques coups de canon des deux côtés; les patrouilles françaises furent même exposées à la fusillade. Custine adressa une nouvelle sommation au gouverneur. Ayant appris par ses affidés que le magistrat (corps municipal) exerçait plus d'influence que le gouverneur n'aurait dû lui en laisser, il écrivit à ce corps pour le menacer; mais il offrit en même temps tous les avantages d'une soi-disant liberté à tous les habitants de la rive gauche du Rhin. Le colonel Houchard, chargé de porter la deuxième sommation, comme il avait porté la première, s'aperçut sans peine que les partisants des Français avaient changé les dispositions du général Gimnich. Ils étaient parvenus à lui persuader que la place pouvait être enlevée d'assaut, vu l'extrême faiblesse de la garnison, et que les habitants et les troupes deviendraient les victimes d'un ennemi irrité. Il convoqua un conseil composé de militaires et de fonctionnaires civils auquel il exposa sa situation; il soutint la nécessité de se rendre, malgré l'opposition de quelques membres de la régence, parmi lesquels se trouvait le ministre d'Albini. La reddition fut arrêtée dans un nouveau conseil, composé uniquement d'officiers. Eckmayer y porta seul la parole; ce traître qui aurait pu remédier au mal du moment, s'attacha au contraire à l'exagérer. C'est ainsi qu'on livra une place qui, plus tard, est devenue le premier boulevard de l'Allemagne, et qui assurera à la paix générale

l'intégrité de l'empire germanique. Il arrive des cas à la guerre où les lois de l'obéissance doivent être suspendues, quand la trahison ou l'ignorance d'un chef compromettent l'existence de l'état; la résistance est un devoir. Il est donc déplorable que la garnison et les habitants de Mayence ne se soient point opposes à l'arrêté du conseil de guerre.

La reddition de la place n'était rien moins que nécessaire. Elle renfermait environ trois mille hommes de troupes réglées; on aurait pu compter sur un nombre égal de bourgeois décidés à défendre cette forteresse; un appel de la régence et du gouverneur aurait pu faire entrer plusieurs milliers de campagnards fidèles dans la ville; on avait certainement les moyens de les armer. On peut admettre sans présomption que si la régence se fut adressée au landgrave de Hesse-Darsmstadt, ce prince se serait empressé de faire entrer dans Mayence trois à quatre mille hommes de ses troupes, la sûreté de ses états dépendant de la conservation de cette forteresse. On aurait pu espérer des secours semblables de la part du landgrave de Hesse-Cassel, si le gouvernement eût agi dès la première apparition des Français à Spire: cent quatre-vingt bouches à feu armaient les remparts. Dans le cas même où tous les secours étrangers eussent été négligés, c'est-à-dire avec six mille hommes tant soldats que bourgeois, on aurait été à même d'attendre l'assaut; Custine ne se serait sûrement pas décidé à prendre ce parti, puisqu'il manquait du matériel nécessaire pour un siège régulier. Les corps d'armée des généraux Wallis et d'Erbach étaient assez rapprochés, pour donner des inquiétudes au timide Custine pour ses derrières. Dans tous les cas, le gouverneur de Mayence devait attendre les dernières extrémités et ne pas se laisser conduire par les traîtres dont il était entouré.

Mais supposons que les Français eussent voulu tenter l'assaut, on n'avait qu'à répartir les trois mille hommes de

troupes dans les cinq ouvrages extérieurs (depuis le fort Saint-Charles, jusqu'au Hauptstein), sans occuper les petits retranchements intermédiaires. On aurait placé les habitants armés sur les remparts du corps de la place. Que pouvait-il arriver ? L'ennemi ne se serait emparé qu'avec beaucoup de perte et seulement successivement des ouvrages extérieurs; car chaque fort est isolé et fermé à sa gorge. Les habitants se trouvant en possession des remparts, on aurait encore obtenu une capitulation honorable. En se conduisant ainsi, le gouverneur aurait, même malheureux, vu ses cheveux blancs ceints de lauriers, mais il préféra rendre la place sans combattre.

La capitulation porte que les troupes composant la garnison sortiront avec les honneurs de la guerre et se rendront où bon leur semblera; chaque bataillon emmenera une pièce de campagne. Les habitants qui voudront quitter Mayence recevront des passe-ports pour eux et leurs effets, etc.

Outre les troupes des cercles, onze cents Autrichiens, tant recrues que convalescents, se trouvaient à Mayence. Le capitaine Andujar, le plus ancien officier de ces détachements, que l'on n'avait point appelé au conseil, sortit avec ses Autrichiens et marcha sur Francfort, dès qu'il fut informé du résultat des délibérations, pour ne point se soumettre à la honte d'une capitulation.

Le 22 après midi, cinq mille Français entrèrent dans la ville et occupèrent les ouvrages de la place, ainsi que la citadelle. Les troupes allemandes traversèrent le pont et se rendirent en majeure partie à Aschaffenburg, où l'électeur s'était réfugié.

N° II.

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE INÉDIT SUR L'ORGANISATION ET LES OPÉRATIONS DU CORPS DE CONDÉ;

PAR UN OFFICIER DE CE CORPS.

Dans le courant de mai 1791, les émigrés répandus sur les frontières, reçurent invitation de se rendre à Coblentz où le comte d'Artois s'était établi, ou à Worms résidence du prince de Condé.

L'évènement de Varennes ayant rendu l'émigration plus fréquente et un grand nombre d'officiers et de gentilshommes remplissant les villes voisines de Coblentz et de Worms, il fut résolu dans le conseil des princes de procéder à leur organisation. Mais il ne sera question ici que des faits relatifs au corps de Condé.

Le 25 août fut choisi pour faire connaître cette organisation. Les gentilshommes ou officiers furent répartis en compagnie de cinquante-quatre hommes à pied ou à cheval, commandés par un colonel, et

deux compagnies formèrent un escadron ou une division commandée par un maréchal-de-camp. Les officiers d'un ou plusieurs régiments, autant que possible de la même arme, furent réunis dans la même compagnie à laquelle le régiment le plus ancien donna son nom. Les gentilshommes qui n'étaient pas au service, le furent également par province, et ces compagnies prirent le nom des provinces, ou de leurs capitaines.

Dans la cavalerie, les gentilshommes s'équipèrent à leurs frais, et on fournit l'armement aux compagnies d'infanterie. Les uns et les autres eurent pour uniforme un habit bleu, veste rouge, culotte jaune. Un secours de 75 francs par mois fut accordé aux gentilshommes cavaliers et un de 45 francs aux fantassins. Pour en jouir, il fallait prouver que ce secours vous était nécessaire et on fut fortement invité à ne pas en profiter.

De nombreux états-majors furent en même temps organisés, les individus du *haut-tiers* (expression du réglement) furent réunis dans un seul corps, sous le nom de *chevaliers de la couronne*. Les chevaux, l'armement, l'équipement leur furent fournis, mais ils furent à peu près traités sur le même pied que les compagnies nobles.

En étant reçus sous le drapeau, les gentilshommes prêtaient le serment suivant

« Nous reconnaissons M. N*** pour notre capi-
» taine et promettons de lui obéir en tout ce qu'il
» nous ordonnera pour le service du roi et des
» princes ».

Déjà depuis six mois, il se formait dans les états de l'évêque de Strasbourg, un corps soldé, à pied et à cheval, composé de déserteurs sous les ordres du vicomte de Mirabeau. A ce corps il fut aussi adjoint des compagnies composées de volontaires des haut ou bas-tiers.

En même temps le prince Louis de Rohan, neveu du cardinal, eut l'autorisation de lever un régiment composé entièrement d'Allemands. Enfin le régiment de Berwick, qui presque en entier avait quitté le service de France, avait aussi ses quartiers dans le même pays.

L'organisation achevée, une conséquence naturelle fut de donner une espèce de service à ces nouveaux corps. L'évêque de Worms ayant mis quelques villages de ses états à la disposition du prince, les compagnies y furent rassemblées : tour-à-tour, elles venaient monter la garde à Worms et poussaient chaque matin des simulacres de reconnaissances sur les routes d'Alsace (on était en paix), et l'année 1791 se termina ainsi.

Ce rassemblement, quelque insignifiant qu'il fût, ayant déplu au gouvernement français, son ambas-

sadeur près l'électeur de Trèves eut ordre de faire des réclamations, et le prince reçut injonction de quitter Worms; il se mit en marche le 9 janvier 1792 et se rendit à Oberkirch dans les états de l'évêque de Strasbourg.

Cette résolution des souverains de l'Allemagne, devant naturellement produire une sensation fâcheuse, on chercha à l'atténuer, en présentant ce mouvement comme un projet de tentative sur Strasbourg, dont la trahison devait, disait-on, ouvrir les portes. On citait même au quartier-général du prince, le second régiment de carabiniers et le bataillon des chasseurs bretons, comme étant vendus.

Quand on considère qu'à cette époque le prince n'avait pas sous ses ordres beaucoup plus que six cents gentilshommes (1), douze cents hommes de la légion de Mirabeau, deux cents chevaliers de la couronne, deux cents de Rohan, six cents de Berwick, on voit que toute tentative était raisonnablement impossible, que Strasbourg livré n'eût pu être conservé et que ce bruit répandu à dessein, était évidemment dénué de tout fondement.

Cependant cette marche exécutée en pleine paix et le long du Rhin qui séparait les voyageurs de

(1) Un très grand nombre d'entr'eux étaient restés à Maunheim ou dans les villes voisines et n'avaient point pris part à cette expédition.

l'armée française, a été considérée comme campagne, et comptée comme telle, soit pour l'avancement, la retraite, ou la décoration, et dans les certificats délivrés par le prince, on lit toujours . « *et nous a » suivi à Oberkirch.* »

Bientôt après, le même motif qui avait forcé le prince de quitter Worms pour Oberkirch, le força de quitter cette ville pour Epenheim, bourgade du landgraviat de Hesse-Darmstadt dans le Bergstrass, où il arriva le 20 février. La légion de Mirabeau fut même obligée de sortir des états de l'évêque de Strasbourg et vint prendre des cantonnements dans ceux du prince de Hohenlohe; le régiment de Berwick se rendit à Neuwied pour passer sous les ordres des princes.

La déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse, ayant rendu les hostilités inévitables, le prince eut alors l'autorisation de s'établir aux environs de Mayence. Il choisit Bingen pour son quartier-général.

Toutes les compagnies furent réparties dans les villages, elles eurent enfin permission de s'exercer publiquement, et on se prépara à entrer en campagne.

Dans les premiers jours de juillet 1792, les troupes prussiennes étant arrivées en grand nombre à Coblentz et dans les environs, les cantonnements de l'armée des princes furent obligés de leur faire

place. On leur fit remonter le Rhin et les princes transportèrent même leur quartier à Bingen. Il fallut donc que le prince de Condé fît aussi un mouvement. Sa direction était naturelle; elle tendait à se rapprocher des lieux où il devait agir hostilement, et le 15, son corps quitta Bingen, et vint prendre des cantonnements entre Creutznach et Alzey.

Un fait mérite peut-être d'être cité : Creutznach faisait alors partie de l'électorat du Rhin qui appartenait à la Bavière; un régiment de dragons de cette nation y tenait garnison; à l'approche du corps de Condé, ce régiment fit mine de s'opposer à son entrée. Il y eut simulacre de capitulation ou du moins de protestation, et le prince ne parut s'y loger que de vive force et contre la volonté du souverain. Ce fait peut prouver combien encore à cette époque était indécise et vacillante, la politique des puissances, et avec quelle répugnance elles s'engageaient dans une lutte contre la France.

Dans les derniers jours de juillet, les armées furent organisées, et le I.er août, elles se mirent toutes en mouvement; mais il a déja été dit qu'il ne serait fait mention ici que des faits relatifs au corps de Condé.

La direction qui lui avait été donnée, prouvait clairement qu'il était destiné à agir concurremment avec les troupes autrichiennes du Rhin. Devait-il

avec elles concourir à une attaque sur l'Alsace, ou se borner à couvrir les frontière de l'empire? Là seulement pouvait être la question. Douze cents hommes environ de troupes autrichiennes, répartis dans le Brisgau sous les ordres du prince d'Esthe-razy, étaient évidemment destinés à la défensive; mais un autre corps indépendant du premier et d'à peu près la même force s'était rassemblé au camp de Swetzingen, sous les ordres du prince de Hohen-lohe. Le I.er août, ce corps passa le Rhin à Spire et se posta sur Landau ([1]). Le 2, le corps de Condé se réunit, se mit en marche et, le 4, entra dans Dürckheim, où il séjourna le 5 [8], et le 6, il se trouva en ligne avec les troupes autrichiennes qui occupaient la position de Neustadt, à trois lieues de Landau.

Il est incontestable que le but de ce mouvement était de s'emparer de cette place.

Un grand nombre d'agents que les princes avaient dans l'intérieur, les entretenaient sans cesse dans l'idée que l'Alsace n'attendait que leur présence pour se déclarer, que l'apparition d'une patrouille émigrée serait suffisante pour faire éclater les intentions réelles du peuple, et qu'une simple démonstration ferait tomber les forteresses.

(1) La légion de Mirabeau qui venait de la Franconie, n'arriva que ce jour là.

C'est par une suite de ces faux renseignements qu'il fut résolu de faire marcher sur Landau le corps de Condé, et celui du prince de Hohenlohe, qui avait une destination plus directe. L'entreprise manqua, mais ce non-succès n'eut aucune suite fâcheuse. Quand il fut bien constant que les émissaires (qui pendant trois jours venaient et allaient continuellement du quartier-général à la place, où le général Custine était arrivé) ne pouvaient réaliser ce qu'ils avaient promis, on ne songea plus qu'à se conformer aux dispositions générales. Le prince de Hohenlohe, après avoir laissé le comte d'Erbach avec trois ou quatre mille hommes, pour garder les magasins de Spire et couvrir les approches de Mayence ainsi que le Hundsruck, se rendit devant Thionville, où il forma l'extrême gauche de l'armée d'expédition; et le 9 et le 10, le prince de Condé repassa le Rhin à Spire et vint au contraire former l'extrême droite de l'armée d'observation, sous les ordres du prince d'Estherazy.

Arrivé sur la rive droite du Rhin, pendant tout le cours d'août et de septembre, le corps de Condé, selon l'usage des troupes autrichiennes, ne fut employé qu'à des marches et contre-marches insignifiantes. Cependant il est juste de faire ici une observation : le prince d'Estherazy était chargé de défendre la ligne du Rhin, depuis Basle à Spire, et

il avait à surveiller les mauvaises dispositions des habitants qui, chaque jour, opposaient la plus vive résistance à la formation de ses magasins, et qui même en venaient souvent aux mains avec ses troupes et notamment avec le corpsde Condé([1]).Depuis, le comte d'Erbach ayant été rejoindre l'armée d'expédition, il avait été obligé de se charger de la garde des magasins de Spire, où un bataillon du régiment de Julay et les troupes mayençaises avaient éte envoyés. Cependant, outre le corps de Condé et quelques troupes des cercles, il n'avait sous ses ordres que dix bataillons d'infanterie et six divisions ou douze escadrons de cavalerie autrichienne; et un mouvement continuel dans ses troupes était nécessaire pour en cacher le petit nombre.

Bientôt les évènements de la Champagne, la prise de Spire et de Mayence vinrent changer la face des affaires. C'est au milieu de ces mouvements continuels que le corps de Condé apprit successivement toutes ces nouvelles fâcheuses. L'ardeur qui suit toujours une première impulsion, l'espérance de revoir bientôt leur patrie, avaient fait oublier aux émigrés les privations auxquelles le défaut d'équipement, le manque d'organisation, les exposaient

([1]) A Lahr il y eut entr'autres, une rixe très sanglante entre les habitants, et la premiere division de cavalerie.

sans cesse. Ces motifs d'encouragement n'existaient plus; dans son état d'alors il était impossible de faire faire au corps le moindre service sur les bords du Rhin. On jugea donc indispensable de lui accorder des quartiers d'hiver et ils lui furent assignés sur les sommités de la Forêt-Noire. Le quartier-général du prince fut établi à Willingen; les corps allemands furent répartis à la tête des gorges de la Kinzig, de l'Elz et de la Treissam, partie de l'infanterie noble cantonna entre Kinzig et Rottweil, le reste et la cavalerie furent envoyés dans la vallée du Necker, et la légion de Mirabeau à Rottenburg.

L'armée des princes était licenciée et faisait craindre au corps de Condé un pareil sort. Les secours qui avaient d'abord été accordés et dont la plupart des individus n'avaient pas profité, ne pouvaient plus être continués alors qu'on en avait un besoin indispensable. Le découragement était à son comble et l'ordre du jour du 13 novembre ne servit pas à dissiper les inquiétudes et à relever le courage.

Les discussions réitérées que l'on avait chaque jour soit avec les autorités, soit avec les habitants, soit même avec les souverains des cantonnements que l'on occupait, prouvaient le peu d'espoir que l'on devait fonder sur leur bonne volonté; mais les vexa-

tions inouies qu'éprouvaient les émigrés, que leurs affaires ou l'approche des armées françaises forçaient de voyager en Allemagne, retenaient sous les drapeaux un grand nombre d'individus qui préféraient encore la fatigue et l'ennui aux humiliations et aux outrages (1).

C'est dans cette situation des esprits que, vers la fin de février 1793, un ordre du jour fit connaître au corps les offres qui lui étaient faites par l'impératrice de Russie; et en même temps un bruit de licenciement, vrai ou supposé, mais très accrédité, fut répandu, peut-être pour rendre les offres de l'impératrice plus séduisantes. Tout fut inutile; cette menace de licenciement, les melons et les autres avantages si pompeusement détaillés ne séduisirent personne : seulement quelques individus des états-majors, qui devaient retirer de ce projet plus d'avantages que les autres, parurent l'adopter; mais le 9 mars, la nouvelle que l'empereur d'Autriche prenait le corps à sa solde, ayant été connue officiellement, il fut totalement abandonné.

Le 27, le corps de Condé, sur plusieurs colonnes,

(1) Par exemple, chacun sait que le landgrave de Hesse-Cassel fit afficher dans tous ses états l'ordonnance suivante. « Il est défendu à tous juifs, mendiants, vagabonds ou émi- » grés français, de sejourner plus de vingt-quatre heures dans » cette ville. »

se mit en marche pour Heilbronn, où il arriva les 30, 31 mars, I.er, 2 et 4 avril. Pendant l'hiver il avait éprouvé quelques diminutions, les corps soldés avaient souffert de la désertion, et un assez grand nombre de gentilshommes avaient quitté les drapeaux: mais la reprise des hostilités en ramena plusieurs, qui furent suivis de quelques autres de l'armée des princes.

En passant à la solde autrichienne, il fallut que le corps reçût une organisation analogue à celle des troupes de cette puissance, et telle était à peu près sa force totale au moment où il passa le Rhin.

L'infanterie de la légion ne compta plus que pour un bataillon autrichien; elle était forte d'environ mille hommes, la cavalerie d'environ trois cents, les hussards de Salm de deux cents.

Cette avant-garde (1) resta sous les ordres du maréchal de camp Vioménil.

Le régiment de Rohan fut réduit à un bataillon de cinq cents hommes. Les régiments de Hohenlohe formèrent également un bataillon de cinq cents

(1) Ces deux corps figurèrent une division autrichienne sur les contrôles autrichiens. Toute la cavalerie, sans distinction, ne formait qu'un régiment de quatre divisions. M. de Vioménil y était inscrit comme lieutenant-colonel et était attaché à cette division de l'avant-garde.

hommes. M. de Béthizy en conserva le commandement (1).

Toutes les compagnies d'infanterie noble furent réunies en un régiment de deux bataillons, dont le lieutenant-général Guelb fut colonel, M. de Mazancourt lieutenant-colonel et M. d'Aargenteuil major. Ces deux bataillons pouvaient fournir deux mille hommes.

La cavalerie noble forma également un régiment de trois divisions, dont le lieutenant-général Wall fut colonel, M. de Lanan premier major, et M. de Puymeigre deuxième major.

Les deux premières divisions, composées de gentilshommes, présentaient un effectif de cinq à six cents hommes. Les chevaliers de la Couronne et le régiment Dauphin en pouvaient mettre à cheval environ quatre cents.

Il faut joindre à ce corps : l'artillerie d'environ cent hommes, une garde de police, une compagnie suisse et la maréchaussée d'environ deux cents en tout.

Ainsi en prenant pour base l'organisation autrichienne, le corps de Condé pouvait représenter qua-

(1) Le régiment de Rohan quitta le corps de Condé le 18 mai et entra alors au service direct de l'Autriche. En passant le Rhin, le bataillon d'Hohenlohe était loin de fournir cinq cents hommes, mais bientôt il atteignit ce nombre.

tre bataillons d'infanterie et quatre divisions de cavalerie de cette nation. On voit par conséquent que cet effectif qui ne dépassa jamais cinq mille combattants, ne pouvait former qu'une très faible division, et que par conséquent un chef d'état-major, deux adjoints et sept aides-de-camp étaient plus que suffisants pour veiller à son détail intérieur et diriger ses mouvements; mais la manie des états-majors qui l'année précédente avait déja eu quelques résultats fâcheux, se fit sentir alors d'une manière plus directe encore, puisque la campagne s'annonçait pour être plus fatigante et plus dangereuse.

Il n'y a pas d'éxagération à dire que la tête du corps était organisée pour une armée de cent mille hommes. Il y eut un état-major général de l'armée, composé d'aides-maréchaux des logis, sous-aides, secrétaires, copistes etc. dont M. le baron de la Rochefoucault fut chef.

Un état-major général de l'infanterie *idem*; chef, M. le marquis de Bouthillier.

Un état-major de la cavalerie *idem*; chef, M. le comte de Fumel.

Outre les officiers civils de leurs maisons, les princes eurent huit ou dix aides-de-camp et les officiers-généraux employés à l'état-major, ou même comme simples officiers supérieurs, en eurent également.

Il y eut un intendant d'armée (M. Beaudouin), une foule de commissaires des guerres, d'adjoints, de gardes-magasins, tandis qu'il n'y avait point de magasins, et que le corps recevait ses subsistances de ceux des Autrichiens; un médecin, un chirurgien, un pharmacien en chef, un aumônier principal, un grand prévôt, un lieutenant de roi du quartier général (Dubois , ancien commandant du guet de Paris), enfin une foule de bouches inutiles et de non combattants: en outre un grand nombre de femmes, d'ecclésiastiques, d'émigrés invalides figuraient sur les contrôles et encombraient les dépôts.

Ces abus eurent des suites très graves et nuisirent beaucoup (surtout dans les années postérieures), aux succès du corps. Ils ralentissaient l'ardeur du soldat, et déplaisaient surtout aux corps nobles, qui souvent en manifestaient leur mécontentement d'une manière très franche. D'ailleurs il est connu qu'une besogne à laquelle un homme peut suffire, est toujours mal faite quand dix en sont chargés; et dans plusieurs circonstances on verra que malgré, ou pour mieux dire, à cause de cette nuée d'officiers d'état-major, qui n'étaient bons dans les marches qu'à couvrir les troupes de boue ou de poussière, les fausses directions étaient fréquentes, les positions nullement déterminées, et jamais les approches ni les débouchés reconnus. Les meilleurs cantonne-

ments étaient toujours enlevés et les subsistances dévorées; car tous ces officiers recevaient proportionnellement une quantité de rations plus considérables, et leurs domestiques, sur les états de revues, figuraient comme soldats.

Ce n'est pas sans un motif grave que l'on s'est cru obligé de faire ici cette observation : le corps de Condé figurait sur le contrôle des revues autrichiennes pour un effectif de six à sept mille hommes, et jamais, dans la campagne de 93, il n'a pu en mettre plus de cinq mille sous les armes. Ces états étaient envoyés aux généraux autrichiens, qui se fiaient sur ce nombre et employaient le corps en conséquence. En outre le prince (et par un motif bien naturel sans doute), épargnant le plus possible le sang des gentilshommes, tout le poids de la guerre retombait sur Mirabeau et les autres régiments soldés : il eût été injuste de passer sous silence une réflexion qui n'a d'autre but que de donner un plus grand éclat à la brillante réputation qu'ils se sont si justement acquise.

N° III.

EXTRAIT

DU JOURNAL DU SIÉGE DU FORT VAUBAN ;

PAR LE GÉNÉRAL CHAMBARLHIAC. [1]

Le 17 octobre 1793, le fort Vauban fut bloqué complètement par un corps de troupes de sept mille hommes d'infanterie et quatre escadrons de cavalerie sous les ordres du général Lauer. La garnison se composait de six bataillons d'infanterie, deux cents chevaux et d'un détachement d'artillerie de soixante-dix hommes, en tout trois mille deux cent soixante-dix hommes, sur quoi il ne restait d'effectif en troupes armées, que deux mille cent soixante hommes chargés de la garde du camp, sur une grande lieue de développement, ainsi que de celle des forts et de

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Relations des principaux siéges, soutenus par les armées françaises depuis* 1792. Paris, 1806, in-4°, page 299. Pour l'intelligence de cet extrait, consultez dans l'atlas, la Pl. N° IV.

l'enceinte de la ville. L'armée ennemie campa à environ dix-huit cents toises de la place, ayant sa gauche appuyée au village de Roppenheim, sa droite du côté de Reschwoog, et la chaussée servant de retranchement devant son front de bandière. Les ennemis, outre les bivouacs de cavalerie, firent d'abord trois redoutes sur la droite, la gauche et le centre du village de Reschwoog, à la croisière des chemins qui pouvaient conduire à la ville du fort Vauban, afin de nous serrer plus étroitement. Ils avaient proche de la cense de *Witresbach* une petite batterie de deux pièces de canon, qui tirait sur nos remparts à la queue de l'île, d'où on leur ripostait.

Le 4 novembre, ils tirèrent vivement sur les forts et sur la ville pendant toute la journée avec du canon et des obusiers, qui étaient en batterie proche de la cense de *Massesy* et sur la rive droite du Rhin.

Le 5, ils ont débouché de leurs redoutes par des boyaux de tranchées, et ont formé, pendant la nuit, l'ouverture d'une partie de la première parallèle, à laquelle ils travaillaient pendant le jour.

Le 8, en continuant toujours leurs boyaux, ils étaient arrivés jusqu'à deux cents toises des chemins couverts du fort *d'Alsace*, après avoir formé une espèce de deuxième parallèle, dont la droite communiquait à la première par son prolongement. Ils

avaient fait dans la parallèle même des batteries de canons, d'obusiers et de mortiers.

Le 9, pendant la nuit, ils mirent leurs bouches à feu dans ces batteries, et le 10, à la pointe du jour, ils commencèrent leurs feux sur la place et sur la ville : deux batteries de mortiers qui étaient sur la rive droite du Rhin, ainsi que celles de canons jouaient en même temps.

Le feu fut très vif de part et d'autre. L'hôpital militaire qu'on avait évacué depuis quatre jours, fut le premier bâtiment incendié. La ville entière, bâtie totalement en bois, et sans caves voûtées, fut la proie des flammes, à quelques maisons près, situées aux environs de l'église paroissiale que l'ennemi avait ménagée. Les habitants au nombre de douze cents, se virent sans ressources et sans provisions. Ils furent reçus en très grande partie dans les souterrains des forts avec leurs enfants, et le conseil de guerre fut obligé de pourvoir à leur nourriture.

Plusieurs fois le feu prit aux casernes du fort; mais le 37.e régiment d'infanterie, toujours attentif, l'éteignait constamment jusqu'au dernier moment du siége. C'est à lui que l'on a dû la préservation de l'incendie général du fort, ce qui aurait fait périr tout le monde dans les souterrains, dont les avenues devenaient impraticables.

Le 13 novembre au soir, il fut question dans le conseil de guerre assemblé, d'envoyer des ôtages, afin de donner le temps de dresser les articles de la capitulation. Voici les principales raisons qui engagèrent le conseil à s'y déterminer.

1.° Parceque la principale défense était totalement éteinte, puisque nos quatre cavaliers du fort étaient démontés, et nos artilleurs harassés de fatigue.

2.° D'après le compte rendu au conseil, de la pénurie de subsistances en farine, de la difficulté de faire moudre le peu de grains qui restaient en sacs et du dénûment des habitants qu'on ne pouvait nourrir au delà de trente-six heures.

3.° Parce qu'il n'y avait pas d'apparence que dans trente-six heures qui étaient à peu près le terme de nos subsistances en pain, et que la garnison aurait pu tenir encore, l'armée française eût pu venir la délivrer, puisqu'en prêtant l'oreille, l'on entendait constamment le canon s'éloigner vers Strasbourg, etc.

La capitulation fut signée le 14 novembre.

N° IV.

EXTRAIT

DE NOTES SUR LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE LA MOSELLE;

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION AMBERT;

Relatives à l'attaque de la position de Kaiserslautern, par le général Hoche. (1)

Le général Ambert apprit le 19 novembre 1793, à Neunkirchen, que Hoche occupait la position de Bliescastel, que les troupes laissées à Sarrebrück, commandées par le général Vincent, s'étaient portées sur la route à la ferme devant Limbach, ayant l'étang devant elles. Il fit part sur le champ au général en chef de sa position et lui demanda de nouveaux ordres.

Le 20, les troupes restèrent dans la même posi-

(1) Pour l'intelligence de ce récit, on peut consulter dans l'atlas le plan des environs de Kaiserslautern, N° V; on remarquera que les mouvements qui s'y trouvent tracés, se rapportent à une autre affaire.

tion; le général Ambert fut appelé par Hoche chez le général Vincent, d'où ils furent reconnaître les positions que l'ennemi occupait sur les mamelons d'Altstadt et en arrière de Limbach; il fit observer au général en chef qu'il lui serait facile de les tourner, partant de sa position de Neunkirchen, s'il était soutenu.

Hoche donna ordre à Vincent de réunir ses troupes à celles d'Ambert et de prendre ses ordres; mais dans la nuit du 20 au 21 novembre, l'ennemi se retira sur deux colonnes, l'une se dirigeant sur Kaiserslautern par Ramstein et l'autre par Landsthul sur le même point. A l'arrivée de Vincent, Ambert mit de suite ses troupes en marche pour occuper les positions que l'ennemi venait de quitter; dirigeant une colonne sur la rive droite de la Blies et l'autre par la rive gauche, laissant deux bataillons et un escadron de dragons à Neunkirchen, commandés par le chef de bataillon Lebrun, pour masquer la communication venant d'Ottweiler et conserver celle de Sarrebrück; ces dispositions se trouvèrent conformes à celles du général en chef.

Le 22, Ambert reçut ordre de se porter à Deux-Ponts, où sa division se réunit au corps de l'armée qui occupait les hauteurs entre Rubenhausen et Muttelbach.

Le 23, le général Hoche fit des dispositions prépa-

ratoires pour l'attaque qu'il projetait le lendemain sur toute la ligne, depuis Pirmasens jusqu'à Deltfeld. Le 24, l'armée se mit en mouvement à sept heures du matin; la colonne d'Ambert se dirigea sur Eschweiler et Fehrbach, sur la route de Deux-Ponts à Pirmasens, avec ordre d'y attaquer l'ennemi. Cette marche fut pénible; l'ennemi se retirait à mesure qu'on avançait sur lui. Cette colonne arriva à la nuit à Fehrbach, en même temps que celle commandée par le général Taponier, qui s'était dirigée sur le même point partant de Hornbach.

Le 25, Ambert ramena sa colonne à Deux-Ponts d'après l'ordre du général en chef. Le 26, il se porta à Kibelberg où était le corps de l'armée qui devait se diriger le lendemain sur Kaiserslautern par Weilerbach. La colonne de Taponier bivouaquait le même jour sur les hauteurs de Martinshöhe.

Le 27, d'après l'instruction que reçut Ambert du général en chef, il se dirigea avec sa colonne sur Reichenbach; les communications pour les charrois étaient extrêmement difficiles, il fallut à trois reprises doubler les attelages pour gravir des côtes rapides. Il devait occuper les hauteurs près de ce village, pour tenir l'ennemi en échec du côté de Lauterecken. Le 28, à trois heures du matin, il reçut un nouvel ordre de se porter par le plus court chemin à Otterberg; on le prévenait que le but de ce

mouvement était de couper la retraite à l'ennemi qui allait être attaqué par sa droite, sa gauche et son centre (1).

La colonne d'Ambert qui devait se mettre en marche à deux heures du matin, n'en reçut l'ordre qu'à trois; toutes les troupes étaient harassées des fatigues de la veille; il fut impossible de les mettre en mouvement avant cinq heures. Arrivé sur les hauteurs de Holzkirchen, on découvrit plusieurs escadrons et de l'infanterie ennemie, sur celles opposées de l'autre côté de la Lauter. Une partie de l'avant-garde descendit dans le vallon, où la colonne devait passer pour en éloigner les tirailleurs ennemis; le chemin est long et presque à pic. Au bas de la côte est un moulin avec un pont qui se trouva rompu et qu'il fallut rétablir; il fallut aussi couper des batardeaux qui soutenaient des inondations; les troupes légères qui se portèrent sur les hauteurs occupées par l'ennemi, furent constamment aux prises pendant tout ce travail. On entendit alors quelques coups de canon du côté de la division du centre conduite par Hoche, les seuls qu'on ait entendus dans cette journée.

(1) L'ennemi ayant sa retraite entre Neustadt et Durckheim, par de belles communications, n'aurait pas choisi celle d'Otterberg; la disposition du terrain qu'occupait l'ennemi en avant du village de Morlautern força Hoche, lorsqu'il l'eut reconnu, de changer ses projets d'attaques.

Le passage de la Lauter, malgré tout ce qu'on put faire pour l'accélérer, opposa des difficultés qui firent perdre beaucoup de temps; la colonne continua sa marche par la rive droite de la Lauter. Ce chemin se trouva si mauvais qu'on eut toutes les peines imaginables à en arracher l'artillerie; plusieurs chevaux y restèrent embourbés. On ne put trouver aucun secours dans les villages; les paysans avaient éloigné leurs bestiaux dans les bois. L'avant-garde chassait devant elle les partis ennemis; on prit dix carabiniers prussiens en avant du village d'Ircheim.

Près de Katzweiler, le chemin devenant meilleur, on fit arrêter la colonne pour donner le temps de la réunir; arrivés au village de Sambach, les éclaireurs prévinrent que l'ennemi cherchait à la tourner par son flanc gauche, et qu'il se montrait en force sur le plateau de Morlautern en arrière d'Otterbach. Le général Olivier, commandant l'avant-garde, avait mis sa troupe en bataille; Ambert chargea l'adjudant-général Molitor de former la colonne par bataillon en masse, à mesure qu'ils arriveraient par les derrières de l'avant-garde.

Le général Ambert fut reconnaître la position de l'ennemi; il le vit formé en bataille en avant de Morlautern sur le plateau dont le revers se termine au vallon d'Otterbach; sa gauche appuyée à la Lauter,

sa droite vers la ferme de Gersweiler. Une première ligne d'infanterie défendait les abords de la position; un corps de cavalerie et d'artillerie était placé près de la ferme de Reichenbach en avant d'Otterberg. L'attaque fut disposée; le capitaine d'artillerie légère d'Etrée, chargé de reconnaître un emplacement favorable, n'en trouva aucun, tous étaient dominés ou trop éloignés; il choisit le moins mauvais.

Les troupes légères qui avaient pénétré dans le vallon d'Otterbach, étaient repoussées; on les fit soutenir; le 13e bataillon d'infanterie légère et la légion de la Moselle passèrent le ruisseau d'Otterbach, avec ordre de gravir sur le plateau de Morlautern; cette attaque de droite fut soutenue par quatre bataillons et de l'artillerie. On dirigea sur la ferme de Reichenbach trois bataillons, avec le 2e régiment de carabiniers et trois pièces d'artillerie légère; le chef d'escadron Fauconnet, avec ses forces, contint l'ennemi dans cette partie.

A la droite, on parvint, après un feu très vif, à repousser la première ligne de l'ennemi; mais, arrivé à une certaine hauteur, on se trouva en vue de la seconde ligne, qui avait en avant d'elle de fortes redoutes garnies d'une grande quantité d'artillerie. Les troupes furent forcées de se mettre à couvert de la mitraille; elles furent alors chargées vigou-

reusement par l'ennemi qui amena de l'artillerie sur l'avant-crête de la montagne, d'où il s'en servit avantageusement.

Le général demeurant convaincu qu'il avait à faire à l'armée du maréchal de Brunswick, et ses forces ne lui permettant pas de soutenir un combat trop inégal, fit repasser le ruisseau à son infanterie et laissa agir l'artillerie contre celle de l'ennemi. Sa position se trouvait d'autant plus critique que la retraite était très difficile et qu'il n'avait aucune nouvelle du reste de l'armée.

Les rives de la Lauter étaient bordées de marais et point de ponts ; le capitaine du génie Ducoudray, après beaucoup de peine, parvint à en établir un près du village de Sambach. A quatre heures et demie du soir, le général Hoche passa sur ce pont et fit appeller Ambert, à qui il ordonna de faire sur le champ retraite ; elle s'opéra sans beaucoup de pertes. La légion de la Moselle occupa le village de Sambach pour couvrir le pont, le reste des troupes fut conduit par l'adjudant-général Regnaud sur des positions que le général en chef indiqua ; puis il décida qu'il fallait attaquer le lendemain par les mêmes points qu'Ambert avait attaqués la veille · les ordres furent donnés en conséquence.

Le 29, le général Ambert reçut celui de faire repasser le pont à sa division ; elle suivit l'avant-

garde commandée par le général Dubois, qui y arriva sur les sept heures du matin, et fut elle-même suivie par le reste de l'armée, excepté la colonne commandée par Taponier qui devait agir sur Kaiserslautern, arrivant par la chaussée de Landsthul. L'armée traversa le village de Sambach, passant à la ferme de Lauer près la Croix-rouge, et se forma en face de l'ennemi sur le plateau près de la ferme de Reichenbach, et parallèlement au vallon d'Otterbach.

Le général en chef chargea le général Olivier, secondé par l'adjudant-général Molitor, de s'emparer, avec une brigade de la division Ambert, du plateau où on avait attaqué la veille. L'ennemi lui céda les premières crêtes et se retira derrière ses retranchements, d'où son artillerie fit beaucoup de mal à cette brigade. On la fit soutenir successivement par de nouveaux corps et de l'artillerie; et enfin cette position devint le champ de bataille par la réunion des deux armées qui se trouvaient en face l'une de l'autre, à cinq ou six cents toises de distance et sans nuls obstacles qui les séparassent.

Le général Paillard fut chargé d'attaquer l'ennemi qui occupait les hauteurs dites Frohnberg derrière Otterberg, et Ambert eut ordre de le soutenir avec la brigade du général Simon. On laissa par ordre du général en chef toutes les pièces de

bataillons sur le plateau près Reichenbach; on ne pouvait les conduire par les bois qu'on était obligé de passer dans cette marche. La brigade de Simon joignit celle de Paillard à une lieue en avant d'Otterberg sur les hauteurs de la vieille verrerie; l'ennemi s'était retiré des positions qu'il occupait dans cette partie. Ce corps était en mesure de couper la retraite de l'ennemi, s'il eût tenté de l'effectuer par Otterberg, ainsi que de se porter rapidement dans la plaine d'Alsenborn sur les communications de Grünstadt et de Gellheim, où l'ennemi avait préparé ses chemins de retraite et qu'il couvrait avec un corps considérable, commandé par le prince de Hohenlohe.

Après avoir conféré avec le général Paillard, Ambert demanda de nouveaux ordres au général en chef; il reçut celui de rejoindre l'armée avec toutes ses troupes en marchant toute la nuit.

Le 30, elles partirent vers deux heures du matin, laissant leurs feux allumés, traversèrent le bourg d'Otterberg, et arrivèrent au point du jour; l'ennemi ne s'aperçut point de ce mouvement et n'y apporta aucun obstacle. La jonction étant faite, le général en chef détacha la brigade de Simon sur le plateau de Reichenbach; la brigade de Paillard fut destinée à renforcer la division du général Huet qui occupait la droite du bois entre Morlautern et

le vallon de la Lauter. Elle partit donc de la gauche où elle se trouvait et fila sous le feu des batteries ennemies, descendit au village d'Otterbach, et côtoyant le pied de la montagne, se porta à sa destination.

Les deux armées qui étaient en présence s'étaient battues la veille depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit close; elles bivouaquèrent sur le champ de bataille, et au point du jour le feu recommença avec la plus grande violence. Le front des deux armées était hérissé d'artillerie; celle de l'ennemi était disposée dans quatre principaux retranchements, d'où les feux se croisaient sur toute la ligne. Dans le bois à droite qu'occupait la division du général Huet, il se fit un feu d'infanterie des plus nourris; sur la gauche de cette division il y eut plusieurs, charges de cavalerie. Celle conduite par le général d'Hédouville, chef de l'état-major, poussa celle de l'ennemi jusque sous la mitraille des batteries des retranchements; il se fit aussi de grands efforts vers la gauche, quatre bataillons commandés par l'adjudant-général Molitor parvinrent à la tête du vallon d'Erlenbach.

La colonne de Taponier qui, dès la veille, avait attaqué l'ennemi placé sur la route de Landsthul, à droite et à gauche près de la cense de Vogelweg, l'avait forcé de se retirer sur les re-

tranchements qu'il avait à droite de *la maison de Lorraine.*

Le général en chef, voyant les efforts de l'armée inutiles, se détermina à la retraite; Ambert chargé de la protéger se porta avec cinq bataillons sur la hauteur du Mayberg près du moulin de Lamberth, où, dès la veille, on avait construit un pont et placé à la lisière du bois une batterie qui rendit dans cette circonstance de très grands services. Une partie de l'armée vint passer sur ce pont; l'autre défila par Otterbach pour gagner le pont de Sambach. Ces mouvements s'exécutèrent sans perte, malgré les efforts de la cavalerie ennemie qui fut chargée avec succès, particulièrement par le 4e régiment. Toute la colonne se rassembla sur le plateau en arrière de Stockhorn; dès l'instant qu'elle eut repassé la Lauter, l'ennemi cessa d'inquiéter sa retraite.

Ambert réunit ses troupes au corps de l'armée, et il reçut l'ordre de prendre le commandement de toute l'infanterie et de se retirer sur Limbach. Il se mit en marche à la chute du jour et prit la route de Homburg, ayant le marais à sa gauche. Les troupes harassées de fatigues bivouaquèrent le reste de la nuit sur les hauteurs en arrière de Kibelberg et Schönenberg; la cavalerie commandée par le général Ormesweiler se forma en bataille entre Ram-

stein et Weilerbach, pour couvrir la marche de l'infanterie et des équipages.

Le 1er décembre, cette colonne d'infanterie arriva à Limbach, où le général en chef donna ordre de la conduire à Bliescastel derrière la Blies; ce mouvement s'exécuta le lendemain. Le 2, la colonne de Taponier se retira par la route de Landsthul sur Homburg et Deux-Ponts.

L'armée de la Moselle, après cette retraite, fut disposée dans les positions de Bliescastel, Hornbach et Pirmasens, où elle resta jusqu'à l'exécution du nouveau plan qui fut adopté pour débloquer Landau, et qui consistait à déboucher dans l'Alsace, par les gorges qui conduisent sur Haguenau, Weissembourg et Anweiler.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

[116] *

L'adjudant-général GOUVION SAINT-CYR, *au citoyen* HOFMANN, *commandant la gauche de la division des montagnes.*

Lembach, le 12 octobre 1793.

Citoyen commandant, le général Ferrey est extrêmement étonné de votre retraite, ou pour mieux dire de votre fuite précipitée; il est fort étonné aussi de ne l'apprendre qu'indirectement. Il vous ordonne de reprendre vos postes sur-le-champ, c'est-à-dire, le troisième bataillon des Vosges à Kobrett, et dans la position dont nous sommes convenus ensemble, le troisième d'Indre-et-Loire à Stirzelbronn; dans le cas où celui de Ziegelscheer se serait retiré aussi sans se battre, il devra de même reprendre son poste. Le général Ferrey vous prie d'observer, une fois

(*) Nous indiquerons par cette notation les pages du Mémoire, où il est renvoyé aux présentes pièces justificatives.

pour toutes, que les troupes qui sont sous son commandement ne se retirent jamais, sans avoir fait payer cher à l'ennemi le terrain qu'il envahit.

Il y a apparence que demain matin nous serons attaqués, mais nous nous disposons à bien recevoir l'ennemi : faites-en de même de votre côté. Rappelez-vous surtout que l'abandon de nos gorges forcerait l'armée du Rhin de quitter un terrain qu'elle a plusieurs fois arrosé de son sang pour le conserver.

N° 2.

[116]

L'adjudant-général GOUVION SAINT-CYR, *au général* CLARKE, *chef de l'état-major général.*

Lembach, le 12 octobre 1793.

L'ennemi s'est présenté en force cet après-midi sur tous les points occupés par la division aux ordres du général Ferrey. Il paraît certain que nous serons attaqués demain matin ; nous nous disposons à recevoir l'ennemi de notre mieux ; mais je vous prie de faire partir sur-le-champ pour Lembach l'obusier que je vous ai demandé. J'ai prévenu le général Ravel du besoin que nous en avons ; il m'a dit qu'aussitôt que le chef de l'état-major donnerait ses ordres, il me l'enverrait de suite. Le poste de Fischbach qui

avait été forcé de se replier, a repris ce soir sa position.

Nous apprenons indirectement que le premier bataillon des Vosges et le troisième bataillon d'Indre-et-Loire, placés à Stirzelbronn et Kobrett se sont reployés sur Neunhofen, Dambach et Nieder-Bronn; nous venons de leur expédier l'ordre de reprendre sur-le-champ la position qu'ils avaient, et de ne plus la quitter sans la bien disputer. Je serai toute la nuit sur pied, et vous donnerai avis de tout ce qui nous arrivera.

N° 3.

[119]

L'adjudant-général GOUVION SAINT-CYR, *au citoyen commandant en l'absence du général Desaix, le camp retranché de Nothweiler.*

Lembach, le 12 octobre 1793.

Il y a apparence, d'après les mouvements que l'ennemi a faits aujourd'hui, que nous serons attaqués demain matin. Le général Ferrey compte sur votre intelligence et sur votre zèle pour la défense du camp retranché de Nothweiler; il a ordonné au commandant Hofmann de reprendre sur-le-champ tous ses postes.

Je crois qu'il serait prudent que vous fissiez charger les couvertes et autres effets de campement sur les fourgons, ou voitures attachées aux bataillons, et de les tenir à la cense de Litschofen, pour qu'au premier ordre, elles puissent partir pour Lembach. Je serai de très-bonne heure à la redoute de la Dannebrück; faites-moi savoir tout ce qu'il vous arrivera de nouveau; le poste de Fischbach se reploiera sur Schönau. Nous avons demandé à Weissembourg un renfort d'infanterie.

N° 4.

[129]

L'adjudant-général GOUVION SAINT-CYR, *au citoyen* DEMONT, *adjudant-général.*

Citoyen adjudant-général, vous m'avez demandé ce qui s'est passé à la division de Lembach le 13 de ce mois.

A sept heures du matin, nous avons été attaqués sur tous les points. Les postes de la *Main-du-prince* et de Stirzelbronn qui n'étaient que des postes d'observation, après une belle défense, se sont repliés sur les points qui leur avaient été indiqués : le centre attaqué vivement n'a pas cédé un pouce de terrain à l'ennemi. Au camp de Nothweiler on s'est battu depuis le matin jusqu'au soir, toujours avec le plus

grand avantage, et je vous avoue que tous les militaires de la division ont obéi avec douleur à l'ordre que nous avons reçu de faire notre retraite. Nous l'avons faite dans le plus grand ordre possible et sans aucune perte quelconque.

J'aurais peine à vous nommer, comme vous me le demandez, les personnes qui se sont distinguées, car tout le monde a fait son devoir.

N° 5.

[169]

Le général de brigade BOURCIER, *chef provisoire de l'état-major général, au citoyen* GOUVION SAINT-CYR, *adjudant-général.*

Quartier-général d'Honheim, le 16 frimaire an II (6 décembre 1793).

D'après les ordres du général en chef, l'adjudant-général Saint-Cyr se rendra sur-le-champ auprès des troupes qui sont aux ordres du genéral de brigade Pierre, et en prendra le commandement, qu'il conservera jusqu'à nouvel ordre.

N° 6.

[183]

PICHEGRU, *général en chef de l'armée du Rhin, au citoyen* GOUVION SAINT-CYR, *adjudant-général.*

Au quartier-général à Brumpt, le 28 frimaire an II (18 décembre 1793).

Je te préviens, citoyen, que le général de brigade Girard-dit-vieux ira demain prendre le commandement qui t'avait été provisoirement confié : tu voudras bien, ainsi que je te l'ai dit, rester quelque temps avec ce général, pour lui donner les renseignements dont il pourrait avoir besoin.

Je m'empresse de te témoigner ma satisfaction sur la manière dont tu t'es acquitté de ce commandement; je pense qu'il est de l'intérêt de la république de te mettre à même de déployer tes talents militaires en te conférant le grade dont tu viens d'exercer les fonctions, et je me ferai un devoir de concourir à lui procurer cet avantage.

N° 7.

[183]

Le général de division FERINO, *à l'adjudant-général* GOUVION SAINT-CYR.

Quartier-général à Bersultzheim, le 2 nivose an II (22 décembre 1793).

Parts sur-le-champ, mon cher St.-Cyr, pour Lembach ; le général en chef t'assigne ce nouveau poste, et je ne doute pas que tu n'y sois très-utile par les connaissances que tu as du pays. J'ai autant de confiance en tes dispositions que de regrets à me séparer ainsi de toi.

N. B. En consultant les tableaux qui suivent, il ne faut pas perdre de vue que l'année 1793 a été une époque de confusion pour les armées françaises. Le dépôt de la guerre, qui a été établi depuis, ne fournit sur l'état de ces armées, pendant cette campagne et la suivante, que des documents incomplets et très souvent fautifs. Je donne ici les renseignements que j'ai pu recueillir et que j'ai eu plusieurs fois occasion de rectifier, d'après mes notes et mes souvenirs. Quant aux états de situation des armées ennemies, je prétends encore moins garantir leur entière exactitude ; mais j'ai fait de mon mieux, pour obtenir les renseignements les moins fautifs. Je crois toutefois pouvoir affirmer que, dans ce qui a rapport aux troupes que j'ai commandées, les états que je donne n'offriront point d'erreurs.